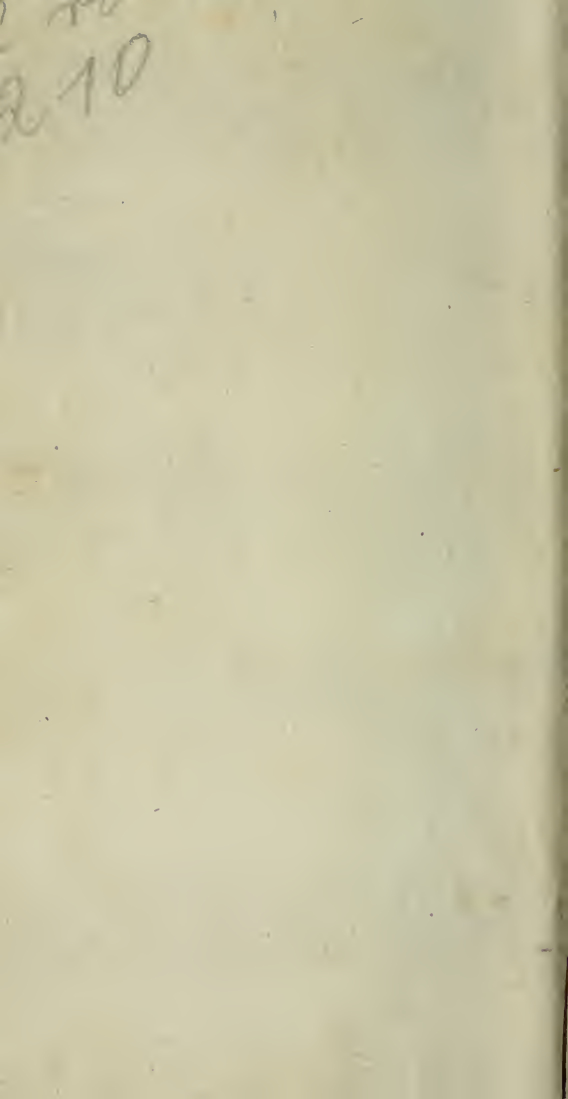
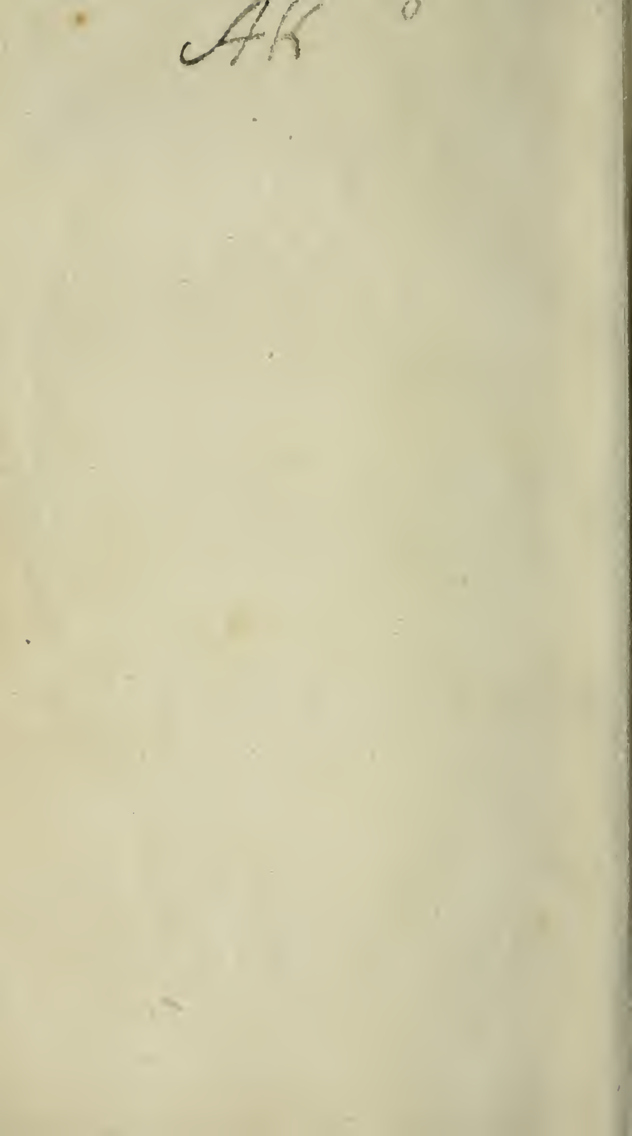



Universitas
BIBLIOTHECA







LES OEUVRES
DE MONSIEUR MONTFLEURY,

CONTENANT

SES PIECES DE THEATRE.

Representées par la Trouppe des Comediens du Roy, à Paris.

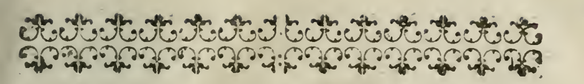
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Quai des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXIV.

On trouvera chez le même Libraire toutes sortes de Tragedies de Corneille, de Dancourt, de Racine, de Moliere, de Capistron, & generalement de tous les Auteurs, séparément ou en œuvres.



AVIS AU LECTEUR.

CEluy dont on donne aujourd'huy les Oeuvres au Public, n'a pas besoin d'éloge. On peut dire sans flatterie, & sans exaggeration, que son nom seul en est un magnifique & suffisant. Il n'est inconnu qu'à ceux, qui sont tout à fait étrangers dans l'Empire des Lettres ; Il a été, comme tout le monde sçait, contemporain de Moliere, a vêcu, & travaillé long-temps aprés luy, & ne luy a guere cedé, étant tout ensemble, aussi-bien que luy, Acteur, & principal Acteur d'une Troupe de Comediens du Roy, qui n'a pas été inferieure en merite ny en réputation à celle dont Moliere étoit le chef.

En effet, toutes les Pieces de Montfleury ont été parfaitement bien reçûës en France, non seulement la premiere fois qu'elles ont paru, mais toutes les fois qu'on les a joüées, & elles reçoivent encore aujourd'huy de grands applaudissemens lors qu'on les représente. On ne s'en dégoûte point: & c'est, ce me semble, une bonne preuve de leur excellence, dans ce Siecle-cy sur tout, où ce qui est destitué de la grace de la nouveauté, n'à guere accoûtumé de plaire.

Aussi faut-il avoüer qu'on trouve dans ce celebre Auteur, tout ce qu'il faut pour gagner & charmer l'esprit & le cœur; une grande délicatesse de pensées, des sentimens nobles & élevés, des expressions nettes & naturelles, des tours naïfs, une belle morale, des leçons importantes, en un mot tout ce qu'on peut desirer en des Ouvrages de ce genre; & ce qu'il y a de plus admirable, & qui marque

la fertilité inépuiſable & la juſteſſe du génie de cet Auteur, eſt que les differens ſujets y ſont traitez, & maniez de la maniere qu'il convient à chacun, & que les caractéres y ſont tres bien gardez.

Aprés cela il n'y a pas lieu de s'étonner du grand ſuccés que ces Pieces ont eû, ayant remporté l'approbation generale dans la Ville du monde la plus polie & la plus ſçavante; ſon jugement ne peut manquer d'être ſuivi de tous ceux qui liront ces Comedies, & qui ſe connoiſſent en ces ſortes d'Ouvrages.

C'eſt dans cette penſée que le Libraire a crû faire plaiſir, & rendre même un ſervice conſiderable au Public, en recueillant & faiſant imprimer enſemble toutes les Pieces d'un ſi fameux Auteur : Ce qui ne luy a pas donné une médiocre peine, ces Pieces étant devenuës extrêmement rares, parce que les éditions qui en ont été faites, ont

été entierement venduës ; de ſorte qu'on n'en n'a pû trouver des Exemplaires, qu'entre les mains des perſonnes les plus curieuſes auſquelles il a fallu recourir.

Cette difficulté auroit rebuté le Libraire, s'il n'avoit été puiſſamment excité tant par l'ardent deſir de ramaſſer & de publier toutes les Pieces de Theâtre d'un Auteur ſi agreable & ſi poli, qui a ſçû mêler ſi adroitement l'agréable avec l'utile, que par les ſollicitations preſſantes de pluſieurs perſonnes d'eſprit auſquelles il n'a pû reſiſter plus long-temps.

Il eſpere qu'il n'aura pas ſujet de ſe repentir d'avoir déferé à leurs ſentimens, & de s'être rendu à leurs inſtances : Et que le Public luy ſçachant bon gré de ſes ſoins, le luy témoignera en faiſant à ce Livre l'accüeil favorable dont il n'eſt pas aſſurément indigne.

LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

PAR M. DE MONTFLEURY.



A MESSIRE

NICOLAS POTIER

CHEVALIER,

SEIGNEUR DE NOVION, &c.
Commandeur des Ordres du Roy, Conſeiller de Sa Majeſté en tous ſes Conſeils, & Preſident à Mortier au Parlement de Paris.



La Femme Juge & Partie, que je vous preſente, vous a trop d'obli-

gations pour ſe diſpenſer de l'hommage qu'elle vous vient rendre : Elle n'attribuë qu'à vous ſeul l'avantage qu'elle a eû de plaire & de divertir ; & l'approbation qu'elle a euë, eſt un effet ad l'eſtime que toute la France fait des choſes que vous honorez de la vôtre. Oüy, MONSEIGNEUR, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût repreſentée, & la bonté que vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplû, me firent ſortir des bornes que la modeſtie me devoit preſcrire ; je ne pûs empêcher la joye que j'en avois d'éclater, je le publiay par tout, &

la ſuite m'a fait connoître que l'on a trop de veneration pour vous, pour oſer appeller de vos jugemens, & que l'on a trop déferé au diſcernement judicieux que l'on ſçait que vous faites de chaque choſe pour examiner les défauts d'une Piece, où vous avez bien voulu n'en point trouver. Ainſi, ***MONSEIGNEUR****, aprés les avantages qu'elle a tirez de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de luy faire, elle n'a plus d'ambition que celle de ſe voir honorée d'une protection auſſi glorieuſe que la voſtre; Elle vous regarde comme la merveille du Siecle où elle a*

eu le bonheur de paroître, & comme l'étonnement de ceux qui le ſuivront; Elle voit avec plaiſir que l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoiſſance parfaite que vous avez de toutes choſes, que de reſpect pour les Oracles que vous prononcez, & regarde le choix que le plus grand Roy du Monde a fait de nos jours de vôtre illuſtre Perſonne, pour rétablir le calme dans l'une de ſes Provinces, comme l'effet d'un merite tres-éclatant, & d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui doit juſtifier la liberté qu'elle oſe prendre de vous proteſter que

rien ne peut égaler la veneration qu'elle a pour vous, que le zele & le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant Serviteur.
MONTFLEURY.



ACTEURS.

BERNADILLE.

JULIE en habit d'Homme, sous le nom de Federic, Femme de Bernadille.

DOM LOPE, Amant de Constance.

CONSTANCE.

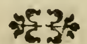
OCTAVE, Confident de Julie.

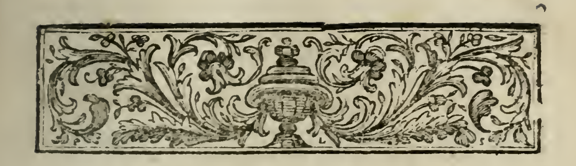
BEATRIX, Suivante de Constance.

GUSMAN, Valet de Bernadille.

DEUX VALETS DE JULIE.

La Scene est à Faro.





LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUSMAN.

BEATRIX.

N'ACHEVERAS-TU point, Babillard éternel ?

GUSMAN.

Oüi, nôtre Maître est fou, je le garantis tel ;
Je ne m'en dédis point, quoy que tu puisses dire ;
J'en sçay bien la raison, & cela doit suffire.

BEATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison ?

GUSMAN.

Quoy ! se remarier ?

Peut-il faire jamais de plus grande folie ?

BEATRIX.

Comment ! un Homme est fou, quand il se remarie ?

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux Bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est, n'y devroit pas songer,
Et si son bel esprit, se regloit par le nostre.....

BEATRIX.

Pourquoy ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre ?

GUSMAN

Quoy ! s'étant une fois chargé d'une Moitié,
Le Ciel a rgardé sa misere en pitié ;
Et par une faveur, & rare, & sans égale,
D'un Brevet d'Homme veuf sa bonté le régale,
D'un Brevet qui rendroit mille Maris contens ;
Et loin de devenir plus sage à ses dépens,
Aprés avoir vêcu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, & tu veux qu'il soit sage ?
Cela ne se peut pas.

BEATRIX.

Quant à moy, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer ! & que le Mariage
Est doux, lors que l'on sçait en faire un bon usage !

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'huy,
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour luy,
Est-ce qu'il ne craint point.....

BEATRIX.

Quoy ?

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne luy fasse le tour que luy fit la premiere ?

BEATRIX.

Sa vertu fut trop grande, elle n'en fit jamais ;

Si tu veux m'obliger, laisse son Ombre en paix :
Personne mieux que moy ne sçut son innocence,
Car je servois Julie, avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon Maître le sçut, ce fut par ton moyen.

BEATRIX.

Je le dis, il est vray, mais il n'en étoit rien ;
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessay son honneur, pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toy donc mieux, pour m'en faire douter.

BEATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir, tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors, il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un soin extrême :
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser ;
Et quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du Jardin une porte entr'ouverte ;
C'étoit nôtre signal, & de cette façon
Nous nous voyions les soirs sans donner de soupçon ;
Mendosse vint un soir, où tout en apparence
Sembloit contribuer à nôtre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses Amis,
Dont la Maison étoit assez loin du Logis ;
Julie étoit au lit, & nôtre Teste-à-teste
Se trouva pour ce coup d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long, que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le Jardin,
Il en étoit je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,
Qui s'étant apperçû que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, & s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, & la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle avanture,

Jaloux & furieux de ce qu'il n'avoit pû
Reconnoître, ou du moins ſuivre cet Inconnu,
Un poignard à la main, & la vûë égarée,
Entre & vient droit à moy : Ta perte eſt aſſurée,
Me dit-il, Tu mourras, ſi tu déguiſes rien;
Apprend-moy mon malheur, pour éviter le tien;
Cet Homme que j'ay vû, ſortoit d'avec ma Femme,
Avouë le, ou de ce fer je vay t'arracher l'ame.
Interdite, & craignant ſur tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, ſi je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vray qu'il ſortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoy qu'il n'en fût rien?

BEATRIX.

Oüy, ſa menace cruelle,
Me fit apprehender tout d'un Homme emporté;
Et craignant de mourir, diſant la verité,
J'aimay bien mieux mentir, & me ſauver la vie.

GUSMAN.

Sçais-tu de quel malheur ta fourbe fut ſuivie?

BEATRIX.

D'aucun; car dés qu'il eut l'aveu que je luy fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis.

BEATRIX.

Tant pis? Pourquoy tant pis? Fay-toy du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne ſçais pas pourquoy tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toy cet éclairciſſement,
Bernadille cacha tout ſon reſſentiment;
Et quoy que dans l'inſtant il n'en fiſt rien paroiſtre;
Se croyant auſſi ſot qu'il meritoit de l'être,
Voulut perdre ſa Femme; & deſſus ton rapport,
Il la fit mourir.

BEATRIX.

Luy ?

GUSMAN.

Mais je le voy qui ſort.

BEATRIX.

Guſman ne me perds pas, auſſi bien elle eſt morte.

GUSMAN.

Quoy ! je pourrois trahir mon Maître de la ſorte ?
Et luy pourrois celer que c'eſt toy. ..

BEATRIX.

Parle bas ;
J'ay dedans ma Caſſette encore quatre Ducats
Que je te donneray, ſi tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord ; mais qu'ils ſoient preſts avant qu'il ſe retire.

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

QUoy, Monſieur ! Sur le point de vous remarier,
Vous paroiſſez rêveur ? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande Fête ?

BERNADILLE.

Male-peſte, j'ay bien des choſes à la tête.
Je crains de faire icy quelque mauvais marché :
Quand on prend une Femme on eſt bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monſieur, lors qu'une telle envie...

BERNADILLE.

Si par malheur pour moy, ma Femme étoit en vie,
Et que pour mes pechez un jour, à point-nommé,

Elle revînt aprés nôtre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Vôtre Femme, Monsieur ? & par quelle avanture ?
Les Morts reviennent-ils ? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, & qu'un dépit
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle ?

BERNADILLE.

D'accord, mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sçais que j'épousay jadis, pour mon malheur,
Julie ?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame.
Malgré nous & nos dents, d'une illicite flame ;
Et qu'enfin m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit Cocu ?

GUSMAN *à part.*

Ah ! que sans les Ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être Veuf, & le suis que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadis, où tous deux nous avions des Parens ;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnay par argent le Patron d'une Barque,
Qui m'engagea dés-lors sa parole, & sa foy,
Que tous ses gens, & luy, & risqueroient tout pour moy,
A ce voyage feint, je disposay Julie ;
Quoy que ce fût par Mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toûjours ;
On prend une autre route, & nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivez aux bords d'une Isle inhabitée,

Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laiſſoit, d'un ton piteux & doux,
Elle crioit ; mon cher, pourquoy me quittez-vous ?
De peur d'être attendry par des douceurs pareilles,
Je luy tournois le dos, & bouchois mes oreilles ;
Puis faiſant volte-face aſſez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je luy fis mon adieu ;
Aprés que je me fus vangé de cette ſorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte ;
Qu'outre les maux de cœur qui luy prenoient ſouvent ;
Nous fûmes ſi battus de l'orage & du vent,
Que la fievre & la peur l'avoient d'abord ſaiſie ;
Que malgré tous mes ſoins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut conſentir
A la jetter en Mer, de crainte de périr ;
Et qu'enfin je joüay ſi bien mon perſonnage,
Qu'on ne ſe douta point....

GUSMAN.

Je ſçais bien davantage ;
Car je ſçay bien, Monſieur, que vous étant vangé,
Vous prîtes le grand deüil, & fîtes l'affligé,
Et qu'à vous conſoler chacun perdoit ſa peine.
Mais je m'abuſe enfin, ou cette crainte eſt vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps ?

BERNADILLE.

Rien du tout ; cependant il s'eſt paſſé trois ans
Depuis qu'on la laiſſa dans cette Iſle deſerte.

GUSMAN

Ah ! ce terme eſt trop long, pour douter de ſa perte ;
Je vous garantis Veuf ; & ſans doute, Monſieur,
Qu'elle y fut devorée, & mourut de douleur.

BERNADILLE

Mais pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce Blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment ! vous le craignez !

BERNADILLE.

Oüy, ce Blondin charmant
Me ſemble familier plus que paſſablement.
Le Drole, ſans façon, s'introduit chez Conſtance,
Il luy dit de grands mots, & même en ma preſence;
Il fait le bel Eſprit, l'Enjoüé, le Coquet,
Et c'eſt un petit Fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conſequence:
Car ce Galant qui voit ſi librement Conſtance,
Alors que je ne ſuis encor que Proteſtant,
Eſtant Epoux, viendra chez moy tambour battant.

GUSMAN.

Mais ſa Mere devroit empêcher....

BERNADILLE.

Comment faire ?
Elle luy dit aſſez qu'il n'eſt pas neceſſaire
Que pour les viſiter il prenne tant de ſoins;
Elle dit à ſes Gens, dix fois le jour du moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on luy die,
Soit qu'elle y ſoit, ou non, que ſa Fille eſt ſortie.

GUSMAN.

Ne luy dit-on pas ?

BERNADILLE

Oüy, mais il répond, ma foy,
Tu te mocques, mon cher, l'ordre n'eſt pas pour moy:
Ne me connois-tu pas ? La bévûë eſt fort bonne,
C'eſt pour les importuns que cet ordre ſe donne.
Quoy que l'on faſſe enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, & ſans ſe déferrer,
Entre en Marquis, & fait une Galanterie
Du refus des Valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable ſe pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez vous point Dom Lope ?

BERNADILLE.

Celuy-là

Ne m'inquiete pas ; je viens avec la Mere,
Pour demain, ſur le ſoir, de conclure l'affaire :
Elle y doit diſpoſer Conſtance. Aprés cecy,
Si le Blondin s'y frotte, il verra....

GUSMAN.

Le voicy.

BERNADILLE.

Evitons-le.

SCENE III.

JULIE *en Homme, ſous le nom de Federic.*

OCTAVE.

JULIE.

IL m'a vûë, & me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,

Ne vous ſouvient-il plus que vous êtes ſa Femme ?

JULIE.

Il m'en ſouvient trop bien.

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'huy,

Sans perdre plus de temps, vous découvrir à luy.

JULIE.

Ah ! c'eſt ce que je crains, il y va de ma vie.
Je veux ſçavoir devant par quelle fantaiſie
Il expoſa mes jours dans ce Païs deſert ;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais luy-même il se pert,
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vangeance ?
Laissez-le marier, & le faites....

JULIE.

Tay-toy,
Une telle vangeance est indigne de moy :
Ce n'est pas, tu le sçais, que pour m'ôter la vie....

OCTAVE.

Madame, de vos maux je sçais une partie ;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout sçavoir.

JULIE.

Oüy, j'ay connu ton zele, & ma reconnoissance
A ta fidelité doit cette récompense ;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse icy,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclaircy,
Tu sçais qu'on me laissa dans une Isle deserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis sur le soir un Vaisseau : Par mes cris
Qui s'y firent entendre, un Pilote surpris
Met la Chaloupe en Mer, fait ramer, me vient prendre ;
Estant dans le Vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pû me laisser ;
Et moy, je les priay tant de m'en dispenser,
Que leur civilité fut enfin assez grande,
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant,
M'apprirent que j'étois dans un Vaisseau Marchand,
Qui ne se pouvoient pas écarter de leur route,
N'y retourner pour moy sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute ;

JULIE.

Que la necessité leur faisoit cette loy,

Qu'ils voguoient à Venise, & que c'étoit à moy
A voir si je voulois demeurer, ou les suivre.
La crainte de la mort, & le desir de vivre.
Font que sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foy, j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes; nôtre vie....

JULIE.

Enfin pour t'achever un recit qui m'ennuye,
J'arrivay dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crûs sous cet habit être plus assurée.
Une Bague de prix qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lors que par un bonheur, qui m'a cent fois surprise;
Je vis un jour le Duc sur le Port de Venise,
Qui, comme font par tout les Gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je croy t'avoir appris que le Duc de Medine
Est Seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vû souvent:
Ainsi je le connus assez facilement;
Et comme entre Etrangers librement on s'assemble,
Je luy fais compliment, & nous parlons ensemble:
Il me demanda fort d'où j'étois, & je pris
Le nom de Federic, & luy dis mon Païs.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son Sujet, & me pria d'attendre;
Même en nous separant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois; il prit de cette sorte
Pour moy, sans me connoître, une amitié si forte,
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,

Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prest à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour au plûtard dans six mois,
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome, & Florence;
Qu'aprés pour son retour, il feroit diligence.
Sa priere, & l'espoir de m'en faire un appuy,
Lors que je me verrois de retour avec luy,
Pour sçavoir le dessein de mon Epoux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le Duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Vôtre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Vôtre Epoux vous a vûë; & ce qui m'en étonne,
Est qu'il ne vous ait point reconnuë.

JULIE.

Et comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruny de telle sorte,
Du hâle & du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner, s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayiez broüillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ay fait ce que j'ay pû pour le rendre jaloux.
J'affecte, dés que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoüé l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports des plus passionnez,
De parler à l'oreille, & de luy rire au nez.

En voyant ſon dépit, mon chagrin ſe diſſipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Aprés je fais le beau, le jeune Homme, le Fat,
Conſtance ne hait pas qu'on vante ſon éclat;
A ſon humeur ainſi la mienne s'accommode;
Je cajolle à propos, je badine à la mode,
Je luy ſerre les doits, je luy baiſe la main;
Je vante la blancheur de ſon bras, de ſon ſein,
Son embonpoint, ſa taille, & ſa beauté parfaite,
Je fais le doucereux, & m'épuiſe en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, & pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel eſt donc vôtre but?

JULIE.

C'eſt d'engager Conſtance,
Mon traître à ſon hymen bornant ſon eſperance,
Voudroit de ce deſſein précipiter l'effet;
Mais je ſçay qu'elle m'aime autant qu'elle le hait,

OCTAVE.

Mais n'aime-t'elle point Dom Lope?

JULIE.

Tout de même,
Il s'en flate en ſecret, & croit fort qu'elle l'aime,
Mais quoyque chaque jour il luy rende des ſoins,
Conſtance aſſurément ne m'en aime pas moins.

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE.

ALlons voir si Constance est enfin resoluë....
Quoy ! toûjours cet objet me choquera la vûë.

OCTAVE.

Bernadille revient.

JULIE.

Peut-on sçavoir, Monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'huy ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur ;
Je me porte fort bien. Ah le sot Personnage !
Morbleu !

JULIE.

Les Amoureux ont toûjours bon visage :
Aussi pour en parler avec sincerité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus ; car je me persuade,
Que la douleur de l'un voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des momens si doux,
Qu'en dites-vous, Monsieur ?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'auray de plaisir à vous voir une Femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de vôtre ame,

Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas !
Ah ! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience,

BERNADILLE.
Vous n'en ferez pourtant guere mieux, que je pense.

JULIE.
Peut-être.

BERNADILLE.
Peut-être ?

JULIE.
Oüy, j'en prétens être mieux.

BERNADILLE.
En qnoy donc, s'il vous plaist ?

JULIE.
Vous êtes curieux.
Je prétens partager, si l'hymen vous assemble,
La joye, & les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur, de vos plaisirs, ressente la moitié :
Oüy, je prétens enfin que vôtre Femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moy comme à vous-même,
Sçavoir tous vos secrets, & tous vos entretiens,
Confondre mes soûpirs sans cesse avec les siens,
Et fussiez vous toûjours prés d'elle en sentinelle,
Passer quand je voudray, quelques nuits avec elle.
Je prétens que mes soins, par les siens secondez....

BERNADILLE.
Alte-là, je voy bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur, & la maniere
En est intelligible, & même familiere.
Enfin vous prétendez, quand j'auray ma Moitié,
L'aimer ? Bon : Que pour vous elle ait de l'amitié ?

JULIE.
Sans doute.

BERNADILLE

Que son cœur flatant vôtre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse ?
Et sans mettre vos feux, ny les siens, au hazard,
Que de tous vos plaisirs vous aurez trop de part ?

JULIE.

Oüy.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux...Là, ceux que ma flame...

JULIE.

Comment ceux ?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma Femme ?

JULIE.

Sans reserve, & je veux que de semblables nœus....

BERNADILLE.

Enfin, que nous n'ayions qu'une Femme à nous deux ?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE.

Il faudra ménager nôtre absence !

JULIE.

Non, je veux que ce soit même en vôtre presence ?
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot !
Vous seriez, vous flatant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une Bisque amoureuse, & l'Heure du Berger ?
Qu'aux soins de vôtre amour mon humeur s'accommode ;
Et qu'enfin devenant pour vous Mary commode,
Je partage avec vous mon lit de temps en temps ?
Hem ?

JULIE

JULIE *en riant.*

Hé.

BERNADILLE.

Quoy ?

JULIE.

Franchement, c'eſt à quoy je m'attens,
Pourquoy diſſimuler ?

BERNADILLE

C'eſt parler ſans peut-être,
Sçavez-vous que chez moy j'ay plus d'une fenêtre ;
Et ſi vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à deſſauter,
Et que vous commencez à m'échaufer la bile ?

JULIE.

Ce que vous demandez eſt donc fort inutile,
Et c'eſt de mes deſſeins vous informer en vain.
Car vous vous mariez ?

BERNADILLE.

Pas plûtoſt que demain.

JULIE.

Conſtance eſt bien-heureuſe, & le Ciel luy fait grace.
Ah ! que j'aurois de joye à remplir cette place !
De poſſeder en vous le cœur, & l'amitié
D'un Homme....

BERNADILLE.

Briſons là, c'eſt trop de la moitié,
Mon entretien a peu dequoy vous ſatisfaire ;
Lors que l'on ſe marie, on n'eſt pas ſans affaire.
J'ay deſſus mon hymen des ordres à donner,
Des Articles à faire, un Contract à ſigner,
Une Maîtreſſe à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des Parens à prier tant d'un côté que d'autre,
Et vous n'avez plus rien à me faire ſçavoir ;
C'eſt pourquoy je vous dis, Serviteur, & bon ſoir.

SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

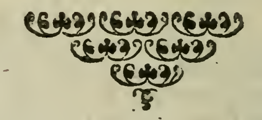
OCTAVE.

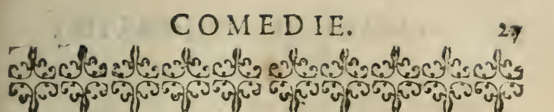
IL va ſe marier, & la choſe vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche;
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oüy; mais je dois ſonger à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur, & l'eſprit de ce Traître,
Pour ne pas m'expoſer, en me faiſant connoître.
Je vais m'y préparer, & ſonger aux moyens
De conſerver mes jours, ſans hazarder les ſiens.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH ! que je viens d'apprendre une heureuse
nouvelle !
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux, Mais quelle est-elle ?
Peut-on la demander, & l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ay trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sureté mon honneur & ma vie :
Mais cela part de là ; Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bien-tôt dit ?
Et sçaurons-nous enfin....

BERNADILLE.

Tu sçais bien que Mizante
Estoit icy Prevost ?

GUSMAN.

Oüy.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! ſeroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le Roy,
Par le moyen du Duc, luy donne un autre employ.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moy donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE.

Tu ne ſçaurois comprendre
Quel eſpoir j'en conçoy ?

GUSMAN.

Non ; Qu'en eſperez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oüy.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous Prevoſt ?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilege....

GUSMAN.

Eſt-ce dans un Moulin que l'on tiendra le Siege ?

BERNADILLE.

Maraut, de temps en temps vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monſieur, vous vous trompez,
Il faut ſçavoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos Ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de nôtre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point; Vous sçavez qu'aujourd'huy
C'est le Duc qui la donne, elle dépend de luy;
Que le mérite seul....

BERNADILLE.

Ta raison n'est pas forte;
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans interest faire agir la faveur,
C'est sçavoir mal son monde, & risquer son bonheur;
Mais avec ce secours pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu, sur le ventre au mérite:
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moy
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel Employ.
J'aime fort peu le sang, & pourvû qu'on me donne,
Je ne pourray jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetez ne me coûteront rien,
Pour servir mes Amis, si l'on en use bien.
Je sçay tenir long-temps un Procez dans sa source,
Et juridiquement pressurer une bourse:
Je sçay lire par tout, belle écriture, ou non,
Et bien ou mal enfin, je sçay signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oüy, Monsieur, c'est la bouche.
Estre fort âpre au gain, & guére scrupuleux,
Et Juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la fortune....

BERNADILLE.

Dy que j'ay des raisons, je n'en ay pas pour une.
Quelqu'un pouvant sçavoir, ou du moins se douter

De la mort de ma Femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sçait, tôt ou tard : mais quand je feray Juge,
Ma Charge,& mon pouvoir,deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, & l'emporter d'assaut,
Dûssay-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Federic peut beaucoup prés du Duc de Medine,
Pour me la procurer, c'est luy que je destine ;
C'est un Avanturier, quoy qu'il soit mon Rival,
A qui deux cens Ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

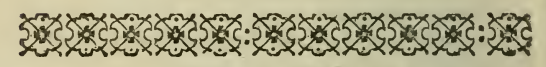
Sans interêt, Monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je croy bien qu'il pourroit me rendre cet office ;
Mais le Drôle, peut-être en me rendant content,
Prétendroit me servir à la Charge d'autant :
Et c'est dont je luy veux supprimer l'esperance,
Tant tenu, tant payé

GUSMAN.

Le voicy, qui s'avance.



SCENE II.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

QU'il est réveur ! N'importe, il le faut approcher ;
Je vous trouve à propos,& j'allois vous chercher.

JULIE *se promene en révant.*

Faut-il me découvrir, sans sçavoir la maniere....

BERNADILLE.

Monsieur, j'allois chez vous, vous faire une priere,

JULIE.

Que le ſort m'eſt contraire,& qu'un pareil malheur...

BERNADILLE.

J'allois vous demander une grace.

JULIE *l'appercevant.*

Ah Monſieur !
Pour vous prouver mes ſoins, tout me ſera facile.
Que mon bonheur eſt grand, ſi je vous ſuis utile !
L'honneur de vous ſervir ſera pour moy ſi doux,
Que jamais....

BERNADILLE.

Franchement, j'ay fait grand fonds ſur vous.

JULIE.

Ah ! ſi j'oſe, à mon tour, vous faire une priere,
C'eſt d'en uſer toûjours de la même maniere :
Mais ſçachons quel motif vous ameine vers moy ?

BERNADILLE.

Je veux ſolliciter prés du Duc un Employ.

JULIE.

Quel ?

BERNADILLE.

Celuy de Prevôt ; auprés de ſa Perſonne
Nous ſçavons quel credit vôtre vertu vous donne ;
Et ſi vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE.

Oüy, j'y puis quelque choſe, & j'en ſuis écouté,
Et je ne penſe pas que le Duc me refuſe.

BERNADILLE.

Au reſte, nous ſçavons un peu comme on en uſe,
Et pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cens Ducats au bout d'un compliment.
C'eſt dequoy je prétens, ſans que rien m'en diſpenſe,
Aſſaiſonner mes ſoins, & ma reconnoiſſance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié ;

Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé,
Vôtre bien est pour vous une foible ressource,
J'en veux à vôtre cœur, non pas à vôtre bource;
Pourvû que vous m'aimiez, je feray trop content.

BERNADILLE *à Gusman.*

Ne te l'ay-je pas dit, à la charge d'autant?
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De graee, finissez un discours qui m'offense.
Vous pourray-je conter au rang de mes Amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moy, je vous suis tout acquis.

JULIE

Que je me tiens heureux aprés un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur vôtre aveu, se flatte de cela,
Vous me le promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE

Allez, de mon credit vous pouvez tout attendre:
De ce pas, prés du Duc, je vais pour vous me rendre;
Je feray mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous sçaurons tantost ce que vous aurez fait.

JULIE *seule.*

Son dessin m'offre assez dequoy me satisfaire,
Et la faveur du Duc me sera necessaire.
Je passeray le jour fort agréablement
Si je ne fais agir mon credit vainement.
Mais Constance paroît; touchant mon Infidelle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCENE III.

CONSTANCE, BEATRIX, JULIE.

CONSTANCE.

Vous devez être instruit
A quelle extrêmité mon malheur me réduit ;
Et vous devez sçavoir à quel point j'apprehende
L'Epoux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende ;
Aveeque tant d'amour verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte & ma main, & mon cœur ?

JULIE.

Non ; que sur ce sujet vôtre esprit se rassure,
J'y prens trop d'interêt, pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez-vous esperer....

JULIE.

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer ?
Puissay-je, pour souffrir une gesne éternelle ;
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle ;
Que la foudre du Ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivray vous l'avez pour Epoux.
Aprés cela, Madame, êtes-vous satisfaite ?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite ?

JULIE.

Non que je le méprise ; il est riche, & je croy
Que sans doute il seroit mieux vôtre fait que moy ;
Mais puis qu'à cet hymen vôtre cœur est contraire.
Pour vous en garantir, je sçay ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah ! vous ne sçauriez mieux me prouver vôtre foy.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moy;
Je mourrois de douleur, si vous étiez sa Femme.

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE.

Quoy, Madame!
Si le Ciel eût plûtard conduit icy mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys; Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possedée,
Que n'ayant contre luy plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Federic! Que vôtre ame;
Par ce jaloux transport, marque bien vôtre flame!
De vos feux, il est vray, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'Hommes faits comme vous,
Que quel que soit l'effet d'une flâme si promte,
Un Vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE.

Sans vanité, je croy
Que l'on trouve fort peu d'Hõmes faits comme moy.
Mais un défaut pour vous de tres-mauvais présage,
Fait que je n'ay pas lieu d'en tirer avantage:
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas-un voulût me ressembler.
Ainsi pour bien regler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux, d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, & ce discours sied mal.
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien-fait, aisément on devine....

JULIE.

Il ne faut pas toûjours se regler sur la mine.

CONSTANCE.

Vôtre esprit, & vôtre air, font que l'on se résout....

JULIE.

J'ay de l'exterieur, Madame, mais c'est tout ;
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait, quand on a dequoy plaire.

JULIE.

Quoy ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis ?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, aprés ce que je dis ?

JULIE.

Souffrez qu'aprés l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, & ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Federic, & sçachez....

JULIE.

Hé quoy ! pour un baiser, vous vous effarouchez ?
Je veux pourtant regler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoûtumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oüy, je prétens vous voir avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre vôtre amour.

CONSTANCE.

Je croy qu'il perd l'esptit. Fedéric, si vôtre ame
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE.

Non, Madame ;
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flaté,
Avec moy vôtre honneur est fort en sureté.
Le Ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire ;
Et la Nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Auſſi par le reſpect, & par la retenuë,
La flâme d'un Amant eſt toûjours mieux connuë.
Sans ces petits tranſports que je n'approuve point,
Vous feriez à mes yeux aimable au dernier point :
Je cherirois vos ſoins ; vôtre entretien, vos plaintes
Porteroient à mon cœur de ſenſibles atteintes :
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainſi juſqu'à preſent, je puis dire de vous,
Que pour vous faire aimer, il vous manque une choſe.

JULIE.

Cela peut être vray, mais je n'en ſuis pas cauſe.
Je le ſçais mieux que vous, & cependant il faut....

CONSTANCE.

Lors que l'on reconnoît en ſoy quelque défaut,
Il faut s'en corriger. & que nôtre amour cede....

JULIE.

Il eſt vray, mais le mien eſt un mal ſans remede,
Et pour l'amour de vous, j'en ſuis au deſeſpoir,
Mais enfin le plaiſir que je prens à vous voir,
Me fait preſque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hymenée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du ſuccés de vos ſoins ;
Et que ſi vous m'aimez....

JULIE.

Ah ! vous aurez, Madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flâme ;
Et je prétens enfin, que l'hymen dés demain
Réüniſſe à jamais ce cœur, & cette main.

SCENE IV.

CONSTANCE, BEATRIX.

CONSTANCE.

HElas ! qu'un tel eſpoir me raſſure, & me flate !
Et s'il faut aujourd'huy que ſon amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen...

BEATRIX.

Quoy donc ! ce Marmouzet,
Avec ſon beau langage, & ſon ton de fauſſet,
Avec ſon poil blondin tranſplanté ſur ſa tête,
Vous plairoit pour Epoux, & vous ſeriez ſi bête
Que de le préferer à Dom Lope ?

CONSTANCE.

Entre nous,
Federic, tel qu'il eſt, me plairoit pour Epoux.

BEATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je croy que c'eſt la langue ;
Mais le méchant Régale enfin qu'une Harangue !
Madame, franchement, ce n'eſt pas vôtre fait ;
Et vous courez hazard, outre qu'il eſt mal fait,
Quoy qu'il ſoit grand Cauſeur, & fort ſur la Fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, & tres-mal ſatisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ay ſur le cœur,
Il reſſemble à ces Gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

BEATRIX.

Que Dom Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Beatrix aime à rire ;

Mais Federic, en tout, me ſemble ſans égal.

BEATRIX.

Mais Dom Lope, Madame, eſt galant, liberal;
Quoy qu'il ſoit un peu bruſque, il a de la naiſſance;
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toy, le voicy qui s'avance,
Son courroux contre moy va d'abord éclater,
Il ſçait qu'on me marie, & je veux l'éviter.

BEATRIX.

Mais vous ne vous ſçauriez diſpenſer de l'entendre.

SCENE V.

DOM LOPE, CONSTANCE, BEATRIX.

D. LOPE.

MAdame, ſi j'en croy ce que je viens d'apprendre,
Je vous pers, & demain l'on vous donne un Epoux
Bernadille a-t-il pû vous obtenir de vous?
Ce cœur qui fut pour moy juſqu'à preſent ſenſible,
A-t'il trouvé pour luy le changement poſſible;
Recevrez-vous ſa main ſans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit cauſer ma mort?
Faut-il ſans murmurer, que ce cœur me trahiſſe?

CONSTANCE.

Dom Lope, on me l'ordonne, il faut que j'obeïſſe;
Ma Mere en ſa faveur diſpoſe de ma foy:
Si mon cœur fut à vous, ma main n'eſt pas à moy,
Je dois par ſon aveu ...

D. LOPE.

Dites plûtôt, Madame,
Que l'éclat de ſon bien a ſçu toucher vôtre ame;

Qu'au défaut de l'amour qui vous est odieux,
L'argent, pour un Brutal, vous fait ouvrir les yeux ;
Que mon ame pour vous trop facile à surprendre,
Du piége où j'ay donné, devoit mieux se défendre ;
Et que le desespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE.

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.
Il faut, à nos plaisirs, quand le malheur succede,
Se payer de raison, quand il est sans remede.
Faites ce que pour vous j'ay fait jusques icy.
Vous m'aimiez, disiez-vous, je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient avec un soin extrême,
M'ont vûë avec plaisir, je vous ay vû de même ;
Mon cœur d'un vain espoir ayant sçû se flater,
Dans ses empressemens a sçû vous imiter ;
Et préferant enfin vôtre ardeur à tout autre,
Mon cœur jusqu'à present s'est reglé sur le vôtre :
Puis qu'enfin à changer mon ame se résout,
Changez à mon exemple, & m'imitez en tout :
Si pour un riche Epoux je vous suis infidelle,
Prenez une Maîtresse & plus riche, & plus belle ;
Cherchez à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, Ingrate, & ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoy ! le plus grand effort que vous fassiez pour nous,
Est de me conseiller, de changer comme vous ?
L'interêt vous aveugle, & vôtre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre & qui l'achette ?
Je voy trop qu'un objet sans amour, & sans foy,
Meritoit peu les soins d'un Homme comme moy.

CONSTANCE.

Il faloit moins l'aimer, & ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah ! je ne ſçavois pas que ce cœur fût à vendre :
Mais l'Amour, & le Temps, puniront ces mépris,
Et vangeront l'ardeur dont le mien eſt épris.
J'en conçois de la joye, & vôtre hymen m'en donne,
Songeant pour quel Epoux vôtre cœur m'abandonne ;
Oüy, ce cœur mépriſé, ne deſeſpere pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ſes bras.
Et que le deſeſpoir de vous voir ſa Captive...

CONSTANCE.

Adieu, je vous croiray, ſi tout cela m'arrive.

SCENE VI.

DOM LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieu ! quelle indifference ! Ah Beatrix !

BEATRIX.

Hé bien ?

D. LOPE.

Epouſer Bernadille !

BEATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y diſpoſe !
Dy-moy, de ſon ſecret, ſi tu ſçais quelque choſe ?

BEATRIX.

Cela m'eſt défendu

D. LOPE.

Hé, de grace, apprens-moy
Ce qui peut l'obliger à me marquer de foy ?
Comment à cet hymen s'eſt-elle réſoluë ?
Quel charme, & quel appas, ont ébloüy ſa vûë ?

BEATRIX.

Mais vous me promettez de la diſcretion ?

D. LOPE.

Je n'en manquay jamais ; Voicy ma Caution.
Prens ces quatre Loüis.

BEATRIX.

Monſieur....

D. LOPE.

Prens-les, te dis-je.

BEATRIX.

Mais, Monſieur....

D. LOPE.

Prens, je ſçay connoître qui m'oblige :
Ne me fay point languir, apprens moy ce que c'eſt.

BEATRIX.

Vous ſçaurez.... (Je vous ſers au moins ſans intereſt).
Qu'elle aime Federic.

D. LOPE.

Elle l'aime ! Ah l'Ingrate !
L'aime-t'il ?

BEATRIX.

Il le dit ; & de plus il la flate
De rompre ſon hymen, & d'être ſon Epoux :
Et c'eſt pourquoy Conſtance eſt ſi fiere pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais penſé, qu'une ame ſi volage....

BEATRIX.

Adieu, je n'oſerois demeurer davantage ;
Et ſi je ne la ſuis, elle ſe doutera....

D. LOPE.

Au moins....

BEATRIX.

Vous ſçaurez tout ce qui ſe paſſera.

D. LOPE.

Ma flame, en ta faveur, ſera reconnoiſſante,

Et je prétens....

BEATRIX.

Monsieur, je suis vôtre Servante.

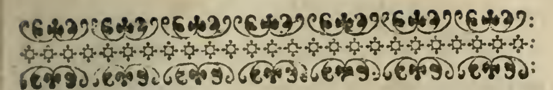
SCENE VII.

DOM LOPE.

L'Amour de Federic l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser ! Je l'empêcheray bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce Rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître,
Cherchons-le ; & s'il nous fait soûpirer vainement,
Faisons-luy voir où va nôtre ressentiment.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BEATRIX.

BEATRIX.


MAUDIT soit mille fois, autant Homme que Femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame.

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'Amour ?

BEATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit & jour :
A peine de dormir ay-je quelque esperance,
Que pour m'en empêcher, vôtre plainte commence ;
Vous avez de l'amour, & ce cœur gros d'espoir,
Fait dépense en soûpirs du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose, est pour vous un suplice ;
Et moy qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puis que je t'ay tant dit que la crainte, & l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour à tour,
Te faut-il étonner, si tu les vois paroître ?
Plûtôt que de mon cœur Bernadille soit maître,
Le transport d'un amour caché jusques icy,
Eclatera....

BEATRIX.

Tout doux, Madame, le voicy :
Renguainez, il vous faut joüer un autre Rôle.

SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BEATRIX.

BERNADILLE.

Voyons si Federic est Homme de parole.
Mais j'apperçoy Constance, il la faut approcher.
Je ne sçavois que faire, & j'allois vous chercher;
Bon-jour.

BEATRIX.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de Fille :
Avant que le Soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de prés, ou je suis bien trompé.
Je croy qu'un tel discours ne sçauroit vous déplaire.
Mes ordres sont donnez pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels Habits vous fait-on? Il faut qu'un Homme veuf..

BERNADILLE

A quoy bon des Habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE.

Mais il eſt à la mienne.
Je ne ſuis pas d'avis, n'étant pas Courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an;
Ny que vous prétendiez, ayant plus d'une Robe,
Des ſottiſes du temps, faire une Garderobe,

CONSTANCE.

Il ſuffit; mais du moins, il vous faut des Rabats.
Dequoy vous les fait on?

BERNADILLE.

Pourquoy? n'en ay-je pas?
J'en ay deux tout pareils, & ce ſeroit, je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce Patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le Point que l'on fait à preſent, ne vaut rien;
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le croy.

BERNADILLE.

Je vous jure,
Que depuis quatorze ans, ce Rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoy cette Calotte? On eſt mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux)
Avec une Perruque.

BERNADILLE

Eſt-il une Perruque
Qui pût ſi chaudement entretenir ma nucque?
Voyez ſi ſur ce point je dois être content;
Cela tient bien plus chaud, & ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce temps, à ſon gré s'accommode,
On ne voit que les Foux eſclaves de la Mode;

Et j'aime mieux me voir, revenu de ces ſoins,
Dix piſtoles de plus, & deux Perruques moins.
Il faut pour le beſoin avoir quelque reſſource ;
Ce qui ſied bien au corps, ſied tres mal à la bourſe ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, & de la propreté.

CONSTANCE.

C'eſt aſſez. Fera-t'on le Feſtin chez ma Mere ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un Feſtin ? Pourquoy faire ?
Ceux qui le mangeroient, me prendroient pour un fat :
Je ſouperay chez vous, & porteray mon plat,
Sans façon : C'eſt agir prudemment, ce me ſemble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux enſemble.

CONSTANCE.

Quel eſt cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon Lit ſoit bien fait, & qu'il ſoit baſſiné.
Vous riez, & m'allez encor citer la Mode.
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode ;
Parce qu'il eſt des foux dont le prodigue amour
Leur fait d'un ſot éclat ſolemniſer ce jour,
De qui la vanité, pour leur bource cruelle,
La charge de Rubans, de Points & de Dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariez,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête juſqu'aux pieds,
Qui ne refuſent rien aux ſoins qui les tranſportent,
Et qui ſe font de loin montrer tout ce qu'ils portent.
Quoy ! parce que des Sots ſe piquent, quoyque mal
D'un pompeux appareil d'un Cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux, & quand on ſe marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie ?
La raiſon ſur ce point ne doit pas s'écouter ?
Il faut ſuivre leur piſte, & pour les imiter,

Dépensant tout d'un coup, ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Passer pour un bon jour, six mois de mauvais temps?
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois Veuf seul plûtôt toute ma vie,
Je vous le dis tout net, cet article est reglé,
Ce n'est pas mon avis, qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en étes le maître;
Je souscris à tout: mais je voy quelqu'un paroître.
C'est Federic. Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE.

C'est bien fait, aussi-bien je voulois luy parler.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

Je viens de voir le Duc

BERNADILLE.

Ah faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté, cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ay fait ma Cour un temps, puis j'ay parlé de vous?
Et demandé la Charge où vôtre cœur aspire;
Et j'ay dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez sçavant,
Des-interessé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, severe, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin j'ay fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous doy trop; Hé bien?

JULIE.

Il a tres-bien goûté
Ce que je luy disois de vôtre probité,
Et dit ces mêmes mots; Je connoy Bernadille;
J'estime sa Personne, & connoy sa Famille.

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit,
Qu'a-t'il dit sur la Charge? Hem?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux; Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que vôtre Creature.

JULIE.

Mais le Duc cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour vôtre interest, me donne peu de joye.

BERNADILLE.

Je vous entens, le Duc a besoin de monnoye?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever:
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir, m'est un plaisir extrême.

JULIE,

JULIE.

C'eſt à condition de l'exercer moy-même,
Et qu'il la refuſoit à tout autre qu'à moy.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de vôtre bonne foy,
Ah le fourbe ! *Pour vous tout me ſera facile ;*
Que mon bonheur eſt grand, ſi je vous ſuis utile !
En effet, j'ignorois pourquoy ſans interêt
Vous vouliez me ſervir ; mais je voy ce que c'eſt.
Le preſent que j'offrois, trop peu conſiderable,
N'a pû vous engager, il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajuſté,
Ny de fournir toûjours à vôtre vanité,
Le vous changer ſouvent de plumes & de linge,
Vous me faiſiez tantôt des careſſes de Singe,
Petit Fripon.

JULIE.

De vous rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE

Allez, aprés ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ay déja dit, j'ay fait tout mon poſſible,
Je vous nuis à regret, & cela m'eſt ſenſible :
Mais ſi je perds l'eſpoir que je m'étois promis,
Perdray-je encor celuy d'être de vos amis ?

BERNADILLE.

Eſtes-vous aſſez ſot pour croire le contraire ?
Dites-nous cependant, parlant de nôtre affaire,
Si de quelque preſent nos ſoins ſeront ſuivis ?
Et ce que nous aurons pour nôtre droit d'avis.

JULIE.

Un Amy dont le cœur vous préfere à tout autre.....

BERNADILLE

Je le croy ; mais pour moy je ne ſuis pas le vôtre,
Pour des Gens comme vous gardez vôtre preſent.

SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant,

JULIE.

Cependant je suis Juge, & je veux....

OCTAVE.

Mais, Madame;

Vous m'avez toûjours dit....

JULIE.

Quoy?

OCTAVE.

Que vous étiez Femme?

JULIE.

Je la suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vû

De Femme Juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévû....

JULIE.

La Charge me plaisoit, & je l'ay demandée:
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour luy ma faveur en fût venuë à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

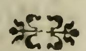
Plus j'en cherche la cause ,
Et moins je voy....

JULIE.

Je vay t'éclaircir mieux la chose ,
Mon Mary me croit morte , & son crime caché ,
Pour ne s'être point vû jusqu'icy recherché.
Pour sçavoir quel motif l'obligeoit à ma perte ,
En exposant mes jours dans cette Isle deserte ,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De Prevost , dont j'ay sçû briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la seule cause ,
Et je prétens enfin pousser si loin la chose ,
Qu'il en prenne l'alarme , & devant qu'il soit nuit ,
Luy faire autant de peur que le Traître m'en fit ;
Et sur son attentat , quoy qu'il puisse répondre ,
Lors que je le voudray , je sçauray le confondre.
Avant de commencer , avant qu'il soit plus tard ,
Va sans perdre de temps , l'arrêter de ma part ,
Et l'ameine chez moy : Ne dy rien davantage ,
Tu verras si je sçay joüer mon personnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'escorter ,
Que ce soit toutefois sans beaucoup éclater ;
Je luy veux faire peur , & point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien , s'il ne fait resistance :
Je m'y rens de ce pas, & l'ameine dans peu.
Si je ne suis trompé , nous allons voir beau jeu.



SCENE V.

JULIE *seule*.

CEssez, scrupules vains d'honneur, de bienseance;
Et me laissez joüir d'un moment de vangeance.
Ce Traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, & me tient trop au cœur:
Oüy, je prétens le mettre avant que la nuit vienne,
Aussi prés de sa mort, qu'il me mit de la mienne.
Ce Traître est mon Epoux, je le sçais, & ce nom
Demanderoit de moy quelque réflexion,
D'accord; Mais ce qu'il fit lors que j'eus tãt de crainte,
Fut une verité, cecy n'est qu'une feinte.
Puis que m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte:
Je luy dois de la peur, & j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens.
Rentrons, Dom Lope vient, il faut que je dispose....

SCENE VI.

DOM LOPE, JULIE.

D. LOPE.

FEderic, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, & veut de bonne foy....

D. LOPE.

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moy.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flatiez de plus, de l'esperance
De rompre son hymen, & d'être son Epoux.

JULIE.

Il est dés à present rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oüy.

D. LOPE.

D'être son Epoux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie.

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes vous flaté?

JULIE

C'est pousser un peu loin la curiosité.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où vôtre cœur aspire,
Je connoy vôtre amour, & c'est assez m'en dire;
Le mien vous est connu, voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la merite le mieux.

JULIE.

Quoy! la Bravoure en est?

D. LOPE.

Treve de raillerie,
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie,
Vous vous repentirez de me pousser à bout

D. LOPE.

C'eſt trop perdre de temps, je me réſous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous ſerez la cauſe ;
Triompher, & combattre, eſt pour moy même choſe :
J'eus toûjours l'avantage en combat ſingulier ;
Et ſi vous en aviez, vous ſeriez le premier.
Profitez d'un avis, que ma bonté vous donne.
bas. Pour m'en débaraſſer, ne viendra-t'il perſonne ?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée : Ah que vous êtes lent !
Vous êtes bien poltron, pour être ſi galant !
Ah ! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne ſçaviez pas mieux plaire que vous battre.

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclaircy ?

D. LOPE.

Il eſt vray, mais il faut m'apprendre l'autre auſſi.

JULIE.

Vôtre témerité laſſe ma patience.

D. LOPE.

Ah ! tant de vanité me fatigue, & m'offence :
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juſte courroux...

JULIE.

Je ſuis trop vôtre Amy, pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoy ! vous croyez ainſi deſarmer ma colere ?
Non, non, Amis, ou non, il ne m'importe guere.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vay dans ce moment
Terminer vôtre erreur, & vôtre emportement.
Ne vous alarmez point, un obſtacle invincible
Rend pour elle, & pour moy, cet hymen invincible ;
Et de nôtre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiez, feroit un méchant tout.

Auprés d'elle, pour vous, je ne ſuis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche, pour m'appaiſer, la peur vous porte à feindre,
Vous croyez m'éblouïr par ce rayon d'eſpoir.

JULIE.

Non, vous épouſerez Conſtance dés ce ſoir,
Je vous ſers l'un & l'autre, & c'eſt à ſa priere;
Je prétens vous unir, & j'en ſçais la maniere.
L'occaſion eſt belle, & pourroit me flater;
Mais par bonheur pour vous, je n'en puis profiter;
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil ſoin m'oblige;
Mais ſi j'en perds l'eſpoir....

JULIE.

Non, puiſſay-je, vous dis-je,
Mourir de vôtre main, ſi contre vos ſouhaits,
Bernadille, ny moy, nous l'épouſons jamais.
Je vous laiſſe, & je vais aprés cette aſſurance
Diſpoſer les moyens de vous donner Conſtance.

SCENE VII.

DOM LOPE *ſeul.*

J'Epouſerois Conſtance avant la fin du jour!
Doy-je ſur cet aveu raſſurer mon amour?
Il ne peut l'épouſer, & ſa flame indiſcrete....
Mais il faut qu'il en ait quelque raiſon ſecrette,
Ou de ſa lâcheté, l'effort induſtrieux.
Cache ſous cet eſpoir ſa tendreſſe à mes yeux.
Celuy de me vanger, au beſoin me conſole;
Il mourra de main, s'il manque de parole;

Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons, j'apperçoy Bernadille qui sort.

SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE.
De grace, finissez & ma peine, & la vôtre,
Messieurs, vous me prenez sans doute pour un [autre.
Je veux être pendu, si j'y vais d'aujourd'huy,
J'incague le Prevost, & n'ay que faire à luy.

OCTAVE.
Cependant, il vous veut parler, & tout à l'heure.

BERNADILLE.
Hé, s'il me veut parler, il sçait bien ma demeure;
Mais vous vous méprenez, vous dis je, assûrément;
Il faut connoître ceux qu'on arrête autrement....
Vous riez! cependant cette bêveuë est grande.

OCTAVE.
Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.
Oüy.

OCTAVE.
C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.
Hé bien, que nous veut-on?

UN VALET.
C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.
Ah! Monsieur l'Algoüasil, vous faites le discret.

OCTAVE.
Vous n'avez qu'à nous suivre & vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puis que c'eſt un ſecret, je n'en veux rien apprendre,
Je ſuis de tout ſecret ennemy capital.

OCTAVE.

Il ne l'eſt que pour nous.

BERNADILLE. *à part.*

Tout cela m'eſt égal.
Je voy bien ce que c'eſt, le Drôle aime Conſtance,
Sans doute il aura ſçu que nôtre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher me joüer quelque tour :
Mais je veux l'épouſer avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monſieur, il faut marcher, ou voſtre reſiſtance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille, vous ſçaurez ce que peſe ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE *le frappant*

Tien, je m'en vay te ſuivre.

UN VALET.

Allons, Monſieur.

BERNADILLE *le frappant auſſi.*

Voila pour vous apprendre à vivre ;
Je vous battray ſi bien, qu'il vous en ſouviendra,

OCTAVE.

La raillerie eſt forte, il les aſſommera.

BERNADILLE *ſe jettant ſur Octave.*

Et vous, Monſieur l'Exemt, je m'en vay vous apprendre.... *Ils l'enlevent.*
Ah morbleu ! je ſuis pris, je ne puis m'en défendre.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.


E' bien, à le chercher, as-tu perdu ton temps ?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est ceans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la Chambre prochaine,
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer,
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance ?

JULIE.

Oüi, qu'il vienne, il est tems que sa peine commence;
Le piege est bien adroit, il ne peut l'éviter;
Le temps m'est précieux, & pour en profiter,
Un peu de gravité me sera necessaire.
Il vient, & ne sçait pas la peur qu'on luy va faire.

SCENE II.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS, JULIE.

BERNADILLE.

HE' bien, Monsieur l'Exemt, suis-je assez promené ?
Est-il quelque Réduit où l'on ne m'ait mené ?
Le lieu du Rendez-vous ne sçauroit-il s'apprendre ?

OCTAVE.

Vous voyez Federic, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE.

Honneur, le beau Garçon.

JULIE.

L'abord est familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit Juge de balle est fier.

JULIE.

Changez un peu de stile, & soyez plus modeste ;
Apprenez....

BERNADILLE.

Quel endroit du Code, ou du Digeste,
Si vous les avez lûs, vous a donc fait sçavoir,
Que de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir ?
Est-ce une Loy pour nous ancienne, ou moderne ?

OCTAVE.

Mais songez....

BERNADILLE.

Taisez-vous, Suffragant subalterne.
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon deſſein n'eſt pas de rien celer.
Vous riez, & traitez cecy de bagatelle,
Senateur goguenard, d'impreſſion nouvelle !

JULIE.

Vous êtes bien boüillant !

BERNADILLE.

Je ſuis ce que je ſuis.

JULIE.

Il faut pour le ſçavoir parler de ſens raſſis.

BERNADILLE.

C'eſt pour une autre fois, j'ay certaine viſite....

JULIE.

Non, il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte,
Et vous juſtifier...

BERNADILLE.

Qui ? moy ?

JULIE.

Vous, Scelerat.

BERNADILLE.

Ah ! je voy ce que c'eſt, apprentif Magiſtrat :
Connoiſſant que Conſtance a pour nous de l'eſtime,
Pour rompre nôtre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant, mon bien ſoit alteré,
Et que de mes Ducats vôtre habit ſoit doré.

JULIE.

Ce n'eſt pas mon deſſein, avec moy cette Belle
Paſſeroit mal le temps, & moy mal avec elle :
Avant la fin du jour, vous pourrez le ſçavoir.
Cependant répondez, & ſans vous émouvoir.
Vous aviez une Femme ?

BERNADILLE.

Ah demande fâcheuſe !
Oüy, puis que je ſuis Veuf.

JULIE.

Bien faite ? vertueuse ?

BERNADILLE.

On le dit. Ce discours me devient bien suspect.

OCTAVE *luy ôtant le Chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son Juge être dans le respect.

JULIE.

Et qu'en avez-vous fait ?

BERNADILLE.

Ah ! je tremble dans l'ame;

J'en ay fait....

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une Femme ?

Quelqu'un m'aura trahy, sans doute qu'il sçait tout ;

Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.

Qu'est-elle devenuë ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte ?

Dequoy ? Car si j'en croy ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE.

D'avoir eu trop de mal, & trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste.

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un Lit.

JULIE.

En quel temps ?

BERNADILLE.

Sur la brune,

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin ?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes ;
Et si vous me fâchez....

BERNADILLE.

Et moy de vos demandes,
Franchement j'en suis las, si jamais je le fus :
Ne me demandez rien, je ne répondray plus.
Ne renouvellez point ma douleur dans mon ame.
Par le fâcheux recit de la mort d'une Femme,
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce recit.
Cependant si j'en croy ce qu'un Témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une Isle deserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'aprés sa perte,
Vous pûssiez à loisir vous choisir un party
Qui fût à vôtre gré.

BERNADILLE.

Ce Témonin a menty ;
On sçait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire ...

JULIE.

C'est aussi ce que j'ay bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre Femme ! helas ! lors que je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les Femmes connoissant ma tendresse pour elle,

Sans cesse à leurs Maris me donnoient pour modelle,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma Femme, & que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le Patron d'une Barque,
Moyennant quelque somme, & qu'il avoit le mot;
Que luy, ses gens, & vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette Isle inhabitée,
Par quatre Matelots Julie y fut portée,
Que l'on la mit à terre, & si tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vîte qu'on pût.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure;
Monsieur le Juge, ayez égard à l'imposture;
Et lors que vous verrez ce Témoin quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, & conservez mon droit.

JULIE.

Oüy, je veux vous servir, & vous tirer d'affaire;
Et je sçais à quel point Constance vous est chere;
Que vôtre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher; c'est pourquoy je prétens
Mettre par un moyen à couvert vôtre vie
Contre ceux qui voudroient....

BERNADILLE.

Monsieur, je vous en prie;

JULIE.

Voir si prés d'un hymen differer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vray.

JULIE.

Je connoy les Amans;
Par mon experiénce.

OCTAVE.

Elle sçait bien son rôle ?

JULIE.

Et je sçais....

BERNADILLE

Je voy bien que vous étes un Drôle ;
Mais enfin j'attens tout de l'effet de vos soins.

JULIE

Oüy, je vous serviray, vous dis-je : Neanmoins
Comme l'Indice est fort, & l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vay, pour satisfaire à vôtre passion,
Vous faire promptement donner la Question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire.
Hola.

BERNADILLE.

La Question !

JULIE.

C'est un mal necessaire.

BERNADILLE.

A moy la Question ! ah je suis enragé !

JULIE.

J'en ay bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE.

Marchez.

BERNADILLE.

Encor un mot. Voulez-vous que je meure ?
Mille Ducats pour vous payables dans une heure.
Soit dit, sans faire tort à vôtre integrité ;
Et laissez-là pour nous vôtre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si comme je l'ay crû, j'étois en vôtre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,

Je vous en ſortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne ſe peut.

BERNADILLE.

Point de miſericorde !
Il faut pour me ſauver, toucher une autre corde,
Car enfin je voy bien ce qui luy tient au cœur.
Conſtance vous plaît?nôtre hymen vous fait peur ?
Hé bien, épouſez-la, je cede ſa perſonne.
Vous ſecoüez la tête ! Et de plus, je vous donne
Quatre mille Ducats en l'épouſant Je crois,
Quoy que vous en diſiez, que c'eſt parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, ſans parler de Conſtance;
Le fait dont il s'agit, eſt d'une autre importance,
Vous êtes accusé, faites vôtre devoir.
Vous ſçavez que je puis...

BERNADILLE.

Rien ne peut l'émouvoir
Quoy ! me mettre à la geſne, & que je ſois la proye...;

JULIE.

Pour vous en garantir, je ne ſçay qu'une voye.
Que l'on nous laiſſe ſeuls Ta vie eſt en ma main,
Ton crime m'eſt connu, tu t'en défens en vain;
La geſne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te ſauver, mais ta perte me touche,
Ton ſort me fait pitié, je te veux ſecourir;
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oüy, malgré ton forfait, & la mort de Julie,
Si tu confeſſes tout, je te ſauve la vie.
Tu peux dés à preſent prononcer ton Arreſt,
Les Témoins, le ſupplice, en un mot, tout eſt preſt,
Mais s'il te faut enfin faire donner la geſne,
Et que ton cœur s'obſtine à meriter ma haine,
Ne ſongeant plus alors qu'à ce que je me doy....

BERNADILLE *à genoux.*

Helas, Monſieur le Juge ! ayez pitié de moy ;
Je l'avouë, il eſt vray, j'ay fait mourir ma Femme ;

JULIE.

Cependant on en dit tant de bien.

BERNADILLE.

La bonne ame !
Je la menay par force en l'Iſle où je la mis :
Et ſi je vous diſois pourquoy je m'en défis ?

JULIE.

C'eſt ce qu'il faut ſçavoir. Pour cõmettre un tel crime,
Vôtre courroux eut donc un ſujet legitime ?

BERNADILLE.

Que trop.

JULIE.

S'il eſt ainſi je vous renvoye abſous :
Mais je veux tout ſçavoir.

BERNADILLE.

Ah ! que luy dirons-nous ?
Luy faut il avoüer qu'elle mit ſur ma tête....
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puiſſe m'excuſer.

JULIE.

Mais ſi tu celes rien,
Sois ſûr que ſon trépas ſera ſuivy du tien.

BERNADILLE.

Hé bien, vous ſçaurez donc que ladite Donzelle
Faiſoit la Précieuſe & la Spirituelle,
Aimoit les Violons, le Régal, le Cadeau,
L'Hyver en terre ferme, & l'Eſté deſſus l'eau,
Avoit ſur le tapis toûjours quelque partie,
Couroit la nuit le Bal, le jour la Comedie.

JULIE.

Et qu'importe ? Ces lieux ont été de tout temps,
Le centre du beau Monde, & des honnêtes Gens,

La Scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un Rendez-vous où la Vertu se trouve:
On y traite l'Amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir, qu'à servir de leçon;
Et ce Dieu qui n'y plaist que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais en sortant du Lit, il luy faloit des Eaux,
Des Pommades, du Blanc, du Vermillon, des Peaux:
Elle avoit, malgré moy, dedans une Cassette,
Pourdres, Pâtes, Tours blons, Gommes, Mouches, [Pincettes,
Racines, Opiat, Essences, & Parfum,
De l'Eau d'Ange, du Lait virginal, de l'Alum,
Et mille ingrediens à peu prés de la sorte,
Que le Diable a sans doute inventez.

JULIE.

Et qu'importe?
C'est presque pour le Sexe une necessité;
Un peu d'aide souvent sied bien à la Beauté;
Ce soin n'est pas blâmable, & même la Nature
Ne prend pas le secours de l'Art pour une injure;
Elle n'a rien sans luy de beau, ny de parfait;
C'est l'Art qui sçait cacher les fautes qu'elle fait,
Il adoucit les yeux, change la Brune en Blonde,
Fait d'un teint bazané; le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dens d'émail,
Convertit la blancheur d'une levre en corail.
Il embellit la Fille, & rajeunit la Mere;
Quand un œil est unique, il luy fournit un Frere,
Des Beautez en décours conserve les Amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit sans peine, & sans obstacles;
Et la Nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, & changeoit tous les jours,

De Juppes, de Mouchoirs, de Bijoux, & d'Atours,
Vouloit voir à ſon coû un ratelier de Perle,
Aimoit la compagnie, & jazoit comme un Merle.

JULIE.

Qu'importe? eſt-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup, faut il s'en étonner?
C'eſt dedans une Femme une choſe ordinaire,
Et je n'en ay jamais connu qui ſçût ſe taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduiſoit, nous abſent, un Amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le Tête-à-tête. Allons donc. Hé qu'importe?

JULIE.

Sont-ce là des ſujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'eſt une bagatelle, en effet, j'ay grand tort.

JULIE.

Si c'eſt là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te répons pas de te ſauver la vie;
Et ſi tu n'as pas eu de ſujet plus puiſſant,
Tes jours ſont en danger

BERNADILLE.

Que vous êtes preſſant!
Quoy donc! vous en faut-il découvrir davantage!
Déclarer à vos yeux ma honte, & mon outrage?
Et pour vous contenter faut-il ſpecifier....

JULIE

Oüy, du moins, ſi cela vous peut juſtifier....

BERNADILLE.

La Friponne, ayant mis ſon honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait barqueroute!
Rangeoit impunément ſon cœur ſous d'autres loix,
Et faiſoit en un mot trop grand feu de mon bois,
J'étois en nourriſſant ce Serpent domeſtique,

L'objet de son mépris, la fable du Critique ;
Et dissipant mon bien, pour flater ses desirs,
J'étois le Tresorier de ses menus plaisirs,
Je sçavois son amour, & forcé d'y souscrire,
J'étois....j'étois Cocu, puis qu'il vous faut tout dire.

JULIE

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux ?
He tant d'autres le sont qui valent mieux que vous ?
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les Maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs Moitiez avec même rigueur,
Cette Isle inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un Païs plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoy vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses interêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort ! N'êtes-vous point le Drôle,
Qui lors que je sortois, alloit joüer mon rôle ?
A qui nôtre Moitié se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* nôtre honneur à garder.
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vûë....

JULIE.

Je ne vous entens point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connuë,
Je serois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un Cocu.

JULIE.

Je n'en ay jamais eu le dessein, & je porte....

BERNADILLE.

Si j'en voulois jurer, que le Diable m'emporte.

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore ?

JULIE.

Dites-moy,
Quelle preuve eûtes-vous de ſon manque de foy ?
Aviez-vous de ſon crime une entiere aſſurance ?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, helas ! & ma vangeance,
Aprés un tel éclat, cherchant à s'aſſouvir....

JULIE.

Hé bien, pour te montrer que je te veux ſervir,
Si tu me peux prouver qu'elle fut infidelle,
Je prens tes interêts, & ne ſuis plus pour elle.
Je ſçais qu'un tel affront touche un Homme de cœur ;
Mais ſi voulant tenir ſa gloire, & ſon honneur,
D'un injuſte attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te ſauver, demain je te fais pendre ;
C'eſt à toy maintenant à ménager tes ſoins,
Profite bien du temps, & cherche des Témoins.

SCENE III.

BERNADILLE, OCTAVE.

BERNADILLE.

QUoy ? me couvrir moy-même & d'opprobre, & de blâme !
Moy-même publier la honte de ma Femme !
Et chercher, quoy qu'enfin j'en ſois trop convaincu,
Des Témoins, & prouver qu'elle m'a fait Cocu !
Que je ſuis malheureux ! O vous, Maris paiſibles,
Qui ſur le point-d'honneur n'êtes point ſi ſenſibles,
Qui ſouffrez ſans ſcrupule, & ſans dire pourquoy,
Que l'on faſſe chez vous, ce qu'on faiſoit chez moy.

Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines & de soins!
On ne vous force point à chercher des Témoins;
Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez vôtre vie à l'abry de vos Cornes.
Que n'ay-je tout souffert sans en témoigner rien!
Ah morbleu! c'est bien fait, je le merite bien.
Pourquoy fuïr sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoy vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire, pour me vanger, des efforts superflus?
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus?
Pourquoy, sot que j'étois.. .Mais il faut me résoudre;
Et puis que sans Témoins on ne sçauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Beatrix,
Et qu'on l'ameine icy.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'ameine.
Cependant, remenez-le en la Chambre prochaine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM LOPE, CONSTANCE,

D. LOPE.


IEN ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flate mon amour, Madame, & desormais
En vain prés de mes feux une autre flame brille:
Vous sçavez quel malheur menace Bernadille,
On luy fait son Procés, & son lâche attentat
Vous fait voir que de luy vous faisiez trop d'état.
Vous me le préferiez, Madame, & cette flame
Vous donnoit pour Epoux l'assassin de sa Femme;
Mais le Ciel irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourray-je me flater, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontez du Sort vous soûmettrez la vôtre?
Federic m'a tout dit: Si j'en croy son aveu....

CONSTANCE.

Hé bien?

D. LOPE.

Je vous verray récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t'il dit?

D. LOPE.

Qu'il sçavoit la maniere

De nous unir tous deux, & qu'à vôtre priere,
Il rompoit un hymen à vôtre amour fatal.
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous desabuse,
Aussi bien de l'Amour, l'Amour même est l'excuse;
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin reduite à le prier
D'en empêcher l'effet, mais c'est dans l'esperance
Que ma main, de ses soins, seroit la récompense.
Je l'aime, & ne veux plus vous en faire un secret,
Je trahis vôtre amour, & peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flame qui veut bien se regler sur la vôtre,
Aprés un tel aveu, vous en veut faire un autre;
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux,
Madame, Federic ne sçauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moy?

D. LOPE.

Vôtre cœur en soûpire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire;
Non qu'il m'en ait rien dit, mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoy, je n'en sçauray rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bien-séance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais dequoy, sur ce point, vous êtes vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir luy manque, & non la volonté;
Que sa main à vos feux méleroit trop de glace,
Que du Ciel en naissant il eut quelque disgrace,
Et que de vôtre hymen l'Amour venant à bout,
De deux bonnes moitiez, feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Federic vient icy, qui pourra vous l'apprendre.

SCENE II.

D. LOPE, JULIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOis-je à ce qu'on me dit ajoûter quelque foy?
Federic, vôtre cœur ne sçauroit être à moy?
Aprés tant de sermens Dom Lope est-il croyable?

JULIE.

Son recit me fait tort, mais il est veritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour Amie, & non pas pour Moitié:
Le Ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir vôtre Epoux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhais....

JULIE.

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre,
Je ne puis rien pour vous, j'en ay bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on sçavoir pourquoy?

JULIE.

Ce n'eſt plus un ſecret,
L'Hymen m'engage ailleurs, & je ne puis....

CONSTANCE.

Quoy ! traître !
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous la vouliez bien être !
Eſt-ce un crime ſi grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoy me le nier ?

JULIE.

Je l'avois oublié :
Mais l'Hymen prés de vous me rendroit-il coupable ?
Pour être ſous ſes Loix, en eſt-on moins aimable ?
L'Amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'eſt pas ſi ſevere ; & quand on s'y ſoûmet,
S'il faloit renoncer à la Galanterie,
On ne s'engageroit à l'Hymen de ſa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoy vous ſçachant engagé ſous ſa loy,
Vous flater hautement de l'eſpoir d'être à moy?

JULIE.

Malgré l'Hymen, aimant les amitiez nouvelles,
J'ay fait vœu ſolemnel d'aimer toûjours les Belles :
Vous êtes de ce nombre, & je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Moderez ce tranſport,
Puis que je ne puis plus écouter vôtre flame,
Que l'Hymen....

JULIE.

Voulez-vous épouſer une Femme ?

CONSTANCE.

Vous, Femme ?

JULIE.

Jugez-en.

CONSTANCE.

Je n'en ſçaurois douter.

JULIE *à D. Lope.*

Un ſemblable Rival n'eſt pas à redouter.

D. LOPE.

Pardonnez au tranſport dont j'eus l'ame ſaiſie ;
Vous donniez de l'amour, & de la jalouſie.
Mais qui peut vous porter à ce déguiſement ?

JULIE.

Entrez, pour le ſçavoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire, a dequoy vous ſurprendre ;
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre ;
Et ſes plaintes pourront vous divertir, je croy,
Alors que vous ſçaurez....Il paroiſt, ſuivez-moy.

SCENE III.

BERNADILLE *ſeul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux & cher Point-d'honneur ;
Le Gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille :
Auſſi bien vainement je voudrois m'en piquer ;
Celuy qui me vient d'attaquer,
Me préſſe de trop prés, il eſt impitoyable ;
J'ay perdu mon credit, & j'en ſuis convaincu,
Puis que je ne ſuis pas croyable,
Quand je dis que je ſuis Cocu.

Federic veut que je le prouve,

Et je n'en ay qu'un ſeul Témoin,
Encor dans un ſi grand beſoin,
C'eſt un bonheur que je le trouve :
Ceux qui ſouffrent en paix un affront ſi commun,
Trouveroient cent Témoins pour un ;
C'eſt à n'en point trouver, que leur recherche eſt vaine;
Leur honte les fait vivre ; & pluſieurs que je voy,
S'ils s'en vouloient donner la peine
Le prouveroient bien mieux que moy.

En vain pour tâcher de m'abbattre,
L'honneur me crie à haute voix,
Que l'on n'eſt pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être Cocu quatre ;
Que de ces deux affrons, le moindre eſt de mourir ;
La peur qui me vient ſecourir,
Avecque ce que j'ay de penchant à l'entendre,
Fait que je luy répons d'un ton plus vigoureux.
Que l'affront de ſe laiſſer pendre,
Me ſemble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Ecoutons toûjours cette peur,
Tâchons d'abreger nôtre honneur,
Afin d'allonger nôtre vie.
Je paſſe pour un Sot, en faiſant un tel choix ;
Mais je ne le ſuis qu'une fois
Et je le ſerois deux, ſi je me laiſſois pendre :
Ne balançons donc plus, & dans un tel beſoin,
Puis que je ne puis m'en défendre,
Faiſons jazer nôtre Témoin.



SCENE IV.

OCTAVE, BEATRIX, BERNADILLE.

BERNADILLE.

J'Apperçoy Beatrix, ſa préſence me flate.
Monſieur, cette matiere eſt un peu délicate,
Que l'on nous laiſſe ſeuls

Octave ſort. BEATRIX.

Que voulez-vous de moy ?

CONSTANCE.

Mon ſort dépend de toy.

BEATRIX.

De moy, Monſieur ?

BERNADILLE.

De toy :
Il y va de ma vie, & la choſe me touche ;
Tu peux me la ſauver, & deux mots de ta bouche
Mettront en ſureté ma vie, & mon repos.

BEATRIX. [mots.

Dites-moy donc, Monſieur, promptement ces deux

BERNADILLE.

Tu les diras ?

BEATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la préſence,
Du Prevoſt ?

BEATRIX.

Pourquoy non ?

BERNADILLE.

Aprés cette aſſurance ;

Je suis hors de danger, & j'en suis convaincu.
He bien, tu diras donc....

BEATRIX.

Quoy?

BERNADILLE.

Que j'étois Cocu;
Ce sont là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BEATRIX.

Vous vous mocquez, Mõsieur, & me voulez surprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BEATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir.

BERNADILLE.

Morbleu, tu le diras, quand tu devrois mentir.

BEATRIX.

Je n'ay garde, Monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne les diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BEATRIX.

Quoy! vous pendre? & la cause?

BERNADILLE.

Ah discours superflus!
C'est que l'on pend les Gens qui ne sont pas Cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de nôtre honneur cacher la décadence,
Dy ce que l'on te dit.

BEATRIX.

Mais de grace, Monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ay pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'Homme n'est plus Cocu lors que sa Fême est morte.

BEATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit cõbler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux paſſer que pour ce que je ſuis.

BEATRIX.

L'honneur doit s'acheter au peril de répandre....

BERNADILLE.

Quand l'honneur eſt trop cher, il faut le laiſſer vendre.

BEATRIX

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté....

BERNADILLE.

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BEATRIX.

Tous vos Parens, Monſieur, & vos Amis...

BERNADILLE.

Encore ?

BEATRIX.

Se mocqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile Pecore,
Eſprit contrariant, dy-moy pourquoy tu veux
Qu'ils ſe moquent de moy, quand je ſeray cõme eux?

BEATRIX.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'eſt parler de bon ſens. Tu connoiſſois Julie ?

BEATRIX.

Oüy, Monſieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout ſcrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait Cocu.

BEATRIX.

Qu'eſt-ce donc qu'un Cocu, Mõſieur, ne vous déplaiſe?

BERNADILLE

La queſtion eſt neuve ! Ah ! tu fais la niaiſe.

BEATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'eſt, je prétens....

BERNADILLE.

Tu veux donc le ſçavoir ? C'eſt quand en même temps
On fait ſympatiſer, pourvû qu'un tiers y trempe,
Un Mariage en huile, avec un en détrempe ;
Quand une Femme prend un Galant en ſon choix,
Qui d'un Lit fait pour deux, elle en fait un pour trois.
Et qu'enfin ſe faiſant conſoler de l'abſence....
Maugrébleu de la maſque, avec ſon innocence.

BEATRIX.

Si ce n'eſt que cela, Monſieur, je jureray
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah ! je t'étrangleray ;
Mon honneur eſt défunt la choſe eſt trop certaine.

BEATRIX

Pour me faire mentir, vôtre colere eſt vaine.

BERNADILLE

Et l'Homme que tu ſçais qui ſortoit de chez moy ;
D'avec qui venoit-il ?

BEATRIX.

D'avec moy.

BERNADILLE.

D'avec toy ?
Tu me dis le contraire à l'inſtant, & j'admire....

BEATRIX.

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire,
Je n'oſay le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien ?

BEATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma Femme ?

BEATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au Galant audiance ?

BEATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en nôtre absence ?

BEATRIX

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoy ! jamais....

BEATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah me voila pendu !
Ah langue de Serpent ! Mégere abominable !
Ecume de l'Enfer ! Organe du grand Diable !
Je crûs trop aisément ton funeste rapport,
Je voulus la punir, & je causay sa mort,
Je pris l'occasion à ma vangeance offerte,
Mon amour en fureur précipita sa perte,
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et pour comble de maux, je ne suis pas Cocu.
Enfin, de son trépas, tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose;
Je te pardonne tout; mais dans un tel besoin,
Par grace, ou par pitié, sers-moy de faux-Témoin;
Soûtiens que je l'étois, puis qu'il faut qu'on t'en croye;
Prouve-le, si tu peux, j'en auray de la joye;
Assure mon repos, & j'auray soin du tien.

BEATRIX

Mais comment le prouver enfin, s'il n'en est rien ?
La verité, Monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux-Témoin, faut-il me laisser pendre ?

Mais aprés avoir mis mon Epouſe au tombeau,
Avant qu'être pendu, je ſeray ton Bourreau.

BEATRIX.

Au ſecours.

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeſte

SCENE V.

OCTAVE, BERNADILLE, BEATRIX.

OCTAVE.

D'Où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moy, qui joüois de mon reſte,
Otez la moy d'icy.

BEATRIX.

Voyez ce vieux Portrait;
Qui veut être Cocu malgré que l'on en ait.

OCTAVE.

Federic vous veut voir, entrez dans cette Salle.
Qu'il eſt ſurpris!

BERNADILLE.

Enfin ma peine eſt ſans égale,
Ma Femme eſt morte, & rien ne me peut ſecourir;
Elle étoit innocente, & je l'ay fait mourir;
Cet injuſte trépas demande une victime,
La vertu fait ma honte, & le malheur mon crime:
Le deſordre où j'en ſuis, ne peut s'imaginer.
Mais je voy Federic qui va me condamner.
Je penſe, en le voyant, voir devant moy ma Femme,
Le friſſon de la mort m'a déja ſaiſi l'ame.

SCENE VI.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

HE' bien, vôtre Témoin flate-t'il vôtre eſpoir ?

BERNADILLE.

Helas ! j'ay plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuſe,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuſe.

BERNADILLE.

J'ay commis un grand crime, & je le voy trop bien,
Mais ſi j'étois Cocu, cela ne ſeroit rien.

JULIE.

Il ſemble que tu ſois fâché de ne pas l'être.

BERNADILLE.

J'en ſuis au deſeſpoir, vous le pouvez connoître;
Les pleurs que je répands vous diſent....

JULIE.

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu ?
Que pour toy....

BERNADILLE.

Plût au Ciel, pour me ſauver la vie,
Que de tous mes Amis elle eût été l'Amie !
Et que de mon repos leur amour prenant ſoin,
M'en eût fait découvrir quelque petit Témoin ?

JULIE.

Ainſi, ſur ce ſujet, tu n'as plus de reſource ?

BERNADILLE.

Non, que vôtre bonté, mes larmes, & ma bource;

JULIE.

C'eſt un foible ſecours, & je dois obſerver....

BERNADILLE.

Quoy ! je ſeray pendu !

JULIE.

Rien ne peut t'en ſauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu, pourquoy prenois-je une Femme ſi ſage ?
Helas ! une Coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuſer ton forfait,
Je ne puis te ſauver, choiſis pour ton ſupplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te puniſſe ;
Ma bonté veut pour toy faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix, ſi je ne puis me ſauver de la mort ?
Et que m'importe enfin, s'il faut qu'on me puniſſe,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourciſſe?

JULIE.

N'importe, puis qu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Hé bien, s'il faut mourir faute d'être Cocu,
Que deux heures aprés que l'on m'aura fait pendre,
On me faſſe brûler, pour avoir de ma cendre,
Cela doit être rare.

JULIE.

Oüy, tu ſeras content.
Octave, faites tout préparer à l'inſtant,
A fin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on faſſe,
Il ſoit executé dedans la grande Place.

OCTAVE.

J'avois prévû vôtre ordre, & tout eſt déja preſt.

BERNADILLE.

Miſericorde, helas ! moderez cet Arreſt ;

Ah ! Monſieur le Prevôt, que la pitié vous touche,

JULIE.

Je ne puis rien pour toy.

BERNADILLE.

Deux mots de vôtre bouche,
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon eſpoir.

SCENE VII.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Dom Lope avec Conſtance....

JULIE.

Hé bien ?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE.

Parlez bas, ils ſont à cette Porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur tems. Qu'ils avancent, n'importe.

SCENE DERNIERE.

DOM LOPE, CONSTANCE, JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

CONSTANCE.

Pouvons-nous eſperer une grace de vous ?

JULIE.

L'honneur de vous ſervir, Madame, m'eſt trop doux.
Pour vous la refuſer, j'honore trop Conſtance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds deſſus cette aſſurance ?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Hé bien, s'il eſt ainſi,
Bernadille en péril me fait venir icy;
Je demande ſa grace, il faut que je l'obtienne.

D. LOPE.

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la ſienne.

BERNADILLE.

Quel excés de bonté!

JULIE.

Mais cela ne ſe peut;
Il eſt trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Conſtance le veut.

JULIE.

Madame ſçavez-vous de quel crime on l'accuſe ?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a, luy doit ſervir d'excuſe.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE.

Vous me refuſez avant que de partir....

JULIE.

Puis que vous le voulez, il y faut conſentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur eſt grand!

JULIE.

Il eſt libre, Madame,
Pourvû que de ma main il reçoive une Femme.

BERNADILLE

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque Maîtresse en Chambre, & voulez la pourvoir.

JULIE.

Vôtre honneur m'est trop cher, & je vous rens la vie,
Pourvû qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre ? Helas ! je meurs d'effroy !
Qui pourra me la rendre ?

JULIE.

Ingrat, ce sera moy ;
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie ? Ah comble d'allegresse !
Quel miracle aujourd'huy te rend à ma tendresse ?
Comment t'es-tu sauvée ? Ah ! que mon déplaisir....

JULIE.

C'est ce que je prétens vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de Prevost, dedans cette journée,
M'a donné de la peur.

JULIE.

Vous me l'aviez donnée :
Le soupçon qui pour moy vous rendit inhumain....

BERNADILLE.

à Constance.

Il suffit. Recevez Dom Lope de ma main ;
Allons, pour égaler vôtre joye à la nôtre.
Concluant vôtre Hymen, renouveller le nôtre ;
Et dire à nos Amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge & Partie a fait ce qu'il a dû.

FIN.

L'AMBIGU

L'AMBIGU COMIQUE,

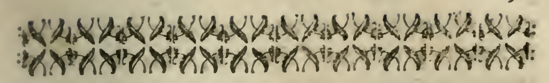
OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E,

TRAGEDIE EN TROIS ACTES.

Mêlée de trois Intermedes Comiques.

PAR M. DE MONTFLEURY.



AU LECTEUR.

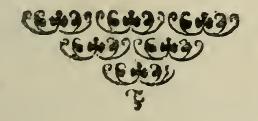
C*ETTE Tragedie a été représentée dans le même ordre que vous l'allez trouver imprimée. Elle est en trois Actes, & mêlée de trois Intermedes Comiques, dont chacun renferme un Sujet separé & finy. Ce mélange n'est pas sans exemple, quoy qu'il ne soit pas ordinaire sur nôtre Theâtre; & comme c'est un usage étably de tout temps chez les Espagnols, je veux bien avoüer que leurs Poëmes Dragmatiques m'ont servy de modelles; que le plaisir que m'ont donné la lecture que j'en ay faite, & les Représentations que j'en ay vûës, m'a persuadé qu'un pareil mélange pourroit avoir autant d'agrément sur nôtre Scene, que de beautez sur leur Theâtre; & que l'ayant regardé comme un moyen d'aspirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le Sérieux, sans renoncer à celuy de divertir ceux qui n'aiment que le Comique, je me suis hazardé à travailler sur cette idée à l'imitation des Poëtes de cette Nation. Toutes leurs Pieces sont en trois Actes separez par des Intermedes Comiques, mêlez de Musique & de Dance, en*

quoy ils ſemblent s'être en quelque façon aſſujettis aux préceptes d'Horace, Chorus medios intercinat Actus, *& n'avoir pas peu de rapport avec les Chœurs mêlez de Voix, d'Inſtrumens, & de Flûtes, dont les Latins ſéparoient leurs Actes, à l'exemple de Sophocle, quoy que ſelon l'avis d'Ariſtote, les Chœurs ne dûſſent rien chanter qui n'eût quelque rapport & même quelque liaiſon avec le Sujet de la Piece. La crainte que j'avois que les Intermedes de celle-cy, qui n'en ont aucun avec ce qui les précede, n'interrompiſſent l'attention de l'Auditeur pour le Sérieux, me fit croire que je ne pourrois l'empêcher, qu'en faiſant choix d'un Sujet fort connu. C'eſt ce qui me fit jetter les yeux ſur le quatriéme Livre de l'Eneide, où Virgile renferme les amours & la mort de Didon : outre que cette matiere eſt extrémement connuë, l'Antiquité ne nous a point laiſſé d'idée d'une paſſion ny plus forte ny plus touchante ; & je me ſentois ſi charmé des beautez de cet excellent Ouvrage, que je le regardois comme un Original d'aprés lequel il étoit preſque impoſſible de faire une méchante Copie. Comme ce Sujet avoit été mis au Theâtre par Eſtienne Jodelle, le premier qui ait fait des Tragedies en nôtre Langue, & depuis même par des Auteurs dont la réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris de le traiter, ſi je n'euſſe appris d'Horace que les Oeuvres d'Ho-*

mere & de Virgile ſont des tréſors dont il eſt permis à tout le monde de s'enrichir, & que les Sujets connus qui ſont à tous ceux qui s'en veulent ſervir, deviennent propres & particuliers à celuy qui les traite.

Rectius Iliacum carmen deducis in Actus
Quam ſi proferres ignota, indictaque primus.
Publica materies privati juris erit....

Je ne ſçay ſi cette nouveauté aura quelque agrément ſur le papier; mais je me tiendray aſſez heureux, ſi le Lecteur peut avoir pour elle même indulgence que l'Auditeur, & ſi la lecture qu'il en fera ne détruit point l'eſtime que prés de trente Repréſentations conſécutives luy ont acquiſe.





ACTEURS.

DIDON, Reine de Carthage.

ÆNE'E, Prince Troyen.

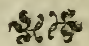
ACHATE, Amy d'Ænée.

HIARBE, Prince Affricain.

BARSINE, Confidente de Didon.

PHILON, Capitaine des Gardes de Didon.

La Scene est à Carthage.





L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆNE'E ACHATE.

ACHATE.

OUY, de quelque façon dont mon œil envisage
Le favorable accüeil qu'on nous fait dans Carthage,
Je ne voy qu'à regret, que dans ce long séjour,
La Gloire a moins de part que Didon, & l'Amour;

La rigueur de l'Hyver, dont vôtre Politique
Prétexte le séjour des Troyens en Affrique,
Découvre trop l'éclat de vôtre nouveau feu.
Fuyons, Seigneur, fuyons de ce funeste Lieu;
Portons plus loin l'espoir, flaté par tant d'Oracles,
L'Hyver, pour des Heros, n'a que de vains obstacles;
Nos Troyens ont bravé trop de périls divers,
Pour craindre, en vous suivant, la rigueur des Hyvers.
Ces Illustres Témoins de vôtre destinée,
N'attendent pour partir que les ordres d'Ænée;
Leur intrépidité ne pert qu'avec douleur
Le temps que vôtre amour dérobe à leur valeur.
Chacun d'eux....Car enfin croyez-vous qu'on ignore
Que vous aimez la Reyne?

ÆNE'E.

Achate, je l'adore;
Nôtre amitié me force à vous le declarer:
Mais helas! qui pouroit ne la pas adorer?
Prince, quand je pourois mettre en oubly sans peine
Le favorable accüeil de cette aimable Reine;
Nos Troyens échappez à la rage des Vents,
Comblez de ses bontez, comme de ses présens;
La part qu'en nos malheurs elle se plaist à prendre,
Le respect qu'en ces lieux sa faveur nous fait rendre,
Et que malgré nos soins sans elle nos Vaisseaux
Cedoient à la fureur de l'orage & des eaux;
Verrois-je sans amour, qu'en ce Climat barbare,
La Nature a formé la Beauté la plus rare,
Dont l'éclat surprenant puisse frapper les yeux?
Verrois-je sans amour, qu'en elle tous les Dieux
Prodigues des vertus de son Sexe & du nôtre,
Joignant l'orgüeil de l'un à la douceur de l'autre,
Semblent autoriser ma flame & mon sejour?
Prince, & vous le sçavez, la Nature & l'Amour
Ont joint dans cet Objet qui nous prête un azile,

Tous

Tous les appas d'Heléne, à la fierté d'Achille.
Jamais ce même Dieu qui cause mon ardeur,
N'a joint tant de mérite avec tant de grandeur,
N'a de tant de vertu soûtenu sa tendresse,
N'a fait voir tant de gloire avec moins de foiblesse,
Tant de douceur unie à tant de fermeté,
Ny tant de charmes joints à tant de majesté.

ACHATE.

La Reine a des appas, tout vous parle pour elle;
Mais, Seigneur, autre-part la Gloire vous appelle:
C'est sur les bords du Tibre, où la faveur des Dieux
Nous promet avec vous un destin glorieux;
C'est du sang précieux de vous, de vos Ancêtres,
Que l'Univers entier doit recevoir des Maîtres.
Le Sort, dont les Decrets seconde nos desseins,
Destine à vos Neveux l'Empire des Romains;
Et lors que sa faveur nous reserve la joye
De rétablir la gloire & la grandeur de Troye,
Bornerez-vous l'effort de vôtre ambition
A la douceur d'aimer & de plaire à Didon?
Ne vous a-t-il sauvé des périls, du naufrage,
Que pour vous voir aux pieds d'une Reine à Carthage;
Negliger tout pour elle, & trahir à ses yeux,
Les Destins, vôtre Sang, les Troyens, & les Dieux;
Ah! souffrez que mon zele offre à vôtre memoire
L'effort que vous devez aux soins de vôtre gloire,
Aux manes des Héros dont vous tenez le jour.

ÆNE'E.

Helas! ne dois-je rien, Achate, à mon amour?
Ne sçaurois-je accorder, sans me couvrir de blâme,
L'interest des Troyens, & celuy de ma flame?
L'Affrique, pour flater mes vœux, & leurs projets,
Nous offre sur ses bords un Trône & des Sujets;
Et lors que mon amour nous présente une voye
D'élever dans Carthage une nouvelle Troye,

Faut-il aller chercher dans les Champs des Latins
Un Sceptre & des Estats sur la foy des Destins ?
Opposer à mes feux, forcé par tant d'obstacles,
Le scrupule d'avoir fait mentir des Oracles ?
Et m'acquerir, prenant Achate pour second,
Le titre glorieux de Prince vagabond ?
Non, non, puis que l'Amour secondant mon attente ;
Me rend maître du cœur d'une Reïne charmante,
Regnons ; que mille Autels élevez en ces lieux....

ACHATE.

Et quel secours, Seigneur, nous promettre des Dieux ?
Des charmes de Didon, quand vôtre ame est touchée,
Vous souvient-il que c'est la Veuve de Sichée,
Dont le deüil signalé loin de finir pour vous,
Rend le cœur si fidelle aux manes d'un Epoux ?
Pour voir avec nos jours finir nôtre esperance,
Vôtre amour & les Grecs sont-ils d'intelligence?
Tant d'obstacles vaincus, de périls affrontez,
Vos jours dedans nos murs par le feu respectez,
Tant de secrets avis d'Oracles, de présages
Du Sort qui vous attend, sont-ils de foibles gages ?
Avec tous ces objets, Seigneur, figurez-vous,
Au nom des Phrygiens, Achate à vos genous.
Voulez-vous qu'à vos yeux tout le sang qui leur reste,
Soit de leur desespoir l'Interprete funeste ?
Et qu'aux yeux de Didon, de vous, & de sa Cour ;
Leur bras vange sur eux leur perte & vôtre amour ?
Loin de faire éclater des feux qui les outragent,
Songez à quoy, pour eux, vos sermens vous engagent ;
Que l'amour que Didon s'efforce à vous donner....

ÆNE'E.

Hé bien, Achate, hé bien, il faut l'abandonner :
Immolons aux Troyens l'amour qui les arrête,
Qu'à fuïr dés cette nuit nôtre Flote soit prête ;
Aux Decrets du Destin il faut s'assujettir.
Donnez l'ordre par tout, je suis prest à partir.

SCENE II.

ÆNE'E.

A Partir ? Et mon cœur se peut faire une joye
D'abandonner le sien à ses douleurs en proye ?
J'auray sçû, prodigant mes sermens dans sa Cour,
Pour trahir ma Didon, luy donner tant d'amour ?
Helas ! prest d'un hymen où cette Reine aspire,
De quel front l'aborder ? que penser ? que luy dire ?
Non, non, si j'ay promis de trahir tant de feu,
Mon cœur & mon amour en revoquent l'aveu :
Je veux d'un tel dessein m'épargner la bassesse,
Luy jurer une ardeur égale à sa tendresse,
Et laissant de mes jours la conduite au hazart,
Qu'elle pleure ma mort plûtôt que mon départ.
Allons, par une ardeur à ses soûpirs mêlée ;
Raffermir à ses yeux ma constance ébranlée ;
Par de nouveaux sermens allons nous engager....
A quoy, lâche ? A forcer le Ciel à s'en vanger ?
Prétens-tu démentir, par un tel hymenée,
Ce que le Sort attend de la vertu d'Ænée ?
Et pouvoir dans les bras de Didon, en ces lieux,
Braver impunément les Destins & les Dieux ?
Trahir le sang des tiens ? & soüiller ta memoire
Par les soins d'un amour si fatal à ta gloire ?
Rougy, lâche, rougy d'avoir tant combattu ;
Laisse sur ton amour décider ta vertu,
Donne de cet effort une marque éclatante....
Mais la Reine paroît : ô Dieux, qu'elle est charmante !



SCENE III.

ÆNE'E, DIDON, BARSINE.

DIDON.

VEnez, Prince, il eſt temps de faire un noble éclat,
L'Amour doit l'emporter ſur les raiſons d'Etat,
Des Princes Affriquains c'eſt trop craindre la plainte,
Il eſt temps que nos feux agiſſent ſans contrainte,
Et que de mes Sujets le reſpect, & la foy,
Reconnoiſſent en vous mon Epoux, & leur Roy:
Faiſons que nôtre hymen nous joigne & les détrompe,
Que la magnificence en ſeconde la pompe,
Et que je puiſſe voir dans ce jour fortuné,
Par les mains de Didon, un Heros couronné.
C'eſt peut faire pour vous: Plût au Ciel que mon ame,
Par un plus grand effort, pût vous marquer ſa flame,
Soûmettre avec mon cœur tout l'Univers en paix....

ÆNE'E.

C'eſt porter mon bonheur plus loin que mes ſouhaits,
Madame, & mon amour aſſuré de vous plaire,
Aprés un tel hymen, n'a plus de vœux à faire:
Mais....

DIDON.

Quoy? vous vous troublez, Prince, lors que pour vous....

ÆNE'E.

Oüy, quoy qu'offre à mes yeux le nom de vôtre Epous,
Prévoyant où ce choix vous expoſe & m'éleve,
Contre moy, malgré moy, ma vertu ſe ſouleve.
Carthage ſous vos loix, ſecondant vôtre eſpoir,
A rendu mille Rois jaloux de ſon pouvoir,

Madame. Quand je vois contre mes feux timides,
Les Getules armez pour se joindre aux Numides,
Le fier Pigmalion préparer contre vous
Un fer qui fume encor du sang de vôtre Epous,
Hiarbe dans ces lieux réduit par cette offence
A regler sur ce choix celuy de sa vangeance;
Mon amour, pour vos jours, justement alarmé,
Craint de perdre Didon, pour m'en voir trop aimé.
Ces Rois, vous le sçavez, ne cherchent qu'à vous plaire;
L'espoir de vôtre main retient seul leur colere.
Si mon bonheur m'éleve au rang de vôtre Epoux:
Que n'attenteront point leurs mouvemens jaloux?
Vôtre Etat est un bien que leur orgüeil regarde....

DIDON.

Quand je ferme les yeux sur ce que je hazarde,
Que j'immole à mes feux la peur de les aigrir,
Est-ce Ænée, est-ce luy qui me les doit ouvrir?
Laissez, laissez armer tous les Princes d'Affrique;
L'Amour, quand il est fort, est-il si Politique?

ÆNE'E.

Vôtre Trône, Madame, encor mal affermy,
Soutiendroit mal l'effort d'un puissant Ennemy.
Malgré tous vos refus, Hiarbe vous adore,
Il n'est point alarmé d'un amour qu'il ignore.
Ce Prince, aprés ce choix, peut troubler vos Etats,
Madame; Ménageons son esprit & son bras;
Laissez-moy, par des soins que je me veux prescrire;
Fortifier vos murs, affermir vôtre Empire,
Aguerrir vos Sujets, afin qu'en vôtre Etat
Nous puissions soutenir ce choix avec éclat.
Pour lors de nôtre hymen & la pompe & la gloire,
Feront voir....

DIDON.

C'est vous seul que mon cœur en veut croire;
Prince; Et si mon amour m'a caché le danger

Où mon choix & ma main me peuvent engager,
J'aime mieux que toûjours il le cache à ma vûë,
Que d'en voir ma tendresse alterée, ou vaincuë.
Allez, qu'un si beau feu ne perde plus de temps,
Que tous vos soins m'en soient des gages éclatans :
Donnez l'ordre par tout, & souffrez que mon ame,
Par vos empressemens, jugede vôtre flame.

ÆNE'E.

Je dois sacrifier mes jours à mon espoir,
Et je vais accorder ma flame & mon devoir.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

De quelque heureux succés qu'un tel espoir vous flate,
Madame, je crains bien qu'un tel amour n'éclate ;
Du joug d'un Etranger vos Sujets indignez,
Peuvent s'interesser pour des Rois dédaignez.

DIDON.

Dûssay-je, aprés ce choix, pour croître mes alarmes,
Voir aux pieds de mes murs tout l'Univers en armes ;
Dût le Lit nuptial devenir mon tombeau,
Un tel Epoux rendra mon destin assez beau ;
Et mon amour sçaura braver ma destinée,
Si Didon peut mourir Femme du grand Ænée.
Ne m'offre point des maux que je me veux cacher ;
Tu ne sçais point, Barsine, à quel point il m'est cher,
Tu ne sçais point l'état où l'amour m'a réduite ;
Ma mort, ou nôtre hymen, en doit être la suite.
Sa perte est le seul mal que ma tendresse craint,

Jamais de tant d'amour un cœur ne fut atteint ;
Aussi jamais le Ciel, témoin de sa victoire,
N'a produit un Heros couvert de tant de gloire.
Je crois, & son aveu ne dément point nos yeux,
Qu'il est formé du sang des Heros ou des Dieux.

BARSINE.

Hiarbe, dont les soins.... Mais je le voy paroître.

SCENE V.

HIARBE, DIDON, BARSINE.

HIARBE.

Quelque amour qu'en mon cœur vos charmes ayent fait naître,
Madame, vos froideurs ne m'ont que trop instruit,
Que mon sort est d'aimer sans espoir & sans fruit.
En vain de ma douleur mon ame possedée,
Voudroit de tant d'amour vous tracer quelque idée,
D'un impuissant effort je flaterois mon feu,
Vôtre haine suivroit de trop prés mon aveu.
Avant que vôtre hymen vous donnât à Sichée,
Mon ame de vos traits sensiblement touchée,
Madame, vous offrit Hiarbe pour Epoux,
Mon cœur s'étoit flaté de l'espoir d'être à vous ;
Et quoy qu'un autre choix en fut la récompense,
Sans perdre mon amour, je perdis l'esperance ;
La mort, de vôtre hymen ayant détruit les nœuds,
Réveillant dans mon cœur mon espoir & mes feux ;
Mes soupirs & mes soins crûrent toucher vôtre ame,
Toûjours mêmes refus ont combatu ma flame,
Toûjours de mon amour l'injurieux mépris,
D'une si pure ardeur est devenu le prix.
Je ne viens point troubler, me plaignant de leur cause,

La tranquille froideur que vôtre cœur m'oppose,
Ny tâcher à forcer l'espoir d'un nœud sacré,
De vaincre des refus dont je suis assuré.
De quelque rude coup dont je sente l'atteinte,
Si je n'éteins mon feu, j'étoufferay sa plainte;
Et vôtre haine peut m'épargner en ce lieu,
Puis que je ne m'y rends que pour vous dire adieu.

DIDON.

Qnand le cœur de Didon, pour un Roy magnanime;
Changeroit en amour ce que je sens d estime,
Prince, je vous l'ay dit, une severe Loy
M'ôte la liberté de disposer de moy,
L'ombre de mon Epoux que j'adore en sa cendre,
Aux loix d'un autre hymen me défend de prétendre.
Oublirois-je pour vous les sermens solemnels,
Que mon cœur prodigua jusqu'aux pieds des Autels,
De ne mêler jamais d'autres ardeurs aux flames
Dont les nœuds si cheris unirent nos deux ames?
Je l'avoûray, Seigneur, pour cet indigne effort,
Malgré vos feux, le mien ne peut être assez fort;
Des sermens violez souvent le Ciel s'offence.

HIARBE.

La douleur les fait faire, & l'amour en dispense;
Et quel que soit le fruit que Sichée en reçoit,
Sa mort, sur vôtre cœur, ne luy laisse aucun droit.
Le souvenir d'un feu dont la mort nous dégage,
Ne présente à nos yeux qu'une funeste image;
Et l'amour dans un cœur qui prend un tel party,
Ne peut former de nœud que trop mal assorty.
Voulez-vous, étouffant des mouvemens si tendres,
Au mépris d'un beau feu, soupirer pour des cendres?
Croïez-vous, quelque éclat dont vous couvre son nom,
Qu'un desespoir sans fruit doive forcer Didon,
Pour des manes errans dans des demeures sombres,
D'être sourde aux soûpirs, & fidelle à des ombres?

Non, non, c'est s'imposer une trop dure loy,
Ce cœur se peut donner sans luy manquer de foy;
Et de quelque fierté dont vôtre cœur se pique,
Madame, il est encor des Heros en Affrique.

DIDON.

Seigneur, laissez agir ma vertu librement;
Devenez mon appuy, sans être mon Amant;
Opposez aux Tyrans qui s'arment pour ma perte,
L'ardeur de m'en vanger que vous m'avez offerte;
Bravons-en, s'il se peut, l'orgüeil de tant de Rois.
Ænée est un Heros fameux par mille exploits;
Qu'à seconder son bras, vôtre valeur s'apprête;
Sa main, en ma faveur, à s'armer toute prête,
Deviendra de mon Trône un si puissant appuy...

HIARBE.

Vous vous flatez, Madame, ou jugez mal de luy.
Et pour vous sa valeur foiblement s'interesse.

DIDON.

Je répons de son cœur, que cette crainte cesse;
Je connois sa vertu.

HIARBE.

Cessez de vous flater,
Vôtre interêt n'a rien qui le puisse arrêter;
En vain un tel secours flate vôtre esperance,
Des soins de vôtre Etat son départ le dispense,
Un devoir plus pressant le dérobe à nos yeux,
Et ce Heros enfin abandonne ces lieux.

DIDON.

Seigneur, que dites-vous?

HIARBE.

Que la Flotte d'Ænée
S'apprête à faire voile, & suy sa destinée;
Que pour quitter ces bords, cette nuit, au plus-tard,
Ses ordres sont déja donnez pour son départ.

DIDON.

Pour ſon départ ? Hola, Gardes, qu'on cherche Ænée ;
Prévenons la douleur d'en être abandonnée ;
Dans ſon éloignement mon cœur prend trop de part ;
Ma mort ſuivroit de prés ce funeſte départ.

HIARBE.

Dieux ! qu'entens-je ?

DIDON.

Oüy, Seigneur, il n'eſt plus temps de feindre ;
J'ay forcé trop long-temps ma flame à ſe contraindre ;
Je l'adore, & le perds, ce perfide, Seigneur.
Si vous ſçavez aimer, jugez de ma douleur.

HIARBE.

Plût au Ciel que ce cœur accablé de la ſienne,
Jugeât en ma faveur auſſi-bien de la mienne !

DIDON.

D'un ſort bien different nous nous plaignons tous deux.
Jamais d'aucun eſpoir je n'ay flaté vos feux ;
Je n'ay jamais tâché d'unir avec adreſſe
Le ſecours des ſermens à ma feinte tendreſſe :
Mais, Seigneur, cet Ingrat qui s'apprête à partir,
M'a donné tout l'amour qu'il feignoit de ſentir.
Ses ſoins, & ſes ſermens, prodiguez ſans ſcrupule,
Auroient ſurpris peut-être une ame moins credule :
Ses ſoupirs me marquoient tant d'amour, qu'en ſecret
Mon cœur, pour s'acquitter, ne voyoit qu'à regret
Que la main de Didon à l'hymen toute prête,
N'avoit qu'une Couronne à mettre ſur ſa tête :
Et l'ingrat me trahit ? O Dieux ! dont la rigueur....
Va le trouver Barſine, & luy peints ma douleur ;
Sur un départ ſi prompt, il faudra qu'il s'explique,
Dis-luy que ſans ſuet il fuit les bords d'Afrique ;
Qu'aucun de mes Sujets par ſes coups abatu,

Sous les Drapeaux des Grecs n'a jamais combatu,
Qu'aucun d'eux, de sa mort ne s'est fait une joye;
Que jamais Tyrien n'a vû les murs de Troye.
Souleve les remords de ce perfide Amant,
Barsine, & le conduis dans mon Appartement.

SCENE VI.

HIARBE *seul.*

QUe vois je ? quel transport vient d'agiter son ame ?
Quel éclat ? C'est donc là le fruit de tant de flames ?
L'Ingrate ! c'est donc là l'effet de ses sermens ?
Sa douleur a trahy tous ses déguisemens,
Et ce coup imprevû forçant sa retenuë,
Ne m'a que trop instruit d'une flame inconnuë.
Quoy, lors qu'elle a besoin, méprisant tant de Rois,
Du secours de ses pleurs pour soutenir son choix:
Quand nôtre aveuglement, malgré toute sa haine,
La rend de nôtre sort Arbitre souveraine,
Un Etranger pourra, séduisant ses desirs,
Joüir impunément du fruit de nos soupirs ?
Didon, jusqu'à ce jour si sensible à la gloire,
Pourra par un hymen fatal à sa memoire,
Au mépris de nos feux, admettre dans son Lit
Un Prince fugitif que les Dieux ont proscrit ?
Il faut que nôtre amour, comme le sien, s'explique.
Helas ! sans moy, ce Prince abandonnoit l'Affrique;
Mon imprudence seule a causé cet éclat.
Mais puis que sans la voir il quittoit son Etat,
Le cœur de ce Heros peu sensible à ses charmes,
Redoute sa fureur plus qu'il ne craint ses larmes,

Sans doute, & ſon amour répond mal à ſon feu ;
Secondons ſes deſſeins, pour en tirer l'aveu.
S'il veut fuïr de ces lieux, favoriſons ſa fuite,
Mettons-le hors d'état d'en craindre la pourſuite :
Et s'il faut que l'hymen ſoit le fruit de leurs feux,
Rendons-en le moment funeſte à tous les deux.

Fin du premier Acte.



LE NOUVEAU MARIÉ.

PREMIER INTERMEDE.

ACTEURS.

MONSIEUR VILAIN, Conseiller d'un Présidial.

MADAME BRIONET, Veuve.

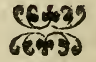
MADEMOISELLE LUCIE, sa Fille.

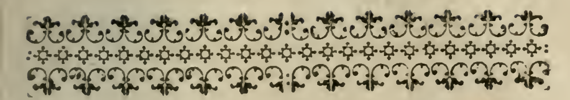
MONSIEUR DAMIS, son Fils.

SANS-SOUCY, Valet de M. Vilain.

La Nourrice du Logis.

La Scene est chez Madame Brionet, à Paris.





LE NOUVEAU MARIE'.

PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR VILAIN, SANS-SOUCY.

SANS-SOUCY.

JE vous le dis, Monſieur, dûſſay-je vous déplaire,
Vôtre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire.
Quel déplaiſir ſecret vous rend mortifié?
D'aujourd'huy ſeulement vous êtes marié.
A peine a-t'on finy cette Ceremonie,
Et loin de faire honneur à vôtre Compagnie,
Et d'aller d'un air guay répondre aux complimens
De ce que vous avez d'Amis & de Parens,
Quand pour vous embraſſer chacun ſe fait de fête,
Vous vous mordez les doigts, & ſecoüez la tête,

Et quoy qu'en vôtre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaisir qu'à rêver à l'écart,
Quelque ennuy pourroit-il troubler un jour de nôces?

MONSIEUR VILAIN.

Oüy morbleu, je suis las de voir tous ces Carosses
Fondre de toutes parts icy plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des Courtisans profés,
Dont l'abord à mes soins fournissant de matiere,
Joint au fracas de Cour leur humeur familiere,
Et qui sans être Amis, Conviez, ny Parens,
Accablent ma Moitié de leurs saluts fréquents.

SANS-SOUCY.

Cela n'est rien, Monsieur, on ne s'en peut défendre;
Cette civilité ne vous doit pas surprendre,
Et ce jour passé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous vous aurez fait retraite;
Car Madame a du bien, elle est jeune, & bien-faite;
Vous, le Fils d'un Marchand opulent & légal,
Et Conseiller de plus d'un bon Présidial,
Remply de Gens sçavans, qui sur quoy qu'on conteste,
Entendent presque tout le Code & le Digeste,
Et qui quand il s'agit de décider un point....

MONSIEUR VILAIN.

Nous ne sommes que sept qui ne l'entendons point:
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'est que ma Femme veut, pour achever la Fête,
Avoir la Comedie icy ce soir.

SANS-SOUCY.

Tant mieux.

MONSIEUR VILAIN.

Ces fadaises n'ont rien pour moy que d'ennuyeux;
Ce sont amusemens pour le Peuple stupide,
Dont la plaisanterie est toûjours insipide.
De plus, la Comedie attirera ceans

Des Masques importuns, des Coquets faineans,
Qui croissent mon chagrin, lors que leur joye augmente :
Ma Femme à coqueter a déja quelque pente,
Et quelquesfois l'appas d'un discours engageant....
Enfin il seroit bon d'épargner cet argent.
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire.
J'en vais dire à l'instant quatre mots à sa Mere,
L'en dégoûter, de peur que si l'on la prévient,
Elle ne soit d'avis....Mais je la voy qui vient.

SCENE II.

MONSIEUR VILAIN, MADAME BRIONET, SANS-SOUCY.

MADAME BRIONET.
Quoy, Monsieur, quand chacun à danser s'étudie,
Faire le six derriere, & fausser Compagnie ?
Quelle raison vous force à vous cacher de nous ?
Allons, je veux danser les cinq pas avec vous :
Nos Violons sont bons, leur simphonie est douce ;
Venez, pour m'imiter, mettre bas vôtre housse,
Mettre le monde en train de se bien divertir.
MONSIEUR VILAIN.
S'il se divertit mal, Madame, il peut sortir,
L'hymen a ses chagrins, & sa ceremonie
Réduit assez souvent la joye à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.
MADAME BRIONET.
A quoy bon ce discours ? en êtes-vous fâché,
Vous dont l'empressement d'entrer en ma Famille,

Témoignoit tant d'amour & de soins pour ma Fille ?

MONSIEUR VILAIN.

Madame, ce n'est pas faute d'empressement ;
Mais je suis son Epoux, & j'étois son Amant ;
Et depuis que sur moy ce nouveau titre opere,
J'ay bien à soûtenir un autre caractere :
Elle est jeune, il pourroit n'y faire pas trop seûr,
Et sa tête est un fruit qui n'est pas encor meûr.

MADAME BRIONET.

Estre Femme à quinze ans, n'est pas chose nouvelle :
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

MONSIEUR VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la chose alloit,
Et que dés ce temps-là vôtre honneur chanceloit.

MADAME BRIONET.

Quand vous pouvez trouver quelque trait de Satyre,
Vous chercheriez les Gens quinze jours pour leur dire ;
Et toûjours le discours vous semble mal tourné,
Si de vingt mots piquans il n'est assaisonné.
Toûjours vôtre chagrin qui s'en fait une étude,
De quelque coup de dent attaque la plus prude :
Vôtre bile acharnée à déchirer les Gens,
Donne à tout ce qu'on fait toûjours un mauvais sens ;
Et l'aigreur de l'esprit que cette tête loge,
Verse souvent du fiel jusque sur un Eloge.
Mon Gendre (car enfin je puis vous parler franc)
Cela ne sied point bien aux Gens de nôtre rang :
Usez-en comme moy, laissez-là la Satyre ;
Je connois vos défauts. Quelqu'un m'entend-t'il dire,
Qu'un Gendre tel que vous n'étoit pas bien mon fait ;
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait,
Que pour être Cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la scelle & la bride ?
Ce sont des veritez, vous le sçavez fort bien ;
Cependant je les sçais, & si je n'en dis rien.

Imitez ma méthode, & que chacun se louë...

MONSIEUR VILAIN.

Vôtre discretion est grande, je l'avouë;
Mais vous m'obligerez, Madame, sur ce point,
De ne me dire plus que vous n'en parlez point.
Cependant dites-moy si cette Comedie,
Que vôtre Fille veut avoir, quoy qu'on en die,
Est un Regal pour vous, de qui la nouveauté
Ait dequoy regaler vôtre caducité?

MADAME BRIONET.

Pourquoy non? Quoy que vieille, il en est de risibles,
Où les plus sérieux peuvent être sensibles,
Pleines de mots plaisans.

MONSIEUR VILAIN.

Du Comique, morbleu?
Du Comique chez vous? Cela n'est bon qu'au feu.
Ces mots que vous nommez plaisans sont des sottises,
Qui n'ont point pour témoins de Fémes bien apprises:
Les postures des Gens, leurs grimaces, leurs tons,
Sont à craindre ceans, pour plus de cent raisons.

MADAME BRIONET.

Mais pourquoy?

MONSIEUR VILAIN.

Voulez-vous que je m'en desespere?
Et qu'au bout de neuf mois nôtre Epouse tres-chere,
Par les impressions que l'esprit y reçoit,
Nous fasse des Magots comme ceux qu'on y voit?
Est-il rien si contraire aux jeunes Mariées?

MADAME BRIONET.

Hé bien, il en faut voir qui soient moins égayées,
Quelque Piece en machine, & le faire sçavoir....

MONSIEUR VILAIN.

Fy, c'est pis quatre fois. Le grand plaisir de voir,
Sur des Monstres formez d'ozier & de détrampe,
Des Dieux plus mal montez qu'un Sablonnier d'Estampe,

Pendus dans des cartons comme dans des Etuis,
Qui descendent du Ciel comme un Sceau dans un Puis.
On ne voit applaudir de semblables caprices,
Que par des Allemans, ou des Courtauts novices,
Par des Badauts errans dans leur oisiveté,
Qui croyent, décidant sur chaque nouveauté,
Estre honorez aprés leurs visites frequentes,
Du nom de bel Esprit, par des Lettres Patentes:
Mais les Gens du bon goust....

MADAME BRIONET.

Pour vous voir satisfait,
Un Sujet serieux sera mieux nôtre fait.

MONSIEUR VILAIN.

Que pensez vous y voir? Un Heros à nazarde,
Amant triste & dolent d'une Amante braillarde,
Entêté d'un Objet où son cœur s'est fixé,
Plus contrit quatre fois qu'un Procureur taxé?
Des Rois dont l'on ne craint l'effort ny les menaces,
Guindez sur des grands mots comme sur des échasses,
Qui font briller aux yeux d'un Spectateur surpris,
Des vertus de Theatre, ainsi que des habits?
Pour des Gens éclairez, ce plaisir est trop mince.

MADAME BRIONET.

Ah! si Monsieur Damon n'étoit point en Province,
Il nous feroit joüer quelque Piece de luy:
C'est le premier Auteur, par un bout d'aujourd'huy
Il nous lit ce qu'il fait; & les délicatesses...

MONSIEUR VILAIN.

Ah bon, je le connois, il fait de bonnes Pieces.
On disoit qu'il étoit au bout de son rollet;
Mais il en fait venir la charge d'un Mulet,
Et s'achete un Brevet, ou la nouvelle est fausse,
De Poëte en magasin, pour les vendre par grosse:
Mais puis qu'il est absent, c'est pour une autre fois,
Nous pourrons, l'attendant, faire à loisir un choix;

Et si vous m'en croyez, Madame, quoy qu'on die,
Nous n'aurons point ceans ce soir la Comedie.

MADAME BRIONET.

Hé bien, n'en ayons point, puis que c'est vôtre avis,
Je vais en avertir & ma Fille, & mon Fils;
L'un & l'autre pourroient avoir donné quelque ordre.

MONSIEUR VILAIN.

L'un, ny l'autre, ma foy, n'en voudront pas démordre,
Si vous ne vous servez de vôtre autorité.

MADAME BRIONET.

Cela vaut fait, Monsieur, c'est un point arrêté;
Puis que vous le voulez, je vais vous satisfaire.
Adieu.

MONSIEUR VILAIN.

C'est m'obliger, je ne sçaurois m'en taire.

SCENE III.

MONSIEUR VILAIN, SANS-SOUCY.

MONSIEUR VILAIN.

CEcy va bien. La Vieille étant de mon party,
Ma Femme en pourra bien avoir le démenty:
Je feray, supprimant ceans la Comedie,
Avorter les projets de leur galanterie.

SANS-SOUCY *bas.*

Madame vient.

MONSIEUR VILAIN,

Bien-tôt nous en sçaurons l'effet.
C'est elle.

SCENE IV.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCY.

LUCIE.

ENfin, Monſieur, vous êtes ſatisfait :
De ces façons d'agir que voulez-vous qu'on die ?
Comment nous marier ſans voir la Comedie ?
En Carnaval ? Des Gens de nôtre qualité ?
Je ne vous comprens pas, Monſieur, en verité.
Vous la contremandez ? & la choſe eſt poſſible ?
L'ordre, je vous l'avouë eſt du dernier terrible.
Il falloit donc d'abord s'en être défendu.

MONSIEUR VILAIN.

Ecoutez entre nous c'eſt de l'argent perdu :
Mais je ſçais un ſecret que perſonne ne trouble ;
De la voir tous les jours, ſans qu'il en coûte un double,
Ce ſecret va gâter tous les Comediens.

LUCIE.

Vous ſçavez des ſecrets....

MONSIEUR VILAIN.

En voicy les moyens.
Il faut, pour s'en ſervir, ſans inſulter ſa bource,
Chercher, en Gens d'eſprit, le plaiſir dans ſa ſource ;
Rire aux dépens des Fous dont on voit en tous lieux,
De ces Originaux qui nous crevent les yeux,
De qui les jours ſemez d'avantures folâtres,
De cent Sujets plaiſans fourniſſent les Theâtres.
Sans ſe voir en ces lieux condamnez aux dépens,
Il faut étudier les ſottiſes du temps ;

Et ſuivant à dauber ſa pente naturelle,
S'en faire chaque jour une Piece nouvelle.
C'eſt par ce beau ſecret que l'on peut aujourd'huy,
Sans débourcer d'argent, rire aux dépens d'autruy.

LUCIE.

Pour moy la Comedie eſt toûjours fort plaiſante,
J'y trouve des beautez dont le plaiſir enchante;
Rien ne peut égaler celuy que j'y reçoy,
Et le métier d'un Poëte a des charmes pour moy,
Qui me font admirer tout ce qui s'y déméle.

MONSIEUR VILAIN.

C'eſt un métier gâté, tout le monde s'en mêle;
Quand j'y ſonge, morbleu, je tombe de mon haut.
Il n'eſt pas aujourd'huy juſqu'au moindre Courtaut,
Dans la demangaiſon d'exercer ſon génie,
Qu'il ne ſoit le Boureau d'un Vers qu'il eſtropie:
La rage de rimer qui le tient au collet,
Luy fait craindre de voir ſa Minerve au filet;
Sa tête croit pouvoir, avec quelque grimace,
Au bout de ſon Comptoir tranſplanter le Parnaſſe;
On le voit marmotant quelque bizarre ton,
Preſt d'accoucher d'un Vers qu'il veut mettre en
Chanſon,
Et qui, fier des beaux Arts dont ſon eſprit ſe pique,
Aune ſon Drap en Vers, & le coupe en Muſique.

LUCIE.

Mais, dites-moy, Monſieur, à quoy bon ce courroux?
Cela n'eſt pas nouveau, vous en étonnez-vous?
Ils rencontrent toûjours quelqu'un qui les en louë;
Outre qu'aſſez ſouvent...

MONSIEUR VILAIN.

Il eſt vray, je l'avouë,
Cela n'eſt pas nouveau, car chacun aujourd'huy
Neglige ſon métier, & fait celuy d'autruy:
Mais depuis l'Artiſan juſqu'aux Gens à Caroſſe,

Le Medecin bavart veut parler de Négoce ;
Le Marchand veut parler de Caſſe & de Sené ;
Le Peintre, d'un Concert bien ou mal ordonné ;
L'ignorant Hobreau, de Térence & de Plaute ;
Le Maltotier, de Vers ; le Poëte, de Maltoſte ;
L'Homme de Cour, de l'Air, dont on fait un Contrat ;
L'Abbé, de Contr'eſcarpe. On voit un Avocat
Faire le Courtiſan, dépoüillé de Soutanne ;
Le Gendarme Eſcoſſois, qui parle de Chicanne ;
Le Drapier, qui décide en petit Potentat,
Du fonds d'un Magaſin des Affaires d'Eſtat ;
Et le Marchand de Vin, de qui l'eſprit s'exerce,
Qui met d'abord un Muid de Nouvelles en perce.

LUCIE.

Les Gens qu'on a priez, Monſieur, pourront crier,
Aprés s'être attendus....

MONSIEUR VILAIN.

Il faut les déprier.

LUCIE.

Mais on n'en uſe point à Paris de la ſorte ;
Ils ſe tiendront choquez.

MONSIEUR VILAIN.

Choquez ſoit ; que m'importe ?

LUCIE.

Par ces ordres donnez, Monſieur, à contretemps,
Voulez-vous apprêter à rire à tous venans ?
Voulez-vous que de nous tout le monde ſe rie ?

MONSIEUR VILAIN.

Tant mieux ils n'auront pas beſoin de Comedie.

LUCIE.

Quoy que vous en diſiez, s'ils ſe moquent de nous,
C'eſt un affront pour moy qui retombe ſur vous.

SCENE V.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCY, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.
Madame venez voir....

LUCIE.
Que voulez-vous, Nourrice?

LA NOURRICE.
Vive les Gens de cœur, & meure l'avarice.
Je viens de voir venir tous les Comediens,
Il en vient d'arriver trois Carosses tout pleins;
Ils sont tretous dorez comme ces beaux Carosses,
Et nous rirons tantôt, dit-on, tant qu'à des Nôces.
Vôtre Frere les vient d'amener.

MONSIEUR VILAIN.
Le Pendart!
Nourrice, va, morbleu leur dire de ma part,
Qu'il peut les renvoyer, ou que devant qu'on sorte,
Les fenêtres ceans leur serviront de porte.
Les mander malgré moy! C'est donc pour m'insulter?
Dis leur que si je suis obligé d'éclater....

LA NOURRICE.
Je n'ay garde, Monsieur, de leur aller rien dire.

MONSIEUR VILAIN.
Pourquoy non?

LA NOURRICE
On m'a dit qu'ils nous feront tant rire.

LUCIE.
Puis qu'ils sont arrivez ...

MONSIEUR VILAIN.
J'entens à demy-mot ;
Du Frere & de la Sœur c'eſt un ſecret complot :
Mais s'il faut qu'à les voir vous ſoyez deſtinée,
Vous y pourrez, ma foy, rire pour une année.
Vôtre Frere paroiſt. Je le vais relancer.

SCENE VI.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, LA NOURRICE, DAMIS.

DAMIS.
Monſieur, la Comedie eſt prête à commencer.
MONSIEUR VILAIN.
Enfin, malgré mes dents, contrariant Beaufrere,
Vôtre eſprit juſqu'au bout ſoutient ſon caractere ?
Et les Comediens venus à mon inſçu....
DAMIS.
Vous les contremandiez, mais je ne l'ay point ſçu ;
Et lors qu'on m'a ceans cherché pour me l'apprendre,
J'étois déja ſorty, de peur de faire attendre.
MONSIEUR VILAIN.
Vous aimez le grand bruit, Beaufrere, & les grands frais :
Mais quels Comediens ſont-ce ?
DAMIS.
Ceux du Marais.
MONSIEUR VILAIN.
Du Marais ! Du Marais ! Je crois qu'on s'étudie....
DAMIS.
Comment ?

MONSIEUR VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la Comedie ?

DAMIS.

Ont-ils accoûtumé de la donner *gratis* ?

MONSIEUR VILAIN.

Iroit-on autrement, mon Cher, à vôtre avis ?

DAMIS.

Moy, je les ay crû bons, leur équipage est riche ;
Leurs Pieces ...

MONSIEUR VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'Affiche ?
Les Acteurs inconnus de ce Lieu deserté,
Sont d'un Plan qui jamais n'est bon que transplanté.
Jamais, sortant chez eux d'une Piece nouvelle,
Entend-on, Eh Laquais de Madame une telle ?
Y trouve-t'on jamais ce Cortege nombreux
De Pages, de Laquais, de Carosses pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautez d'un Ouvrage ?
Jamais Auteur de nom leur donna-t'il un Vers ?
Il faut que le Beaufrere ait l'esprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des Auteurs, & ce sont des indices....

MONSIEUR VILAIN.

Oüi, l'on dit qu'il leur vient cinq ou six Auteurs Suisses.
Pauvre duppe !

DAMIS.

Il falloit plûtôt me l'avoir dit.

MONSIEUR VILAIN.

Mais si je puis ceans avoir quelque crédit,
C'est en les renvoyant que la chose se prouve.

DAMIS.

Ils sont payez, Monsieur.

MONSIEUR VILAIN.

C'est le pis que j'y trouve;

Ils sont payez ? Cela se peut-il pardonner ?
Et quelle Piece encor nous faites-vous donner ?

DAMIS.

Leur *Ambigu Comique* ; on dit que cette idée....

MONSIEUR VILAIN.

Je sçay bien : autrement c'est la *Didon* lardée
D'Intermedes, dit-on, n'est-il pas vray ?

DAMIS.

Fort bien.

MONSIEUR VILAIN.

La Troupe du Marais!...Cela ne vaudra rien.

DAMIS.

L'idée en est nouvelle ; & même je m'étonne
Qu'elle ne soit tombée en l'esprit de personne,
Et comment quelqu'Auteur ne s'est point avisé....

MONSIEUR VILAIN.

A cela, qui morbleu, voudroit s'être exposé ?
Qui voudroit avoir eu la vision fantasque,
D'habiller sans respect la Tragédie en masque ?
D'en faire avec la farce un mariage impur ?
L'idée a quelque chose en elle de si dur,
Qu'un semblable projet, en bonne Politique,
Devroit s'être attiré la censure publique.
Je n'en sçaurois, morbleu, parler qu'avec chaleur :
Mais si pour mes pechez Dieu m'avoit fait Auteur,
J'aurois fait trop de fonds sur mes délicatesses,
Pour appeller la Farce au secours de mes Pieces :
Un semblable projet ne m'eût jamais tenté ;
Et quelque grand succés qui pût m'avoir flaté,
Je n'aurois jamais pû, pour les voir applaudies,
En Poëte Cuisinier farcir mes Tragedies.

DAMIS.

Je ne veux point icy combattre vos raisons,
Mais voyons-la, Monsieur, & nous en jugerons :
Quelquefois sans sujet on a l'ame obsédée.

MONSIEUR VILAIN *à Madame Brionet, montrant Damis.*

La Troupe du Marais, & la Didon lardée,
Juſte Ciel ! Non, morbleu, je n'en puis revenir.

DAMIS.

Peut-être que tantôt vous pourrez convenir,
Que la Troupe & la Piece ont dequoy ſatisfaire.

MONSIEUR VILAIN.

Des Badauts comme vous; qu'en dites-vous, Beaufrere ?

SCENE VII.

MADAME BRIONET, MONSIEUR VILAIN, LUCIE, DAMIS, NOURRICE, &c.

MADAME BRIONET.

ALlons donc, mes Enfans, que faites-vous-là tous ?
Entrez, pour commencer, on n'attend plus que vous.
Allons, mon Gendre, allons, quoy que vieille & ridée....

MONSIEUR VILAIN.

La Troupe du Marais, & la Didon lardée !

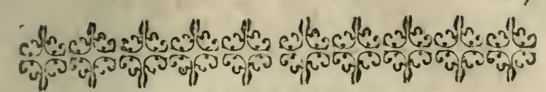
MADAME BRIONET.

Que nous va t'il conter ? Allons.

MONSIEUR VILAIN.

J'entre avec vous !
Mais ſi l'on m'y retient, qu'on me donne cent coups.

Fin du premier Intermede.



L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E.

TRAGEDIE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

Vous le verrez, Madame, & Philon vous l'ameine.

DIDON

Non, cette trahiſon ne ſe conçoit qu'à peine.
Se peut-il que ma gloire, & ſes foibles appas,
Ayent mis dans un Heros des ſentimens ſi bas?

Et que malgré l'état où l'Ingrat m'a réduite,
Il n'ait feint de m'aimer que pour hâter sa fuite ?
Se peut-il?...

BARSINE.

Ce Heros peut n'avoir point de part
Aux soins que les Troyens prennent pour leur départ ;
Vôtre crainte vous rend vôtre douleur trop chere.

DIDON.

Helas ! que cette erreur auroit dequoy me plaire,
Si ce cœur trop sensible aux maux que je prévoy,
Ne pouvoit justement se plaindre que de moy !
De ses lâches desseins je suis trop bien instruite ;
Achate avoit donné ses ordres pour sa fuite ;
L'Ingrat me fuit sans peine, & me perd sans regret.
Les siens de son départ avertis en secret,
Prêts de quitter des Lieux dont j'ay fait leur azile,
Pour rentrer dans leurs Bords, abandonnoient la Ville.
Je l'ay sçu ; c'est en vain que je voudrois flater
L'amour que j'ay pour luy, du plaisir d'en douter ;
Mes feux, pour cet Ingrat, ont de trop foibles charmes.

BARSINE.

Croyez-vous que son cœur tienne contre vos larmes,
Madame ? & que ses yeux fermez sur tant d'amour,
Le laissent sans douleur partir de cette Cour ?
Avec tant de beauté vous ne devez pas craindre....

DIDON.

Helas, Barsine! helas! qu'une Amante est à plaindre,
Qui croit que sa beauté puisse parfaitement
Répondre à la fierté du cœur de son Amant !
Nos charmes, de leurs cœurs sont de trop foibles gages ;
Les plus rares objets sont des Amans volages ;
Et quelque éclat qu'on doive à la faveur des Dieux,
Le cœur n'est pas toûjours d'accord avec les yeux :
Aussi n'ay-je pas crû sur la foy de mes charmes,
Avoir soumis l'Ingrat qui fait couler mes larmes ;

Ses ſermens redoublez, & ſes ſoins aſſidus,
Ses ſoupirs & les miens ſi ſouvent confondus,
Sa tendreſſe ſans ceſſe à me plaire occupée...
Eh quelle autre que moy ne s'y ſeroit trompée ?
Ses regards empreſſez, ſes vœux, ſa feinte ardeur,
Avoient, pour me trahir, ſéduit juſqu'à mon cœur.

BARSINE.

Peut-être que ſenſible à l'ennuy qui vous preſſe,
Madame, ſes ennuis vous rendront ſa tendreſſe.

DIDON.

Barſine, il me la doit, tu ſçais tout mon ſecret.
Qu'ay-je pû pour l'Ingrat, que mon amour n'ait fait ?
Ay-je rien negligé dans l'ardeur de luy plaire,
Pour me le rendre aimable, ou pour me rendre chere ?
Le Perfide a-t'il vû ſon amour combattu ?
Ay-je caché le mien ? Par quel crime ay-je pû,
Immolant tout au feu que je ſens pour Ænée,
Meriter la douleur d'en être abandonnée ?
Helas ! hors cet amour qui me le rend trop cher.
Mon cœur ne ſe peut rien juſtement reprocher,

BARSINE.

De luy-même bien-tôt vous le pourrez apprendre,
Il doit ſe rendre icy.

DIDON.

Qu'il eſt lent à s'y rendre !
Et que de ſa froideur mon amour effrayé,
Me fait craindre le prix dont je le vois payé !
Il vient ; à ſon aſpect ma crainte ſe redouble,

Aprés l'avoir obſervé.

Barſine ... Ah ! mon malheur ſe lit dedans ſon trouble,
Mais apprenons à quoy mes feux ſont deſtinez.

SCENE II.

DIDON, ÆNE'E, BARSINE.

DIDON.

HE' bien, il est donc vray que vous m'abandonnez,
Ingrat ? & que vos soins me cachant vôtre fuite,
Me livre aux ennuis où vous m'avez réduite.
Quoy, pour vous retenir, tant de soupirs ardens,
Ma tendresse, vos soins, mes larmes, vos sermens,
Ny l'offre d'une foy que je reçus pour gage,
D'un hymen qui devoit s'accomplir dans Carthage,
Ny la mort de Didon, réduite au desespoir,
Sur ce cœur endurcy ne trouve aucun pouvoir ?
Car enfin, trop d'amour regle ma destinée,
Pour survivre un moment à la perte d'Ænée.
Vous le sçavez, cruel, l'espoir d'un tel Epoux
Ne m'a laissé de cœur, ny des yeux que pour vous :
Mes refus pour des Rois, de qui l'amour s'explique,
Ont armé contre moy tous les Princes d'Affrique :
Mes Sujets irritez de me voir engager
A soûmettre Carthage aux loix d'un Etranger,
Ont joint insolemment le murmure à la plainte.
Ce scrupule à mes feux n'a point donné d'atteinte ;
J'ay forcé, vous rendant plus cher, & moins suspect,
Leur murmure au silence, & leur zele au respect ;
Je vous ay, dans ces murs, contre vôtre esperance,
Offert, avec mon cœur, mon Trône, & ma puissance ;
Vos souhaits n'ont jamais prévenu mes bontez ;
Cependant, cependant, Ingrat, vous me quittez.

ÆNE'E.

De ces bontez pour moy j'ay trop prévû la suite,

Pour fonder mon bonheur sur l'eſpoir de ma fuite ;
Et je n'ay prétendu, Madame, dans ce jour,
Vous cacher mon départ, non plus que mon amour.
Les Dieux me ſont témoins, que jamais tant de flame,
Pour un Objet ſi cher, n'a triomphé d'une ame.
Avec combien d'horreur je me ſens préparer
Au funeſte moment qui m'en doit ſéparer !

La voyant pleurer.

Helas ! le deſeſpoir qu'à mes ennuis ajoûte
Le cours précipité des pleurs que je vous coûte,
Ne me laiſſe rien voir d'égal à ſa rigueur,
Madame, & vous pouvez en croire ma douleur.
Si le Ciel dont la Loy vous trahit & me preſſe,
M'eût laiſſé ſur mon choix conſulter ma tendreſſe,
J'aurois avec éclat ſacrifié mes jours
Aux douceurs d'un hymen ſi cher à nos amours :
Mais loin de vous trahir, pour me charger d'un crime,
Aux volontez des Dieux je me livre en victime ;
Ils ont mis le deſtin des Troyens dans mes mains,
Leur faveur nous promet l'Empire des Romains,
Et qu'un jour de ce ſang, que leur bonté ſeconde,
Il naîtra des Heros maîtres de tout le Monde.
Réduit à vous aimer, & forcé d'obeïr,
Jugez ſi mon amour aſpire à vous trahir :
Des Decrets des Deſtins inſtruit par tant d'Oracles,
Que pourrois-je oppoſer....

DIDON.

Tu crains ces vains obſtacles,
Credule ; & ſatisfait pour des projets ſi grands,
D'avoir de ta grandeur les Deſtins pour garants,
Tu veux donc, immolant ta flame à leur caprice,
De mes jours & des tiens leur faire un ſacrifice,
Et croire aveuglement, en me manquant de foy,
Quelque Dieu que les Grecs ont ſéduit contre toy ?
Veux-tu que tes malheurs nous faſſent voir Ænée

Esclave des Destins & Monarque en idée,
Sacrifier ses jours au desir tant vanté
De donner des Heros à la Posterité,
Et faire son bonheur, à la mercy de l'onde,
Du chimerique espoir d'être maître du Monde?
Si de quelque bonheur le Ciel flate tes vœux,
Ingrat, attirons-en tout l'effet sur nos feux;
Partage dans ces lieux, le forçant d'y souscrire,
Ton bonheur avec moy, comme moy mon Empire,
Et ne vas point commettre à la rigueur des flots,
Tes Pénates, tes jours, ma vie, & mon repos.
Si ta Didon en pleurs ne peut forcer ton ame
A soumettre à l'hymen....

ÆNE'E.

Et le puis-je, Madame;
Que puis-je en sa faveur, quand la rigueur des Dieux
Presse l'instant fatal de nos tristes adieux?
A ce mot la douleur qui s'offre à vôtre vûë,
Vous peut être un témoin de l'ennuy qui me tuë:
Malgré de si beaux feux, un rigoureux devoir
Me prive pour jamais de l'espoir de vous voir;
Ma mort seule à mes maux peut donner du remede,
A de si rudes coups toute ma vertu cede.
Je mourray du regret d'avoir pû vous trahir;
L'horreur m'en fait frémir, mais il faut obeïr;
L'espoir de voir l'Hymen nous unir l'un & l'autre,
Flateroit vainement ma douleur & la vôtre.
Un Ordre Souverain me dérobe à vos yeux.

DIDON.

Non, Traître, tu ne fus jamais du sang des Dieux;
Pour se mêler au tien, la source en est trop pure;
Ta vanité, Perfide, en soutien l'imposture;
Mais si malgré Didon qui tâche à t'arrêter,
Tu te fais un plaisir du soin de la quitter,
De voir couler les pleurs d'une Reine affligée,

Traître, crains la fureur d'une Amante outragée;
Mon pouvoir, dans ces murs, a dequoy me flater,
Je puis....Ne force point ma douleur d'éclater,
Cruel, ne deviens point à toy-même contraire,
Ton cœur peut d'un ſoupir deſarmer ma colere;
Laiſſe-moy conſulter l'amour que j'ay pour toy;
Ne ſouffre pas, Ingrat, qu'en me manquant de foy,
L'ardeur de t'en punir ait pour moy quelques charmes,
Ma vangeance à mes yeux couteroit trop de larmes.

ÆNE'E.

Si mes jours vous ſont chers, ne me contraignez plus
D'oppoſer à vos feux ma gloire & mes refus;
Ne ſouffrez pas qu'un cœur que le Deſtin entraîne,
En mépriſant les Dieux, ſe charge de leur haine,
Madame, leur courroux à mes douleurs égal,
Rendroit à vôtre amour nôtre hymen trop fatal:
Immolez au malheur dont ma flame eſt ſuivie,
Vôtre reſſentiment, comme je fais ma vie.
Ma flame ne ſçauroit y ſonger ſans trembler;
Mais enfin quelque ennuy qui nous doive accabler,
Quelque affreux deſeſpoir que le vôtre me cauſe,
Quelques ſeveres loix que tant d'amour m'impoſe,
Tout ce qu'a de douceurs l'offre de vôtre main,
Eſt un bonheur pour moy dont je me flate en vain.
La rigueur de mon ſort me défend d'y prétendre,
Madame, il faut partir, je ne m'en puis défendre,
Mon cœur juſqu'à la mort ſçaura me reprocher...

DIDON.

Hé bien, puis que de moy rien ne te peut toucher,
Perfide, ſouviens-toy que Didon mépriſée
Peut trouver dans ſes murs juſqu'à ta perte aiſée;
Du ſang de tes Troyens faire rougir nos eaux;
Mettre en cendre, d'un mot, à tes yeux, tes Vaiſſeaux;
Réduire dans ce cœur, où je n'ay plus de place,
Ton orgüeil impuiſſant, au beſoin de ma grace;

Aux yeux de tout mon Peuple, & de toute ma Cour,
Punir ta Perfidie, & vanger mon amour;
Mettre, malgré le Sort, ton espoir, tes Oracles,
Entre le Tibre & toy, d'invincibles obstacles;
Et malgré tous les Dieux armez en ta faveur,
Disposer de tes jours au défaut de ton cœur.
Aprés m'avoir vanté les Loix que tu t'imposes,
Trahis-moy, si tu peux; & me fuis, si tu l'oses.

ÆNE'E *l'arrêtant.*

Madame, demeurez.

DIDON.

Que je demeure, Ingrat!
Veux-tu de ma douleur un plus funeste éclat?
Est-il pour l'augmenter quelque nouvel outrage,
Dont ta bouche & ton cœur m'ayent reservé l'image,
Crois-tu pouvoir plus loin porter mon desespoir,
Ingrat! tu n'auras plus le plaisir de le voir.

ÆNE'E *l'arrêtant encore.*

Non, Madame, arrêtez, & jugez mieux d'une ame
Sensible à vos ennuis, & sensible à sa flame:
Mon cœur, de tant de pleurs, doit arrêter le cours;
S'il a tant resisté, c'est qu'il craint pour vos jours:
Cet hymen sur le Trône, où vôtre amour me place,
Vous va livrer aux coups du Sort qui me menace;
Et peut-être, à mes yeux, les Dieux mal obeïs,
Me puniront en vous, de les avoir trahis
Je frémis de l'horreur qu'un tel objet me donne:
Mais puis que ces périls n'ont rien qui vous étonne,
Tant d'amour, je l'avouë, & si peu merité,
Triomphe de l'effort dont je m'étois flâté:
Contre le cœur d'Ænée, avecque tant de charmes,
Vous n'avez pas besoin du secours de vos larmes,
Madame; il vous adore, & fidelle à sa foy,
C'est de son amour seul qu'il veut prendre la loy.
Didon, avec le Sort, peut entrer en balance,

Oüy, vos pleurs ont forcé mon devoir au ſilence,
Madame, & vôtre amour preſt à me couronner,
En demande une preuve, il faut vous la donner.
Pour ceder au devoir dont la Loy vous irrite,
Trop d'amour en ſecret pour vous me ſollicite,
Et je n'aſpire plus qu'à ſoumettre ce cœur.
Aux loix de nôtre hymen.

DIDON.

De nôtre hymen, Seigneur,
Ce m'eſt de vôtre amour une preuve aſſez ample.
Qu'on faſſe préparer le Palais & le Temple,
Qu'on en change le deüil en pompeux appareil;
Je veux que mes Sujets, avec un ſoin pareil,
Signalant à nos yeux leur reſpect & leur zele,
Rendent de ce grand jour la memoire éternelle;
Je veux de tant d'éclat ſoutenir mon ardeur,
Que rien n'en ait jamais égalé la ſplendeur,
Et qu'un ſi grand hymen force la Deſtinée
A reſpecter les noms de Didon & d'Ænée.
Va, Barſine, Et vous, Prince, inſtruiſez nos Troyens
Du projet glorieux de vos feux & des miens;
Et venez. ſur l'eſpoir que mon amour vous donne,
Recevoir, à leurs yeux, ma main & ma Couronne.

SCENE III.

ÆNE'E *ſeul.*

IL eſt temps que mon cœur mette ſa flame au jour,
Mes efforts ont en vain combatu tant d'amour;
Des ſcrupules ſi vains n'ont plus rien qui m'arréte.

SCENE IV.

ÆNE'E, ACHATE.

ACHATE.

NOstre Flote à partir, Seigneur, est toute prête;
Et nos Troyens épars, rassemblez dans nos Bords,
En recevant vôtre ordre, ont fait voir leurs transports:
Le Vent même à nos vœux s'étant rendu propice,
Semble de ce dessein vouloir être complice;
Et nous pourrons dans peu nous éloigner sans bruit;
A la faveur du vent, des flots, & de la nuit.

ÆNE'E.

Qu'en ma faveur les vents & les flots se declarent;
Que tous les Dieux garans du sort qu'ils me préparent,
Attachent mon bonheur à la loy de partir,
Achate, mon amour n'y sçauroit consentir.
Je viens de voir la Reyne, & mes yeux dans ses larmes
Ont avec tant d'amour vû tant de nouveaux charmes,
Que mon cœur attendry, n'a pû luy témoigner
Que la douleur d'avoir voulu m'en éloigner.
Tant d'éclat....

ACHATE.

Est-ce là ce que la Destinée
Promet aux Phrygiens de la vertu d'Ænée?

ÆNE'E

En vain vous m'opposez ma gloire & mon devoir:
Non, Prince, cet effort n'est point en mon pouvoir,
J'abandonne à l'Amour le soin de ma conduite;
Le trépas de Didon suivroit de prés ma fuite;
Ses soûpirs & ses pleurs ne m'ont que trop instruit
De l'état où pour moy son amour l'a réduit:

Aussi pour meriter une flame si pure,
L'effort de mon amour sur le sien se mesure,
Mon bras, de son Estat, veut devenir l'appuy;
Je demeure en Affrique, & l'épouse aujourd'huy.

ACHATE.

Vous, l'épousez, Seigneur ? Ce dernier coup de foudre
Ne vous laisse plus rien contre nous à résoudre.
Mon zele n'a que trop vainement combatu
Un amour dont l'éclat soüille tant de vertu;
Cet amour qui détruit toute nôtre esperance,
Sur un hymen conclu me condamne au silence?
Hé bien, soyez l'appuy d'un Trône prest à choir,
Immolez à Didon vos jours & nôtre espoir,
Fermez, fermez les yeux sur les restes de Troye:
Mais si le Sort nous rend témoins de vôtre joye,
Si cet hymen s'acheve aux yeux des Phrygiens,
Leurs bras armez contre eux, à l'exemple des miens,
Prés de vanger sur eux un hymen qui les trompe,
En pourront à vos yeux ensanglanter la pompe.
Ces Heros destinez à de si grands projets....

ÆNE'E.

Epargnez à mes yeux ces funestes objets;
Je me charge du soin de la grandeur de Troye,
Prince, ne mêlez point d'amertume à ma joye;
Secondez ma valeur, sans condamner mon choix;
Et si le Sort enfin reserve à nos exploits
Un empire absolu sur la Terre & sur l'Onde,
Commençons par Carthage à triompher du Monde,
Qu'importe quel Climat porte nos premiers fers,
Si mon sang doit un jour asservir l'Univers?
Et s'il peut sous nos loix ranger la Terre entiere,
Que la conqueste en soit un peu moins réguliere?
Epargnez ma douleur, Achate, & vôtre sang;
Partagez en ces lieux ma puissance & mon rang;

Portez à nos Troyens cette grande nouvelle,
Et ménagez pour moy leur courage & leur zele.

SCENE V.

ACHATE *seul.*

O Dieux! sur luy mes soins ne font qu'un vain effort;
Et contre sa vertu son amour est trop fort.
Instruisons les Troyens du sort qui les menace,
Offrons-les à ses yeux pleins d'une noble audace;
Et prévenant sa perte, & le courroux des Dieux,
Empêchons cet hymen, ou mourrons à ses yeux.

Fin du second Acte.



DOM PASQUIN D'AVALOS.

SECOND INTERMEDE.



ACTEURS.

DOM PASQUIN D'AVALOS.

DOM LOPE, Amant de Lucie.

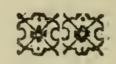
LUCIE.

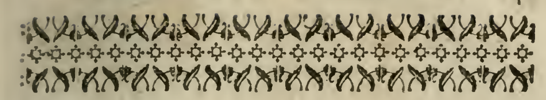
MARINE, Suivante de Lucie.

GUSMAN, Valet de D. Pasquin.

PICARD, Laquais de Lucie.

La Scene est à Burgos,





DOM PASQUIN D'AVALOS.

SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, MARINE.

LUCIE.

Me dis-tu vray, Marine ?

MARINE.

On a vû dans Burgos
Vôtre Epoux prétendu, Dom Pasquin d'Avalos,
Luy même.

LUCIE.

Ah ! c'est pour moy la plus cruelle atteinte...;

MARINE.

Le tems nous est trop cher pour l'employer en plainte,
Il n'est que ce moyen pour vous en garantir.
Si vous aimez Dom Lope, il y faut consentir.

LUCIE.

Mais tu ſçais que mon Oncle, en perdant la lumiere,
A ces conditions, me fit ſon heritiere;
Que par ſon Teſtament il m'en fit une loy,
Qu'avec ce Dom Paſquin il engagea ma foy;
Et encor qu'il ne fût Neveu que de ſa Femme,
Cet Oncle qui l'aimoit, tout preſt à rendre l'ame,
A ſa ſucceſſion l'appellant des premiers,
De nous deux, en mourant, fit ſes ſeuls heritiers,
Pourvû (ſes volontez ont engagé la nôtre)
Que l'hymen dans ſix mois nous joindroit l'un à l'autre.

MARINE.

J'ay vû le Teſtament, qui dit même qu'au cas
Que l'un des deux mourût, ou qu'il ne voulût pas
Se marier, le bien retourneroit à l'autre:
Mais n'en déplaiſe au Mort, Dom Lope ſera vôtre;
Et malgré Dom Paſquin, je prétens aujourd'huy
Vous conſerver ce bien, ſans vous donner à luy.
Nôtre adreſſe ſera d'un bon ſuccés ſuivie.

LUCIE.

Si tu romps cet hymen, je te devray la vie.

MARINE.

Voyez, ce vieux fou d'Oncle avoit bien du bon ſens:
C'eſt bien à faire aux Morts à geſner les Vivans.

LUCIE.

Ce bien me demeurant, mon Pere....

MARINE.

Vôtre Pere
Eſt aux champs pour ſix jours tout au moins?

LUCIE.

Je l'eſpere.

MARINE.

Il ne l'a jamais vû?

LUCIE.

Jamais !

MARINE.

Cela suffit :
Observez seulement ce que je vous ay dit.

LUCIE.

Dom Lope pourra-t'il ?....

MARINE.

J'engage ma parole,
Q'avec ce Dom Pasquin il joûra bien son rôlle.
Il a couru d'abord sçavoir s'il est icy ;
Il est au desespoir....Mais enfin le voicy :
Depuis cette nouvelle, il n'est-pas connoissable.

SCENE II.

LUCIE, MARINE, D. LOPE.

D. LOPE.

MAdame, mon malheur n'est que trop veritable ;
A force de chercher, j'ay trouvé mon Rival,
Il est proche d'icy descendu de Cheval :
C'est un Homme à berner ; & si nôtre artifice,
De cet Amant brutal ne vous fait pas justice,
Je mourray du regret de le voir vôtre Epoux.

LUCIE.

Le verrons-nous bien-tôt ceans, qu'en croyez-vous ?

D. LOPE.

Sans doute. Je l'ay vû dans son Hôtellerie ;
Il a changé d'habit méme dans l'Ecurie,
De crainte, disoit-il, de tarder trop longtemps ;
Et je crois que bien-tôt vous le verrez ceans.

MARINE.

Travestissez-vous donc, & faites diligence,
Et laissez tout le soin du reste à ma prudence.

D. LOPE.

Madame, pourez-vous approuver nos efforts?
Les seconder?

MARINE.

Allez, j'en répons corps pour corps;
Dépêchez.

SCENE III.

MARINE, LUCIE.

MARINE.

QUant à vous, pour vous voir satisfaite,
Aujourd'huy, s'il vous plaist, vous serez ma Soubrette.
Puis qu'à me seconder vôtre amour se résout,
Je feray la Maîtresse, & me charge de tout.
Je vais joüer, Madame, un gaillart personnage:
Mais quoy, pour vous servir, je ferois davantage.
Je vais à vôtre nom recevoir Dom Pasquin:
Ne nous connoissant point, à moins qu'être Devin....

LUCIE.

C'est beaucoup hazarder, Marine, & j'appréhende....

SCENE

SCENE IV.

MARINE, LUCIE, PICARD.

PICARD.

DOm Pasquin d'Avalos, Madame, vous demande.

MARINE.

Instruisez ce Laquais; & puis que le voicy,
Allez le recevoir, & l'amenez icy.

SCENE V.

MARINE *seule.*

DOnnons à nos attraits un peu plus d'étalage;
Dedans ma poche icy j'ay tout mon équipage;
S'ajustant & se mirant.
Cela va bien. Je crois, avec un peu de soin,
Que je pourrois passer pour Marquise au besoin.
Et mes Mouches? J'allois les oublier, je jure:
Sans les Mouches, je dis nargue de la parure,
C'est la clef du bel air; & sans Mouches jamais
La plus rare Beauté n'offre d'attraits complets.
Je l'entens, commençons....

SCENE VI.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

MARINE.

QUoy, mon bonheur m'envoye
Dom Pasquin d'Avalos, mon Epoux ? Quelle joye !
Elle l'embrasse.

D. PASQUIN.

C'est faire connoissance assez commodement :
C'est bien fait, faisons-nous credit du compliment,
Et m'accordez encor ces deux baisers sans honte,
Sur nôtre hymen futur ; je vous en tiendray compte.
Vos regards ont surpris toute mon amitié ;
Vos yeux.... Je vous croyois plus laide de moitié,
Dieu me damne ; & quelqu'un m'a voulu faire entendre....

MARINE.

Il est toûjours des Gens....

D. PASQUIN.

Ce sont des Gens à pendre,
D'un Fauteüil que voila, je veux me régaler.
Si vous en voulez un, vous sçavez bien parler.
Soyez-vous ; Contons-nous quelque chose pour rire ;
Jazez ; Voyons un peu ce que vous sçavez dire,
Et si vôtre cerveau, comme il se voit souvent,
A travers de ce chef n'auroit point pris d'évent.

MARINE.

A me voir prés de vous, je trouve trop de joye,
Pour negliger un bien que mon bonheur m'envoye.

Pour moy vôtre entretien a des charmes trop doux,
Qu'il m'ennuyoit, Monſieur, de me voir loin de vous ;
Et que ſi j'avois pû dans mon impatience
Accorder ma tendreſſe avec la bienſeance,
Le chagrin que j'en ay vous euſt été connu ;
L'amour que j'ay pour vous vous auroit prévenu ;
J'euſſe été dans Tolede ; & pour me ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Guſman, je crois, par bleu, qu'elle pourra me plaire ;
Je ſuis fort ſatisfait de ce commencement.

Tirant une Tabatiere fort groſſe, & prenant du Tabac.

MARINE.

Vous prenez du Tabac, Monſieur, abondamment,
Et vôtre Tabatiere eſt en fort grand volume.

D PASQUIN.

Je n'en prens preſque plus, je m'en deſacoûtume ;
Et quoy qu'il ſoit aſſez en credit à la Cour,
Je ne la fais remplir que quatre fois par jour.
Si cela vous déplaiſt....

MARINE.

Moy, Monſieur, vous contraindre !
Ah c'eſt ce que de moy vous ne devez pas craindre ;
De vôtre volonté je me fais un Arreſt ;
Tout me charme de vous, Monſieur, & tout m'en plaît,
Et vous m'êtes ſi cher, que pour vous ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Elle a, parbleu, trouvé le ſecret de me plaire ;
Et depuis un moment que je m'en ſens charmé,
D'hymen, plus que jamais, je me trouve affamé.
Quand épouſerons-nous ?

MARINE.

Quoy que l'on en ordonne.
Pas ſi-tôt que mon cœur le voudroit.

D. PASQUIN.

La Friponne !

Ce sera dés demain. Las de vous voir languir,
Je veux guerir le mal que je vous fais souffrir.

MARINE.

Helas ! qu'à mon amour cette esperance est chere !
Marine, promptement cours avertir mon Pere.
Qu'il aura de plaisir de nous sçavoir icy.

D. PASQUIN *prenant du Tabac.*

Le bon Homme est-il vieux ?

Il prend du Tabac dans toute la Scene par intervale.

MARINE.

Eh....

D. PASQUIN.

Bon. Coussy-coussy.
Est-il riche en bon sens ?

MARINE.

Eh....

D. PASQUIN

C'est quelque pécore.
A-t'il force Ducats ?

MARINE.

On le croit riche encore.

D. PASQUIN.

Vous êtes Fille unique ?

MARINE.

Il n'a que moy d'Enfans,

D. PASQUIN.

N'a-t'il point de Procés ?

MARINE.

Depuis plus de dix ans
Il n'en a plus.

D. PASQUIN

Tant-mieux. Est-il chargé de dettes ?

MARINE.

Non.

D. PASQUIN..

Le Beaupere étant tel que vous me le faites,
Il faut par un Contrat bien ſigné de ſa part,
Qu'il s'oblige à mourir dans ſix mois au plûs-tard.
J'ay beſoin dans ce temps d'une certaine ſomme....

MARINE.

On pourra ſans ſa mort . .

D. PASQUIN.

Mais voicy le bon Homme.

SCENE VII.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE *vêtu en Vieillard.*

DOm Paſquin d'Avalos, Marine, eſt arrivé.
L'embraſſant. Mon Gendre!

D. PASQUIN.

Doucement.

D. LOPE *luy heurte rudement la tête, feignant de l'embraſſer.* Soyez le bien trouvé.

D. PASQUIN.

Ah le maudit Vieillard, qui vient par ſes careſſes,
De ſa tête de Bœuf, mettre la mienne en pieces!

D. LOPE.

Mon bonheur à mon zele a cauſé ce tranſport.

D. PASQUIN.

Tout mon crane confus me rend à demy mort.

D. LOPE.

Qu'il eſt jeune & galant! ſa mine eſt ſans ſeconde.

D. PASQUIN.

Le bon Homme pourtant ſçait aſſez bien ſon monde,

D. LOPE *feignant de le caresser, le jouffletté.*

Ma Fille, qu'il est frais!

D. PASQUIN:

Ah le traître!

MARINE.

Comment?

D. PASQUIN.

J'en ay pour quatre dents, mon Ange, assurément.

D. LOPE.

Le plaisir que je sens de voir....

D. PASQUIN.

Veux-tu te taire,
Ou t'ôter de mes yeux, Gendricide Beaupere?

D. LOPE.

Puis que je vous déplais, & qu'il vous faut laisser,
Pour la derniere fois je veux vous embrasser.

D. PASQUIN

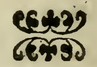
Trop fort, trop fort, vous dis-je Il m'enfonce une côte,
Je joüeray des coûteaux, morbleu, si l'on ne l'ôte.
De sa vie aujourd'huy je ne vous répons pas,
S'il se montre à mes yeux plus prés que de vingt pas.

D. LOPE.

Je fuis l'emportement où ce courroux m'expose,
Et vais pour vôtre hymen disposer chaque chose:
C'est pour vous appaiser un secret dont je vais....

D. PASQUIN.

Allez vous faire pendre, & nous laissez en paix.



SCENE VIII.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

POur peu qu'en careſſant vous teniez du Beaupere,
La Belle, nous pourrons ne nous approcher guere:
Le vieux Reiſtre, morbleu, m'a diſloqué les dents,

MARINE.

C'eſt ſa façon, Monſieur, de careſſer les Gens:
Mais daignez l'excuſer en ma faveur. Il penſe....

D. PASQUIN.

Qu'il ne ſe montre plus, ou je romps l'alliance.

MARINE.

J'ay le ſang tout glacé, de vous voir en courroux.

D. PASQUIN.

Pour vous remettre un peu, je m'approche de vous;
Car je me ſens pour vous un certain fonds de tendre....

MARINE.

Pourquoy ſi vous m'aimez, m'avoir fait tant attendre?
Car vous m'aviez promis de venir dans un mois,
Et depuis, cependant, il s'en eſt paſſé trois.

D. PASQUIN.

Je vous l'avois promis! Quand?

MARINE.

Lors que j'eus la joye
De vous voir dans mes bras.

D. PASQUIN.

Moy!

MARINE.

Que faut-il qu'on croye

De vôtre étonnement ? A-t'il l'esprit blessé ?
Quoy, la derniere fois que je vous embrassay....

D. PASQUIN.
Vous m'avez embrassé ? Vous ?

MARINE.
Moy-même.

D. PASQUIN.
En idée,

MARINE.
Avec trop de raison j'en suis persuadée.

D. PASQUIN.
Gusman.

GUSMAN.
Plaist-il, Monsieur ?

D. PASQUIN.
Je crois en verité
Que la future Epouse a le timbre gâté.
Je ne vous vis jamais.

MARINE.
Vous ne m'avez point vûë ?

D. PASQUIN.
Non, ma foy.

MARINE.
Quoy, jamais ?

D. PASQUIN.
Non, la peste me tuë.

MARINE.
Quoy, vous ne vinstes pas de Tolede une nuit ?
Et vous ne fûtes pas dans ma Chambre introduit,
Disant que dans Burgos vous aviez eu querelle ?
Qu'ayant blessé quelqu'un de blessure mortelle,
Vous cherchiez un azile, & vouliez quelque temps?...

D. PASQUIN.
Je gage qu'elle fait des Vers, ou des Romans ?
Et qui m'introduisit chez vous ?

MARINE.

Ce fut Marine.

D. PASQUIN.

Toy ?

LUCIE.

Vrayment oüy, Monſieur, moy-même.

D. PASQUIN.

La Coquine ?

LUCIE.

J'en eus ſix bons Ducats, il m'en ſouvient fort bien.
Pour ce qui ſe paſſa, je ne vous en dis rien.

D. PASQUIN.

Comment? ſe paſſa-t'il entre nous quelque choſe ?

MARINE.

Pourquoy s'en étonner, ſi vous en fûtes cauſe ?
Suffit que vous devez en être ſatisfait.

D. PASQUIN.

Mais que ſe paſſa-t'il enfin ? Venons au fait.

MARINE.

Le fourbe ! Il feint, je croy, de ne me pas entendre ;
De vos empreſſemens je ne pûs me défendre :
Vous me fûtes trop cher, pour vous refuſer rien ;
Et ſeûre d'un hymen....

LUCIE.

Ne le ſçait-il pas bien ?
Monſieur eſt honnête Homme, il vous tiendra parole.

MARINE.

C'eſt, dedans mon malheur, tout ce qui me conſole.

LUCIE.

Il vous épouſera, ne vous alarmez plus.

D. PASQUIN.

Ma foy, j'en interjette appel comme d'abus.
Ecoutez. Si quelqu'un, inſtruit de mon abſence,
Sur l'eſpoir d'un hymen vous a fait quelque avance,
Il peut vous épouſer, comme il vous l'a promis ;

Pour moy, je ſois pendu, ſi jamais je vous vis.
Puis que vôtre caquet, & le Ciel par ſa grace,
D'un maſque de Belier ont preſervé ma face,
Je fais vœu de laiſſer mon amour au filet,
Je retourne à Tolede, & ſuis vôtre Valet.

MARINE *l'arrêtant.*

M'abandonner, le Traître ! Helas ! que dois-je faire?
Que dira-t'on de moy ?

D. PASQUIN.

Que vous ne valez guére.
Vous trouverez quelqu'un plus traitable que moy;
Pour lequel vôtre honneur ſera de bon aloy,
Qui ſe tiendra content du plaiſir de vous plaire.

MARINE.

En l'état où je ſuis ? Cela ſe peut-il faire ?

D. PASQUIN.

Comment, en quel état ?

MARINE.

Quoy, groſſe de trois mois ;
Comment puis-je prétendre à faire un autre chois ?
Comment puis-je eſperer que quelqu'un ſe marie...;

D. PASQUIN.

Groſſe ? Parbleu, cecy paſſe la raillerie.

MARINE.

Tous mes Parens pourront, ſur le moindre ſoupçon...;

D. PASQUIN.

Je veux être pendu, ſi c'eſt de ma façon;
Et je vous dis cecy, la peſte me confonde,
De la meilleure foy qui fut jamais au Monde.

MARINE.

Vôtre feinte eſt aſſez facile à penétrer;
De la ſucceſſion vous voulez me fruſtrer;
Et vous croyez, traitant ce que je dis de conte,
Vous aſſurer ce bien, en publiant ma honte.
Voilà de quel ſuccés vous flatez vôtre eſpoir,

Vieux Singe : Mais enfin c'eſt ce qu'il faudra voir.

D. PASQUIN.

Il faudra, compulſant la Minute & la Groſſe,
Voir ſi le Teſtament dit que vous ſerez groſſe:
En ce cas j'auray tott ; mais je crois autrement.
Que vous n'en caſſerez, ma foy, que d'une dent.

MARINE.

Enfin je le voy bien ; vous ne voulez plus, lâche,
M'epouſer à preſent.

D. PASQUIN.

Moy ? non pas que je ſçache.

MARINE.

Hé bien, puis qu'aujourd'huy vous me pouſſez à bout,
Je vais trouver mon Pere, & luy vais dire tout,
Implorer ſes bontez, luy confeſſer ma faute,
Me jetter à ſes pieds, juſqu'à ce qu'on m'en ôte.
En ſuite, nous verrons par ſon reſſentiment,
Si vous vous moquerez des Gens impunément.

SCENE IX.

D. PASQUIN, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

Elle a le Diable au Corps avec ſa groſſeſſe.

LUCIE.

Le deſeſpoir, Monſieur, où je voy ma Maîtreſſe,
Va cauſer un éclat, qui pour elle & pour vous.

D. PASQUIN.

Que veux-tu ?

LUCIE.

Mais l'ayant abusée, entre nous,

Vous êtes obligé, Monsieur, en conscience,
A l'épouser.

D. PASQUIN.

Enfin je perdray patience.
Quoy, tu peux soûtenir qu'avec elle une nuit...

LUCIE.

Oüy, vous vinstes ceans avec Gusman sans bruit;
Un peu devant le jour Gusman vous fit descendre,
De peur qu'en vous cherchant, quelqu'un ne pût vous prendre.
Vous partîtes. Pourquoy faire tant l'étonné?
Voyez, semble-t'il pas que je l'ay deviné,
Ou que la chose soit une histoire inventée?

D. PASQUIN.

Hé bien, fut-il jamais Gueuse plus effrontée?

LUCIE.

Tel Maître, tel Valet, dit-on avec raison;
Car Gusman cependant en bas dans la Maison...

D. PASQUIN.

Il étoit prés de toy?

LUCIE.

Nous fîmes connoissance.

D. PASQUIN.

Il fit le doucereux, sans doute?

LUCIE.

En apparence.

D. PASQUIN.

Vous étiez tous deux seuls?

LUCIE.

Nous étions en repos.

D. PASQUIN.

Il t'en voulut conter?

LUCIE.

Nous en dîmes deux mots.

D. PASQUIN.

Vous causâtes long-temps ?

LUCIE.

Quand il faut qu'on attende.

D. PASQUIN.

Il voulut badiner ?

LUCIE.

Vrayment, belle demande !

D. PASQUIN.

Et le Drôle....

LUCIE.

Il faisoit assez le radoucy.

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle en a pour ses neuf mois aussi.

LUCIE.

Je ne m'y fiay pas.

D. PASQUIN.

En deux mots, comme en mille,
Je répons à cela, sans m'échauffer la bile,
Que tout ce que tu dis, sont des contes pour moy.
Que si jamais je vis ta Maîtresse, ny toy ;
Si pour moy sa beauté fut jamais au pillage ;
Si jamais dans Burgos je fis d'autre voyage,
Je veux, pour t'en jurer par le plus grand serment,
Estre, aprés mon trépas, damné comme un Sergent.
Allons faire brider nos Chevaux, & qu'en suite.

LUCIE.

Quoy, vous croyiez ainsi, Monsieur, en être quitte ?
Vrayment il s'en faut bien. On vous va regaler,
Et vous, allez trouver, Monsieur, à qui parler.

Elle rentre, & ferme une porte aux verroux.

SCENE X.

D. PASQUIN, GUSMAN.

GUSMAN.

NOus voila pris, Monſieur, il faut changer de gamme.
Pourquoy ne vouloir pas en faire vôtre Femme ?

D. PASQUIN.

L'épouſer ?

GUSMAN.

Il y va de trente mille écus ;
Et j'en vois qui, pour moins, voudroient être Cocus.

D. PASQUIN

Pour un peu plus de bien, veux-tu que l'on me nõme....

GUSMAN.

Ceux qui le ſont pour rien, le vont-ils dire à Rome ?

D. PASQUIN.

Sçais-tu, quand je t'ay pris, toy qui veux babiller,
Que j'ay pris un Valet, non pas un Conſeiller ?

GUSMAN.

Conſeiller, ou Valet, dûſſay-je vous déplaire,
Monſieur, ſur ce ſujet, je ne ſçautois me taire ;
Nous ſommes enfermez, on nous tient à ſouhait,
Et vous êtes venu vous prendre au trébuchet.

D. PASQUIN.

Il a parbleu raiſon. Que la peſte & la rage
Puiſſe crever le Mort qui fit le mariage !
Je ne comprens plus rien, ma foy, dans tout cecy ;
Mais de force, ou de gré, je veux ſortir d'icy ;
Je veux être allongé de dix pieds, ſi l'envie
Me prend de me pourvoir de Femme de ma vie.
Mettons la Porte à bas, je veux dans mon couroux....

Il heurte rudement à la Porte.

SCENE XI.

D. PASQUIN, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE *en Vieillard.*
TOut doucement, Monsieur, je vais parler à vous.
D. PASQUIN.
M'enfermer aux verroux. Parbleu, je vous admire,
Serviteur. Jazez seul, je n'ay rien à vous dire.
D. LOPE *l'arrêtant.*
Un mot. Il faut avant qu'enfiler le degré....
D. PASQUIN.
Que faut-il grand Papa d'un fruit prématuré ?
D. LOPE.
M'écouter. Sçavez-vous, Monsieur, comme on me nomme ?
D. PASQUIN.
A peu prés.
D. LOPE.
Sçavez-vous que je suis Gentilhomme ?
D. PASQUIN.
Sçavez-vous que je suis déja las d'écouter ?
Venons au fait.
D. LOPE.
Avant que de faire éclater
L'affront que vôtre amour a fait à ma Famille....
D. PASQUIN.
Vous venez me parler d'épouser vôtre Fille ?
Mettant la main sur la garde de son épée.
Par la mort ! Si quelqu'un est assez effronté
Pour m'en parler jamais....

D. LOPE.

Vous êtes emporté !

D. PASQUIN.

Le vieux Penart, qui joint à son ton pacifique,
Pour me faire Cocu sa vieille Rhétorique !
Qu'on ne m'en parle plus, ou je suis résolu....

D. LOPE.

Je vois que ma douleur, Monsieur vous a déplû ;
Et je croy, vous voyant faire le Diable à quatre,
Que vôtre humeur guerriere aimera mieux se battre.
Voyons si nous pourons vous voir changer de ton.

Tirant l'épée.

D. PASQUIN.

Malpeste, voicy bien une autre Chanson.

GUSMAN *à D. Pasquin bas.*

Vous vous perdez, Monsieur !

D. PASQUIN.

Que veux-tu que je fasse ?
O le mutin Vieillard ! Tout mon sang qui se glace....

D. LOPE *le pressant.*

Dégainez, dégainez, c'est trop de temps perdu.

D. PASQUIN.

Je ne me suis jamais marié, ny battu,
Et ne veux essayer ny de l'un, ny de l'autre.
Beaupere, accommodons mon affaire & la vôtre.

D. LOPE

Quel accommodement, quand ma confusion....

D. PASQUIN.

Ecoutez, je renonce à la succession :
Vous pourez, à ce prix, rencontrer plus d'un Gendre.

D. LOPE.

Non, vous dégainerez, je n'y sçaurois entendre :
Pour trouver un Epoux, il luy faut plus de bien.

D PASQUIN.

Hé bien, je donne encor dix mille écus du mien,

Et m'y vais obliger à l'instant pour vous plaire.
Par un Acte passé pardevant tel Notaire.
Qu'il vous plaira choisir,

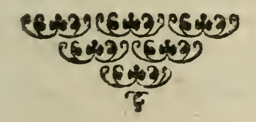
D. LOPE.

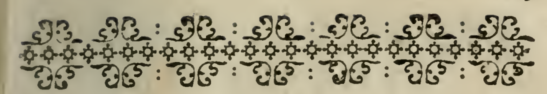
Hé bien, j'en suis d'accord ;
Quoy que l'affront soit grand, je me fais cet effort ;
Vous ne meritez pas d'entrer en ma famille.
Allons, signer cet Acte, & tout dire à ma fille.

D. PASQUIN.

Faut-il devant ma mort, en partangeant mon bien,
Faire mon heritier, un Fils qui ne m'est rien ?
Oüy, puis que je n'ay point icy d'autre ressource,
Garantissons le front aux dépens de la bource ;
Il faut, dit-on, choisir le moindre de deux maux.
Allons. Toy, cependant fais brider nos Chevaux.

Fin du second Intermede.





L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E. *TRAGEDIE.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÆNE'E *seul.*



E' bien, que leur rigueur s'arme pour mon ſupplice ;
Venez, que tout mon ſang offert à leur caprice,
Laiſſe un exemple illuſtre à la Poſterité,
Et des malheurs d'Ænée, & de leur cruauté :
Mais je le pers de vûë, & ma frayeur redouble,

SCENE II.

ÆNE'E, ACHATE.

ACHATE.

JE t'apperçois, Seigneur, d'où vous vient tant de trouble.

ÆNE'E.

Il faut que je me livre au caprice du Sort ;
Les Dieux & les Destins ont conspiré ma mort ;
Le Ciel, par un Arrest dont la rigueur éclate,
Met au prix de mon sang, l'espoir dont je me flate ;
Le Sort à nôtre hymen ne veut pas consentir :
Il faut perdre Didon, Achate, il faut partir,
Et je vais pour jamais me charger de sa haine,

ACHATE.

Seigneur, par quel bonheur....

ÆNE'E.

Prest d'entrer chez la Reine,
Pour me voir de sa main couronné dans ces lieux,
L'ombre d'Anchise mort s'est offerte à mes yeux ;
Ses yeux étincelans, joints à son air severe,
Ne m'ont qu'à peine en luy laissé connoître un Pere !
Et mon trouble à l'aspect de cet Ombre en fureur,
A passé sans effort, de mes yeux, dans mon cœur.
Tandis que je l'observe, à pas lents il s'avance ;
Puis d'un ton plein d'effroy rompant ce long silence ;
Fuis, Ingrat, m'a-t'il dit ; l'objet de tes amours
Ne te peut couronner qu'aux dépens de tes jours :
Ton ardeur se peut voir de ton hymen suivie ;
Mais il t'en doit coûter & la gloire & la vie ;
Et l'ordre que de moy tu reçois en ces lieux,

Eſt le dernier effet de la bonté des Dieux.
Il n'ajoûte à ces mots, en m'impoſant ſilence,
Que l'effort menaçant d'un regard qu'il me lance ;
Il me fuit, & ſa fuite, & mes ſens interdits
Ne me laiſſent rien voir que le trouble où je ſuis.

ACHATE.

Ah ! ne hazardons plus une tête ſi chere ?
Partons, Seigneur, cedez aux volontez d'un Pere ;
Vôtre amour pour Didon n'a que trop balancé,
Voyez de quel deſtin vous étes menacé.

ÆNE'E.

Ah ! ſi le deſeſpoir dont ma flâme eſt ſuivie,
Pouvoit, en la quittant, finir avec ma vie,
Mes yeux accoûtumez à voir de prés la mort,
Achate, pourroient bien la braver ſans effort :
Mais je me voy forcé, par une loy cruelle,
A reſpecter des jours que j'abhorre ſans elle ;
Et la rigueur des Dieux m'ôte la liberté
De laver dans mon ſang mon infidelité ;
Leur cruauté rendra mon malheur ſans exemple.
Helas ! Didon m'attend pour la conduire au Temple ;
Ses Soldats à l'envy rangez ſous leurs Drapeaux,
En ont ſemé l'abord de feux & de flambeaux ;
Le Peuple a ſes tranſports mêle des cris de joye,
D'unir par cet hymen Carthage au ſort de Troye ;
Mon bonheur fait icy le public entretien ;
Le Palais retentit de ſon nom & du mien ;
Et dans le méme inſtant que Didon s'y prépare,
Achate, pour jamais, le Deſtin m'en ſépare.
Un tel coup va trouver ſa raiſon ſans effort ;
L'amour qu'elle a pour moy, me répond de ſa mort,
Et ſa fureur ſçaura m'en faire une victime.

ACHATE.

Les Dieux veulent de vous un effort magnanime ;
Et ſans vous attendrir par la peur de ſa mort,

Repoſez-vous ſur eux, Seigneur, de tout ſon ſort :
Ne perdons plus de temps, puis que la Deſtinée,
Dans ces derniers momens, a mis le ſort d'Ænée.
Vous oppoſerez-vous aux volontez des Dieux ?

ÆNE'E.

Non, je voy comme vous, qu'il faut quitter ces lieux :
Mais dans le triſte état où ma flâme eſt réduite,
Sans hazarder vos jours, puis-je cacher ma fuite ?
Ce bruit, malgré nos ſoins, s'eſt déja répandu.

ACHATE.

Puis que c'eſt un Arreſt que les Dieux ont rendu,
Les Deſtins qui vous ont ſauvé des feux de Troye,
Du Tibre, ſur les flots, vous ouvriront la voye :
Nous pouvons tout braver avec un tel ſecours.

ÆNE'E.

Hé bien, Achate, allons leur immoler mes jours ;
Fuyons, puis que le Sort trahit mon eſpérance ...

ACHATE.

Hiarbe vient à nous, évitons ſa préſence.

SCENE III.

ÆNE'E, HIARBE, ACHATE.

HIARBE.

Je vous cherchois, Seigneur.

ÆNE'E.

Daignez me diſpenſer,
Seigneur, un ſoin preſſant me force à vous laiſſer ;
Je dois aux ſoins de Troye un ſi fameux exemple....

HIARBE.

Je ſçais que tout eſt preſt pour vôtre hymen au Tẽple ;
Qu'oppoſant des ſermens aux feux de tant de Rois,

La Reine ſur vous ſeul a fait tomber ſon choix ;
Que pour vous ſon amour a vaincu les ſcrupules
Dont elle a combatu des Amans trop crédules ;
Que ſa joye & ſes feux n'ont que trop éclaté :
Mais ſi le bruit qui court ne m'a point trop flaté ,
Vôtre cœur peu ſenſible aux bontez de la Reine ,
Ne voit dans ſes tranſports qu'un amour qui vous gêne ,
Ne trouve dans Didon qu'un objet méprisé.

ÆNE'E

Ah ! ſi vous l'avez crû , ſoyez deſabusé.
Le Ciel ne vit jamais d'ardeur ſi violente ;
Je l'adore , Seigneur , cette Reine charmante ;
Contre un objet ſi cher , ny le temps , ny la mort ,
Ne ſçauroient faire agir qu'un impuiſſant effort ;
Toûjours , Seigneur , toûjours mon ame poſſedée
De ce qu'offre à mes ſens une ſi chere idée ,
Malgré ce que m'ordonne un rigoureux devoir....

HIARBE.

Cependant vous partiez.

ÆNE'E.

Ah ! c'eſt mon deſeſpoir.
Seigneur , je vous l'ay dit , & vous le dis encore ,
Didon m'aime , & ſa flâme a paru , je l'adore ;
Son amour à ſa main me permet d'aſpirer :
Cependant pour jamais il faut m'en ſéparer ,
Sans vouloir penétrer le ſecret qui me chaſſe.
Profitez , s'il ſe peut , icy de ma diſgrace ;
Et lors que je m'immole au bonheur de vos jours ,
Prêtez-moy , pour la fuïr , Seigneur , vôtre ſecours.
Vous avez des Vaiſſeaux dans le Port de Carthage ;
Vous ſeul pouvez troubler la fuite où je m'engage ;
Aux tranſports de Didon préparez vôtre cœur ;
Ne mettez point, Seigneur, d'obſtacle à mon malheur ;
Et quoy que vous donniez à l'ardeur de luy plaire ,

Surprenez son amour, sans servir sa colere:
Du malheur qui me suit, le cours interrompu,
Armeroit les Destins contre vôtre vertu;
L'effort qui flateroit cette Reine éperduë,
Attireroit sur vous la peine qui m'est dûë;
Ou quelque espoir enfin qui pût flater vos vœux,
Ma presence seroit trop fatale à vos feux.

HIARBE.

Venez, partez, Seigneur, je me charge du reste;
Vôtre retardement vous peut être funeste.

ACHATE.

O Dieux! Didon paroît, Seigneur, & je prévois....

ÆNE'E.

Que je la voye au moins pour la derniere fois.

ACHATE.

Il n'est plus temps, Seigneur, & nôtre destinée....

ÆNE'E.

Hé bien, fuyons. Adieu, Princesse infortunée.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE, PHILON.

DIDON.

ENfin voicy l'instant si cher à mon amour;
Nos feux vont à jamis signaler ce grand jour;
Cet hymen met ma flâme à couvert des allarmes;
Mon bonheur, il est vray, m'a coûté bien des larmes:
Mais quand à nôtre amour tout nous force à ceder,
Les pleurs ont des appas que l'on peut hazarder;
Il est doux quelquefois de voir par leur usage,
Jusqu'où va le pouvoir d'une ardeur qu'on partage;
Et malgré la fierté qui s'oppose à leur cours,

De

De devoir ſon bonheur à ce tendre ſecours.
Quelque ennuy qui les verſe, on trouve mille charmes
Dans la douceur de voir à travers de nos larmes
Juſques au fonds d'un cœur ſenſible à nos douleurs,
Le trouble d'un Amant attendry par nos pleurs.

BARSINE.

Ces pleurs vous ont rendu la tendreſſe d'Ænée,
Malgré ce que ſon bras doit à ſa deſtinée :
Vôtre amour....

DIDON.

Oüy, depuis qu'un Frere trop cruel
Au ſein de mon Epoux porta le coup mortel,
Ce Prince trop charmant a fait ſeul dans mon ame
Renaître les tranſports de ma premiere flame ;
Et dans les mouvemens qui regnent dans mon cœur ;
Je reconnois l'éclat de ma premiere ardeur ;
Rien n'égale mes feux, que mon impatience ;
Ce cœur que tant d'amour a trouvé ſans défence,
Ne reſpire qu'aprés le moment bienheureux
Qui doit le couronner, & nous unir tous deux.
La gloire où par ce choix je me vois deſtinée...
C'eſt trop la differer ; Philon, cherchez Ænée ;
Nous devons l'un & l'autre, aux ſoins de nous unir,
Ces momens que je pers à m'en entretenir,
Et mon amour m'en fait en ſecret un reproche.
Dites-luy que l'inſtant de ſon bonheur approche,
Philon rentre.
Et que dedans l'eſpoir d'en hâter le moment,
Ma tendreſſe ſe plaint de ſon retardement.

BARSINE.

Des ordres du Deſtin ſon ame combattuë,
A ſuſpendu long-temps ſa flâme irréſoluë :
Vos ennuis m'en faiſoient redouter le ſuccés,
Vos plaintes s'entendoient par tout dans ce Palais.
Ce front, dont les attraits charment tant de Monarques,

Du plus grand deſeſpoir portoit toutes les marques.
Ah ! ſi dans ſes refus juſqu'au bout obſtiné,
Ce Heros à ſon ſort ſe fût abandonné,
Ou que rien en ces lieux n'eût prévenu ſa fuite,
A quoy vôtre douleur eût-elle été réduite ?

DIDON.

A vanger ſur mon ſang ma honte & ma douleur ;
A mourir de ma main. As-tu jugé ce cœur
Capable de ſurvivre à tant d'ignominie ?
Elle luy montre un Poignard.
Regarde le ſecours dont je m'étois munie.

BARSINE.

Dieux !

DIDON.

Si malgré mes pleurs, ma flâme, & mes bienfaits
Le Deſtin l'eût réduit à trahir mes ſouhaits,
Dans l'aveugle fureur dont j'étois agitée,
Par l'effort de ce fer, ma mort précipitée ...

BARSINE.

Ce funeſte deſſein me fait frémir d'horreur !

DIDON.

Barſine, ſes remords m'ont rendu tout ſon cœur.
Seûre d'un tel Epoux, je me ſuis réſoluë
A garder ce témoin, pour l'offrir à ſa vûë,
Afin que ce Heros, abſolu dans ma Cour,
Par un tel deſeſpoir, juge de mon amour.
Je ne puis refuſer, dans l'eſpoir qui m'anime,
Le genereux oubly que je dois à ſon crime ;
Mon amour raſſuré par l'offre de ſa foy,
S'applaudit de l'effort que le ſien fait pour moy.
Un Heros dont la gloire a fait la deſtinée....
Mais quoy ! Philon ſitôt de retour ſans Ænée ?
Le trouble où je le vois, allarme mon amour.
Quel motif peut ſans luy hâter vôtre retour ?

SCENE V.

DIDON, BARSINE, PHILON.

PHILON.

MAdame. ..

DIDON.

Quoy ? parlez.

PHILON.

Je tremble à vous le dire.

DIDON.

Oseroit-on troubler le bonheur où j'aspire ?
Que fait Ænée enfin ? l'avez-vous averty....

PHILON.

Madame, il est party.

DIDON.

Barsine ! il est party !
Dieux ! à mon desespoir ce Perfide me livre,
Et si prest d'un Hymen... Qu'on s'apprête à le suivre.
Oüy, je veux voir, portant le feu dans ses Vaisseaux,
A la mercy des vents, ses cendres sur les eaux.
Ce n'est que dans son sang que mon ame abatuë
Peut trouver du remede à l'ennuy qui me tuë :
Il me fuit ! & l'orgüeil de ce cœur endurcy
A pû...Qu'on cherche Hiarbe, & qu'on l'ameine icy.
Le Ciel seroit-il sourd à des plaintes si justes ?
Quoy, vous l'avez souffert, Dieux cruels, Dieux injustes,
Vous fûtes les témoins des sermens qu'on m'a faits,
Vous avez vû trahir ma flâme & mes bienfaits,
Et vous n'avez point fait, vous en rendant les maîtres,
De nos flots entr'ouverts, des tombeaux à ces Traîtres?

Un Parjure odieux que j'ay trop bien ſervy,
Fier de l'impunité dont ſon crime eſt ſuivy,
Se rit de ſes ſermens, tandis que le Tonnerre,
D'un murmure impuiſſant, épouvante la Terre?
Ah! qu'attendre des Dieux en ces extrêmitez?
Mes ennuis ſont des maux que j'ay bien méritez:
Mes yeux n'ont-ils pas dû, quoy qu'il fît pour me plaire,
De ſes feintes ardeurs penétrer le myſtere?
Ses ſoupirs languiſſans m'en avoient aſſez dit;
Je devois m'aſſurer du Traître qui me fuit,
Immoler ſes Troyens & ſa Flotte à ma rage;
Du Tibre pour jamais luy fermer le paſſage;
Et malgré le bonheur qu'il s'y croit préparé,
Faire mentir ces Dieux qui l'en ont aſſuré.
Voilà ce qu'il falloit oppoſer à ſa fuite.
Barſine, tu le vois, le Barbare me quitte:
Ny l'offre de ma main, ny la peur de ma mort,
N'ont fait pour l'arrêter, qu'un inutile effort.
Aprés avoir offert au Traître qui me laiſſe,
Ma Couronne, mon cœur, mon hymen, ma tendreſſe,
Il aime mieux ſe voir, en me manquant de foy,
A la mercy des flots, que regner avec moy:
L'excés de mon amour que ce mépris accable,
Ne me laiſſe rien voir qui luy ſoit comparable.
Vains & foibles appas, dont l'éclat tant vanté
A ſçû de tant d'eſpoir ſoutenir ma fierté;
Et vous que j'appellois, prévoyant tant de larmes,
Pour plaire à cet Ingrat, au ſecours de mes charmes;
* Ornemens précieux, au milieu de ma Cour;
Vos efforts impuiſſans ont trahy mon amour;
Allez, de vôtre éclat, dans l'eſpoir qui me reſte,
J'abhorre pour jamais l'uſage trop funeſte,
Et ne ſçaurois le voir dans mon reſſentiment,
Que comme une Victime à mon emportement.

* *Elle arrache & jette ſes perles & ſes diamans.*

BARSINE.

Madame....

DIDON.

Conçois-tu que c'eſt luy qui m'outrage,
Aprés avoir ſauvé les Troyens du naufrage?
Helas! aprés l'avoir ſi tendrement chery,
Non, Barſine, un Rocher en ſeroit attendry;
Pour cet Amant ſans foy, ma mort ſeule a des charmes.

BARSINE.

Vos pleurs pour un Ingrat....

DIDON.

Laiſſe couler mes larmes:
Quelque effort dont le Ciel ſeconde mes ſouhaits,
Rien ne peut reparer la perte que je fais
Je le vois, & ton zele en ſecret en murmure,
Que je pleure un Ingrat, un Perfide, un Parjure,
Qu'en faveur de Didon l'Amour n'a pû toucher;
Mais avec tous ces noms, Barſine, il m'étoit cher.
Il a vû mes Sujets juſques dedans le Temple,
Signaler par leurs cris leur joye à mon exemple:
L'éclat dont mon amour prétendoit ſoûtenir
Le moment bienheureux qui devoit nous unir,
Mon ardeur à mon choix ſans relâche obſtinée,
Mes ſoûpits empreſſez, & dans l'inſtant qu'Æneé,
Pour être couronné, doit ſe rendre au Palais,
Le Barbare me quitte, & me fuit pour jamais?
Ah! ma rage à ce mot augmente avec mes larmes;
Contre un ſi rude coup ma raiſon n'a point d'armes;
Et dans l'accablement où me met aujourd'huy...
Hiarbe ne vient point, cours au devant de luy,
Barſine, mes ennuis ont beſoin de remede.

Barſine rentre.

La fureur, dans mon ame, à tant d'amour ſuccede!
Heureuſe, ſi mes ſoins l'ayant privé du jour....

SCENE VI.

DIDON, HIARBE.

DIDON.

VEnez, Seigneur, venez signaler vôtre amour :
On me fuit, on me hait, on brave ma vangeance ;
Seigneur, il faut du sang pour laver cette offence ;
Ma honte jusqu'à vous, aura sans doute été ;
Pour vous être inconnuë, elle a trop éclaté :
Du Traître qui me fuits, faites vôtre conquête ;
Je vous offre ma main, si vous m'offrez sa tête.
Pour vous assujettir & mon cœur & mon rang,
Montrez-vous à mes yeux tout couvert de son sang ;
Je suis à vous, Seigneur, si l'ardeur qui vous guide
Peut me faire un present du cœur de ce Perfide,
Ce cœur, ce lâche cœur, percé de mille coups....

HIARBE.

Il est assez puny par ce qu'il pert en vous,
Madame, & la froideur d'un Amant qui vous quitte,
Ne veut pas que vos pleurs soient le prix de sa fuite.
Sans ceder aux transports de ce cœur agité,
De vos mépris, Madame, armez vôtre fierté ;
Que vôtre fermeté serve à jamais d'exemple.
Le Peuple vous attend pour vôtre hymen au Temple ;
Souffrez que vôtre cœur laisse agir en ce jour
Le soin de vôtre gloire au défaut de l'Amour ;
Que mon sort, dont le Ciel vous a rendu l'Arbitre,
Vous donnant un Epoux, m'en reserve le titre,
Madame ; & que mon feu, malgré ce grand éclat,
Tâche à porter vôtre ame à l'oubly d'un Ingrat.

DIDON.

Ah ! d'un pareil effort mon cœur est-il le maître ?

Lâche ! indigne des feux que mes yeux ont fait naître,
Est-ce là le secours qu'on prête à ma douleur ?
Me refuser le bras, quand on m'offre le cœur !

HIARBE.

Songez, Madame....

DIDON.

O Dieux ! qui m'avez condamnée
A donner tant de pleurs à la perte d'Ænée ;
Si jusqu'aux bords du Tibre il peut être conduit,
Qu'au dernier des malheurs son orgüeil soit réduit ;
Que ce Fleuve qui doit voir ses ondes captives,
Du sang de tous les siens voye teindre ses rives ;
Que la mort de ce Traître égale mes tourmens,
Et qu'il n'ait pour tombeau que des sables mouvans ;
Que la Posterité que mon sort doit surprendre,
Puisse voir naître un jour un Héros de ma cendre ;
Dont la valeur funeste à l'orgüeil des Romains,
Dans des fleuves de sang répandu par ses mains ...
Mais quelle indigne ardeur m'agite & me transporte,
Alors que ma main peut se vanger d'autre sorte ?
Mettons avec éclat mon desespoir au jour.

S'éloignant d'Hiarbe, & prenant son Poignard.

Voicy dequoy vanger & punir tant d'amour ;
Ce Ministre est trop seûr, pour en chercher un autre.

à Hiarbe.

Vous, qu'inspiroit l'ardeur d'unir mon sort au vôtre,
Si mêmes vœux encor échauffent vôtre sein,
Lâche, recevez-en l'exemple de ma main.

HIARBE *la soûtenant.*

Dieux !

SCENE VII.

DIDON, HIARBE, BARSINE, PHILON.

HIARBE.

Barsine, l'éclat où sa fureur aspire....

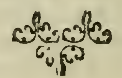
BARSINE.

Madame ses ennuis....

HIARBE.

Juste Ciel! elle expire,
Et son emportement s'est en vain observé.
Dieux! à quel desespoir m'avez-vous reservé?

FIN.



LE
SEMBLABLE
A SOY-MESME.
TROISIE'ME INTERMEDE.



ACTEURS.

LE BAILLY DU VILLAGE.

THIBAUT, Collecteur des Tailles de Village.

PERRINE, sa Femme.

LUCIE, Niéce de Thibaut.

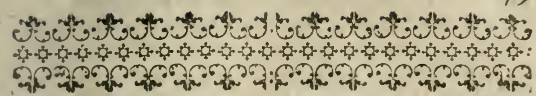
CLEANTE, Amant de Lucie.

LA BRIE, Valet de Cleante.

MATHURIN, Valet du Bailly.

CATO, Servante de Thibaut.

La Scene est dans un Village proche du Mans.



LE SEMBLABLE A SOY-MESME.

TROISIE'ME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA BRIE.

LA BRIE *sortant d'un côté du Theâtre.*

Je m'en vais retrouver mon Maître, & je prévoy. ..

CLEANTE *sortant de l'autre.*

Pourquoy me laisser seul, quand j'ay besoin de toy ?
Que ne m'as tu suivy ?

LA BRIE.

Quand j'ay vû ce Village,
Vous sçachant résolu de loger au Sauvage ;
Mon Cheval étant las, je vous suivois de loin,
Sûr de vous y trouver, quand il seroit besoin :
Outre qu'en arrivant en ce Lieu de plaisance,
Quoy que nouveau venu, j'ay trouvé connoissance,

Qui me menant d'abord au prochain Cabaret,
M'a fait goûter *gratis* du blanc & du Clairet.

CLEANTE.

Je le croy. Ce Vilage est fertile en Canailles.

LA BRIE.

Canailles ? C'est pourtant le Collecteur des Tailles.

CLEANTE:

D'où le connois-tu donc ? Est-il de tes Parens ?

LA BRIE.

Non Il m'a vû Laquais chez un Elû du Mans ;
Il y venoit souvent. Le Maître & la Maîtresse
Ne se lassoient jamais de luy faire caresse ;
Enfin ils le traitoient comme un de leurs Amis ;
Mais il ne venoit point sans Coq-d'Inde au Logis,
Il m'a prié de Nôce, & j'y veux faire rage ;
Il doit donner sa Niéce au Bailly du Village.

CLEANTE.

Je le sçais, & c'est-là d'où vient mon desespoir.

LA BRIE.

Comment donc ?

CLEANTE.

Je ne suis icy que pour la voir ;
Je l'aime, cette Niéce, & je suis aimé d'elle.

LA BRIE.

Vous avez le goût fin ; elle est jeune, elle est belle,
D'où la connoissez-vous ? On dit qu'elle a du bien.

CLEANTE.

Son Pere étoit du Mans, & logeoit prés du mien :
Sa beauté dés ce temps me donna dans la vûë ;
J'aimay, je fus aimé ; mais la mort imprévûë
De son Pere, augmenta ma flâme & mon soucy.
Elle est depuis ce temps avec son Oncle icy,
Qui par un choix fatal au feu qui nous engage,
Est si fort entêté du Bailly du Village,
Et croit que cet Hymen est si bien assorty,

Qu'il veut le préferer à tout autre Party.
Sa Femme en ma faveur depuis peu prévenuë,
Souffre que quelquefois, quand la nuit est venuë,
J'entretienne sa Niéce, & me fait esperer
De rompre cet Hymen.

LA BRIE.

Je cesse d'ignorer
Où vous couriez sans moy, les soirs bride abatuë.

CLEANTE.

Je cherchois du remede à l'ennuy qui me tuë.

LA BRIE.

Mais la Femme & la Niéce ...

CLEANTE.

Elles m'ont fait sçavoir,
Qu'il falloit en ce lieu me rendre pour les voir.
Apprenons, s'il se peut, ce que l'on veut me dire.

LA BRIE.

Je vois le Collecteur, Monsieur.

CLEANTE.

Je me retire.
M'a-t'il vû ?

LA BRIE.

Peut-on voir à travers de mon Corps ?

CLEANTE.

Tâchons d'entrer chez luy, tandis qu'il est dehors.

SCENE II.

THIBAUT, PERRINE.

THIBAUT.

TE taiseras-tu point ? Peste de la pécore.

PERRINE.

Tiens, mon pauvre Thibaut, je te le dis encore,
Ce Monſieur le Bailly n'eſt point ce qu'il nous faut
Pour ta Niéce. Vois-tu, c'eſt un Aſne, un Nigaut,
Qui Juge ſans ſçavoir; qui pour cinq ſols d'épice,
Trahiroit....

THIBAUT.

Chut. Portez reſpect à la Juſtice,
Ne parlez de ces gens que la main au Bonnet:
Puis que je l'ay promis, je te le dis tout net,
Il ſera ſon Mary.

PERRINE.

La voila bien chanceuſe.

THIBAUT.

Que luy manque-t'il donc, Madame la Cauſeuſe?
N'eſt-il pas Avocat, eh beſte? L'on croiroit....

PERRINE

On dit que pour cent francs nôtre Aſne le ſeroit.

THIBAUT.

Encore?

PERRINE.

L'autre jour, preſſé ſur une affaire
Qu'avoit Simon Martin avec le grand Compere,
Il mit, ſans la ſçavoir, leurs Sacs de deux côtez;
Et prit, pour la juger, un Cornet & trois Dez,
Diſant que ſur le champ il bailleroit Sentence.
A la premiere raffle il ameny je penſe
Dix pour le Demandeur, & puis en même tems
Dix pour le Défendeur. Hors de Cour, ſans dépens,
Dit-il. Ne voilà pas bien juger une Cauſe?

THIBAUT.

Enfin juſqu'à demain il faudra qu'elle cauſe.
Tout ce que tu dis-là, ma Femme, eſt bon & beau;
Mais du Vin répandu ne vaut pas de bonne Eau.
Je croy que ta raiſon vaut bien mieux que la mienne,

Mais puis que je le veux, il n'eſt raiſon qui tienne.

PERRINE.

Tien, quand on ſeroit preſt à me couper le cou,
Je veux malgré tes dents, en jazer tout mon ſou.
Ce Galant morfondu, la ſemaine derniere,
Diſoit que pour la Nôce il attendoit ſon Frere,
Qui doit être un Magot.

THIBAUT.

Pourquoy?

PERRINE.

Ce bel Oiſeau,
Luy reſſemble, dit-il, comme deux goutes d'eau:
Sans doute, comme luy, c'eſt quelque barbe-ſale,
Quand il faut épouſer, le voilà qui détale;
Et ſe moquant de nous toûjours de pis en pis,
Il dit qu'il faut devant, qu'il s'en aille à Paris.
Il nous a dit adieu Mais je ſuis bien laſſée....

THIBAUT.

Il en enrage aſſez; mais la choſe eſt preſſée,
Depuis que j'ons touché dans la main l'autre jour,
Il te feroit pitié, parlant de ſon amour;
Car, vois-tu, là-deſſus, il jaze comme un Livre:
Il dit que ſans ma Niéce il ne ſçauroit plus vivre.
Il conſomme, dit-il, tout ſon temps à gémir;
Paſſe les nuits ſans boire, & les jours ſans dormir;
Il en eſt ſi troublé, qu'il n'eſt pas connoiſſable;
Il n'a plus de repos qu'au lit, ou bien à table;
Il ſoûpire toûjours; Enfin, ſi nan l'en croit,
Ses yeux varſont plus d'eau. que ſa bouche n'en boit.

PERRINE.

Reviendra-t'il bien-tôt?

THIBAUT.

Les Poulaillers de Maine
Le rammanront, dit-il, la Semaine prochaine.
Je vais boire avec luy, s'il eſt encor icy,
Le Vin de l'Etrier.

PERRINE.

Moy, j'entre.

THIBAUT.

Ah le voicy.

SCENE III.

THIBAUT, LE BAILLY MATHURIN.

THIBAUT.

Je vous allois chercher.

LE BAILLY.

Cette peine m'honore.

THIBAUT.

Vous n'êtes pas party ?

LE BAILLY.

Vous voyez ; Pas encore ;
Mais me voilà tout prest à partir de ces lieux :
Je viens chez mes Parens de faire mes adieux,
Il faut toûjours garder quelque mesure honnête...;
Mathurin, eh ?

MATHURIN.

Monsieur.

LE BAILLY.

Qu'on me scelle ma Bête.

Mathurin rentre.

Hé bien, comment vous va, Monsieur le Collecteur ?

THIBAUT.

Pour vous servir, Monsieur le Bailly, de bon cœur.

LE BAILLY.

Couvrez-vous.

THIBAUT *faiſant la reverence & tournant ſon Chapeau.*

Je ſçavons....

LE BAILLY.

Reformez vôtre ſtile.
Couvrez-vous.

THIBAUT *faiſant la reverence.*

J'ons....

LE BAILLY.

Couvrez vôtre cerveau debile;
Vous dit-on, & changez en termes plus polis
Cette fluidité de termes mal conſtruits.

THIBAUT.

Je parlons le patois que nan parle au Village.

LE BAILLY.

Vous verray-je toûjours, fier d'un jargon ſauvage,
De deux toiſes de long tirer un pied de Veau,
Rire au nez en parlant, tourner vôtre chapeau,
N'avoir qu'un air beneſt pour toute contenance,
Et coudre une ſottiſe à chaque reverence?
Si Vieillard & Griſon vous ne vous corrigez....

THIBAUT.

Ecoutez, je parlons tout comme vous jugez,
A nôtre fantaiſie.

LE BAILLY

Enfin, quoy qu'il arrive,
Il n'en rabatra rien, c'eſt perdre ſa leſſive.
Ne voulant pas partir, ſans vous avoir parlé
De mon Frere....

THIBAUT.

Ah s'il vient, il ſera régalé;
Il logera chez nous, & je veux qu'à ſon aiſe....

LE BAILLY.

Parbleu, c'eſt m'obliger.

THIBAUT.

Mais....

LE BAILLY.

Quoy ?

THIBAUT.

Ne vous déplaise ;
Afin qu'il soit reçû, nous faisant cet honneur,
Selon vôtre merite, & suivant son humeur,
Pour voir à le servir comme il faut qu'on en use,
Dites-moy, s'il vous plaist (je vous demande excuse)
Quel Homme est-ce, à peu prés ?

LE BAILLY.

C'est un Original.
Il est Marchand de Toille, & demeure à Laval ;
Il veut être à la Nôce, & même hier j'eus nouvelle...

THIBAUT.

Son nom ?

LE BAILLY.

Monsieur Vilain.

THIBAUT.

D'âge....

LE BAILLY.

Il en a dans l'aîle.
Quant au reste, écoutez franchement, entre nous,
C'est un Rustre, un Lourdaut, à peu prés comme vous.

THIBAUT.

On m'avoit, pourtant dit, Monsieur, qu'il vous resséble,

LE BAILLY.

Oüy, du visage, à moins que de nous voir ensemble,
Pour faire de nous deux un bon discernement,
A moins que d'observer nos traits également,
On s'y trõpe, & souvent on nous prend l'un pour l'autre.

THIBAUT.

J'entens bien, c'est qu'il a de mon air & du vôtre.

LE BAILLY

Ecoutez. Ces discours n'auront jamais de fin :
Voilá vôtre Logis, & voilà mon chemin,
Compere, & nous n'avons qu'un mot à dire ensemble.
Mon Frere doit venir, je l'aime, il me ressemble ;
Il logera chez vous jusques á mon retour.
A Paris pour huit jours, je m'en vais faire un tour,
Nous songerons aprés à nôtre mariage :
Cependant je vous suis serviteur.

THIBAUT.

Bon voyage.
Boirons-je point un coup ? Il seroit bon besoin.

LE BAILLY.

Et morbleu détalez, l'Abbreuvoir n'est pas loin.

SCENE IV.

LE BAILLY *seul.*

ENfin j'en suis défait ; & suivant mon idée...

SCENE V.

LE BAILLY, MATHURIN.

MATHURIN.

VOstre bête, Monsieur, est scellée & bridée.

LE BAILLY.

Il faut à ce Valet confier mon secret ;
Il est bien ingénu, pour étre fort discret :
Mais quoy, j'en ay besoin. Ecoute, il faut te taire,

Entens-tu ? Parle donc ? Le Cheval !

MATHURIN.

Comment faire ?
Aussi quand je me tais, Monsieur, je ne dis mot.

LE BAILLY.

Le Valet d'un Bailly peut-il être si sot ?
C'est-à-dire qu'il faut ne parler à personne.
De cecy.

MATHURIN *se couvrant.*

J'entens bien ; Vôtre raison est bonne.

LE BAILLY.

Tu sçais bien que j'ay dit à mes meilleurs Amis,
Que j'allois pour huit jours faire un tour à Paris ;
Qu'aujourd'huy je partois, & qu'en cet équipage
J'ay déja fait deux fois tout le tour du Village.

MATHURIN.

Hier je vous en oüis, m'est avis marmoter.

LE BAILLY.

Je voulois que l'on crût que j'allois m'absenter ;
Mais je me mocquois d'eux.

MATHURIN.

Pargué le tour est drôle.

LE BAILLY.

Je veux, avant la nuit, joüer un autre rôle.
J'ay dit de plus icy qu'un mien Frere venoit,
Pour être à nôtre Nôce, & qu'il me ressembloit.

MATHURIN.

Oüy.

LE BAILLY.

Que je l'attendois icy sur sa parole.

MATHURIN.

Oüy.

LE BAILLY.

Je n'en eus jamais.

MATHURIN.

Pargué, le tour est drôle.

LE BAILLY.

Je prétens sous le nom de ce Frere, aujourd'huy,
Et voir le Collecteur, & demeurer chez luy ;
Et sans que le Lourdaut s'en doute, ny s'en lasse,
Voir, sous un autre habit, chez luy ce qui se passe.

MATHURIN.

Qu'en avez vous affaire ? Avec cet attirail....

LE BAILLY.

Il m'importe beaucoup d'en sçavoir le détail.
Je suis prest d'épouser sa Niéce, & je soupçonne
Certain Drôle de voir trop souvent la Friponne.
Depuis huit ou dix jours je me suis apperçû
Qu'il sortoit sur le soir du Logis : Je l'ay vû,
Le nez dans un Manteau, doucement disparoître ;
Sans avoir jusqu'icy jamais pû le connoître ;
Et je veux, pour me voir guery de ce soupçon,
Leur joüer de ce tour.

MATHURIN

Testégué, qu'il est bon !
Vous avez vous tout seul, plus d'esprit en partage,
Que n'en avons morgué tous les Bœufs d'un Village.

LE BAILLY.

Je pourrois, negligeant d'en être convaincu,
Devenir.... Que sçait-on ?

MATHURIN.

Quoy, devenir ?

LE BAILLY.

Cocu.
De pareils Animaux trompent les plus habiles.

MATHURIN.

Vous Cocu dans un Bourg ? Bon dans ces grandes Villes,
Où tout le monde l'est.

LE BAILLY.

Enfin, par ce moyen
Je puis m'en éclaircir, ſans riſquer rien du mien.
Pour m'aller inſtaller chez cette tête dure,
Je vais me déboter, & changer de figure.
J'entens ſortir quelqu'un de chez le Collecteur;
C'eſt ſa Femme. Rentrons.

SCENE VI.

LA BRIE, PERRINE, CLEANTE.

CLEANTE.

Tout trahit nôtre ardeur.
Quoy donc, le Collecteur prétend toûjours combattre?

PERRINE.

Je vous l'ay déja dit, il n'en veut rien rabatre;
Et le Bailly, tout ſot & tout brutal qu'il eſt,
Pour s'en faire un Neveu, le contente & luy plaît.

CLEANTE.

Mais ſur quoy l'amitié qui les unit enſemble?
D'où vient qu'il l'aime tant?

PERRINE.

Parce qu'il luy reſſemble,
Chacun n'aime-t'il pas ſon ſemblable? Ecoutez.
Puis que j'agis pour vous....

CLEANTE.

Tant de difficultez,
Malgré vôtre faveur, allarment ma tendreſſe.
Mais enfin j'apperçois vôtre charmante Niéce.

SCENE VII.

LUCIE, PERRINE, CLEANTE, LA BRIE.

LUCIE.
Cleante eſt bien exact.

CLEANTE.
Moins exat qu'amoureux ;
Je viens ſçavoir de vous le deſtin de mes feux.

LUCIE.
Si ſur mes volontez je réglois ma conduite,
Cleante, de ces feux, l'hymen ſeroit la ſuite ;
Et mon cœur qui vous plaint, uniroit en ce jour
L'effort de ma tendreſſe, aux ſoins de vôtre amour.
Vous ſçavez que l'Epoux qu'on me force de prendre..?

PERRINE.
Pour l'être, le Bailly pourra long-temps attendre.
Il eſt allé, dit on, à Paris pour huit jours :
Et je ſçais un moyen de ſervir vos amours,
Tandis qu'il eſt abſent, qui pourra ce me ſemble...:
N'entens-je pas Thibaut qui vient icy ? Je tremble ;
C'eſt luy-même.

CLEANTE.
Que faire ?

LUCIE.
Où le cacher ? Il faut...:

PERRINE.
Entrez dans cette Chambre ; Et vous, montez là-haut.

Cleante ſe cache, & Lucie rentre dans une entrée.

SCENE VIII.

THIBAUT, PERRINE.

PERRINE.

QUas-tu, Thibaut? Viença, tu me ſembles tout triſte.

THIBAUT.

Je ſongeois qu'aujourd'huy, peut-être à l'improvîte,
Le Frere du Bailly pourroit venir.

PERRINE.

Hé bien,
Qu'eſt-ce que cela fait?

THIBAUT.

Eh cela ne fait rien:
Il logera ceans, je l'ay dit à ſon Frere.

PERRINE.

Eſt-il party?

THIBAUT.

Vrayment il eſt bien loin. J'eſpere
Qu'il ſe trouvera dans cette Chambre-là.

Montrant l'endroit où eſt caché Cleante.

Voyons en quel état elle eſt. Je veux...

PERRINE *l'arrêtant.*

Viença,

THIBAUT.

Pourquoy m'arrêter?

PERRINE.

J'ay quelque choſe à t'apprendre.

THIBAUT.

O morgué je n'ay pas le loiſir de l'entendre.

PERRINE *le careſſant.*

Eh, Thibaut, je t'en prie.

THIBAUT.

THIBAUT.

Elle est folle de moy.
Je veux voir cette Chambre, & puis je suis à toy.

PERRINE.

Tu la verras tantôt.

THIBAUT.

Pourquoy pas toute à l'heure ?

PERRINE.

Tout est perdu. Cato te veut parler, demeure.

SCENE IX.

PERRINE, CATO, THIBAUT.

CATO.

Le Frere du Bailly vient d'arriver là-bas ;
Il a voulu d'abord assommer Nicolas.
C'est le Bailly tout fait. Il s'est mis en colere,
Parce qu'on a, dit-il, laissé partir son Frere.

THIBAUT.

Je vais, pour l'appaiser, luy parler quelque temps.

PERRINE.

Va.

CATO.

Vous n'irez pas loin, je croy, car je l'entens.

SCENE X.

LE BAILLY, PERRINE, THIBAUT.

THIBAUT *le saluant.*

Ah, Monsieur.

LE BAILLY *déguisé.*

Enfin donc, Collecteur de misere,
Vous avez sottement laissé partir mon Frere,
Et sans considerer que sans égard aux frais,
Je viens, étant mandé, de Laval tout exprés;
Que sans envisager la peine que me donne
Le desir d'honorer cet hymen en personne....

THIBAUT.

Vôtre Frere a voulu partir. Si vous voulez....

LE BAILLY.

Mon Frere est un Cheval.

THIBAUT.

Que vous luy ressemblez!

PERRINE.

Si l'on n'étoit certain qu'il est party, je pense
Qu'on vous prendroit pour luy.

LE BAILLY.

Tréve de ressemblance.
Vous daubez le Prochain, la Belle; en niaisant.
Est-ce là la Moitié dont on luy fait présent?

THIBAUT.

C'est ma Femme.

LE BAILLY.

A vous seul? Sur ces seules œillades
Je croy que vôtre front a d'étranges aubades,
Compere, & vôtre honneur me semble en grand dãger,

THIBAUT.

Qu'y ferois-je?

LE BAILLY.

A propos, peut-on envisager,
Du Bailly mon cadet, l'Epouse prétenduë?

THIBAUT.

Ma Niéce? Oüy da Pourquoy n'est-elle descenduë?
Je m'en vais l'avertir.

LE BAILLY.

Je vous ſuy. Je prétens....

THIBAUT.

Hé bien, ſoit, je pourrons boire un coup tout d'un tems.

SCENE XI.

PERRINE *ſeule.*

PRofitons de ce temps, & ſoyons diligente.
Pendant qu'ils n'y ſont plus, faiſons ſortir Cleante.
St? Sortez.

SCENE XII.

PERRINE, CLEANTE.

PERRINE.

DU Bailly le Frere eſt arrivé:
Sans cela, là-dedans Thibaut vous eût trouvé.
Il y vouloit entrer; je n'en ſuis pas remiſe,
Et cette peur me fait craindre quelque ſurpriſe:
Un quart d'heure plus tard, tout étoit découvert.

SCENE XIII.

PERRINE, CLEANTE, LE BAILLY *dans une entrée.*

LE BAILLY.

CEpendant que Thibaut fait mettre le couvert,
Observons....Un Galand ! Il faut que je l'écoute.

PERRINE. *Il écoute, caché.*

Sans ce Magot, Thibaut vous eût trouvé sans doute ;
Il eût entré là, rien ne l'en eût empêché.
Quel vacarme il eût fait, s'il vous eût vû caché !

LE BAILLY *dans une entrée.*

Caché ?

PERRINE.

J'en tremble encor, je n'avois point d'excuse;

CLEANTE.

Le Frere du Bailly....

PERRINE.

Cependant qu'il l'amuse,
Afin de ménager quelque moment plus doux,
Sortez, & soyez seûr que je suis toute à vous,
Et qu'enfin il n'est rien que pour vous je n'essaye;

LE BAILLY *caché.*

Le Bois du Collecteur est de haute-fûtaye.

CLEANTE.

Par quel excés d'amour puis-je assez dignement
Reconnoître des soins....

PERRINE.

Tréve de compliment,

LE BAILLY.

Faisons du bruit, je veux empécher qu'il ne sorte.

THIBAUT.

Pargué, je vous en prie.

LE BAILLY.

Mais, peut-être, qu'aprés vous en ferez fâché ?

THIBAUT.

Point.

LE BAILLY.

Ceans vôtre Femme a son Galant caché.

THIBAUT.

Quoy, Perrine ?

LE BAILLY.

Oüy, Perrine.

THIBAUT.

Ah la double Traîtresse !
Me joüer à mon nez de ces tours de souplesse !
Elle pour qui j'aurois bouté ma main au feu !

LE BAILLY.

Le Drôle de ses feux, faisoit un tendre aveu :
De là je les voyois ; & même en ma présence
Ils se sont embrassez

THIBAUT.

Ah je pers patience.
Venez me le montrer, car je creve d'ennuy ;
Je veux faire aboyer tous nos Chiens aprés luy ;
Avant que de sortir, je veux qu'on l'accommode....

LE BAILLY.

Bon. Voilà bien dequoy ; Nan dit que c'est la mode.

THIBAUT.

Quand on n'a point d'honneur, je dis nargue des Gens.
Allons.

LE BAILLY.

Ah palsangué nous voilà bien dedans.

THIBAUT.

Acoutez, on ne rit jamais de sa vergogne ;
Quoy que *grosso modo*, j'allons droit en besogne.

LE BAILLY.

Je m'en ſoucîrois moins que de mon vieux Pourpoint ;
Nôtre honneur dépend-il des ceux qui n'en ont point ?

THIBAUT.

Montrez-le moy, vous dis-je, & puis laiſſez-moy faire.

LE BAILLY.

Ecoutez, il vaut mieux pour quelque temps ſe taire :
Vôtre Femme viendra pour le mettre dehors,
Cachons-nous, nous verrons leur joye & leurs tranſ-
ports ;
Et ce couple d'Amans que vous voulez confondre,
Eſtant pris ſur le fait, n'aura rien à répondre.
Il eſt là. *Luy montrant l'endroit où il eſt caché.*

THIBAUT.

C'eſt bien dit. *Les ecoutant de loin....*
Ma Femme, je l'entens. Mettons-nous dans ce coin.

SCENE DERNIERE.

PERRINE, LUCIE, THIBAUT, LE BAILLY *caché.*

PERRINE.

Cleante eſt encor là ; ce Magot en eſt cauſe.

LUCIE.

Le Frere du Bailly ?

PERRINE.

Luy-même.

THIBAUT *dans une entrée.*

Bouche cloſe.

PERRINE.

On avoit grand beſoin icy de ce Butort.

PERRINE.

J'entens quelqu'un, rentrez, & refermez la Porte.
Pour le mettre dehors, prenons mieux nôtre temps.

SCENE XIV.

LE BAILLY *seul.*

MAlpeste, qu'il est ceans de fines Gens !
Le Collecteur en tient, & je me persuade....
Luy diray je ? Oüi, morbleu, je veux qu'il ait l'aubade:
Je me fais un plaisir, de voir comme un Lourdaut
Apprend qu'à son insçû son honneur fait le saut.

SCENE XV.

THIBAUT, LE BAILLY.

THIBAUT.

QUe faites-vous là seul ? Venez songer à rire,
Ma Niéce....

LE BAILLY.

Auparavant j'ay deux mots à vous dire ;
Et comme je me vois presque vôtre Allié....

THIBAUT.

Çà, dequoy s'agit-il ?

LE BAILLY.

Vous êtes marié ?

THIBAUT.

Oüida, ma Femme aussi.

LE BAILLY.

Comme un Homme bien ſage,
Vous ſçavez quels chagrins ſuivent le Mariage ;
Que le front eſt ſujet à certains accidens....

THIBAUT.

J'entens bien Palſangué, nous voilà bien dedans.
Ne me voudroit-il point parler de nôtre Niéce? *à part.*
La Coquine, ſans doute, aura fait quelque piece.

LE BAILLY.

Mais quand cet accident nous arrive une fois,
Et qu'on voit de ſes yeux ſon front fertile en bois....

THIBAUT.

Bon. Voilà bien dequoy ; Nan dit que c'eſt la mode.

LE BAILLY.

Mais, s'il vous arrivoit, ſeriez-vous ſi commode ?

THIBAUT.

Je m'en ſoucîrois moins que de mon vieux Pourpoint :
Nôtre honneur dépend-il des ceux qui n'en ont point ?

LE BAILLY.

En effet, s'en fâcher, c'eſt être ridicule.

THIBAUT.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pourquoi ce préambule?

LE BAILLY.

Eh pour rien.

THIBAUT.

Oh cela ne ſe dit point pour rien.

LE BAILLY.

Pourquoy ? que ſçavez-vous ?

THIBAUT.

Morgué je le ſçais bien.
La raiſon ?

LE BAILLY.

Eh ce n'eſt qu'une galanterie ;
La voulez-vous ſçavoir ?

Le sot Homme que c'est !

LUCIE.

J'en demeure d'accord.
Sans le Bailly son Frere, à qui le sang le lie,
C'est un Original qui seroit sans Copie.

PERRINE *appellant Cleante.*

Cleante nous pouvons causer en liberté.

LE BAILLY *dans l'entrée.*

Hé bien, qu'en dites-vous ? Eh ?

THIBAUT *dans l'entrée.*

C'est la verité.
Ah morgué !

LE BAILLY.

Taisez-vous.

CLEANTE.

Le secours que vôtre ame
Se résout aujourd'huy de prêter à ma flame....

PERRINE.

Laissons les complimens, je vous l'ay déja dit :
Je vous aime, & je veux me contenter l'esprit.
Ainsi pour vous servir, & pour me satisfaire....

LE BAILLY *dans l'entrée.*

Compere, écoutez bien, leur marché se va faire :
Nous ne sommes pas loin de l'Heure du Berger.

PERRINE.

Je prétens, quand Thibaut en devroit enrager.

THIBAUT *dans l'entrée.*

La Traîtresse !

PERRINE.

Vous voir le Mary de ma Niéce.

THIBAUT,

Hem ?

LE BAILLY.

Parbleu, c'est à moy que le paquet s'adresse.

CLEANTE.

Vôtre cœur pourra-t'il ne la point démentir ?
Et sur un tel espoir pourrez-vous consentir...

LUCIE.

Oüy, tant que je seray de ma main la maîtresse,
Vous aurez tous mes vœux, & toute ma tendresse.

LE BAILLY.

J'en tiens.

CLEANTE.

Mais cet Epoux qui doit....

PERRINE.

C'est un trigaut ;
Ce mâtin de Bailly n'est point ce qu'il luy faut,
S'il l'épouse jamais, je veux devenir folle.

THIBAUT *dans l'entrée.*

Palsangué nôtre Niéce étoit en bonne Ecole.

LUCIE.

Mais comment l'empêcher, lors qu'il se croit certain....

PERRINE.

Voilà bien des façons. Donnez-moy vôtre main.
N'êtes-vous pas contant qu'elle soit vôtre Femme ?

CLEANTE.

J'en fais toute ma joye ; & si jamais ma flame....

PERRINE *leur prenant la main.*

Touchez-là. Vous voila mariez, autant vaut.

THIBAUT.

Je m'en vais me montrer, ne venez pas si-tôt.

CLEANTE.

Si de tant de bonheur mon ardeur est suivie ;
Cleante vous devra son bonheur & sa vie.

PERRINE.

De ce que je vous dis, tenez-vous assuré.

THIBAUT *se montrant.*

Fort-bien. Je n'auron plus que faire de Curé ;
Tu marîras, sans luy, fort-bien tout le Village,

LUCIE.

Mon Oncle.

CLEANTE.

Quel revers !

PERRINE.

Voicy gâte-ménage.

THIBAUT.

Si tu me fais chercher un Tricot là-dédans....

PERRINE.

Un Tricot! Hé pourquoy, puis qu'ils en ſont contens ?
Ils ſont bien mariez, ce n'eſt point raillerie,
Et je viens....

THIBAUT.

O morgué, moy, je les démarie.

PERRINE.

Tiens, ta Niéce, & Monſieur, ſe ſont donnez la foy ;
Il eſt bien Gentilhomme, & de plus a dequoy,
Et ſa Nobleſſe enfin merite qu'on l'exalte.

THIBAUT.

Tiens, quand il ſeroit Fils d'un Chevalier de Malte,
J'ay promis au Bailly qu'il ſeroit ſon Epoux :
Elle l'épouſera.

LE BAILLY *ſe montrant.*

Calmez ce grand courroux ;
De l'Epoux prétendu de la belle Lucie,
Je ſuis l'Original, & même la Copie.

LUCIE.

Vous êtes le Bailly ?

LE BAILLY.

Oüy, parbleu, je le ſuis.
Sous un nom emprunté j'étois dans ce Logis.
Je m'en étois douté, Coquette déniaiſée,
Que vôtre cœur étoit une conquête aiſée ;
Et pour vous obſerver, je m'étois traveſty :
Mais je n'en ſçais que trop, il peut chercher Party.

THIBAUT.

Non, vous l'épouserez tout-à-l'heure, & j'envoye....

LE BAILLY.

Doucement, s'il vous plaiſt, point de chaleur de foye;
On peut la marier, ſans croître mon ſoucy;
Monſieur en eſt content, & je le ſuis auſſi.
Sur un pareil marché, je ne mets point d'enchere;
Je retourne chez moy. Juſqu'au revoir, Compere.

PERRINE.

Tu le vois bien, Thibaut, il ſe moque de nous,

CLEANTE.

Si....

THIBAUT *à Cleante.*

Puis qu'il ne veut point ma Niéce, c'eſt pour vous.

CLEANTE.

C'eſt me combler de joye, & mon reſpect s'apprête....

THIBAUT.

Allons voir nos Amis, & ſonger à la Fête.

FIN.



LA MORT
D'ASDRUBAL.

TRAGEDIE.

PAR M. DE MONTFLEURY.



PERSONNAGES.

SCIPION, General d'Armée des Romains.
CATON, Lieutenant de Scipion.
LELIE, Lieutenant de Scipion.
AMILCAR, Amiral de Carthage.
ASDRUBAL, Prince de Carthage.
TREBACE, Capitaine Romain.
SOPHRONIE, Femme d'Aſdrubal.
SOPHONISBE, Fille d'Aſdrubal.
HIANISBE, Fille d'Aſdrubal.
TROUPE de Soldats Romains.
TROUPE de Soldats Carthaginois.

La Scene eſt dans le Camp de Scipion, devant le Fort de Carthage.



LA MORT D'ASDRUBAL

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, CATON, LELIE, *suite.*

SCIPION.

ENFIN Rome triomphe, & les Carthaginois
Dans peu feront contraints d'obeïr à ses Loix ;
Malgré tous leurs efforts cette Ville superbe
Qui s'élevoit au Ciel, est plus basse que l'herbe.
Carthage n'est plus rien qu'un objet de terreur,
Qu'un Theatre sanglant, qu'un desert plein d'horreur.
Ses ruines qui font & ma gloire & ma joye
Semblent représenter les ruines de Troye ;

Son ſort eſt plus funeſte, & nos exploits guerriers
L'accablant de Cyprés nous charge de Lauriers.
Pourſuivons-donc, Romains, achevons la victoire;
Qu'un nombre de Captifs augmente nôtre gloire,
Attaquons ces vaincus, & portons dans leur fort
Avec l'Aigle Romain, la terreur & la mort.
Avant que le Soleil acheve ſa carriere
Faiſons de cette place un vaſte Cimetiere,
Et traînons aprés nous ce reſte d'habitans
Qui ne peut reſiſter à tant de combattans.

CATON.

Pourſuivons, grand Heros, achevons nos Conquêtes;
Que la foudre qui tonne éclate ſur leurs têtes.
Aſſûrons par la mort ou la captivité,
Du Senat & de nous l'entiere liberté,
Le ſort les relevant nous jetteroit à terre,
Ils porteroient chez nous le flambeau de la guerre;
Et le ſeul deſeſpoir s'emparant de leurs cœurs
Peut faire triompher les vaincus des vainqueurs.

LELIE.

Pour être nos vainqueurs, il ſe faut mieux défendre:
Carthage n'eſt plus rien que pouſſiere & que cendre,
Et l'on y void rouler ſur ces funeſtes bords
Dans des torrens de ſang des montagnes de morts.
L'Affriquain deſormais ne peut être contraire,
Pour choquer les Romains c'eſt un foible adverſaire.
Prens donc pitié, Seigneur, de ce peuple innocent,
Son crime ſeulement fût d'être trop puiſſant,
Et l'effort de ton bras l'a fait ſi miſerable
Que jamais ſon pouvoir ne le rendra coupable.

SCIPION.

J'approuve ce conſeil utile & glorieux,
L'on ne ſçauroit faillir en imitant les Dieux.
Pardonnons, la pitié nous enjoint de le faire;
Mais la prudence auſſi m'ordonne le contraire.

Ne te ſouvient-il plus qu'Annibal autrefois
Fit pâlir le Senat du bruit de ſes exploits ?
Ne te ſouvient-il plus que l'effort de ſes armes
Fit coûter aux Romains tant de ſang & de larmes ?
Que le Tibre en rougit, & déborda des pleurs
Qu'ils nous faiſoient verſer au fort de nos malheurs.
Hannibal fut ſeize ans à ravager nos terres ;
Un ſiege de trois ans doit-il finir nos guerres ?
Et par quelle raiſon dois-je prendre à mercy
Ce peuple qui toûjours fut de crimes noircy ?
Qui porte ſur ſon front la couleur de ſon ame,
Qui par la trahiſon veut prolonger ſa trame,
Qui proche de la mort nous cache ſon orgüeil
Pour pouvoir quelque jour creuſer nôtre cercüeil.

LELIE.

Je croy que juſtement tout ce peuple barbare
Merite de ſentir le mal qu'on luy prépare ;
Mais puis que de ſon crime il demande pardon,
Pourroit-on juſtement luy refuſer ce don ?

CATON.

Oüy, Lelie, on le peut, car nôtre Republique,
Veut pour ſa ſûreté la ruïne d'Affrique.
Il nous faut obeïr à la Loy du Senat
Pour la gloire de Rome & le bien de l'Etat.

LELIE.

Quoy ? le Senat veut-il...

CATON.

N'en doute point Lelie.
C'eſt le ſouhait commun de toute l'Italie,
Qui veut qu'un peuple fier, gémiſſe ſous nos fers,
Et qu'un triomphe entier vange nos maux ſoufferts.

SCIPION.

Chaſſons donc la pitié, contentons ſon envie,
Allons dedans ce fort les priver de la vie.
Vous Lelie & Caton, donnez l'ordre qu'il faut

Pour se bien préparer à donner cet assaut.

CATON.

Ce genereux dessein qui te comble de gloire
Va graver tes exploits au Temple de Memoire,
Ton bras les détruisant pour nôtre liberté
Rendra ton nom fameux à la posterité.
Mais quelqu'un vient icy.

SCENE II.

SCIPION, TREBACE, CATON, LELIE.

SCIPION.

Declare ton message ?

TREBACE.

Seigneur, l'Ambassadeur du peuple de Carthage
Desire avoir l'honneur de vous entretenir,
Il attend icy prés.

SCIPION.

Va le faire venir.
Que dois-je faire ? ô Dieux !

CATON.

Quoy ? ce grand Capitaine
Qui fait craindre par tout la puissance Romaine,
Qui porte la terreur & la mort avec soy,
Du seul nom des vaincus a-t'il eu de l'effroy ?
Non, jamais vôtre front n'a pâly pour la crainte,
C'est d'un trait de pitié que vôtre ame est atteinte:
Mais songez, Scipion, que ce peuple vaincu,
Pour le repos de Rome a déja trop vêcu,
Qu'on ne peut sans le perdre assurer sa victoire,
Que le Senat le veut, & que c'est vôtre gloire.

SCIPION.

Si la perte de Rome assure le pouvoir,
Pour le perdre dans peu je feray mon devoir.
Ce peuple t'apprendra par son cruel naufrage
Que la pitié n'a point fait changer mon visage.
Et que si j'ay pâly, c'est seulement de peur
Qu'un trop long entretien differe son malheur;
Car si l'Ambassadeur ... Mais je le voy paroître,
Son front triste & confus le fait assez connoître.

SCENE III.

AMILCAR, SCIPION, CATON, LELIE.

AMILCAR.

GEnereux protecteur de l'Empire Romain,
Qui peut de l'Univers le rendre souverain.
Illustre Conquerant, Capitaine indomptable,
Tu sçais qu'injustement le malheur nous accable,
Et nous venons nous plaindre à toy-même de toy
Pour nous faire raison d'avoir faussé ta foy.
Du moins fais-nous sçavoir le sujet qui t'anime,
Avant que de nous perdre apprend nous nôtre crime.
Pour éviter l'effort de tes vaillantes mains
N'avons-nous pas payé le tribut aux Romains?
N'avons-nous pas donné, les yeux baignez de larmes,
Nos femmes, nos enfans, nos vaisseaux & nos Armes,
Nos Elephans, nos biens, afin que desormais
Nous eussions avec Rome une éternelle paix.
Tu nous promis alors que jamais les années
Ne verroient par tes mains trancher nos destinées,
Que pour t'en retourner, tu refendrois les eaux
Quand Carthage en son port n'auroit plus de vaisseaux.

Et n'ayant plus dequoy pour la pouvoir défendre,
Au mépris de ta foy tu l'as reduite en cendre.
N'est-ce pas-là l'effet d'une injuste rigueur ?
Et sans crime peux-tu te dire son vainqueur ?
Que n'a-t'elle souffert durant trois ans de guerre
Qu'on l'a veuë assiegée & par mer, & par terre ?
Pour commencer ses maux les Romains triomphans
Remplissent ses fossez du sang de ses enfans.
Puis pour donner l'assaut ils sappent ses murailles,
L'onde, le feu, le fer, le sang, les funerailles,
Les cachent à nos yeux, & malgré nos efforts
Leurs débris sont couverts d'une pille de morts.
Aprés ne trouvant plus aucune resistance,
Tes soldats animez d'une injuste vengeance,
Sans crainte du respect qu'on doit aux immortels
Du sang des innocens arrosent les Autels ;
Les uns sont étouffez sous le faix de la terre
Qui tombe par l'effort des machines de guerre.
Les autres étonnez ne sçavent où courir,
S'ils évitent le feu, l'onde les fait mourir.
On voit de tous côtez nos femmes desolées,
Nos soldats égorgez, nos filles violées.
Nos peres dans leurs lits, rencontrent leur tombeau,
Nos malheureux enfans sont meurtris au berceau.
Et dans les Temples saints les Vestales sacrées
Dans les bras de nos Dieux ont été massacrées.
Le sang coule par tout, nos Palais démolis
Dessous ces rouges flots sont tous ensevelis.
Le desespoir, l'envie, & la mort & la rage
Poussent ces inhumains pour abîmer Carthage.
Enfin, ce n'est plus rien que tragique fureur,
Que pleurs, que sang, que morts, que carnage & qu'horreur.
Tandis qu'ils s'amusoient à saccager la Ville
Qui nous servoit contr'eux de retraite & d'azile.

Les restes de nos gens par tant de maux troublez,
Courent tous droit au fort pêle-mêle assemblez.
La peur qui les conduit fait augmenter la presse,
Les vieillards sous les pieds y tombent de foiblesse.
D'autres plus vigoureux qui tâchent d'y voler
Dans la foule emportez sont étouffez en l'air.
De tous nos Citoyens deux ou trois mille à peine
Arrivent dans ce fort sans vigueur, sans haleine,
Et pensoient y trouver la fin de leurs travaux,
Croyant qu'on ne pût rien ajoûter à leurs maux.
Mais ils n'en eurent pas si tôt fermé les portes
Qu'on vid pour le bloquer avancer tes Cohortes,
Afin que sans combat la famine & le temps
Pûssent mettre au tombeau ce reste d'habitans.
Voilà, voilà, Seigneur, le malheur où nous sommes,
Le ciel, la mer, la terre, & les Dieux & les hommes,
Le feu, l'air, & le temps, les enfers & le sort
Pour nous faire perir se sont tous mis d'accord.
Mais en dépit du sort qui nous livre la guerre,
Du feu, de l'air, du temps, de la mer, de la terre;
Des hommes & des Dieux, du Ciel & des Enfers,
Seul tu peux empêcher qu'on nous charge de fers.
Pour montrer ton pouvoir, fais donc finir nos peines,
Employe aux grands exploits tes Legions Romaines,
D'un peuple infortuné n'accroît point le malheur,
A vaincre des vaincus l'on n'acquiert point d'honneur.
C'est une lâcheté, lors qu'on veut entreprendre
De battre un ennemy qui ne se peut défendre.
C'est où nous a réduits l'excés de nos malheurs
Qui ne nous a laissé pour armes que des pleurs.
Par ses armes, Seigneur, & par nôtre innocence
Nous voulons arrêter l'effet de ta vengeance.
Nous esperons par-là de fléchir ton courroux
Et pour t'en supplier j'embrasse tes genoux.

SCIPION.

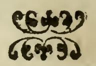
Ah ! c'eſt trop, levez-vous, la douleur vous tranſporte,
Ce n'eſt qu'aux Immortels, qu'on parle de la ſorte.
Levez-vous, & ſçachez que Scipion vous plaint,
Qu'il regrette les maux dont ce peuple eſt atteint,
Et qu'il ne l'auroit point accablé de miſere,
S'il n'eût jamais pensé de nous être contraire.
Mais il a le premier nos Etats envahis,
Maſſacré nos Sujets, ravagé nos Païs,
Démoly nos Autels, mis nos Palais en flames;
Fait gémir ſous des fers, nos enfans & nos femmes,
Et cette ambition de nous donner la loy
Fit que juſques dans Rome il donna de l'effroy.
Si nous avons donc fait éclater cet orage
Qui menaçoit nos murs, ſur les murs de Carthage,
Si pour nous délivrer d'un injuſte attentat
Nos armes l'ont réduite en un funeſte état,
Peut-on avec raiſon nous accuſer d'un crime ?
Son forfait rend-il pas ſa peine legitime ?
Ce peuple n'eſt-il pas juſtement châtié ?
Qui merite ſon mal, peut il faire pitié ?
Toutefois le Senat luy peut donner ſa grace,
Il doit tout eſperer.

AMILCAR.

Ah ! Seigneur, que j'embraſſe.

SCIPION.

Non, non, retirez-vous, Caton vous apprendra
Sur ce point important tout ce qu'on réſoudra.



SCENE IV.

SCIPION, CATON, LELIE.

SCIPION.

O Dieux ! que mon eſprit ſouffre d'inquiétude !
Que ce peuple affligé d'un traitement ſi rude
Me cauſe de tourmens, de remords & d'effroy,
Puis que pour le punir j'ay violé ma foy.
Oüy, je m'en reſſouviens, malgré moy je confeſſe
Que nôtre Republique injuſtement l'oppreſſe,
Et que ce malheureux qu'on traite en criminel
Va tacher mon renom, d'un reproche éternel.

CATON.

D'où vient ce changement ? quelle terreur panique
Te fait ainſi parler de nôtre Republique ?
Quoy, pour avoir ce peuple à ſes pieds abattu ?
Pour l'avoir ſurmonté tu blâme ſa vertu ?
Ce peuple qui luy fut autrefois ſi funeſte,
Qui porta dans ſon cœur la famine & la peſte,
Qui la combla de maux pour ſe rendre puiſſant,
Peut-il dans ton eſprit paſſer pour innocent ?
Je ſçais que tu promis la paix dedans ſa terre
Alors qu'il te donna tous ſes vaiſſeaux de guerre,
Et qu'étant deſarmé tu fauſſas ton ſerment
Pour donner à ſon crime un juſte châtiment.
Mais tu ne pouvois pas t'empêcher de le faire.
Car le Senat jugeant ſa perte neceſſaire
T'envoya commander par Lelie & par moy
Pour le perdre plûtôt de violer ta foy
Crois-tu donc meriter l'infame uom de traître
Pour avoir bien ſervy ta patrie & ton maître ?

Pourroit-on te blâmer pour avoir obéy ?
Celuy qui veut trahir est justement trahy.
Il vouloit nous tromper, mais son ame peu fine
A par sa tromperie avancé sa ruïne.
Son dessein avortant, le nôtre a réüssi.
Chasse donc de ton cœur la crainte & le soucy,
Et fais voir sans pitié tous ces monstres d'Affrique,
Pieds & mains enchaînez à nôtre Republique.

SCIPION.

Il est vray qu'autrefois ce peuple sans raison
Pour perdre les Romains usa de trahison.
Et que c'est justement que le Senat l'opprime,
Et qu'il m'a fait punir son crime par un crime.
Mais qui punit en traître un lâche criminel,
Peut même à l'innocent être traître & cruel.
Qui viole sa foy pour bien servir son maître,
N'en merite pas moins l'infame nom de traître.
Et tout homme d'honneur doit souffrir le trépas
Plûtôt que de promettre & de ne tenir pas.

CATON.

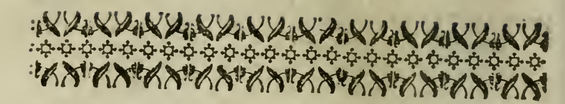
Je sçay bien qu'on ne peut meriter de la gloire
Quand par la trahison, l'on gagne la victoire,
Et qu'un homme d'honneur doit souffrir le trépas
Plûtôt que de promettre & de ne tenir pas.
Cependant, Scipion, ta lâche procedure
Va trahir le Senat, & te rendre parjure.
Tu ne peux de ce peuple empêcher le malheur
Sans offenser ensemble & Rome & ton honneur.
Alors qu'on t'honora de ces illustres marques
Qui te font en grandeur surpasser les Monarques,
Tu promis au Senat par les derniers sermens
Que tu suivrois la loy de ses Commandemens,
Et que pour luy prouver ton ardeur & ton zele
Tu perdrois sans pitié tout ce peuple infidele.
Aprés qu'à le servir tu te fus engagé

Pour venir en ces lieux il te donna congé.
Un favorable vent nous pousse en cette terre,
Nous livrons à Carthage une mortelle guerre.
Et son peuple effrayé par nos sanglants combats
Te demanda la paix, & mit les armes bas.
Il obtint desarmé ta parole pour gage,
Que jamais le Senat ne troubleroit Carthage.
Mais puis qu'avant ce temps tu nous avois promis
De faire sans pitié perir nos ennemis,
Ton esprit maintenant devroit bien reconnoître
Qu'il les falloit trahir, pour ne pas être traître.
Car t'étant obligé d'un serment solennel,
Pouvois-tu les sauver sans être criminel ?
Non, non, grand Scipion, il faut que tu confesses
Qu'il les faut perdre tous pour tenir tes promesses.
Que tu peux sans choquer ta gloire & la raison,
Faire perir sans crime un traître en trahison.
Si ce peuple en ces lieux rencontroit un refuge,
Je serois quelque jour ta partie & ton Juge,
Tu dois trahir ce peuple, & non pas nous trahir.
Rome te le commande, & tu dois obeïr.

SCIPION.

Puis que Rome le veut, & qu'il est impossible
De la rendre une fois à la pitié sensible,
Je n'y resiste plus, il luy faut obeïr.
Je dois trahir ce peuple, & non pas vous trahir.
Vous, Lelie, allez donc avancer nos affaires;
Donnez à nos soldats les ordres necessaires.
Qu'ils soient tous préparez pour attaquer le Fort,
Pour gagner la victoire ou pour souffrir la mort.
Vous Severe, Caton, allez, allez apprendre
A tous ces Députez qu'ils doivent se défendre,
Que leur perte est utile au bien de nôtre Etat,
Et qu'ils n'esperent plus de grace du Senat.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, ASDRUBAL, CATON, LELIE.

SCIPION.


E ne puis, Asdrubal, sa perte est resoluë,
Rome l'ordonne ainsi de puissance absoluë.
Il faut que malgré moy je le fasse perir,
Je m'y suis obligé.

ASDRUBAL.

Quoy ? ferez-vous mourir
Tout un peuple innocent ?

SCIPION.

O Dieux ! quelle innocence ?
N'a-t'il pas le premier usé de violence ?
Cannés se souviendra de ses premiers combats,
Et des hostilitez qu'y firent vos Soldats.
L'on vid ce peuple en foule inonder nos rivages,
Et des marques d'horreur dessus tous ces passages;
Quoy ? traiter d'innocent un si vieux criminel,
Qui conçut contre Rome un orgüeil éternel,
Et dont l'ambition porta dans nôtre terre
La famine, la peste, le fleau de la guerre ?
Il prendra part aux maux que nous avons soufferts,

Il apprendra de nous ce que pesent les fers,
Malgré tous ses efforts, il sçaura je le jure,
Que Rome tôt ou tard sçait vanger une injure,
Que c'est choquer les Dieux qu'irriter les Romains,
Et qui portent comme eux la foudre dans les mains.
Toutefois j'ay pitié d'un si foible adversaire,
Je le voudrois sauver, mais je ne le puis faire,
Sa perte est mon salut, son salut me perdroit,
Et si je l'épargnois Rome me puniroit.

ASDRUBAL

Oüy, le destin de Rome en porte l'avantage,
Son démon a vaincu le démon de Carthage,
Elle luy cede enfin aprés tant de travaux,
Les Romains sont défaits de leurs plus grands rivaux,
Je puis dire aujourd'huy que Rome est sans seconde,
Et qu'elle seule a droit sur l'Empire du monde,
S'il est beau de perir par quelques belles mains,
Carthage a de la gloire en cedant aux Romains.
Et je porte plus haut, sa défaite & sa gloire
Puis que des Scipions emportent la victoire,
Suis donc ce qu'a prescrit cette necessité,
Fais ce que veulent Rome, & la fatalité.
Triomphe de ce fort, & le réduis en poudre,
Dessus tous ses ramparts fais descendre ta foudre,
J'ay pour la divertir employé mes efforts,
J'ay couvert la campagne & de sang & de morts,
Tu m'as vû, Scipion, sur la rive Affriquaine
Combattre sans pâlir, la puissance Romaine.
Mais ce lâche destin qui traverse mes jours
Fit qu'en tous nos combats tu me vainquis toûjours,
N'ayant pû resister au bonheur de tes armes,
Comme les impuissans, je recourus aux larmes,
Je crûs, qu'en m'abaissant, je fléchirois ton cœur,
Qu'un vaincu par ses pleurs, dompteroit son vainqu.ur,

Et qu'un langage humain adouciroit un homme,
Mais tu t'es revêtu des ſentimens de Rome ;
Elle eſt toute barbare en ce qu'elle entreprend,
Et tâche d'opprimer un peuple qui ſe rend.
Ah ! que ne puis-je encor ſuſpendre cet orage,
Et pour quelques momens détourner ſon nauffrage !
Mais je demande au ſort ce qu'il ne peut donner,
Celuy qui nous ſuivit, nous veut abandonner,
Il nous reſte un moment : que puis-je pour Carthage,
Et ſans autre ſecours que pourroit mon courage ?
Ce peuple pour le moins ne me blâmera pas.
Pourroit-il m'imputer de craindre le trépas ?
Non, non, je ſçay mourir, ah ! mon ame ſe trouble !
Mon déplaiſir s'accroît, & ma frayeur redouble.
Que dois-je faire enfin ?

SCIPION.

Quelles craintes as-tu !

ASDRUBAL.

Qu'exiges-tu de moy, rigoureuſe vertu ?
Genereux Scipion que ne vois-tu mon ame ?
Je n'oſe pas.

SCIPION.

Demande.

ASDRUBAL.

Accordes-moy ma femme ;
N'exerce point ſur elle une ſanglante loy,
Et que tout ton courroux n'éclate que ſur moy.
Diſpenſes mes enfans d'un general carnage,
Et ſauve ma maiſon du débris de Carthage ;
Cette ſeule faveur eſt tout ce que je veux,
Et c'eſt là que j'ay mis le comble de mes vœux ;
J'atteſte de nos Dieux la puiſſance ſuprême,
Que je reconnoîtray cette faveur extrême.
Je te vay faire part d'un important deſſein,
Et prétens m'obliger tout le peuple Romain,

SCIPION

Hé bien ! pour contenter ta genereuſe envie,
Je leur veux conſerver & l'honneur & la vie ;
Et ſi ton entrepriſe a quelques beaux effets
Nous te reconnoîtrons par de plus grands bienfaits.

ASDRUBAL.

Si je pouvois encor défendre ma Province,
Je ſçaurois m'acquitter des devoirs d'un bon Prince ;
Et je n'encourrois point dedans tous mes païs
Le reproche éternel de les avoir trahis,
Il faut que malgré moy tout ce peuple periſſe,
Et je le voy réduit au bord du précipice.
Que s'il m'étoit permis d'accomplir mes ſouhaits ;
Cet important avis ne ſe ſçauroit jamais.

SCIPION.

Apprens-moy ce ſecret, ne me fais point attendre.

ASDRUBAL.

Le deſtin l'a conclu, je ne m'en puis défendre,
Tu ſçauras, Scipion, que ſans aucun effort
Je te puis à ce jour rendre maître du fort.
En foy de Scipion, répons moy de leur grace,
Sur celle d'Aſdrubal, je te rends cette place,
Sans perdre aucun des tiens, je vay perdre en ce jour
Mon peuple pour mon ſang,& l'honneur pour l'amour.

SCIPION.

Tu peux tout obtenir, Rome eſt reconnoiſſante,
Ses liberalitez vont paſſer ton attente.
Oüy, je te la promets, tu t'en peux aſſurer,
Ton ame aprés cela n'a rien à deſirer
Un amy des Romains ne redoute perſonne,
En ſervant le Senat tu ſauves ta Couronne,
Mais qui s'en vient à nous avecque tant d'ardeur.
C'eſt Trebace.

SCENE II.

TREBACE, SCIPION, ASDRUBAL.

TREBACE.

Je viens ſçavoir de ta grandeur
Si tu veux recevoir une triſte Princeſſe,
Que le malheur accable, & qu'un Tiran oppreſſe,
Elle vient toute en pleurs te demander raiſon
Des lâchetez d'un Prince & de ſa trahiſon.

SCIPION.

Quoy ? d'une perfidie.

TREBACE.

Et de plus qui te touche.
Ne veux-tu pas, Seigneur, l'apprendre par ſa bouche?

SCIPION

Que l'on la faſſe entrer, que ce ſoit promptement,
Que j'ordonne à ce traître un juſte châtiment.
Je veux que ſes tourmens égalent ſon offence,
Tirer de ce perfide une haute vengeance,
Et montrer cet exemple aux peuples Affriquains,
Que l'équité ſe joint aux armes des Romains.
La Princeſſe paroît.

SCENE III.

SOPHRONIE, SCIPION, ASDRUBAL, TREBACE.

SOPHRONIE.

EMpereur magnanime,
Qui t'acquiers parmy nous une éternelle estime,
Invincible guerrier dont les fameux exploits
Se sont fait admirer des peuples & des Rois,
Je te veux conjurer, illustre Capitaine,
Avant que découvrir le motif qui m'ameine,
Ny dire qui je suis, de me jurer ta foy,
Que les tiens sans danger me remettront chez moy,
Que tu me défendras de toute ta puissance,
Contre ceux qui voudroient me faire violence.
J'ay besoin d'un azile.

SCIPION.

Et je vous le promets,
Ou que pas un des Dieux ne m'entende jamais.

SOPHRONIE

Sçache donc, Scipion, que je suis Affriquaine,
Que j'ay toûjours choqué la puissance Romaine,
Que je suis Sophronie & du sang d'Hannibal,
Princesse de Carthage & femme d'Asdrubal.
Oüy, je suis de ce sang, je sors de ce grand homme
Que Carthage éleva comme le fleau de Rome,
Dont le premier abord fit trembler les Romains,
Et de qui la mort seule arrêta les desseins.
Mais c'est trop te celer le sujet qui m'ameine,
Et ce lâche ennemy si digne de ma haine.

J'ay ſçu par Amilcar que mon perfide Epoux
Pour ſervir les Romains veut s'armer contre nous.
Un autre m'a depuis la choſe confirmée,
L'Eſcuyer d'Aſdrubal a quitté ton armée,
Et d'un pas diligent eſt venu dans le fort
Me faire aux yeux de tous ce funeſte rapport.
C'eſt-là de tous mes maux le plus inſupportable,
D'avoir pour mon époux un Prince ſi coupable.

SCIPION.

Mais que déſirez-vous ?

SOPHRONIE.

Je te veux ſoûtenir
Qu'Aſdrubal eſt coupable, & qu'on le doit punir;

ASDRUBAL.

Moy, Madame !

SOPHRONIE.

Toy-même infidele & perfide,
Qui ſans craindre les Dieux veux faire un parricide,
Pour nous perdre plûtôt tu te joints aux Romains,
Pour creuſer nos tombeaux, tu leur prête les mains,
Loin de nous en ôter tu nous y fais deſcendre;
Tu nous veux attaquer, au lieu de nous défendre.
Manques-tu de courage en manquant de bonheur ?
Au moins ſi tu perds tout, conſerve ton honneur.
Perdras-tu ſans remors, & ſans crainte & ſans blâme
Ton païs, tes ſujets, tes enfans & ta femme ?
Non, je ne penſe pas qu'un Prince ſi bien né
A de pareils forfaits ſe ſoit abandonné.
Le rapport qu'on m'a fait ſeroit-il vray ſemblable ?
Et puis-je préſumer que tu ſois ſi coupable ?
Pour m'ôter tout ſujet de crainte & de ſoucy
Que je ſçache, Aſdrubal, ce qui t'ameine icy.

ASDRUBAL.

Le ſoin de te ſauver, ou de perdre la vie,
Pourras-tu condamner cette loüable envie ?

Dieux ! par quelles raisons en puis-je être blâmé ?
Dequoy m'accuse-t'on, que d'avoir trop aimé.
C'est là tout mon forfait, n'est-il pas legitime ?
Te prouver mon amour est-ce commettre un crime ?
J'ay fait jusques-icy d'inutiles projets,
Le sort bien plus que moy délaisse mes sujets,
J'abandonne Carthage, elle-même me quitte,
Nous manquons de puissance ainsi que de conduite,
Et dans l'extrêmité se vouloir secourir,
C'est loin d'en sauver l'un, se voir tous deux perir.
Ce n'est que d'un moment retarder sa défaite.

SOPHRONIE.

La gloire de Carthage en seroit plus parfaite.

ASDRUBAL.

Non, non, il m'est permis de conserver mon sang,
Et cette trahison n'ôte rien à mon rang.
Je la promis, Madame, & tiendray ma promesse.

SOPHRONIE.

Tu l'as promis perfide, ame double & traîtresse,
Quoy donc ? tu l'as promis, ton cœur s'est abbattu ?
Ah ! lâche, que devient ta premiere vertu ?
Va, dans ce traître cœur je ne veux plus de place,
Si l'amour m'y logea, la trahison m'en chasse.
Et ce Dieu tout-puissant qu'irrite ton forfait,
A déja dans le mien effacé ton portrait.
Tu n'es plus dans mon cœur, tu n'és plus dans mon ame,
Tu n'es plus mon époux, je ne suis plus ta femme,
Tes desirs & les miens ont trop peu de rapport,
Tu cheris les Romains, je recherche leur mort.
Ton bien est exposé, j'empêche de le prendre,
Tu quittes tes sujets, & je les veux défendre,
Tu trahis tes enfans, je les veux secourir,
Toy, tu veux que je vive, & moy je veux mourir.

ASDRUBAL.

O Ciel ! que ce discours blesse mon innocence,

Qui t'aime te trahit, & qui te sert t'offence,
Tu desires du mal, à qui te fait du bien,
Je sauve ton honneur, tu veux perdre le mien.
Sophronie, est-ce là le fruit de mes services?

SOPHRONIE.

Cruel, tous tes bienfaits me semblent des supplices?
Quoy? l'éclat de ta vie est-il donc obscurci?
Et d'un crime si grand ton nom est-il noirci?
Le saint nœud de l'hymen qui me fit être tienne
Joignit en même temps ta gloire avec la mienne.
Et par réflexion quand tu fausses ta foy
Une part de l'affront arrive jusqu'à moy.

ASDRUBAL.

Toûjours dedans mon cœur l'honneur eut une place?
Je n'ay vû Scipion que pour avoir ta grace;
L'excés de mon amour a causé ce forfait,
Et si c'est crime, enfin, c'est donc toy qui l'as fait.

SOPHRONIE.

Tu veux rendre, Asdrubal, par une pure fable
Le coupable innocent, & l'innocent coupable;
Mais mon cœur trop loyal ne peut être blâmé,
Si ce n'est seulement pour t'avoir trop aimé.
S'il eût eu moins d'amour pour une ame infidelle,
Je serois innocente, où je suis criminelle.
Chacun me peut blâmer avec juste raison,
Quiconque aime le traître, aime la trahison.

ASDRUBAL.

La trahison jamais ne regna dans mon ame.

SOPHRONIE.

Pourquoy trahis-tu donc tes enfans & ta femme?

ASDRUBAL.

Bien loin de les trahir, je les veux conserver.

SOPHRONIE.

En perdant tes sujets, tu ne nous peux sauver.

ASDRUBAL.

Je puis perdre les uns pour conſerver les autres.

SOPHRONIE.

Sont-ce là tes deſſeins ? ce ne ſont pas les nôtres,
Nous ſuivrons tes ſujets ; le celeſte flambeau
Nous verra mettre enſemble en un méme tombeau.

ASDRUBAL.

Quoy ? voudrois-tu mourir pour m'empêcher de vivre ?

SOPHRONIE.

Tu mourras ſi tu veux, pour moy je les veux ſuivre.

ASDRUBAL

Pour courir à la mort m'abandonnera tu ?

SOPHRONIE.

Si tu veux l'empêcher imite ma vertu.

ASDRUBAL

Pour la bien pratiquer, que faut-il que je faſſe ?

SOPHRONIE

Il faut ſuivre des tiens la glorieuſe trace,
Juſqu'au dernier ſoûpir combattre les Romains,
Et mourir s'il le faut avec ſes propres mains,
Viens rentrer dans le fort tous tes ſoldats t'attendent,
Et d'une noble ardeur tes ſujets te demandent.

ASDRUBAL.

Ne nous oppoſons plus à l'arreſt du deſtin,
La grandeur de Carthage incline vers ſa fin,
Que puis-je accompagné de ces malheureux reſtes.

SOPHRONIE.

Souvent les deſeſpoirs ſont aux vainqueurs funeſtes,
Et tel que l'on ſurmonte ayant repris le cœur,
Fait changer la fortune, & dompte ſon vainqueur.

ASDRUBAL.

Cede enfin, Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, je les vais ſuivre,
Avecque mes ſujets je veux mourir & vivre.

ASDRUBAL.

Que feront nos enfans ?

SOPHRONIE.

Ils mourront avec moy.
Et tu vivras parjure.

ASDRUBAL.

Il faut tenir sa foy,
M'arrivent tous les maux & toutes les disgraces.

SOPHRONIE.

Méchant, tu sens déja de secrettes menaces,
Tu connois bien ton crime, & tu te sens punir,
Avec quelque frayeur tu prévois l'avenir.
Déja de cent remords ton ame est étonnée.
En vain contr'elle-même elle s'est obstinée.
C'est en vain que ton cœur a si bien combattu.
Tout criminel qu'il est il aime la vertu.
Mais un si beau desir est foible dans ton ame,
Et tu ne peux tenter les conseils de ta femme.
Vis, vis, esprit timide en de si bas projets,
Et te soûmets au joug qu'attendent tes sujets.
Eternise ton nom par le dernier des crimes,
Que tes enfans & moy te servent de victimes,
Et mettant en effet tes injustes desseins,
Acheve de te perdre en servant les Romains.
Que ta patrie aussi perisse par tes armes,
Tu ne me verras point en répandre des larmes;
Tu ne me verras point implorer ton secours,
Et sans aucun regret je finiray mes jours.
Et toy que la valeur, & la gloire ont fait naître,
Peux-tu prêter l'oreille aux paroles d'un traître ?
Garde-toy, Scipion, de suivre ses conseils,
Les Hômmes genereux dédaignent ses pareils.
Si tu veux sur ton front porter une Couronne
Que dans le champ de Mars la gloire te la donne;
Et par de beaux exploits dignes de ta vertu

Fais voir ſous tes lauriers nôtre peuple abattu.
Si nous ne ſuccombons que par la force ouverte
Je beniray la main d'où viendra nôtre perte.
Et loin de te blâmer, tant que j'auray de voix
Je ſçauray publier tes merveilleux exploits.
Pourſuis donc la victoire, anime ton courage,
Et pers en conquerant, le reſte de Carthage.
Fais-nous donner l'aſſaut par tes meilleurs ſoldats;
Que ce ſoit le dernier de nos ſanglants combats.
Et juſques au renom tâche de nous détruire;
Mais commande premier qu'on me vienne conduire,
Aprés fais-nous traiter en mortels ennemis.
C'eſt ce que je demande, & tu me l'as promis.

SCIPION.

Soldats qu'en ſûreté l'on remene Madame
Juſques dedans ſon fort.

ASDRUBAL.

O Ciel! que je reclame,
Fais que ma Femme vive, ou me prive du jour.

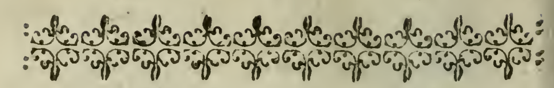
SCIPION.

Il n'appartient qu'à toy de combattre l'amour,
Etant ſollicité d'une telle Princeſſe;
Tout autre qu'Aſdrubal eût manqué de promeſſe,
Allons donc nous réſoudre à ce dernier effort,
Et viens nous découvrir la foibleſſe du fort.

ASDRUBAL.

Allons, puis qu'il le faut, l'amour & la nature
Me forcent d'achever cette triſte avanture.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASDRUBAL, AMILCAR.

ASDRUBAL.

ENFIN, nous sommes seuls, & tu peux à loisir
Sans craindre les Romains contenter ton desir.
Je voy de tous côtez, & ne voy rien paroitre,
Declare ton secret.

AMILCAR.

J'obeïs à mon Maître,
Tous vos commandemens me sont autant de Loix,
Vos deux filles, Seigneur, ont emprunté ma voix.
Et leurs cœurs par ma bouche explique leur misere.
Avez-vous dépoüillé les sentimens d'un pere ?
Verrez-vous quelque jour les Romains triomphans
Traîner aprés leurs chars vos illustres enfans ?
Ah ! Seigneur, conservez le seul bien qui vous reste,
Sauvez vos deux enfans d'un débris si funeste,
Les Lyons & les Ours loin du bruit & du jour
Conservent cherement le fruit de leur amour.
Et la Tigresse a bien la genereuse audace
De verser tout son sang pour défendre sa race.
Seriez-vous si cruel de souffrir qu'à vos yeux
L'on égorgeât la vôtre en ces barbares lieux ?

Et qu'un jour nos Neveux lisans dans nôtre Histoire
Les tragiques effets d'une action si noire,
Pûssent vous reprocher qu'un Tigre en son courroux
Auroit eu plus d'amour & de pitié que vous ?

ASDRUBAL

O Dieux que ce discours sensiblement me blesse !
Il excite en mon ame une forte tendresse.
Je sens dedans mon cœur de si vives douleurs
Qu'il ne me reste plus que l'usage des pleurs,
L'amour me conseilla d'abandonner les armes,
Et pour sauver mon sang de recourir aux larmes.
C'est là le seul moyen qui les peut dégager,
Et qui les peut soustraire à ce pressant danger.
J'ay suivy ce conseil, il m'étoit favorable,
J'ay dompté par mes pleurs un vainqueur indomptable,
Confesse donc qu'il faut pour finir leurs malheurs,
Plûtôt que de mon bras, se servir de mes pleurs.

AMILCAR.

Bien loin de s'en servir, ce procedé les fâche,
Leurs cœurs n'approuvent point une action si lâche,
Ils sont trop genereux pour ne préferer pas
A ces indignes pleurs un illustre trépas.
Pour conserver ton sang, c'est trop peu que des larmes,
Il faut, il faut combattre, & reprendre les armes;
Attaquer les Romains, les faire tous perir,
C'est de cette façon qu'il les faut secourir;
Par un dernier effort sauve ta renommée,
De nôtre desespoir remplissons leur armée :
Combattons nôtre sort d'un courage obstiné,
Et rendons le malheur à qui nous l'a donné;
Ouvrons de tous côtez leurs profondes tranchées,
Faisons voir sous nos coups leurs legions fauchées.
Allons ôter la palme à l'Aigle des Romains.
Entourons de lauriers & nos fronts, & nos mains
Par un dernier combat achevons cette guerre,

Et forçons les Romains à regagner leur terre.
Que si leur destinée empêche ce bonheur,
Malgré nos ennemis mourons au lit d'honneur.
Leur voulez-vous donner ce superbe avantage
Que d'avoir triomphé du Prince de Carthage,
D'avoir vangé l'affront que leur fit Hannibal,
Et de voir à leurs pieds le vaillant Asdrubal?

ASDRUBAL.

C'est en vain conserver une ame genereuse,
Carthage a succombé, Rome est la plus heureuse,
Cedons, il faut ceder, tu ne peux m'émouvoir,
Qu'est-ce que le courage ou manque le pouvoir?
Pouvons-nous resister à la grandeur Romaine?
Nous ne la suivons pas, elle-même nous traîne,
Et son puissant destin luy promet l'Univers.
Au point que nôtre sort nous reserve des fers,
Carthage, il faut servir, Rome t'a fait esclave,
Et malgré ton orgüeil ta rivale te brave.

AMILCAR.

Differons-donc sa perte.

ASDRUBAL.

Amilcar je ne puis,
Je ne puis rien tenter en l'état où je suis.

AMILCAR.

Ne me refuse point une seconde grace.

ASDRUBAL.

Il n'est rien, Amilcar, que pour toy je ne fasse,
Je m'offre en ta faveur de prier les Romains.
A celuy qui se rend, ils paroissent humains.
Te veux-tu garantir?

AMILCAR.

Ce n'est pas mon envie,
Je n'ay point le dessein de conserver ma vie.
Mais vos filles, Seigneur, desirent en ces lieux,
Et sans aucun peril vous faire leurs adieux.

ASDRUBAL.

J'y consens, Amilcar, de toute ma puissance,
N'osant pas toutefois en prendre la licence,
Ny ne pouvant de moy satisfaire à tes veux,
Je vais voir les Romains, & prendre l'ordre d'eux.

SCENE II.

ASDRUBAL, SCIPION.

ASDRUBAL.

MAis Scipion paroît, retourne amy fidele,
Assûrer mes enfans de l'ardeur de mon zele,
Je les verray bien-tôt adieu, retire-toy.

SCIPION.

Je m'étonne, Asdrubal; qu'au mépris de ta foy
Tu t'éloignes de nous pour consulter un homme,
Qui n'est que trop connu dans la ville de Rome.
Un si long entretient nous doit être suspect,
Et ton émotion paroît à mon aspect.
Ne méditiez-vous point quelque grande entreprise?

ASDRUBAL.

Scipion, entre nous il n'est point de surprise,
J'observe exactement ce que vous me tenez,
Et conserve une foy dont vous vous souvenez.
Maintenez vôtre foy, je répons de la mienne,
Je tiendray ma parole, & veux qu'on me la tienne.
Quoy? doute-t'on icy de ma fidelité?
Et sur quelle apparence en avez-vous douté?
Quoy? me reprochez-vous d'avoir trahy Carthage?
Si cette perfidie est à vôtre avantage,
Considerez que Rome en reçoit du bien-fait,
Approuvez une cause en loüant son effet,

Et loin de m'accuser sur une conjecture,
Tâchez de reconnoî re un utile parjure.
C'est le digne succés d'une infidelité,
Elle nuit à moy seul, tous en ont profité.
Attendez, Scipion, que mon peuple me blâme,
Devrois-je être accusé de vous & de ma femme ?
Ce que j'ay fait pour vous me justifie assez :
Scipion, je suis Prince, & vous me connoissez.

SCIPION.

Je te crois innocent, mais malgré m'a croyance,
Je voy que mes soupçons ont beaucoup d'apparence,
J'ay pour m'en éclaircir commandé d'arrêter,
Ce perfide espion, qui t'est venu tenter.
Tu sçais la discipline, & la loy militaire,
Et ce que sa rigueur me commande de faire.

ASDRUBAL.

Dans quelle extrêmité me trouvay-je réduit ?
Tout détruit mes desseins, tout m'afflige & me nuit.
Si je sauve les miens d'un état miserable,
Tous ces méconnoissans me traitent de coupable,
Et sans que ces ingrats ayent goûté mes raisons,
Ceux pour qui je les fais blâment mes trahisons.
Si je sers les Romains, on me croit infidele.
Si j'aime mes sujets, mon ame est criminelle,
Et le Ciel pour me perdre en tel état m'a mis,
Que même en obligeant je fais des ennemis.
J'aime, je suis hay, j'oblige & l'on m'offense :
Dieux seuls que je reclame épousez ma défense.

SCENE III.

AMILCAR, ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LELIE.

ASDRUBAL.

MAis Amilcar paroît. La Justice des Cieux
Pour me justifier le rameine en ces lieux.
Vous pouvez maintenant apprendre de luy-même
Si nous avons parlé de quelque stratagéme,
Et quel est le motif qui l'a conduit icy.

SCIPION.

Dy-moy donc ce sujet, ôte-moy de soucy,
Tu peux seul nous tirer & de doute & de peine.
Sus donc en peu de mots, declare qui t'ameine,
Dy-nous à quel dessein? par quel ordre & comment
Tu le vins aborder dans son retranchement.

AMILCAR.

Pour t'ôter le soupçon dont ton ame est atteinte,
Je m'en vais te l'apprendre & te parler sans crainte;
Il est vray qu'Asdrubal est coupable en effet.
Rien ne peut égaler l'excés de son forfait,
Sa trahison merite un supplice exemplaire,
Il combattit pour nous, il fut ton adversaire,
Et pour toy contre nous, & même contre luy,
Il fait tous ses efforts pour nous perdre aujourd'huy,
En vain par mes conseils, j'ay tenté son courage
Pour vanger par ta mort la perte de Carthage,
Et s'il eût eu le cœur de suivre mes desseins,
Son bras se fût armé pour perdre les Romains,
Il eût pour recouvrer son honneur & sa perte,

Du ſang de tes ſoldats la campagne couverte ,
Et nos murs entr'ouverts , les drapeaux déployez
A ta défaite entiere il nous eût employez.
O Dieux ; qu'à ce conſeil je l'ay trouvé rebelle ,
Fidele aux ſeuls Romains , à nous ſeuls infidele ,
Celuy qui nous aidoit s'eſt détaché de nous ,
Oüy ce grand deſerteur ne jure que pour vous ,
Et j'ay bien reconnu qu'il m'étoit impoſſible ,
D'obtenir qu'à l'honneur , ce Prince fût ſenſible ,
Ne pouvant donc changer ſa réſolution ,
Je l'ay voulu toucher par ſon affection ,
Et le forcer á voir deux filles genereuſes
Que ces lâches projets vont rendre malheureuſes ;
Alors il m'a promis qu'il feroit ſon pouvoir
Pour obtenir de toy le bien de les revoir.
C'eſt-là ce grand deſſein cette affaire importante ,
Qui me l'a fait chercher juſques dedans ſa tente.

SCIPION

Mais que je ſçache encor pat quel ſubtil moyen
Tu vins dans nôtre camp , ne me déguiſe rien.

AMILCAR.

Un ſoldat , ou plûtôt un monſtre de l'Affrique
Qui devoit ſa fortune à nôtre Republique ,
Effrayé de nous voir ſi proches de la mort ,
Vouloit pour ſe ſauver te livrer nôtre fort.
Pour t'en donner avis ce lâche mercenaire
Qui de ſa perfidie a reçû le ſalaire ,
S'en vint dedans ton camp en faveur de la nuit ,
Et pour s'en retourner il eut un ſauf-conduit ,
Par lequel tu faiſois cette expreſſe défenſe ,
Qu'aucun de l'arrêter ne prenne la licence ,
Il eſt de nos amis & n'a point de deſſein
Que d'agrandir l'état de l'Empire Romain.
Il revenoit au fort quand une ſentinelle
Dans l'ombre de la nuit reconnut le rebelle ,

Et l'ayant soupçonné de venir devers toy,
Il l'atrête, le prend, & l'ameine vers moy.
J'interroge le traître, il ne sçait que répondre.
L'état où l'on le trouve a dequoy le confondre,
L'on le foüille, & l'on trouve enfin le passeport,
Sur quoy je prononçay sa Sentence de mort.
Mais desirant vanger ma patrie opprimée,
Et m'étant tres-aisé d'entrer dans ton armée,
Avec ce sauf conduit, je formay le dessein
De te venir plonger un poignard dans le sein,
Et si l'occasion m'eût été favorable
La perte de ta vie étoit indubitable.

SCIPION.

Des discours si hardis à tout autre qu'à moy
Pourroient mettre en son ame & la haine & l'effroy.
Mais je te veux donner une preuve certaine
Que la mienne est toûjours sans frayeur & sans haine.
Oüy, contre ton espoir, je vais te le prouver,
Tu souhaite ma perte, & je te veux sauver.
Un courage si grand merite qu'on l'estime,
Ordonnant ton trépas, je croirois faire un crime,
Et témoigner à tous que j'aurois de l'effroy
Si je faisois perir un homme comme toy.
Mais comment, Asdrubal, pourrions-nous reconnoître
Cette fidelité que tu nous fais paroître ?
Dispose maintenant de mon peu de pouvoir.
Fais venir tes enfans si tu les veux revoir.
Que dans ce même lieu l'un & l'autre t'embrasse,
Ta generosité merite cette grace.
Amilcar de ce pas va les faire venir,
Je te laisse tout seul pour les entretenir.

SCENE IV.

ASDRUBAL *seul.*

MAlheureux que je suis, quel crime ay-je pû faire?
Et par quelles raisons le Ciel m'est-il contraire?
Suis-je aussi criminel que je suis malheureux?
Est-il quelque destin qui soit plus rigoureux?
Je nâquis souverain, & je me vois esclave,
Par un surcroît de maux mon ennemy me brave.
Et quand le sort m'arrache un Sceptre de la main,
Il le va presenter à celle d'un Romain.
Que n'ay-je le plaisir d'en enrichir un autre!
Mais il n'est pas à moy, grands Dieux il étoit vôtre!
Je ne murmure point contre un si juste arrest,
Vous le pouvez donner à celuy qui vous plaist.
Senat imperieux qui n'aimes que la guerre,
Et dont l'orgüeil poursuit l'Empire de la terre,
T'étant fait absolu tu pourras bien servir,
Comme tu volles tout, l'on te peut tout ravir.
Je me voy dépoüillé des droits de ma Couronne,
A peine en ce débris sauvay-je ma personne.
Je possedois beaucoup, Rome m'a tout ôté,
Sujets, amis, parens, richesses, liberté,
Si son ambition n'étoit pas assouvie,
Il ne me reste plus que le nom & la vie.
Qu'elle me prive encor de ces deux ornemens,
Et qu'elle mette fin à mes contentemens.
Aussi puis-je goûter quelque peu d'allegresse?
Et pourray-je adoucir une longue tristesse?
Ce grand nom d'Asdrubal n'est-il pas obscurcy?
Et de mes lâchetez ne l'ay-je point noircy?
Quoy? puis-je conserver quelque moment de vie?

Et ma vie, & mon nom sont-ils dignes d'envie ?
Ah ! perdons l'un & l'autre, & la vie & le nom.
Il faut cesser de vivre & mourir sans renom.
Je ne me puis plus voir que d'un œil de colere.

SCENE V.

ASDRUBAL, SOPHONISBE, HIANISBE.

ASDRUBAL.

Mais voicy mes enfans, embrassez vôtre pere,
Venez pour soulager nos communes douleurs,
Mêler entre mes bras vos larmes à mes pleurs.

SOPHONISBE.

O Dieux ! m'est-il permis de vous revoir encore ?
Puis-je icy carresser un pere que j'honore ?

HIANISBE.

Aprés cet entretien que puis-je souhaiter ?

SOPHONISBE.

A Seigneur ! lassez-vous de nous persecuter,
Considerez vos coups, de quelles mains ils sortent,
Et jusqu'à quel excés vos cruautez les portent.
O mort nous t'attendons ! tu vois si je frémis,
Sors, sors quand tu voudras du camp des ennemis,
C'est seulement par vous que la mort nous étonne,
Nous ne la voulons pas du bras qui nous la donne.
Quoy, contre ses enfans un pere soit armé,
Peut-il abandonner ce qu'il a tant aimé ?
De ses propres enfans sera-t'il l'homicide ?
Qu'il s'épargne, Seigneur, un si grand parricide,
Cherchant une autre main qui les fassent perir,
Il sauvera sa gloire en les voyant mourir :

Il sera satisfait & sans être coupable.

ASDRUBAL.

Ah ma fille !

SOPHONISBE.

Ah Seigneur, êtes-vous pardonnable ?
Et quelle est la raison qui vous peut obliger,
A prendre le party d'un perfide étranger ?

ASDRUBAL.

Que dois-je devenir & que dois-je résoudre ?
Je suis des deux côtez menacé de la foudre :
Et par tout où je vais mon malheur me poursuit,
J'offence qui me sert, & je sers qui me nuit.
Dans ces extrêmitez quel conseil dois-je prendre ?
Je trahis les Romains si je vous veux défendre.
La nature & l'amour ont beaucoup de pouvoir ;
Mais l'honneur me défend de faire mon devoir
Scipion nous perdra, quelque effort que je fasse,
Tâchons de vous sauver en implorant sa grace,
Il est trop genereux pour nous la refuser.

HIANISBE.

Moy, j'ay le cœur trop bon pour en vouloir user,
Si j'allois demander du secours à quelque autre,
J'offenserois ma gloire & trahirois la vôtre.
Seigneur, c'est à vous seul qu'appartient cet honneur,
C'est seulement de vous que j'attens mon bonheur :
Enfin à vos desirs j'abandonne ma tête,
Si ma perte vous plaît m'y voilà toute prête.
Vous pouvez comme étant l'arbitre de mon sort,
Me conserver la vie ou m'ordonner la mort.

ASDRUBAL.

En l'état où je suis quand j'aurois cette envie,
Je ne vous puis donner ny la mort ny la vie.
Mon amour me défend de vous faire mourir,
Et toute ma valeur ne vous peut secourir ;
Mes filles, vôtre sort est dans la main d'un autre :

C'est

C'est de luy que dépend....

SOPHONISBE.

Non, il est dans la nôtre,
Et si vôtre valeur ne nous peut secourir,
Nous sçaurons bien trouver les moyens de mourir.
Vôtre amour est injuste autant qu'on le peut croire,
De vouloir que l'on vive aux dépens de sa gloire.

ASDRUBAL.

Mes filles, vôtre perte abregeroit mes jours;
C'est une impieté d'en retrancher le cours;
Je vous crois toutes deux d'une ame trop bien née,
Pour arracher la vie à qui vous l'a donnée.
Et si vôtre raison ne tâche à vous trahir,
Elle vous apprendra qu'il me faut obéïr.
Ne vous emportez point à quelque violence,
Montrez moy vôtre amour par vôtre obéïssance:
Faites réflexion sur ce que je vous suis,
Et sur ce que je veux, & sur ce que je puis.

HIANISBE.

Nous sçavons bien, Seigneur, quelle est vôtre personne,
Et quel pouvoir sur nous la nature vous donne,
Nous la considerons, nous reverons ses loix.
Et je sçay m'acquitter de ce que je vous dois.
Je sçay jusqu'où s'étend le droit de la naissance,
Que vous avez sur nous une entiere puissance,
Et que le plus grand bien qui nous peut avenir;
C'est d'avoir eu l'honneur de vous appartenir.
Mais avant que me voir en triomphe traînée,
Et par un Scipion insolemment menée:
Avant que leur Senat nous impose des loix,
Je me veux dispenser de ce que je vous dois.
Rome n'aura jamais ce superbe avantage,
D'avoir vû vos enfans mourir dans l'esclavage.
Nous sçaurons conserver l'honneur de nôtre rang,
Et ne point obscurcir l'éclat de nôtre sang,

Je nâquis libre enfin, & je mourray de même.

ASDRUBAL.

Quoy, vous défiez-vous de quelque ſtratagême ?
Rome ſçait obſerver tout ce qu'elle a promis :
Et traite avec douceur tous ceux qu'elle a ſoûmis.

SOPHONISBE.

Témoin ce traitement qu'elle a fait à Carthage,
Où l'avenir verra des marques de ſa rage.

ASDRUBAL.

Le Ciel faſſe de moy ce qu'il a réſolu :
Je veux aveuglement tout ce qu'il a voulu,
Quand j'y devrois finir ma triſte deſtinée,
Je tiendray ma parole aprés l'avoir donnée :
Ne nous oppoſons plus à la fatalité ;
C'eſt moins moy qui le veut que la neceſſité.
En vain par cent combats j'ay choqué ſa puiſſance,
Sa valeur m'a contraint d'implorer ſa clemence.
Que ſi Rome a deſſein de me faire perir,
Tout l'Univers armé ne me peut ſecourir.

HIANISBE.

Puis que l'amour du ſang, ny la crainte du blâme,
Ne peuvent arracher le deſſein de vôtre ame :
Et que vous aimez mieux vôtre captivité,
Que d'expoſer vos jours pour nôtre liberté,
Il faut, il faut, Seigneur, que nous ceſſions de vivre,
Nous préferons la mort au deſir de vous ſuivre.
Mais nous perdons le temps en diſcours ſuperflus,
Adieu Seigneur, adieu, je ne vous verray plus.

SOPHONISBE.

Puis que vous nous laiſſez, il faut que je vous quitte,
La voix de la nature en vain me ſollicite :
Je doy pour mon honneur marcher deſſus ſes pas ;
Et comme elle, chercher un glorieux trépas.
Mais avant que partir, permettez que j'embraſſe,
L'auteur de nôtre vie & de nôtre diſgrace :

L'excés de ma douleur me dérobe la voix,
Je n'en puis plus. Adieu pour la derniere fois.

ASDRUBAL.

Pour la derniere fois ! Ah paroles ſenſibles !
Et de nouveaux malheurs témoignages viſibles ;
Mais laiſſons faire au Ciel, & ſans plus diſcourir,
Allons prendre leur fort, les ſauver, ou mourir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, SOPHONISBE.

SOPHRONIE.

IL a fermé l'oreille aux cris de la Nature,
Il travaille luy-même à nôtre ſepulture,
Il viole l'honneur qu'il doit rendre à ſon rang,
Il ne veut écouter ny l'amour ny le ſang ;
Ce cruel tranſporté d'une aveugle furie,
Expoſe ſes enfans, ſa femme & ſa patrie,
Et par un deſeſpoir qui le meine au trépas
Il tâche à conſerver ce qu'il ne defend pas.
Il retourne luy-même au malheur qu'il évite,
Loin de s'en éloigner l'ingrat ſe précipite.
En dédaignant la main qui le veut ſecourir,

Il caresse le bras qui le fera mourir.
Son esprit l'abandonne en ce peril extrême,
En servant Scipion il se trahit soy-même.
Mon honneur empéchant de si láches desseins,
Allons, allons ravir cette tête aux Romains.
Ce poignard ...Quel effort a dissipé ma rage,
Quelle indigne foiblesse a saisi mon courage?
Reglons-nous ma colere à la fureur d'autruy;
Il agit en barbare, agissons comme luy.
Toute prête à frapper, redouble-toy ma haine,
Dieux! si proche du coup que mon audace est vaine.
Allons, entreprenons, mon courroux où vas-tu?
Tes cruels mouvemens effacent ma vertu.
Quoy qu'il me fasse horreur, il m'est encore aimable
Que je meure innocente & qu'il vive coupable.
Mais son crime revient dedans mon souvenir;
Il me force de vivre afin de le punir:
C'en est fait, il le faut, sa perte est necessaire,
Arrête encore mon cœur, tu n'es qu'un témeraire:
Et si par desespoir tu tente le combat,
Dés le premier effort ta colere s'abat:
D'un délay si craintif mon ame est offensée,
Allons joindre de prés l'effet à la pensée,
Courons à la vengeance.

SOPHONISBE.

Ah Madame, arrêtez!
Et ne vous portez pas dans les extrêmitez,
Vous sçavez qu'Asdrubal ...

SOPHRONIE.

N'en dis pas davantage,
C'est un lâche, un ingrat, un parjure, un volage,
Un Prince qui des siens ne prend aucun soucy,
Un esclave de Rome.

SOPHONISBE.

Il est mon pere aussi.

SOPHRONIE.

Son cœur vient d'effacer ce sacré caractere,
Son crime luy ravit la qualité de pere ;
Il est vôtre ennemy.

SOPHONISBE.

Mais il est vôtre époux.

SOPHRONIE.

A ce Nom je me rens.

SCENE II.

HIANISBE, SOPHRONIE, SOPHONISBE.

HIANISBE.

Madame sauvez-vous,
Amilcar transporté de fureur & de rage
Vient d'armer contre vous le peuple de Carthage,

SOPHRONIE.

En sçais-tu le sujet ?

HIANISBE.

C'est qu'il présume à tort
Qu'Asdrubal, les Romains & vous soyez d'accord ;
Il se l'est confirmé voyant vôtre sortie :
Et moy de ses desseins pleinement avertie
Je me suis échappée : Ah j'entens quelque bruit !
C'est luy-même qui vient & le peuple le suit.
Voila ce furieux.

SOPHRONIE.

Craindrois-je sa colere,
Ramassons le poignard.

SOPHRONIE & HIANISBE.

Va, fais venir mon pere.

SCENE III.

AMILCAR, SOPHRONIE, SOPHONISBE, SOLDATS *d'Amilcar.*

AMILCAR, *& sa suite.*

ELle est d'intelligence avec nos ennemis.

SOPHRONIE *au devant de luy.*

Viens donc l'assassiner comme tu l'as promis ;
Puis qu'avec les Romains elle est d'intelligence,
Vous en devez tirer une haute vengeance :
Je te veux seconder dans ce pieux dessein,
Et t'offre le poignard pour me percer le sein :
Frappe, frappe Amilcar, ma mort est legitime,
Et mon commandement autorise ton crime.
Quoy ? ton bras se retire & je te voy trembler,
Dans ton étonnement tu ne m'oses parler :
A ce premier abord dont ta vûë est frappée,
N'est-ce point le respect qui retient ton épée ?
Tout le peuple assemblé prend part à ta froideur.
Un exemple si lâche rallentit leur ardeur ;
N'est-ce point le remors de m'avoir outragée ?
Et par vos repentirs serois-je bien vengée ?

AMILCAR.

Je commence à sentir un remors éternel,
Et tout le peuple armé n'est pas moins criminel,
Ce que nous endurons n'est pas imaginable,
Je connois nôtre erreur, vous n'êtes point coupable,
Et vous justifiant par ce noble courroux,
Vous faites retomber le crime dessus nous ;
Nous venions vous punir, châtiez nôtre offence,
C'est maintenant à vous d'en prendre la vengeance ;

Avec bien plus de droit que nous n'en avions pas ;
Vous pouvez prononcer l'arreſt de mon trépas.
Si pour l'executer vous manquez de courage,
Madame, remettez cet office à ma rage,
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau,
Souffrez qu'un criminel devienne ſon bourreau,
Et qu'en vous appaiſant à force de ſupplices,
Il vous aille immoler ſes malheureux complices.

SOPHRONIE.

Tu n'es que trop puny de ta témerité,
Et tu ſouffres bien plus que tu n'as merité.
Ne crains rien Amilcar, ma bonté te fait grace.
Mais dy-moy le ſujet qui cauſa ton audace,
Et l'injuſte raiſon qui vous fit ſoupçonner
Que j'euſſe le deſſein de vous abandonner.

AMILCAR.

J'allois donner au Fort les ordres neceſſaires
A pouvoir ſoûtenir l'aſſaut des adverſaires,
Quand proche de la tour on me vint avertir
Que pour voir les Romains vous en alliez ſortir ;
Et qu'à nôtre déçû de puiſſance abſoluë
Vous aviez avec eux une tréve concluë.
Cet avis me ſurprit d'une telle façon
Qu'il fit naître en mon ame un étrange ſoupçon.
Oüy, Madame, je crûs que vôtre ame étonnée
A de lâches conſeils s'étoit abandonnée,
Et que pour imiter un infidele époux
Vous alliez de ce pas vous retirer de nous.
Ce penſer ſur mes ſens uſa de tyrannie,
Et me laiſſant aller à ce premier génie,
J'allarmay tout le Fort, je remplis tout de peur,
Tous reçûrent d'abord le ſentiment trompeur,
Et ce peuple étonné qu'excitoient mes allarmes
D'une commune voix alla prendre les armes ;
Et d'un conſentement il jura vôtre mort :

J'en commis quelques-uns à la garde du Fort ;
D'autres dans le besoin m'ayant offert main forte,
J'employai les derniers à conserver la porte.
Afin que m'exposant dans quelque grand danger
Ces soldats préparez me vinssent dégager.
Cet ordre étant donné nous vous avons suivie
Avecque le dessein de vous ôter la vie :
Mais le peuple est ravy d'être desabusé.

SOPHRONIE.

Je luy veux pardonner ce qu'il avoit osé,
Et puis que son soupçon étoit si legitime,
Loin de le condamner, je veux loüer son crime
Ciel, que ta providence a d'étranges ressors,
Elle meut à son gré nos esprits & nos corps :
Nous pouvons voir icy des soins si manifestes,
Les Dieux ont diverty deux projets si funestes,
Ils ont sauvé la femme & conservé l'époux,
Mais le voicy venir, allez, retirez-vous.
Scipion l'accompagne, & Caton & Lelie,
Je vais au devant d'eux.

SCENE IV.

SCIPION, CATON, LELIE, ASDRUBAL, SOPHRONIE, HIANISBE, SOPHONISBE, AMILCAR, TREBACE.

SCIPION.

Arrêtez qu'on le lie,
Et que sans differer on le meine en prison,
Sa tête répondra de cette trahison.

AMILCAR *abandonné des siens.*

Falloit-il me fier à ces troupes timides ;

Dés ſe premier peril ils fuyent les perfides,
Je me défendray ſeul.

TREBACE.

Ah! traître, il faut mourir,
Rens l'épée.

AMILCAR.

Ah! plûtôt on me verra perir;
Ce n'eſt qu'à Scipion que ma main la veut rendre;
Que ne luy permets-tu de la pouvoir défendre?
Mais dans cette impuiſſance où mon malheur m'a mis
Attens-je quelque grace entre mes ennemis.
Vous êtes de ce nombre infidelle Princeſſe.
Quoy, Madame, à vos yeux vous ſouffrez qu'on m'oppreſſe!
Vous nous éclairciſſez de vôtre trahiſon,
Mais les Dieux tôt ou tard nous en feront raiſon.

SCIPION.

Soldats que l'on l'enchaîne.

SOPHRONIE.

O Dieux quelle inſolence!
Enchaîner Amilcar, & même en ma préſence.

SCIPION.

C'eſt pour vos interêts que je le traite ainſi;
Vous ſçavez le deſſein qui l'a conduit icy:
Pouvez vous oublier une action ſi noire.
Prier pour un perfide!

SOPHRONIE.

Elle tourne à ſa gloire,
Il s'eſt éternisé par ce bel attentat,
Je ſçais qu'un zele ardent de ſervir nôtre Etat
Penſant que pour ſon bien ma mort fût neceſſaire,
A conduit en ces lieux ce cruel témeraire.
Je ſçay que ſa Patrie avoit armé ſa main,
Qu'il venoit me plonger le poigard dans le ſein.

Mais loin de le blâmer de trop de violence,
Cette belle action attend sa récompense.
Il doit être loüé, loin d'en être blâmé,
C'est pour un beau motif que son bras s'est armé.
De sa vertu son crime est un grand témoignage,
Et cette occasion signale son courage.
Au lieu de le punir, tu le dois conserver,
La generosité t'oblige à le sauver.
Mets donc en liberté ce criminel fidelle,
Ce coupable innocent, ce genereux rebelle;
Sa faute est glorieuse, & sa fidelité
Le doit rendre celebre à la posterité.

AMILCAR

O generosité qui n'a point de semblable!

SCIPION.

Quoy, traiter de la sorte un sujet si coupable,
Traiter un criminel avec tant de bonté!
Je m'oppose, Madame, à vôtre volonté.
Non, non, je veux qu'il meure.

SOPHRONIE.

Et moy je veux qu'il vive,
Ou bien s'il doit perir il faut que je le suive:
Mais dépend-il de toy d'ordonner de son sort:
Il n'appartient qu'à moy de résoudre sa mort.
Son forfait seulement regarde ma personne:
Il n'est plus criminel puis que je luy pardonne;
Et les Carthaginois de cette qualité
Sont d'un rang où le tien n'a point d'autorité.

SCIPION.

Quelle est donc la valeur & le rang de cet homme;

SOPHRONIE.

Il est nôtre Amiral & la terreur de Rome,
Ce fut luy le premier sur l'empire des eaux
Qui fit couler à fonds tes superbes vaisseaux:
Qui le fer à la main, & la flame dans l'autre

Fit perir ton armée & conserva la nôtre.

SCIPION.

Cette haute valeur ne m'empêchera pas
D'ordonner à ce traître un infâme trépas.

SOPHRONIE.

Mais la tréve, Seigneur, que tu m'as accordée,
Si-tôt que par les miens je te l'ay demandée,
Exemte pour un temps tous les Carthaginois
De la sévérité de tes injustes loix.
Il doivent dans ton camp marcher en assûrance,
Nôtre accord leur en donne une entiere licence.
Pour trois heures de temps tu sçais qu'il est permis
A l'un & l'autre camp, de voir ses ennemis:
Chacun des deux partis visite son contraire,
L'ennemy dans Carthage est reçû comme un frere,
Tes soldats sont chez elle en pleine liberté,
Et les siens en ces lieux n'ont point de sûreté.
Au mépris de ta foy tu veux détruire un homme,
Qui veut mourir pour elle ou triompher de Rome.
S'il faut que pour ce crime on fasse un châtiment,
Il faut que l'on m'ordonne un pareil traitement.
Tous deux pour le païs nous voulions faire un crime,
Et chacun de nous deux choisissoit sa victime:
Nous étions agités d'un different courroux,
Il entreprit ma mort, moy celle d'un époux.
Et sans que la raison reprit place en mon ame,
Un mary seroit mort par la main de sa femme;
Je le sacrifiois aux Dieux de mon païs;
J'allois punir l'ingrat qui nous avoit trahis.
Je l'aime toutefois & le respecte encore,
Tout criminel qu'il est, il faut que je l'adore,
Et quoy qu'à vôtre égard il me soit odieux:
L'amy de Scipion plaist encore à mes yeux.

ASDRUBAL.

Quoy donc, ma Sophronie, est-ce ainsi qu'on me traite?
Sont-là les effets d'une amitié parfaite?
As-tu la cruauté de terminer mes jours,
Quand pour te conserver je viens à ton secours?
Au moment que ma fille a pû me faire entendre
Qu'Amilcar sur ta vie osoit bien entreprendre,
J'ay conduit Scipion suivy de ses Romains,
Et suis venu t'ôter de ses barbares mains.
Enfin pour te sauver j'ay tenté l'impossible,
Et pour tant de bienfaits ton ame est insensible.
Ne puis-je par mes soins adoucir ta rigueur,
Contente ton desir, arrache-moy le cœur.
Viens me priver du jour, tu m'ôteras de peine:
Et si ma passion a merité ta haine,
Si l'amour dans mon cœur imprima ton portrait,
Venge-toy de l'amour, détruis ce qu'il a fait;
Suis ces grands mouvemens que t'inspirent ta rage,
Et de ta propre main efface ton image.

SOPHRONIE.

Il faudroit pour t'aimer aimer la trahison,
Cherir les destructeurs de toute sa maison.
Quoy? je te cherirois, & j'aimerois un homme
Qui joint ses interêts aux interêts de Rome?
Qui contre sa patrie ose lever la main,
Qui né Carthaginois est devenu Romain,
Qui s'est rendu la honte & le mépris des Princes,
Qui meine les Romains dans toutes ses Provinces,
Et qui va par un sort lamentable & nouveau,
Mettre Parens, Sujets, pêle-mêle au tombeau?
Va, ne l'espere pas, tu t'es acquis ma haine,
Mon amour est bien moins que l'amitié Romaine,
Et ce nouvel amour qui t'ôte la pitié
Te pourra consoler de mon inimitié.
Ingrat, je laisse aux Dieux le soin de ma vengeance,

Et du grand Scipion j'implore la clemence,
Rends-moy donc Amilcar, tu le dois.

SCIPION.

Je ne puis,

AMILCAR.

Madame, laissez-moy dans l'état où je suis,
Je mourray sans regret

SOPHRONIE.

O Dieux quelle injustice ?

ASDRUBAL.

Seigneur en ma faveur empêche son supplice,
Ma femme le demande avecque des soûpirs,
Que je puisse une fois complaire à ses desirs,
Accorde-moy sa grace.

SCIPION.

Hé bien je te l'octroye;
Mon cœur prend trop de part à l'excés de ta joye,
Pour préferer sa peine à ton contentement,
Et pour te témoigner que j'aime uniquement,
Et cheris les Vertus qui regnent dans ton ame,
J'offre encore dans Rome un azile à Madame.
Oüy, Rome vous fera l'honneur qui vous est dû,
Elle vous rendra plus que vous n'avez perdu,
Ses biens-faits envers vous répareront l'outrage
Que vous avez souffert aux guerres de Carthage:
Et vous & vos enfans, vos amis, vôtre Epoux,
A l'abry du Senat aurez un sort plus doux.

SOPHRONIE.

Cet offre avantageux ne me sçauroit surprendre,
Je sçay ce que de Rome un vaincu doit attendre,
Tant d'illustres Captifs aprés des Chars traînez,
Et comme des forçats couple à couple enchaînez,
Honteusement conduits aux fonds de vos galleres
Où tous chargez de fers accablez de miseres,
Ils attendent la mort de moment en moment,

Me font prévoir de Rome un pareil traitement.
J'estime toutefois ton offre genereuse,
Je croy qu'avec regret tu me vois malheureuse,
Que ta haute vertu me voudroit secourir,
Mais apprens qu'aujourd'huy je veux vaincre ou mourir.
Adieu donc, Scipion, nôtre paix qui s'acheve,
Rompt de tous nos Soldats le repos & la tréve.
Et ces fameux guerriers de carnage affamez,
Pour répandre du sang sont déja tous armez.
Va donc les mettre en ordre, aprés comme un tonnerre
Fais fondre dessus nous l'orage de la guerre,
Pendant que ton exemple animera les tiens
Je vais dans nôtre Fort pour soûtenir les miens.

ASDRUBAL.

Adieu ma Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu Prince Barbare,
Tu te ressentiras des maux qu'on nous prepare;
Et tu ne verras point les Romains triomphans,
Sans voir dans le Tombeau ta femme & tes enfans.
Mes filles suivez-moy.

SCENE V.

ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LELIE, TREBACE.

ASDRUBAL.

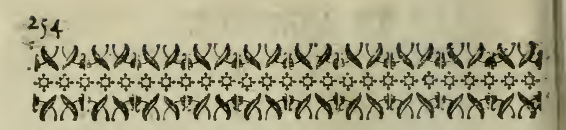
Quelle étrange menace!
Tout mon sang de frayeur dans mes veines se glace.
Quoy, je ne verray point les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans?

Je veux pour empécher un dessein si tragique,
Faire aujourd'huy perir le reste de l'Affrique,
Et je verray bien-tôt les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans;
Afin de leur ôter les moyens de se nuire,
Scipion donne moy des Soldats à conduire,
Par un chemin caché je veux monter là haut;
Mais tandis, fais semblant d'y donner un assaut,
Et pour les amuser, auprés de leur muraille,
Fais marcher ton armée en ordre de bataille,
Et dans une heure au plus par un subtil effort,
Sans perdre aucun des tiens je te livre le Fort.

SCIPION.

Je veux ce que tu veux. Vous Caton & Lelie,
Afin d'executer sa genereuse envie,
Prenez chacun cinq cens de vos meilleurs Soldats;
Et tous dans un bon ordre accompagnez ses pas.
A ses commandemens que chacun obéïsse,
Que tout ce qu'il voudra sur l'heure s'accomplisse;
Car ayant reconnu sa generosité,
Nous ne sçaurions douter de sa fidelité.
Tandis que d'un côté vous employrez vos armes,
Par deux autres j'iray leur donner deux allarmes.
C'est l'ordre que tu veux, & pour te contenter
Je m'en vais de ce pas le faire executer.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LELIE.

SCIPION.



ENFIN le Fort est pris.

LELIE.

Nous avons la victoire,
Et le seul Asdrubal en merite la gloire.

SCIPION.

Cher Lelie, apprends moy comme tout s'est passé.

LELIE.

Quand le grand Asdrubal vit ton camp déplacé,
Qu'à la tête des tiens en ordre de bataille
Tu forçois l'ennemy de garder sa muraille,
Il prescrivit aux siens incontinent aprés
Qu'en bon ordre & sans bruit on le suivit de prés.
A ce commandement nôtre trouppe s'avance,
Nous marchons sous la terre où l'ombre & le silence
Sembloit favoriser le dessein d'Asdrubal,
Nous suivîmes long-temps un sentier inégal.
Enfin nous arrivons prés d'une basse porte
Où je fis avancer la premiere cohorte,
La porte est enfoncée, un violent effort
Nous ouvre le chemin pour entrer dans ce Fort;
Puis en ordre rangez nous donnons dans la place,
L'Ennemy nous découvre, il s'écrie, il menace,

Et pour nous repoulser il quitte ses rempars.
L'allarme cependant s'accroît de toutes parts,
Et dehors & dedans tout paroît sous les armes,
Il semble que pour tous le combat ait des charmes,
Asdrubal le premier les armes à la main
S'oppose aux grands efforts de ce peuple Affricain,
Et ce fameux guerrier soûtenu par les nôtres
Répand le sang des uns, met en fuite les autres;
Sa valeur fait voler la mort de rang en rang,
Il se fait sous ses pas une trace de sang,
A force de tuer il s'anime au carnage,
De tous côtez il s'ouvre un horrible passage.
Ce peuple étoit réduit à ses derniers abois,
Quand sa femme arrivant s'écrie à haute voix,
Ce n'est pas en cedant qu'on s'acquiert de la gloire,
A moy mes compagnons, nous aurons la victoire,
Suivez moy seulement, je la mets dans vos mains,
Et je luy fais quitter le party des Romains.
A ces mots on la suit. Elle comme un tonnerre,
Vient fondre dans nos rangs, couvre de morts la terre,
Et les siens secondant la force de ses coups
Luy donnent le moyen de joindre son époux.
Asdrubal la voyant témoigne de la crainte,
Et pour la décevoir il use d'une feinte,
Se recule en parant & se laisse frapper,
Afin que les Romains pûssent l'envelopper.
Elle qui reconnoît ce subtil stratagême,
Au lieu de s'avancer, se recule de même,
Tout le peuple effrayé manque soudain de cœur,
Et tous les armes bas adorent le vainqueur.
Sophronie ayant vû cette entiere défaite,
Fait semblant d'y courir & songe à sa retraite;
Elle gaigna la Tour d'un pas précipité,
Asdrubal témoigna la même agilité.
Il crie à nos soldats, Respectez sa personne,

C'est moy qui vous en prie, & Scipion l'ordonne.
Tous se sont efforcez de la pouvoir sauver.
Moy voyant le combat si prés de s'achever,
Et que cette mêlée étoit bien-tôt finie,
Je pensay qu'Asdrubal auroit sa Sophronie.
Je le viens de quitter sur un si juste espoir,
Il espere bien-tôt la mettre en son devoir,
Puis que l'ayant soûmise au pouvoir des Romains,
Il pouvoit empêcher ses tragiques desseins.
Et pour te témoigner la grandeur de mon zele,
J'ay voulu le premier t'en dire la nouvelle.

SCIPION.

O Dieux ! que ce rapport contente mes esprits !
Asdrubal a vaincu, Sophronie est son prix.
Sa femme & ses enfans seront sa récompense,
Leur conservation est dûë à sa vaillance.
Il m'a tenu parole, & je veux aujourd'huy
De ce que j'ay promis m'acquitter envers luy.
Je le veux & le puis, au moins s'il est croyable,
Qu'Asdrubal ait vaincu cette femme indomptable.
Mais tu ne m'as rien dit touchant ses deux enfans,
Ne me déguise rien, sont-ils encore vivans?
La mort pour m'empêcher de tenir mes promesses,
M'auroit-elle ravy ces deux grandes Princesses?
Et de tant de bien-faits, & de tant d'amitié,
N'en pourray-je aujourd'huy payer que la moitié?

LELIE.

Seigneur, ces deux beautez sont encore animées,
Avecque Sophronie elles sont enfermées:
Car durant le combat sur le haut de la Tour
J'y vis & reconnus ces merveilles d'amour,
Et bien-tôt toutes trois seront en ta puissance:
Mais j'apperçois Caton.

SCENE II.

SCIPION, CATON, LELIE.

SCIPION.

AH! ce triste silence
Est d'un nouveau malheur le présage évident ;
Parle, parle Caton, quel est cet accident
Qui marque sur ton front un excés de tristesse,
Ne me le cele point.

CATON.

Ah, Seigneur, la Princesse....

SCIPION.

Qu'est-elle devenuë ? acheve promptement,
Retire mon esprit de son étonnement :
Elle est morte en fin.

CATON.

Cette illustre guerriere
Ayant vû ses Soldats gisans sur la poussiere
Se sauve dans la Tour, & malgré nos efforts
Elle en ferme la porte & nous laisse dehors.
Quelques momens aprés elle ouvre une fenêtre,
A travers des barreaux elle s'y fait paroître ;
Un effroyable objet se présente à nos yeux,
Le sang de mille morts avoit rougy ces lieux ;
D'autres corps étendus au milieu de la place,
Sembloient même en mourant reprendre leur audace,
Et par de longs regrets qu'ils jettoient dessus nous,
Ils montroient dans leurs yeux un reste de corroux.
A quelques pas de là l'on vit une autre image,
Deux ou trois cens soldats s'entredonnoient courage,

Ceux qui s'étoient ravis aux armes des Romains,
S'animoient à mourir avec leurs propres mains;
Pas-un ne survêquit d'un combat si funeste,
Et celuy que la mort avoit laissé de reste,
Ne trouvant point de main qui la luy pût offrir,
Du secours de la sienne il la voulut souffrir.
Quelque peu d'habitans suivirent son exemple,
Sophronie à l'instant les loüe & les contemple,
Prête à les imiter elle benit leur sort,
Et son cœur leur envie une si belle mort.
D'un pas qui témoignoit quelle étoit son envie,
Pleine de ce mépris qu'elle avoit pour la vie,
Elle approche un bucher qu'elle fit allumer,
Elle appelle Amilcar qui la vient desarmer,
Puis d'une façon grave & la voix assûrée,
En attendant la mort qu'elle s'est préparée,
Dit, parlant aux Romains, ô vous braves guerriers!
Qui de tous nos combats remportez les Lauriers?
Bien que par les efforts d'une si longue guerre,
Enfin vous vous rendiez les maîtres de ma terre,
Et que dessous vos loix mon Etat soit soûmis,
Je ne vous compte point parmy mes ennemis.
C'est le destin de Rome, & c'est vôtre conqueste,
Il devoit à son tour ressentir la tempête,
Et Rome avoit ce droit d'amener contre nous,
Ce que nôtre Carthage avoit porté chez vous.
Mais beaucoup plus heureux vous causez nôtre perte,
Non par la trahison; mais par la force ouverte.
Mais le Prince Asdrubal, l'infidelle qu'il est,
A bien dû contre vous prendre mon interêt.
Asdrubal paroissant luy demande audiance.
Elle sans témoigner aucune violence,
L'interrompt & luy dit, Voicy le jour heureux,
Qui doit borner le cours d'un sort si rigoureux.
Rien ne peut m'empêcher de finir ma misere,

Et t'ôter les noms & d'époux & de pere.
Cet horrible bucher que tu vois allumé
Me va punir, ingrat, de t'avoir trop aimé.
Mon cœur sera bien tôt consommé par la flâme,
Et si cette chaleur alloit jusques à l'ame,
Je voudrois la forcer d'accroître ses efforts,
Et d'agir sur l'esprit comme dessus les corps,
J'en sentirois l'effet jusques dans mes pensées,
Et nos affections s'y verroient effacées.
Adieu cruel, je m'en vais accomplir mon dessein.
Aussi-tôt on la void le poignard à la main
Courir à ce bucher.

SCIPION.

O Dieux que j'apprehende !

CATON.

Proche de ce spectacle on l'entend qui commande
D'amener ses enfans auprés de ce bucher.
Par son ordre aussi-tôt je les vis approcher.
Mes filles, leur dit-elle, il faut perdre la vie,
Que de vos propres mains elle vous soit ravie.
Je vous vais préceder, il faut suivre mes pas:
Préferons à la honte un glorieux trépas.
Mourons, mourons ensemble; & bien mourons Madame,
Répondent l'une & l'autre, abregeons nôtre trame,
Et pour combler d'honneur la fin de nôtre sort,
Que de vos propres mains nous recevions la mort.
Sophronie à ces mots, se fondoit toute en larmes;
Mais comme elle attendit le grand bruit des gendarmes,
Qu'on tâchoit d'enfoncer la porte de la tour,
Elle prive à l'instant ces Princesses du jour.

SCIPION.

O cruauté du sort horrible & pitoyable !
Ce tragique accident peut-il être croyable ?

Helas ! pour mon malheur il n'est que trop certain ;
Mais poursuis ?

CATON.

Sophronie acheve son dessein,
A peine de leur corps elle eut chassé leurs ames,
Qu'elle les fit jetter dans le milieu des flâmes,
Et de sa propre main rouge d'un si beau sang ;
De celuy qui luy reste elle épuise son flanc
Puis d'une voix mourante à l'instant elle appelle
Le vaillant Amilcar son serviteur fidelle,
Et luy dit ; Il est temps d'accomplir mes desseins,
Ne laisse de nos corps que la cendre aux Romains ;
Jette-moy dans ces feux. A ces mots elle expire,
Amilcar suit son ordre, il sanglotte, il soûpire,
Il condamne ses mains d'un si tragique employ,
Et ce desesperé s'en veut vanger sur soy.
Il cherche son trépas. Enfin, il le rencontre,
Si-tôt qu'il le demande, aussi-tôt il se montre,
Et loin de reculer, il s'avance à grands pas,
Il s'oppose long-temps à nos meilleurs Soldats.
Mais déja dans la Tour s'étant fait un passage,
Le nombre de nos gens accablent son courage,
Et jugeant par ses coups qu'il ne pourroit long-temps
Resister aux efforts de tant de combatans.
Enfin, presque mourant, il s'enfuit & nous laisse,
Avec ce seul dessein de suivre sa Princesse.
C'est, dit-il, dans ces feux qu'il faut finir mon sort,
Puis s'y précipitant il y cherche sa mort.

SCIPION.

O Dieux, ô justes Dieux !

CATON.

Ces effroyables flâmes,
Qui sembloient jusqu'au Ciel accompagner leurs ames,
Défendoient aux Romains d'approcher de leurs corps,
Et ce brasier croissant les repousse dehors :

En vain ils s'efforçoient à rompre ces barrieres,
Ce grand feu grossissoit à force de matieres,
Et cherchant les moyens de poursuivre son cours,
La flâme s'attachoit sur son propre secours.
La tour dans un moment fut presque consommée,
L'on n'y voit qu'un amas de cendre & de fumée.
Asdrubal ayant vû ce feu prodigieux
Consommer sa famille en ces funestes lieux,
Le regret le saisit, l'agite, le transporte,
Le livre au desespoir, le desespoir l'emporte,
Et ce fatal demon qui s'empare des sens,
Fit aller ses transports jusqu'aux plus innocens.
La cruauté des Dieux essuya son blasphéme,
Ce premier mouvement se fit voir sur luy même
Et delà s'exerçant sur Rome & sur le sort
Nous alloit tous venger par une prompte mort.
Je prévis le dessein & j'arrétay l'épée
Qu'Asdrubal en son sang avoit luy-même trempée.

SCIPION.

O destin rigoureux! ô Prince infortuné!

CATON.

J'ay commandé, Seigneur, qu'il te fût amené.

SCIPION.

Ciel! dûs-tu par leur mort amoindrir ma victoire,
Et m'arracher par-là la moitié de ma gloire.
Inutile trophée, ô triomphe imparfait,
La cause de la guerre attendoit cet effet.
J'armay contre ma foy, je surmonte en parjure.

CATON.

Regarde, Scipion, à qui tu fais injure,
Rome t'en donna l'ordre.

SCIPION.

Ah! que m'allegue-tu?
Faut-il pour luy complaire offenser sa vertu?
A prendre un mauvais droit est-il quelque justice

Suis-je moins criminel pour avoir un complice ?
Rome & ses Generaux different en ce point,
Qu'elle a toûjours ses droits, & qu'ils n'en trouvent point.
Quand Rome par nos mains a conquis quelque terre
Nôtre Senat l'absout par les loix de la guerre.
Elle en sçait retirer & la gloire & le fruit,
Et fait tomber sur nous le blâme qui la suit.
Parjure Scipion, comment peux-tu parestre ?
Peux-tu voir Asdrubal avec un œil de traître ?
Et pour le consoler d'un si tragique sort,
Renvoyer au destin la cause de leur mort.

CATON

Tu le peux, Scipion, tu n'en es point la cause.

SCIPION.

Quel est l'expedient que Caton me propose,
Si je ne l'ay causé, j'en suis un instrument,
Et j'ay contribué dans cet évenement.
Le destin a remis le malheur dans mon âge,
Au temps que Scipion emporteroit Carthage,
Et le sort qui de tout se fait connoître Auteur,
M'a voulu destiner pour son executeur.
Mais, ô Dieux ! quel objet !

SCENE DERNIERE.

SCIPION, CATON, LELIE, ASDRUBAL *mourant*, TREBACE.

CATON.

AH ! sa mort me regarde,
Et l'on m'en répondra puis qu'on l'avoit en garde.

TREBACE

TREBACE *soutenant Asdrubal.*

Sa colere, Seigneur, s'est forcée un moment,
Et feignant d'appaiser ce grand ressentiment,
Laisse seul, m'a t'il dit, un Prince miserable,
N'ajoûte point de maux au malheur qui m'accable.
Et quoy que dans ce jour mon ame ait tout perdu,
Par un bien-fait si grand tout me sera rendu.
De peur de l'irriter à ces mots je le laisse.
Asdrubal aussi tôt d'une funeste adresse,
Tire un fatal poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et son bras malgré nous acheve son dessein.

ASDRUBAL.

Oüy, cruel, malgré vous, & malgré vôtre envie,
Malgré vôtre pitié je veux perdre la vie.
Tous les soins de Caton ny ses commandemens,
Ne m'ont point empéché de finir mes tourmens.
Ce sang que les Romains n'ont pû verser en guerre,
Ma main au milieu d'eux en a rougi la terre;
Et malgré leurs efforts & la rage du sort
Un poignard m'a livré dans les bras de la mort.
Regarde, Scipion. voi.à la récompense
D'avoir rangé l'Affrique à ton obeïssance;
Pour te garder ma foy, j'ay perdu mes amis,
Et tu n'ás pas tenu ce que tu m'as promis.
Je te viens reprocher le plus grand de tes crimes,
Jetter dedans ton cœur des remors legitimes,
Et mettre en ton esprit cet éternel effroy,
Que le crime en tous lieux donne aux ames sans foy.
Viens donc voir ce qu'ont fait & mes mains & tes armes,
Ces sensibles objets t'arracheront des larmes.
Mais d'un cœur si barbare attendre des douleurs,
Et d'un œil si cruel se promettre des pleurs,
C'est chercher la pitié dans une ame Romaine;
C'est chercher de l'amour où se trouve la haine.

Que pouvois-je esperer d'un si cruel party ?
Que n'ay-je fuy les maux que j'avois pressenty ?
Tu permis, Scipion, les lâchetez d'un Prince,
D'avoir trahy pour toy sa femme & sa Province ;
Tu m'ôtes mes enfans, ils ne m'étoient point dûs,
La main qui te servit, les a mal deffendus.
O Dieux ! qui contre Rome avez servy Carthage,
Sur qui des Dieux plus forts ont ravy l'avantage,
Si jamais le destin doit répondre à mes vœux
A sa destruction éleve nos Neveux :
Si par son propre effort Rome se doit nuire,
Et si les nations ne la pouvoient détruire,
Envoyez la discorde au milieu des Romains,
Faites-les déchirer avec leurs propres mains.
Couvrir leurs vastes champs de mille funerailles,
D'une main parricide arracher leurs entrailles ;
Détruire leurs Citez & briser à leurs yeux
Leurs murs & leurs Palais, leurs Autels & leurs Dieux.
Enfin, par la fureur d'une guerre civile,
Exposez aux Romains leur capitale ville,
Et que de tant d'Etats pleinement assouvis,
Ils nous rendent les biens qu'ils nous auront ravis.
Mais je pers la parole, une extrême foiblesse
Me va faire dans peu rejoindre ma Princesse ;
Mon ame pour la suivre est prête de partir,
O bel ombre ! connois quel est mon repentir :
Auparavant ma mort accorde moy ma grace ;
Une froide sueur couvre mon corps de glace.
Je te suy ; mais apprens par ma derniere voix
Qu'ayant vécu Romain, je meurs Carthaginois.

SCIPION.

C'en est fait, il est mort, ô desespoir ! ô rage !
Je n'ay pû conserver un homme de Carthage !
Le sort pour me contraindre à fausser mon serment,
De l'Empire Affriquain n'a fait qu'un monument.

Ah parjure ! Ah méchant !

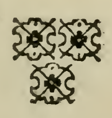
CATON.

Quitte cette tendresse,
Pleurer ses ennemis, c'est marque de foiblesse.
Regarde d'un œil sec l'excez de leurs malheurs,
De peur que le Senat ne condamne tes pleurs.

SCIPION.

Hé bien pour obeïr, dans ma douleur extrême,
Je veux tarir mes pleurs, me surmonter moy-même,
Afin que le Senat apprenne par ta voix,
A quel point je l'honore & revere ses loix.
Mais avant que quitter le rivage d'Affrique
Je veux que l'on prépare un Tombeau magnifique,
Où le sort d'Asdrubal étant representé,
Y conserve sa gloire à la posterité.
Aprés tous nos devoirs rendus à ce grand homme,
Nous irons triompher de nos travaux dans Rome.

FIN.



TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLART.

COMEDIE.

PAR M. DE MONTFLEURY.



A PARIS,

Chez CHRISTOPHE DAVID, Quay des Augustins, à l'Image S. Christophe.

M. DCCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY



ACTEURS.

TRIGAUDIN.

LUCIE, Femme de Trigaudin.

GERONTE.

JULIE, Niéce de Géronte.

VALERE, Amant de Julie.

TOINETTE, Servante de Géronte.

LA FOREST, Valet de Chambre de Valere.

LA RIVIERE, Valet de Géronte.

L'INDUSTRIE, Valet de Trigaudin.

La Scene est à Paris.



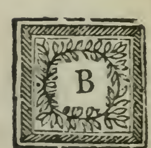
TRIGAUDIN, OU MARTIN BRAILLART. *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.



BON, pour vous divertir, vous me faites un conte.

TRIGAUDIN.

Non ; point ; Ayant soupé l'autre jour chez Géronte,
En tirant par hazard de ma poche un Mouchoir,
Le Portrait que tu sçais que j'avois, vint à choir.

L'INDUSTRIE.

De vôtre Femme ?

TRIGAUDIN.

Paix. Géronte le ramasse,
L'ouvre, & jusqu'à son cœur l'éclat de ses yeux passe;
Il se sentit charmé des traits de sa beauté,
Et de l'Original s'étant fort enquêté,
Je luy dis que c'étoit une mienne Cousine
Qui venoit à Paris. Je vis bien à sa mine
Que nôtre Homme en tenoit; je n'en témoignay rien;
Prêtez-le moy, dit-il, pour quelques jours ...

L'INDUSTRIE.

Hé bien ?

TRIGAUDIN.

Je luy laissay.

L'INDUSTRIE.

Comment, celuy de vôtre Femme ?

TRIGAUDIN.

Paix. L'amour s'est si fort emparé de son ame,
Qu'il baise à tous momens ce Portrait à genoux;
Jusques-là qu'il me vint hier au soir, entre nous,
La larme presque à l'œil, prier avec instance,
De vouloir avec luy faire cette alliance,
Me disant qu'en moy seul il mettoit son espoir;
Il a cent mille francs contens qu'il m'a fait voir,
Qu'il veut en l'épousant luy donner.

L'INDUSTRIE.

A son âge,
Ce Géronte, Monsieur, si sçavant & si sage....

TRIGAUDIN.

Il n'est ny l'un, ny l'autre.

L'INDUSTRIE.

Est-il possible ? Il a
Une Biblioteque où toûjours....

TRIGAUDIN.

Tout cela
Marque ſa vanité plus que ſa ſuffiſance ;
A l'abry des Sçavans il met ſon ignorance,
Et croit pour habiter le ſoir & le matin
Un Cabinet farcy de Grec & de Latin,
Paſſer pour Homme docte, & que chacun l'admire :
Ses Livres ſont fort beaux, mais il n'y ſçait pas lire ;
Depuis prés de vingt ans que nous ſommes amis,
Je connois ſa portée, & ſçais ce que je dis.

L'INDUSTRIE.

Mais vous n'avez pas dû laiſſer croître ſa flâme ;
Car dans une heure au plus Madame vôtre Femme
Arrivant d'Orleans, ſera de nôtre écot.

TRIGAUDIN.

Chut, Maraut ; ſi jamais tu prononces ce mot....

L'INDUSTRIE.

Vôtre Femme, Monſieur, m'avez-vous dit....

TRIGAUDIN.

Ah Traître !
Te tairas-tu ?

L'INDUSTRIE.

Ma foy, je penſe que mon Maître
Devient fou.

TRIGAUDIN.

Que ce mot ne t'échappe jamais,
Ou crains que de cent coups....

L'INDUSTRIE.

Non, Monſieur, je me tais.

TRIGAUDIN.

Parle-moy d'autre choſe, ou bien ſonge à te taire,

L'INDUSTRIE.

Je me tais; c'eſt, Monſieur, ce que je ſçay mieux faire.

TRIGAUDIN.

As-tu mis en oubly qu'un Hymen clandeſtin....

L'INDUSTRIE.

Non ; Je me souviens bien, Monsieur, qu'un beau matin
Vous fûtes avec....la....faut i. que je devine....

TRIGAUDIN.

Quand tu voudras parler d'elle, dis ma Cousine.

L'INDUSTRIE.

Avec vôtre Cousine, assez prés d'Orleans,
Sans avoir pris d'avis d'Amis, ny de Parens,
Qu'un Curé, peu chargé d'argent & de scrupules,
Vous maria, qu'on prit du papier des Formules
Pour faire le Contrat, & que des deux côtez
On prit pour y signer, des Témoi s apostez;
Que pour vous obliger à conclure l'affaire,
La Cousine vous dit qu'elle avoit certain Frere
Qui vouloit de sa main luy donner un Epoux;
Le tout pour vous forcer....

TRIGAUDIN.

Point du tout; Entre nous,
J'ay sçû de Gens de foy, que sans certain voyage,
Son Frere auroit dés-lors conclu son Mariage.

L'INDUSTRIE.

L'avez vous vû ?

TRIGAUDIN.

Jamais; mais il sera content
D'un Hymen....

L'INDUSTRIE.

Qu'est-ce donc qui vous allarme tant ?
Ou laissez-moy parler, ou daignez m'en instruire.

TRIGAUDIN.

Ne sçais-tu pas...

L'INDUSTRIE.

Je sçay ce que vous voulez dire.
Que vous avez deux fils en different état,
Que l'un est Medecin, & l'autre est Avocat,
Mais tous deux chicaneurs, qui sur ce Mariage

Vous auroient de leur bien demandé le partage ;
Et que pour éviter ce desordre intestin,
L'amour vous a fait faire un Hymen clandestin.
La Cousine plus riche en appas qu'en monnoye,
N'a de fond que je croy, qu'un fort grand fond de joye,
Et vous êtes content du present de sa foy ;
Mais étant à Paris sur le pavé du Roy,
Vos fils dans Orleans, sans vous en faire excuse,
J'ay crû que librement....

TRIGAUDIN.

Non, c'est ce qui t'abuse :
L'Avocat est celuy dont j'aurois plus de peur,
Il est bruyant, actif, âpre au gain, grand hableur,
Fort propre à son Métier il faut qu'on le confesse.
Pour George son cadet, c'est une pauvre espece,
Il ne sera jamais qu'un Asne, & ne vaudra....
Je l'ay fait Medecin à cause de cela :
Mais outre la raison qui m'oblige à leur taire
L'Hymen qu'à leur insçu mon amour m'a fait faire,
Je dois plus que jamais tenir le cas secret.
Comme je te connois depuis long-temps discret,
Je puis de mes projets te faire confidence :
Cet Hymen clandestin, qui selon l'apparence
Devoit être un obstacle au bonheur de mes jours,
Me flate d'un espoir qui m'est d'un grand secours,
Et par une avanture à nulle autre commune,
Me fournit un moyen d'établir ma fortune ;
Et Géronte m'a fait promettre qu'aujourd'huy....
J'acheveray tantôt, j'entens du bruit chez luy,
Il n'est pas à propos qu'en ce lieu je poursuive.
Voicy l'heure à peu prés que le Carosse arrive,
Ma Femme y sera ; cours la préparer un peu
A l'effort que je veux exiger de son feu ;
Dy-luy qu'il ne nous faut parler devant personne
Sous les noms que le joug de nôtre hymen nous donne ;

Et que pour des raisons importantes enfin,
Je prétens à Paris passer pour son Cousin.

L'INDUSTRIE.

Quel seroit son dessein ? c'est une affaire faite.

SCENE II.

TRIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE.

Ah Monsieur Trigaudin, est-il vray....

TRIGAUDIN.

Quoy, Toinette?

TOINETTE.

Que nôtre Maître songe à se remarier ?

TRIGAUDIN.

Hé bien, trouvez-vous là dequoy vous effrayer ?

TOINETTE.

Comment, c'est tout de bon ?

TRIGAUDIN.

Eh cela pourroit être;

TOINETTE.

Hé bien....

TRIGAUDIN.

Quoy ?

TOINETTE.

N'ay je pas toûjours dit que mon Maître
Deviendroit fou ?

TRIGAUDIN.

Comment, pour avoir de l'amour....

TOINETTE.

Le moyen qu'il s'en sauve ? Aussi dés qu'il est jour
Il s'enferme tout seul dedans sa Chambre aux Livres,

Et parfois il ne prend pas pour deux liards de vivres.
Vous sçavez comme elle est ?

TRIGAUDIN.

Pleine de haut-en-bas
De Volumes dorez, de Cartes, de Compas,
De Cilindres divers, d'Astrolabes, de Spheres ...

TOINETTE.

Et d'autres Instrumens aussi peu necessaires.
Il dépense à cela plus d'agent qu'il n'est gros;
Quelquefois en trois jours il ne dit pas trois mots,
Tant ce chien d'attirail le rend triste & sauvage.
Tout ce qui m'en déplaist, Monsieur & dont j'enrage,
C'est que tous nos Voisins me parlant de cela,
Disent qu'il n'entend rien dans les Livres qu'il a,
Que tout cela chez nous ne sert que de parade,
Que mon Maître à crédit rend son timbre malade,
Et ne se plaît avoir chez luy tout ce butin
Que pour nourrir des Rats de Grec & de Latin;
Qu'il en a, dont jamais il n'a fait l'ouverture,
Et qu'il n'y connoît rien que par la couverture.
Vous ne croiriez jamais les sottises qu'on dit.....

TRIGAUDIN.

L'amour pourra donner relâche à son esprit;
Et sa Femme pourra, pour peu qu'elle le prie ....

TOINETTE.

C'est un Homme gâté. Monsieur, s'il se marie:
On pourra luy trouver une Femme à souhait;
Mais quelque magazin de vertu qu'elle ait fait,
Quelque amas de pudeur, quelque fonds de sagesse
Que la Nature en elle ait joint à sa jeunesse,
Si Monsieur met chez nous à profit tout son bois,
Nous passerons l'Hyver sans soufler dans nos doigts,
J'en suis sûre, & Monsieur, s'il se met en ménage,
En aura de son crû du moins pour son chauffage;
Son âge & son humeur ne l'en sçauroient sauver;

Et comme ſon Amy, pouvez-vous approuver...?

TRIGAUDIN.

Comment, connois-tu bien la Femme qu'on luy donne?

TOINETTE.

Non, Monſieur, voyez-vous, je ne connois perſonne,
Mais je me connois bien, & ne jurerois pas,
S'il vouloit m'épouſer qu'il n'en eut ...

TRIGAUDIN.

En ce cas
Tu ſeras du métier; mais Femme qui s'emprunte...?

TOINETTE.

Helas! Dieu faſſe paix à la pauvre Défunte:
Mais ne ſçait-on pas bien le train qu'elle menoit?

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Eh de Monſieur quand on l'entretenoit,
Ses Galants (car parfois j'oyois leur conference)
Luy diſoient franchement que c'étoit conſcience
Qu'il ne fût pas Cocu, jurant tout de leur mieux
Qu'il avoit pour cela des talens merveilleux,
Qu'il étoit vieux, jaloux, défiant, incommode,
Et que pour être enfin tout-à-fait à la mode,
Il manquoit à ſon front ce qu'ils vouloient qu'il eût:
Bref chacun luy dit tant....

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Qu'elle le crût.

TRIGAUDIN.

De ſorte que la Belle aprés cette aſſurance,
Faiſant d'être Coquette un cas de conſcience,
En faveur du Galant décidant ſur ce point....

TOINETTE.

Laiſſons les Morts en paix, & n'en médiſons point:

Mais pour mon Maître enfin, dûssay-je être chassée,
Je ne puis m'empêcher de dire ma pensée ;
Et s'il se marioit cent fois, je gagerois
Ma tête, que Monsieur seroit Cocu cent fois.

TRIGAUDIN.

Oh, oh, sçavez-vous bien Madame la Coquine
Que vôtre Maître épouse une mienne Cousiene ?

TOINETTE.

Ah Monsieur....

TRIGAUDIN.

Qu'elle est sage, & que....

TOINETTE.

Je le croy bien.

TRIGAUDIN.

Pourquoy donc en parler !

TOINETTE,

Par forme d'entretien.

SCENE III.

TRIGAUDIN, GERONTE, TOINETTE.

GERONTE *vers une entrée regardant un Portrait.*

O Le charmant Portait !

TRIGAUDIN.

Si jamais même audace....

TOINETTE.

Mon Maître vient. Monsieur, de peur qu'on ne me [chasse....

TRIGAUDIN.

Allez, une autre fois soyez sage ; autrement...

TOINETTE.

Je n'en parleray plus, Monsieur assurément.

GERONTE.

Que ces yeux languiſſans, cet air tendre & modeſte,
Cette gorge... Ah pourquoy n'a-t'on peint tout le reſte?
Ah Monſieur Trigaudin, quel bonheur! qu'il m'eſt doux
De pouvoir embraſſer un Amy tel que vous?

TRIGAUDIN.

Vous ſçavez qu'à vous voir je n'ay pas moins de joye,
Et que quand mon bonheur permet que je vous voye...

GERONTE.

Laiſſons ces vains diſcours où la ſincerité
A ſouvent moins de part que la civilité,
Ces complimens farcis de pompeux verbiage,
Dont le bon ſens commence à reformer l'uſage,
C'eſt un ſoin dont tout l'art conſiſte en jeu de mots
Qu'on ne peut pardonner qu'à des Provinciaux:
Parlez-moy bien plûtôt, ſi ma peine vous touche,
De cet Objet charmant, de ſes yeux, de ſa bouche,
Tout en eſt merveilleux. Mais parlons franchement,
Le Peintre a-t'il rendu ſes traits fidellement?
Ne l'a-t'il point flatté? car pour être à la mode,
Il faut qu'un Peintre flatte, & ſe rende commode;
En vain la verité voudroit paroître au jour;
Qui fait bien reſſembler, fait ſouvent mal ſa cour;
En dépit du bon ſens, ce Sexe veut paroître
Moins tel que Dieu l'a fait, que tel qu'il voudroit être;
Et quand dans un Alcove on plante un beau Portrait,
Soit qu'il reſſemble, ou non, il eſt toûjours bien-fait
Non, morbleu, je voudrois qu'on menât aux Galeres
Ces lâches Barboüilleurs, ces Peintres mercenaires,
Qui par l'eſpoir du gain, corrompus la plûpart,
Renoncent ſans ſcrupule aux regles de leur Art,
Diſpenſent leur Pinceau ſujet à l'impoſture
Du tribut qu'en ce cas on doit à la Nature,
De qui l'art ſans reſpect ſe mêle en leurs Portraits
De faire les Gens beaux, quand Dieu les a fait laids,

Et chez qui tous les jours la plus laide Perſonne
Eſt belle au *pro rata* de l'argent qu'elle donne.
Les Loix à cet abus devroient un Reglement.

TRIGAUDIN.

Il eſt vray, mais l'uſage en décide autrement :
Si le Peintre en cecy me paroît peu fidelle,
C'eſt que ſans vanité ma Couſine eſt plus belle ;
Ce crayon imparfait n'en eſt ...

GERONTE.

Que dites-vous,
Plus belle ? Quoy, ſes yeux. ..

TRIGAUDIN.

Sont plus grands & plus doux.

GERONTE.

Son teint ?

TRIGAUDIN.

Eſt bien plus beau.

GERONTE.

Sa bouche ?

TRIGAUDIN.

Plus vermeille.

GERONTE.

Sa gorge ?

TRIGAUDIN.

Bien plus blanche.

GERONTE.

Elle eſt donc ſans pareille ;
Car je ne doute point qu'avecque tant d'appas
Le Ciel n'ait embelly ce qui ne paroît pas.
Sa taille ?

TRIGAUDIN.

Eſt à charmer.

GERONTE.

Son humeur ?

TRIGAUDIN.

Complaiſante.

GERONTE.

Son eſprit ?

TRIGAUDIN.

Délicat.

GERONTE.

Sa maniere ?

TRIGAUDIN.

Engageante.

GERONTE.

Jeune ?

TRIGAUDIN.

Cela ſe voit.

GERONTE.

Modeſte ?

TRIGAUDIN

Oh, oh.

GERONTE.

L'air bon ?

TRIGAUDIN.

Majeſtueux & grand

GERONTE.

Douce ?

TRIGAUDIN.

Comme un Mouton.

GERONTE.

Que voila bien mon fait ! Ah ſur cette aſſurance,
Quand arrivera-t-elle ?

TRIGAUDIN.

Aujourd'huy, que je penſe.

GERONTE.

Aujourd'huy, juſte Ciel ! Si nous prenions le ſoin
D'aller au devant d'elle ?

TRIGAUDIN.

Il n'en est pas besoin,
Afin de ménager doucement chaque chose,
Il faut qu'adroitement à tout je la dispose :
L'air dont je luy prétens parler, vous proposant,
Luy paroîtroit suspect, si vous étiez present ;
Et le Portrait enfin que je luy prétens faire,
Etant fait sans témoins, paroîtra plus sincere.

GERONTE.

Ah ! que ne doit on point à de pareils Amis ?
Oüy, comme il vous plaira; mais vous m'avez promis
Que je l'épouserois ; J'en meurs d'impatience.
Vous m'avez répondu de son obeïssance,
Et m'avez assuré que l'offre de sa foy....

TRIGAUDIN.

Oüy, je m'en souviens bien, reposez-vous sur moy ;
Sa main vous est acquise. Il faut qu'elle vous voye.

GERONTE.

Ah ce dernier aveu met le comble à ma joye.
Quant aux conditions, vous sçavez mon dessein :
Mais comme je m'oblige en luy donnant la main,
Et que par un Contrat avantager la Belle,
Sans rien faire pour vous, c'est faire tout pour elle,
Je veux que mon amour redevable à vos soins,
Ait de tous mes transports les vôtres pour témoins ;
Ainsi dés-à-present je m'oblige, & m'engage
A vous donner....

TRIGAUDIN.

Hé quoy ?

GERONTE.

Ma Niéce en mariage.

TRIGAUDIN.

Vôtre Niéce ? Fort bien, voilà ce qu'il me faut.
Ah c'est sans interest....

GERONTE.

Venez la voir tantôt.

TRIGAUDIN.

Moy, me remarier ? Ah Monsieur, je vous prie,
Qu'on ne me parle point de Femme de ma vie :
Non, la mienne étant morte, il est hors de saison
De croire que l'Hymen. ..

GERONTE.

C'est par cette raison
Qu'il en faut prendre une autre, & songer à luy plaire ;
Si la vôtre vivoit, vous n'en auriez que faire.

TRIGAUDIN.

J'aime le Célibat.

GERONTE.

Ce dessein changera ;
Ma Niéce est un morceau.... L'appetit vous viendra.

TRIGAUDIN.

Valere qui l'adore ...

GERONTE.

Il est vray ; mais Valere,
A ne le point flater, n'est pas bien son affaire ;
C'est un jeune éventé, faineant, & mutin,
Et qui, pour parler franc, sent trop son libertin ;
Ma Niéce est encor jeune, il luy faut un bon Guide,
Un Mary qui soit meur, dont l'esprit soit solide ;
Et vous trouvant enfin d'un modele achevé....

TRIGAUDIN.

Le Carosse, Monsieur, pourroit être arrivé ;
Je veux qu'en arrivant ma Cousine me voye
Prompt à luy faire part du sujet de ma joye,
Et je vay disposer cet Hymen concerté.

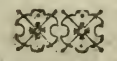
GERONTE.

Et moy prés de ma Niéce agir de mon côté.

SCENE IV.

GERONTE *seul.*

QUe mon amour se sent fier de cette assurance !
Mon bonheur aujourd'huy passe mon espérance ;
Que mes jours qui sembloient au chagrin destinez,
De joye & de repos vont être assaisonnez !
Qui l'eût crû, qu'un Portrait d'une jeune Personne
M'eût donné tout l'amour que celuy-cy me donne ?
Et qu'un intime Amy, que tant d'ardeur surprend,
Se fût à point nommé rencontré son Parent,
Pour se charger de faire agréer mes hommages ?
Ah qu'il est vray qu'au Ciel se font les Mariages !
Et qu'un Homme à l'Hymen s'oppose vainement,
Alors que son Etoile en ordonne autrement !
Le Ciel à mon bonheur visiblement travaille ;
Car outre sa beauté, son esprit, & sa taille,
Répondent, m'a-t'il dit.... Mais, ma Niéce paroît ;
Je dois de Trigaudin ménager l'intérest ;
Et ma Niéce n'ayant de but que de me plaire,
Je puis luy déclarer l'Hymen que je veux faire,



SCENE V.

JULIE, GERONTE.

GERONTE.

MA Niéce, approchez vous, & dans un compliment
Renfermez tout l'effort de vôtre jugement,
Et me remerciez de la belle maniere
D'un présent que demain ma bonté vous veut faire.

JULIE.

Vos bontez ont pour moy de si frequens effets,
Que mes remercîmens ne finiroient jamais,
Si mes soins, mon respect, & mon obeïssance
Ne marquoient mieux mon zele, & ma reconnoissance;
Mais quel est ce présent ?

GERONTE.

Je vous donne un Mary;
Vous en riez !

JULIE.

Non; mais....

GERONTE.

Si-fait, vous avez ry;
Je n'en suis point fâché, n'en faites point la fine :
Mais, ma Niéce, un Mary dont l'esprit & la mine
Doivent plaire, & je croy que c'est bien vôtre fait.

JULIE *à part.*

Helas ! je reconnoy Valere à ce Portrait.

GERONTE *à part.*

Les filles à ce mot ne se sentent pas d'aise.

JULIE.

Pour me plaire mon Oncle, il suffit qu'il vous plaise;
Mon cœur est trop instruit de ce que je vous dois,

Pour oser appeller jamais de vôtre choix.

GERONTE.

J'appréhendois qu'en vous l'embarras du ménage
N'eût mis quelque dégoût touchant le Mariage,
Et qu'enfin cet effort ne vous gênât un peu.

JULIE.

Non, mon Oncle; & de plus, quand pour un pareil nœud
J'aurois quelque dégout, je sçaurois vous le taire,
Et le sacrifier au desir de vous plaire.

GERONTE.

Hé bien, s'il est ainsi, soyez prête demain
A prendre pour Epoux....

JULIE.

Qui?

GERONTE.

Monsieur Trigaudin.

JULIE.

Monsieur Trigaudin!

GERONTE.

Oüy.

JULIE.

L'embarras du ménage
Me fait terriblement craindre le Mariage,
Mon Oncle; & si je puis....

GERONTE.

Ah je voy l'embarras;
Le Mariage plaît, mais l'Epoux ne plaît pas.

JULIE.

L'Hymen a tous les jours des suites si fâcheuses,
Que nous ne nous sçaurions rendre trop scrupuleuses;
L'affaire est importante, & ce choix veut du temps.

GERONTE.

Ah ne déguisez point icy vos sentimens.

JULIE.

Si j'ose vous ouvrir mon ame avec franchise,

Oüy, mon Oncle, il eſt vray, vôtre choix m'a ſurpriſe;
J'ay frémy, je l'avouë, au nom d'un tel Mary,
Mon cœur en ſa faveur ne peut être attendry;
Cet Homme eſt un objet ſi choquant à ma vûë....

GERONTE.

C'eſt un Homme d'honneur, de probité connuë,
Un Homme de bon ſens, d'un merite achevé:
Mais je voy ce que c'eſt; vôtre goût dépravé
Aimeroit beaucoup mieux quelque tête éventée,
Ma Niéce, & je vous voy de ces Gens entêtée,
Qui font, étudiant toutes leurs actions,
Conſiſter le bel air dans leurs contorſions;
Qui portent chez tous ceux qui les trouvent cõmodes,
La charge d'un Mulet du fatras de vingt modes,
Et de qui tous les jours, malgré ce qu'on en dit,
Le fracas ſert de farce à tous les Gens d'eſprit.
Trigaudin, il eſt vray, n'eſt pas de ce modele,
Il eſt ſage, bien fait, plein d'honneur, plein de zele,
Modeſte en ſes habits; mais enfin tel qu'il eſt,
Il ſera vôtre Epoux, ma Niéce, s'il vous plaît;
Et comme à cet Hymen ma parole m'engage,
Je vay tout diſpoſer pour vôtre Mariage.

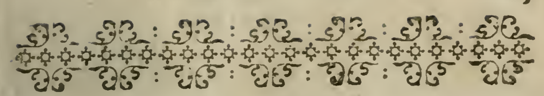
JULIE.

S'il faut qu'à ce malheur mes jours ſoient reſervez,
Mon Oncle....

GERONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je, & me ſuivez.

Fin du premier Acte.

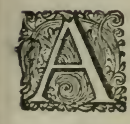


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, TOINETTE.

TOINETTE.

H j'allois vous chercher, Monſieur, pour
vous l'apprendre.

VALERE.

Toinette, que dis-tu ?

TOINETTE.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Il donneroit ſa Niéce à Monſieur Trigaudin,
Ce Pied-plat....

TOINETTE.

Il eſt vray que c'eſt un laid Mâtin.

VALERE.

Qu'a dit Julie encor ſur tout ce qui vous touche ?
Cet ordre à ſon amour a-t'il fermé la bouche ?
A-t'elle, en l'acceptant, perdu le ſouvenir
De ces deux cœurs que rien ne devoit deſ-unir ?
Geronte a-t'il trouvé ſon cœur ſans Interprete,
Son viſage ſans trouble, & ſa bouche muette ?
Dy-moy, qu'a-t'elle dit pendant cet entretien ?

TRIGAUDIN.

Et qu'auroit-elle dit ? Elle n'a rien dit.

VALERE.

Rien ?
Ah que ne dois-je point croire d'un tel ſilence ?
Tout trahit mon amour.

TOINETTE.

Ma foy, Monſieur, je penſe
Que vous euſſiez comme elle été bien empéché:
Elle ne prévoyoit rien moins qu'un tel marché :
Tènez, en vous trouvant vous-même à telle fête,
Il vous ſeroit venu des cornes à la tête,
Que vous euſſiez été moins ſurpris, & la peur....

VALERE.

Oüy, peut-être.

TOINETTE.

Mon Dieu, je connois vôtre humeur,
Vous êtes amoureux, violent, & je gage
Que vous auriez joüé le même perſonnage.

VALERE.

Et quand de Trigaudin reçoit-elle la main ?
Quand doit-il l'épouſer ?

TOINETTE.

Demain, Monſieur.

VALERE.

Demain ?

TOINETTE.

Oüy, nôtre Maître veut que par cette alliance
Sa Niéce ſoit le prix de la reconnoiſſance
Qu'il prétend témoigner à Monſieur Trigaudin,
Qui luy fait épouſer ſa Couſine demain.

VALERE.

L'épouſer ? & ce cœur verroit lors qu'il me quitte,
Ma raiſon ſans éclat, mon deſeſpoir ſans ſuite ?
Non, non, je veux parler à cet Objet ſans foy,
Je veux luy reprocher....

TOINETTE.

Doucement, je la voy.

SCENE II.

JULIE, VALERE, TOINETTE.

VALERE.

Ah qu'un cœur à l'aspect d'une personne aimée....

JULIE.

Je voy dedans vos yeux que vôtre ame alarmée
Se prépare à se plaindre, & veut me condamner,
Sur le choix d'un Epoux que l'on me veut donner!
Mais sans perdre de temps en plaintes inutiles,
Ecoutez, s'il se peut, des transports plus tranquilles,
Sans m'en croire capable, ou venir sur ce bruit
Consommer un temps cher en reproches sans fruit;
Tâchez en me plaignant, de vous dire à vous-même,
Satisfait du plaisir de sçavoir qu'on vous aime,
Que tant que je pourray me choisir un Epoux,
Je feray mon bonheur du plaisir d'être à vous.

VALERE.

Non, non, si cette Loy vous eût fait violence,
Ce cœur en ma faveur eût rompu son silence,
Sans la bouche & les yeux, sur quoy s'en assurer?
Vous en avez reçu l'ordre sans murmurer;
Ce silence mortel au feu qui m'inquiéte,
De l'aveu qu'on vouloit s'est rendu l'Interprete;
Et l'Amant de ses feux tire bien peu de fruit,
S'il se promet un cœur par le devoir séduit.

JULIE.

Que vous êtes cruel! C'est avec trop d'étude;
Vouloir chercher matiere à vôtre inquiétude;

Je vous aime, & l'aveu que je vous en ay fait,
Doit rendre avec raison vôtre amour satisfait:
Mon Oncle m'a prescrit ce qu'on vous vient d'apprendre;
J'ay, pour le ménager, des mesures à prendre;
Et ma surprise jointe à la peur de l'aigrir,
A causé mon silence.

VALERE.

Et vous pourrrez souffrir....

JULIE.

Parlez luy, ménagez mon repos & le vôtre;
Il sçait que dés long-temps nous brulons l'un pour l'autre,
Tâchez de l'ébranler, obtenez son aveu;
Et s'il veut jusqu'au bout contraindre un si beau feu,
Soyez seûr que pour lors la peur de luy déplaire,
N'aura rien dont mon cœur....

TOINETTE.

Tout doux, il faut se taire,
Madame, & détaler, je l'apperçoy qui sort.

JULIE.

Je vous quitte.

VALERE.

Et je vay faire un dernier effort....

SCENE III.

GERONTE, VALERE,

GERONTE *sortant*.

SA Cousine sans doute est venuë, & j'espere
Que l'Hymen où j'aspire.... Ah vous voilà, Valer

Qu'est-ce ? que dit le cœur ? Je vous voy bien pensif.

VALERE.

J'allois vous chercher.

GERONTE.

Moy ?

VALERE.

Vous-même.

GERONTE.

Quel motif
M'attire un tel honneur ? pourrois-je quelque chose...

VALERE.

Pour peu que vous vouliez en deviner la cause,
Quelque espoir dont ce cœur ait été prévenu,
Le desordre où je suis vous doit être connu ;
Car vous n'ignorez pas jusqu'où vont ma tendresse ;
Mes respects & mes feux, pour vôtre aimable Niéce,
Depuis quel temps je l'aime ; & vos yeux sont témoins
Du plaisir que j'ay pris à luy rendre des soins.
Ensemble l'un & l'autre élevez dés l'enfance,
L'Amour se résolut d'en troubler l'innocence ;
Et soûmis à ses Loix, sans connoître son nom,
La tendresse en nos cœurs préceda la raison :
Nos regards animez d'un feu tendre & timide,
N'eurent de nos transports qu'un peu d'instinc pour guide ;
Et tous deux de ces feux destinez à brûler,
Sçûmes aimer avant que de sçavoir parler.
Quand l'âge nous permit d'aimer avec étude,
Nous aimâmes par choix comme par habitude ;
Et ce choix confirmant nos transports à son tour,
Mit d'accord dans nos cœurs la raison & l'amour ;
Le mien de ses ardeurs ne fit plus un mistere,
J'aimay, je m'aplaudis du bonheur de luy plaire,
Je luy rendis des soins ; vous pûtes l'observer,
Vos yeux qui les souffroient, sembloient les approuver ;

Cependant quand je n'ay que mon bonheur en vûë,
Vous voulez par un choix dont la rigueur nous tuë,
Nous forcer d'étouffer, luy donnant un Epoux,
Un amour dés l'enfance élevé parmy nous.

GERONTE.

Ah voicy de mes Gens, des timbres sans conduite,
Chez qui les beaux discours tiennent lieu de mérite;
De ces galans jurez, qui font leur capital
De bien philosopher sur le nœud conjugal.
Voilà ce qu'a produit cette lecture fade
De ces petits Romans dont Barbin fait parade,
De ces Livres sans sel, aussi bien que sans noms
D'Ecrivains qu'en fureur fait pleuvoir Apollon.
Lisez moy, lisez moy, pour vous faire un bon Guide,
Quelque bon Philosophe, ainsi qu'étoit Ovide.
Si vous cherchez en Vers quelque chose de bon,
Lisez les Vers galants & tendres de Platon.
Si vous aimez l'Histoire, achetez-moy par botte
De bons Historiens comme étoit Aristote.
Si chez les Orateurs vous trouvez plus de goût,
Lisez-moy goulument Plaute de bout en bout:
Et si de Vers pompeux le torrent vous entraîne,
Apprenez-moy par cœur tous ceux de Demosténe.
Voilà pour être Docte, une Ecole où l'on peut....

VALERE.

Il est vray, mais, Monsieur, n'est pas docte qui veut,
Si je balance un jour sur le choix d'un bon Livre,
Vos avis sont des loix que je pourray bien suivre:
Mais comme c'est d'amour dont il s'agit icy,
Si je m'explique bien, répondez juste aussi.

GERONTE.

Je le voy, vous voulez mourir avec constance
Dans l'abîme où vous a plongé vôtre ignorance;
Hé bien, il faut répondre à vos intentions,
Parlez, je répons juste, & tres-juste; voyons.

VALERE.

Se peut-il, connoissant mon cœur & ma tendresse,
Qu'à Monsieur Trigaudin vous donniez vôtre Niéce ?

GERONTE.

Oüy.

VALERE.

Qu'en nôtre faveur rien ne vous ait parlé ?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Vous sacrifiërez le feu dont j'ay brûlé,
Et vous le pourrez ?

GERONTE.

Oüy.

VALERE.

Vôtre ame combatuë
Ne revoquera point un ordre qui me tuë ?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Il épouseroit vôtre Niéce demain ?

GERONTE.

Oüy.

VALERE.

Je n'aurois plus rien à prétendre à sa main ?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Ah si d'un tel coup ma flâme est menacée....

GERONTE.

Ecoutez. Pour vous dire en deux mots ma pensée,
Et vous faire un aveu dépoüillé d'interêt,
De quel air vivez-vous, mon Cadet, s'il vous plaît ?
Vous aimez le fracas, & portez l'équipage
D'un Fanfaron nourry dans le libertinage ;

Les plaisirs, les Cadeaux vont toûjours même train ;
On vous voit tous les jours des Cartes à la main,
Et c'est un Almanac dont vous faites le vôtre,
Qui fait faire bien plus de jeûnes qu'aucun autre.
Comme un Mestre de Camp il faut que vous portiez
Une Epée au côté trop longue de deux piez ;
Vous qui n'avez oüy, depuis qu'on vous éleve,
Ques les coups de Canon que l'on tire à la Greve ;
Qui fuyant le Sapestre ainsi que les Lauriers,
Imitez dans Paris nos Breteurs cazanniers,
Nos braves Citadins, nos Heros de Ruelles,
Ces paisibles Martyrs du caprice des Belles,
Qui dans un lieu public se campant fierement,
D'un plaisir sans péril font leur retranchement,
Et de qui tous les ans, malgré les railleries,
Les Campagnes se font dedans les Tuilleries.
Voilà vôtre Portrait, & c'est pourquoy je veux,
Pour vous faire plaisir, vous separer tous deux :
Je voy que vous voulez dans ce libertinage,
Tant que le permettront vôtre argent & vôtre âge,
Chercher en étourdy, pour contenter vos feux,
Quatre mois de plaisir, pour être dix ans gueux ;
Et qu'enfin vôtre esprit qui sans choix se travaille,
A l'exemple du fruit veut meurir sur la paille,
Soit. Mais je dois songer à regler vôtre espoir,
Il faut un autre Epoux à ma Niéce, bon-soir.

SCENE IV.

VALERE *seul.*

Que d'un pareil mépris ma flâme soit suivie !
Ah si je perds sa Niéce, il faut perdre la vie ;

Suivons-le, mon amour ne se peut rebuter,
Aussi-bien quelqu'un vient qui pourroit m'arrêter.

SCENE V.

L'INDUSTRIE *seul.*

MOn Maître à son retour met un assez long terme,
La Cousine est venuë, & l'attend de pied ferme;
Je suis d'avis de voir ce qu'il est devenu,
Il a quelque dessein qui ne m'est pas connu:
Mais enfin par mes soins sa conduite observée....

SCENE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

MOnsieur...

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce, qu'as-tu?

L'INDUSTRIE.

Madame est arrivée,
Elle est dans l'autre Chambre.

TRIGAUDIN.

Elle sçait bien qu'il faut....

L'INDUSTRIE.

Sans doute.

TRIGAUDIN.

Il faut la voir, & la voir au plûtôt,

Q v

Pour luy communiquer l'affaire qui s'apprête ;
J'entre & luy veux parler un moment tête à tête.

SCENE VII.

L'INDUSTRIE *seul.*

JE ne sçay quel dessein fait mon Maître aujourd'huy;
Sans Toinette tantôt je l'aurois sçû de luy :
Faire passer sa Femme icy pour sa Cousine,
Me semble.... Si c'étoit ce que je m'imagine....
J'ay l'honneur de servir un aussi grand Fripon
Qu'il s'en puisse trouver du Couchant au Japon ;
Je connois son allûre, & ne me trompe guere,
Je veux les écouter, & voir sur cette affaire....
Les voicy.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN, LUCIE, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.
LAissez-nous.
L'INDUSTRIE.
Si....
TRIGAUDIN.
Ne replique pas.
L'INDUSTRIE *bas.*
Il s'éloigne. Je feins de m'éloigner, & reviens sur mes pas.
LUCIE.
D'où vient ce sombre accueil, & ce regard farouche ,

Ce trouble qui vous ouvre & vous ferme la bouche ?

TRIGAUDIN.

Vous le sçaurez bien-tôt ; mais il faut visiter
Cette Chambre où quelqu'un nous pourroit écouter.
Nous sommes seuls, je puis m'expliquer sans scrupule;
Et sans vous ennuyer d'un trop long préambule,
Je croy que vôtre esprit content d'un tel Epoux
N'a pas mis en oubly ce que j'ay fait pour vous.

LUCIE.

Mon ame est trop sensible à la reconnoissance,
Pour oublier jamais....

TRIGAUDIN.

Mais sur cette assurance
Qui sent le compliment qu'on cherche à s'attirer ;
Quelle preuve de vous en pourrois-je esperer ?

LUCIE.

Tout ce qu'un cœur soûmis, tout ce qu'un amour tendre,
D'une ame toute à vous, peuvent vous faire attendre.

TRIGAUDIN.

Prenez bien garde à quoy ce cœur va s'engager.

LUCIE.

Douter de mon amour, c'est n'en pas bien juger.

TRIGAUDIN.

La preuve que j'en veux est un peu singuliere,
La matiere en est neuve & même cavaliere.

LUCIE.

Plus l'éffort sera grand, plus j'impute à bonheur
Le moyen de pouvoir vous prouver mon ardeur.

TRIGAUDIN.

Puis que d'un tel effort vôtre vertu se pique,
J'aime à n'en point douter. Je poursuis, & m'explique;
Il faut premierement, pour venir à ma fin,
Ne nous nommer par tout que Cousine & Cousin.

LUCIE

On me l'a déja dit, Monſieur ; & quelque peine
Que faſſe à ma tendreſſe un titre qui la gêne,
Le plaiſir de vous plaire où j'aſpire en ce jour,
Sçaura d'un tel effort conſoler mon amour.

TRIGAUDIN.

C'eſt fort bien répondu. J'ay déja par avance
Jetté les fondemens de cette intelligence ;
Et ſoupant l'autre jour chez un Amy parfait,
Où le hazard voulut qu'on vît vôtre Portrait,
Afin de parvenir au but que j'imagine,
Je vous fis prés de luy paſſer pour ma Couſine.

LUCIE.

Vous avez vos raiſons ; vous pouvez ordonner,
Et je ſouſcris à tout, ſans les examiner.

TRIGAUDIN.

Fort-bien. Expliquons-nous, puis que rien ne l'arrête ;
Cet Amy dont je parle, eſt bien-fait, ſage, honnête ;
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord,
Sçachant qu'il a chez luy dedans un Coffre-fort
Cent mille francs contens qu'il m'a....

LUCIE.

La preuve eſt forte ;
Mais qu'importe pour nous....

TRIGAUDIN.

Si fait il nous importe ;
Cet Amy donc bien-fait, honnête, ſage, & doux,
A ſur vôtre Portrait pris tant d'amour pour vous,
Qu'il ne reſpire plus qu'aprés vôtre préſence :
Du trouble de ſon cœur il m'a fait confidence,
Et lors qu'à cet aveu je m'attendois le moins,
M'a prié de ſouffrir qu'il vous rendît des ſoins :
Mon amitié ſenſible à l'amour qui l'obſede,
Au mal dont il ſe plaint a promis du remede,
Et réduit pour raiſon à le favoriſer,

Je prétens dés demain vous le faire épouser.

LUCIE.

A moy, Monsieur ?

TRIGAUDIN.

A vous.

LUCIE.

Bon.

TRIGAUDIN.

Comment bon ?

LUCIE.

Vous dites

Que vous avez promis....

TRIGAUDIN.

D'agréer ses visites,

De vous donner à luy pour Femme, & que ce point....

LUCIE.

La raillerie en est ?

TRIGAUDIN.

Non, je ne raille point.

LUCIE.

Vous ne raillez point ?

TRIGAUDIN.

Non.

LUCIE.

C'est dequoy je vous blâme;

Avez-vous oublié que je suis vôtre Femme ?

TRIGAUDIN.

Non, je m'en souviens bien ; mais ce petit effort
Nous peut donner accés prés de son Coffre-fort ;
Et ce moyen enfin qu'il faut que l'on hazarde,
Peut nous approprier tout l'argent qu'il y garde.

LUCIE.

Vous vous divertissez sans doute, & ma vertu....

TRIGAUDIN.

Je parle tout de bon, & prétens être crû.

LUCIE.

Vous pourriez, soûmettant mes sentimens au vôtre,
Voir ainsi vôtre Femme entre les bras d'un autre ?
Et vous perdant d'honneur, en disposant de moy,
Faire par interest commerce de ma foy ?

TRIGAUDIN.

Un Homme revenu des erreurs populaires,
De scrupules pareils ne s'embarrasse gueres ;
Chez le plus régulier on voit mille fois l'an
Et la vertu venduë, & l'honneur à l'encan.
Vouloir de ces abus rectifier l'usage,
Ce seroit s'entêter d'un point-d'honneur sauvage ;
Chacun pour s'agrandir, hazarde plus ou moins,
Le Marchand son argent, le Praticien ses soins,
L'Homme de Cour son sang, l'Artisan son adresse,
La Coquette au besoin hazarde sa jeunesse ;
L'interest sert par tout de guide à la vertu ;
Mais de trop d'embarras l'esprit est combattu,
Quand il faut sur l'espoir qui flatte cette envie,
Risquer ses soins, son bien, son adresse, ou sa vie ;
Et c'est à bon marché joüir de son bonheur,
Que d'en être aujourd'huy quitte pour de l'honneur.

LUCIE.

A vous dire le vray, Monsieur, cette Morale
Est nouvelle pour moy ; main enfin le scandale
Qui suivroit....

TRIGAUDIN.

Vôtre esprit se gendarme de peu.
Craignez-vous qu'abusant icy de vôtre aveu....

LUCIE.

Mais ce lien, Monsieur, par des Loix necessaires,
Demande de l'Hymen les suites ordinaires ;
Et je ne comprens pas comment vous accordez
Cette suite & l'effet que vous en attendez.

TRIGAUDIN.

Ecoutez ; Nous pourrons rendre par nos adresses
Vôtre esprit satisfait sur ces délicatesses,
Mon dessein est de voir ces suites sans effet ;
Voicy comment. Si-tôt que l'Hymen sera fait,
Pour n'avoir sur ce point aucun sujet de crainte,
De quelque mal subit vous vous feindrez atteinte ;
Dont le prétexte adroit bornera quelque temps
Au plaisir de vous voir, tous ses empressemens ;
Tandis que de ma part je sçauray me résoudre
A luy faire avaler douze grains d'une poudre
Qui fait des Heritiers du soir au lendemain.

L'INDUSTRIE *caché*.

Peste !

TRIGAUDIN.

Quand j'auray fait réüssir mon dessein,
Je vous sçauray sous-main, pour vous voir à la mode,
De nos Veuves du temps éclaircir la méthode.

LUCIE.

Quoy, le faire mourir ?

TRIGAUDIN.

Passons sur ces objets

LUCIE.

Mais songez-vous, Monsieur, que de pareils projets
Font pendre quelquefois ceux qui les effectuënt.

TRIGAUDIN.

Pend-on les Medecins, qui tous les jours en tuënt ?
Pend-on les Avocats, pend-on les Procureurs,
Qui font mourir de faim les trois quarts des Plaideurs ?
Vous vous mocquez de moy : toute la difference
Qui nous distinguera dedans cette occurence,
C'est que pour s'enrichir, ces Messieurs moins humains
Font crever par milliers ceux qu'ils ont dans les mains ;
Et que plus scrupuleux cent fois, & plus honnête,
Je n'auray pour du bien, fait tomber qu'une tête.

L'INDUSTRIE *caché.*

Voilà, je vous l'avouë, un méchant Garnement.

LUCIE.

Je ne puis revenir de mon étonnement,
Car vôtre bien suffit aux besoins d'une vie....

TRIGAUDIN.

Oüy, j'en puis vivre avec bien de l'œconomie,
Il est vray: mais aimer une tranquilité
Que l'on ne peut trouver que dans l'obscurité;
N'avoir dans les plaisirs, par qui l'ame est émeuë,
Que sa misere en tête, & sa bassesse en vûë,
Et plein des mouvemens qui chatoüillent les cœurs;
Subsister sans éclat du fruit de ses sueurs,
En faire avec ses sens un si foible partage,
C'est de la pauvreté se sauver à la nage,
C'est être à sa bassesse en Esclave enchaîné,
Et ramper sans espoir dans un état borné:
Quand on peut se vanger du Sort qui nous gourmande;
Quelque effort que de nous l'occasion demande,
Il faut sans balancer la prendre avec chaleur;
Et qui peut la manquer, mérite son malheur.

LUCIE.

Pour moy, je vous l'avouë, & je ne puis m'en taire;
Je n'ay d'ambition que celle de vous plaire;
Je borne ma fortune au plaisir de vous voir
Dans cet état tranquille, & ne puis concevoir
Comment sur cet espoir ...

TRIGAUDIN.

L'occasion est belle.

LUCIE.

Vous exposez vos jours.

TRIGAUDIN.

C'est une bagatelle
Où je mettray bon ordre; & lors que vôtre foy
M'aura mis...

LUCIE.

Non, Monsieur, n'attendez rien de moy,
Ce dessein me fait peur, j'en frémis.

TRIGAUDIN.

L'Innocente !

LUCIE.

N'attendez rien de moy, vous dis-je, il m'épouvante;
Je n'y veux point entendre, & mon cœur en conçoit
Une fuite....

TRIGAUDIN.

Et je veux morbleu que cela soit.

LUCIE.

Je ne m'y puis résoudre ; & quoy que l'on exige
De mes soins....

TRIGAUDIN.

Et je veux que cela soit, vous dis-je,
Que vous suiviez en tout ce que je vous prescris,
Pour trouver cet Amy, je vais à son Logis ;
Vous sçavez de quel air je veux qu'on le reçoive ;
Secondez mon dessein, sans qu'il s'en apperçoive,
Et que tous vos discours d'accord avec vos yeux,
Ménagent comme il faut mon secret & ses feux :
Enfin souvenez-vous, faisant vôtre harangue,
Que je donne vos jours en garde à vôtre langue ;
Dans une heure au plûtard je vous l'ameine icy,
Faites-luy bonne mine, autrement. ..Songez-y.

Luy montrant une Boëte.

SCENE IX.

LUCIE, L'INDUSTRIE.

LUCIE.

CEcy me semble un songe, & jamais ma surprise
N'étoit venuë au point où ce discours l'a mise,

Quoy, toutes mes raisons contre celle qu'il a,
N'ont pû....

L'INDUSTRIE *sortant de l'Entrée où il étoit.*

Le grand pendard de Maître que j'ay là!

LUCIE.

Tu l'écoutois.

L'INDUSTRIE.

D'icy, je venois de m'y mettre,
Madame, & comme vous je ne puis m'en remettre:
Le Fourbe! marier sa Femme à son Voisin,
Pour le faire crever, & piller son douzain!

LUCIE.

Que résoudre? je crains son humeur violente.

L'INDUSTRIE.

Pour vous tirer d'affaire, & tromper son attente,
Je m'offre à vous servir, si vous y consentez,
Et je sçais une piece où toutes ses clartez....

LUCIE.

Je me trouve en état de risquer toutes choses,
Plûtôt que de souffrir.... Mais ce que tu proposes
Pourra-t'il....

L'INDUSTRIE.

Vôtre esprit en sera satisfait.

LUCIE.

Viens m'en entretenir, pour en presser l'effet.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE vous cherchois, Monsieur; on meurt d'impatience
De sçavoir le succés de vôtre conférence;
Et j'allois pour sçavoir de vous en ce moment,
Ce que nôtre Oncle a dit à vôtre compliment.

VALERE.

Helas, Toinette!

TOINETTE.

Hé bien!

VALERE.

Va dire à ta Maîtresse,
Qu'il m'ôte tout l'espoir qui flattoit ma tendresse,
Que malgré tant d'amour tout trahit nos souhaits,
Et que je vay demain la perdre pour jamais.

TOINETTE.

Ah Monsieur!

VALERE.

Oüy, demain on contraindra sa flâme
A souffrir Trigaudin, elle sera sa Femme.

TOINETTE.

Helas!

VALERE.

Son Oncle en eſt tellement entêté,
Qu'il m'a preſque laiſſé, ſans m'avoir écouté.

TOINETTE.

Mais de quel air encor voit-il vôtre ame atteinte ?

VALERE.

De quel air? comme un Tigre inſenſible à la plainte.
De qui l'ame inflexible & le cœur endurcy,
Fait répandre des pleurs ſans en être adoucy.
Non, tant de dureté me confond, & la honte....
De mon peu de bonheur va-t'en luy rendre compte,
Peins-luy le deſeſpoir d'un Amant qui la croit....

TOINETTE

Je n'ay garde, Monſieur, cela la fâcheroit.

VALERE.

Pour moy, qui ſans ſouffrir une douleur mortelle,
Ne puis voir cet Hymen, je veux m'éloigner d'elle;
Je veux quitter ces Lieux où tout me fait horreur,
Je le dois, car enfin, Toinette, quand ce cœur
Qui ne ſentit jamais de feu pareil au nôtre,
La verroit ſans mourir entre les bras d'un autre,
Je ne répondrois pas que mon reſſentiment
Ne portât ma douleur à quelque emportement,
Et que contre l'Epoux que l'on la force à prendre,
Un juſte deſeſpoir n'osât tout entreprendre.
Il vaut mieux m'éloigner.

TOINETTE.

Ah gardez-vous-en bien.

VALERE.

Non, non, tous tes conſeils ne ſerviront de rien:
La raiſon, mon amour, tout à partir m'oblige,
Il faut....

TOINETTE.

Gardez-vous bien de la quitter, vous dis-je.

VALERE.

Je veux partir, te dis-je; éloigné de ſes yeux....

TOINETTE.

Ma foy, si Trigaudin me chassoit de ces Lieux,
Comme Dieu m'a donné du panchant au vacarme,
Je ne partirois pas sans luy donner l'allarme.
Mais si chaude....

VALERE.

Comment?

TOINETTE.

Je vous le dis tout net.
Monsieur, j'irois le voir, & luy dirois son fait;
Et que si son amour à cet Hymen s'obstine,
Je sçaurois....Mais tenez, le voicy qui rumine.

VALERE.

Laisse-nous; tout mon sang s'émeut à son abord,
Je suivray ton conseil, & je l'approuve fort.

TOINETTE.

Quel Galant! La figure en est-elle pas bonne?

VALERE.

Mon amour est confus du Rival qu'on me donne,
Et si pour m'en vanger, je suivois mon chagrin....

SCENE II.

TRIGAUDIN, VALERE.

TRIGAUDIN.

Ah Monsieur.

VALERE.

Ah c'est vous, Monseigneur Trigaudin?

TRIGAUDIN.

Pour vous servir, Monsieur.

VALERE.

Ecoutez....Eh de grace,

Pour m'entendre un moment, suprimez la grimace,
Encor ? Eh ces saluts ne sont pas de saison ;
Et voulant avec vous en user sans façon,
Vous pouvez vous couvrir: vous sçavez bien que j'aime?

TRIGAUDIN.

Tout le monde le sçait.

VALERE.

Que l'on m'aime de même.

TRIGAUDIN.

Cela s'en va sans dire ; un Homme de vôtre air....

VALERE.

Pour l'Objet, il n'est pas besoin de le nommer ;
Vous sçavez bien que c'est....

TRIGAUDIN.

La Niéce de Géronte.

VALERE.

Justement.

TRIGAUDIN.

Oh.

VALERE.

L'on vient de m'en faire un sot conte,
Et je ne sçay qu'en croire. On m'a dit qu'il prétend
Luy donner pour Epoux un Homme dégoûtant,
Sans naissance, sans bien, mal-fait de sa personne :
C'est un bruit qui d'abord m'a surpris On s'étonne
De ce choix ; mais étant de ses Amis enfin,
Sçauriez-vous point le nom de cet heureux Faquin ?
Et sur un tel Portrait pourriez-vous point m'instruire...

TRIGAUDIN.

Sans vanité, c'est moy qu'on a voulu vous dire,
Monsieur.

VALERE.

Qui, vous ?

TRIGAUDIN.

Moy-même.

VALERE.

Auſſi quand j'y ſongeois,
J'y trouvois de vôtre air, & beaucoup de vos traits;
Ainſi vous l'épouſez, & l'eſpoir de luy plaire....

TRIGAUDIN.

Moy, Monſieur ?

VALERE.

Oüy.

TRIGAUDIN.

J'ay trop de reſpect pour Valere;
Géronte à cet Hymen ſemble s'être attendu;
Mais loin de l'accepter, je m'en ſuis défendu;
Je connois vôtre amour, Monſieur, & je devine
Les ennuis qui ſuivroient....

VALERE.

Mais enfin s'il s'obſtine
A vouloir vous donner ſa Niéce, & que ſon choix....

TRIGAUDIN.

Monſieur, je ne puis pas me marier deux fois;
Et ce ſecond Hymen la rendant malheureuſe,
Pourroit avoir pour moy quelque ſuite fâcheuſe.

VALERE.

Cela pourroit bien être.

TRIGAUDIN.

Oh je me doute bien
Que ſi je l'épouſois, ſans m'étonner de rien,
Ce ſeroit m'expoſer....& la choſe eſt plauſible,
A paſſer par les mains d'un Homme auſſi terrible....

VALERE.

Sans-doute.

TRIGAUDIN.

Et que mes jours, cet Hymen terminé,
Courroient riſque....

VALERE.

Ma foy, vous l'avez deviné.

TRIGAUDIN.

Bon, cela ſaute aux yeux.

VALERE.

Songez en Homme ſage,
A ne vous plus flatter d'un pareil Mariage.
Si j'apprens que vos ſoins l'importunent jamais,
Et que vous prétendiez....

TRIGAUDIN.

Non, Monſieur, je promets
Que de quelque façon que Géronte me voye,
Au feu dont vous brûlez je la cede avec joye,
Et que de mes reſpects vous ſerez ſatisfait.

VALERE.

Cela ſuffit; Adieu, nous en verrons l'effet.

SCENE III.

TRIGAUDIN *ſeul.*

CE Géronte entêté de l'Hymen qu'il veut faire;
Avec cet Etourdy me fera quelque affaire.
Cherchons-le cependant, pour luy dire qu'icy
Ma Couſine arrivée y peut.... Mais le voicy.

SCENE IV.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

JE vous cherchois. Hé bien, vôtre aimable Parente...

TRIGAUDIN.

TRIGAUDIN.

Eſt icy.

GERONTE.

Quel bonheur ! tout flatte mon attente.
Peut-on la voir ?

TRIGAUDIN.

Sans-doute ; elle n'attend que vous,

GERONTE.

Mais ſans l'incommoder ?

TRIGAUDIN.

Nullement.

GERONTE.

Avez-vous.
Avantageuſement parlé de ma perſonne ?
Vanté la mine & l'air de l'Epoux qu'on luy donne ?

TRIGAUDIN.

Sans doute.

GERONTE.

Avez-vous bien fait valoir le préſent
Que mon amour prétend luy faire en l'épouſant ?
Et parlé de l'argent ...

TRIGAUDIN.

Comme en ce Mariage
L'heur de vous poſſeder eſt l'unique avantage
Qui doit cauſer en elle un amour bien reglé,
Cet Article eſt un point dont je n'ay pas parlé.

GERONTE.

Pourquoy ?

TRIGAUDIN.

Quand l'interêt en un pareil rencontre
Peut avoir quelque part dans l'ardeur qu'on nous montre ;
Quand l'argent rend un cœur ſenſible à ſon aſpect,
Ce qu'il promet d'amour eſt un préſent ſuſpect :
Il faut, pour s'applaudir de l'ardeur d'une Femme,

Ne pouvoir imputer qu'à soy toute sa flâme,
Et se pouvoir enfin répondre en s'engageant,
Que c'est nous qu'on épouse, & non pas nôtre argent.

GERONTE.

Fort-bien. C'est avoir sçû me rendre un bon office.
Mais avez-vous de moy fait un Portrait qui puisse...;

TRIGAUDIN.

Si parfait, que son cœur charmé sur mon rapport,
Vous adore.

GERONTE.

Déja? Voilà qui prend bien fort.
Ainsi donc nôtre Hymen sera chose facile!

TRIGAUDIN.

Il dépendra de vous.

GERONTE.

Allons voir si mon stile
Ne diminuëra rien de cette opinion.

TRIGAUDIN.

Je m'en vay l'appeller.

GERONTE.

Fort-bien.

SCENE V.

TRIGAUDIN, LUCIE, GERONTE.

LUCIE.

Que me veut-on?

TRIGAUDIN *bas à Lucie.*

Voicy nôtre Homme.

LUCIE.

Ah Ciel!

TRIGAUDIN *bas.*

Ne faites pas l'Idole,
Autrement... La voilà, joüez bien vôtre rôle.

GERONTE.

Qu'elle est belle ! jamais je ne vis rien d'égal,
Et son Portrait n'est rien prés de l'Original.
Souffrez que sur l'espoir de vous avoir pour Femme,
Je vous livre un baiser pour gage de ma flâme.

TRIGAUDIN *les separant.*

Il entre en ces baisers, sans un nœud solemnel,
Des transports indécens d'un feu trop sensuel :
On sçait qu'un nœud sacré comme le Mariage,
Ne doit pas commencer par le libertinage,
Et qu'on doit de ses feux marquer la pureté
Par un retranchement de sensualité :
Quand par les droits d'Hymen vous en serez le maître,
Dans vos embrassemens vos feux pourront paroître,
Jusques-là....

GERONTE.

J'y consens : mais laissez-moy du moins
Luy marquer mes transports par quelques petits soins;
Sur l'aveu du Cousin, j'ay crû que la Cousine
Recevroit sans chagrin l'Epoux qu'il luy destine ;
Qu'aimant ce cher Parent, vous pourriez trouver bon
Qu'il disposât d'un cœur....

LUCIE.

Vous avez eu raison,
J'ay reçû de sa main un Epoux que j'honore,
Qui m'aime, & dont le cœur.. .

GERONTE.

Ma Belle, il vous adore.

LUCIE.

Quelque trouble secret qui m'étonne aujourd'huy,
Je fais tout mon bonheur du plaisir d'être à luy ;
Mon cœur à son amour s'est trouvé si sensible.

Que pour le ſignaler, tout luy ſera poſſible ;
Et ma raiſon ne peut réſoudre ma pudeur
A cacher un amour maître de tout mon cœur.

GERONTE.

Ah de trop de bontez c'eſt honorer ma flâme :
Ainſi donc cet Epoux aura toute vôtre ame ?

LUCIE.

Toute entiere.

GERONTE.

Et ſes ſoins témoins de ſes deſirs...

LUCIE.

Me plairont.

GERONTE.

Son amour ?

LUCIE.

Fera tous mes plaiſirs.

GERONTE.

Sa perſonne, hem ? parlez.

LUCIE.

Me ſera toûjours chere.

GERONTE.

Et ſes tranſports ?

LUCIE.

Croîtront le deſir de luy plaire.

GERONTE.

Son entretien ?

LUCIE.

Pour moy ſera plein de douceur.

GERONTE.

Ses careſſes ?

LUCIE.

Daignez épargner ma pudeur.

GERONTE *voulant l'embraſſer.*

C'en eſt trop ; & mon feu qui s'efforce à paroître,
De mon raviſſement ne me ſent plus le maître.

TRIGAUDIN *l'arrêtant.*

Doucement, ces transports sont un peu trop fréquens.
Je vous l'ay déja dit, un Homme de bon sens
Ne doit point exposer, exigeant de ces preuves,
La pudeur d'une Fille à de telles épreuves;
Il faut, quand nous pouvons donner tout à nos sens,
Epargner les témoins de nos empressemens,
De crainte d'exciter, par un soin condamnable
De petits mouvemens dont on est responsable

GERONTE.

Tout ce raisonnement me semble bien subtil;
De petits mouvemens! Comment se pourroit-il
Qu'un Cousin pût avoir ces scrupules dans l'ame?
Que devant le Mary l'on caresse la Femme
Tous les jours, sans qu'aucun..

TRIGAUDIN.

Distingo, s'il vous plaît.

GERONTE

Puis qu'elle me veut bien, & que je suis tout prêt.
De l'epouser, pourquoy....

SCENE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE, GERONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE.

Monsieur, on vous demande;
C'est vôtre Procureur, qui par son Clerc vous mande
Que jusqu'à son Logis vous alliez au plûtôt.

TRIGAUDIN.

Le fâcheux contre-temps! Je m'y rendray tantôt;

L'INDUSTRIE.

Il presse.

TRIGAUDIN.

Qu'il attende.

L'INDUSTRIE.

Il dit que c'est pour faire...

TRIGAUDIN.

Ah Ciel ! il ne faut pas negliger cette affaire ,
Les laisser seuls , tandis que d'amour transporté
Celuy-cy.... Puis que c'est une necessité,
Le Logis où je vay n'est pas loin, & j'espére
Estre bien-tôt icy , je ne tarderay guére.

SCENE VII.

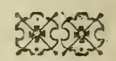
L'INDUSTRIE, GERONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE.

Madame, le hazard le force à vous quitter ;
C'est une occasion dont il faut profiter ;
Vous sçavez ...

LUCIE.

C'est à quoy je suis bien résoluë :
Laisse-nous seuls.



SCENE VIII.

GERONTE, LUCIE.

GERONTE.

ENfin, malgré la retenuë
Où ses yeux me forçoient, je puis en liberté
Vous montrer tout l'amour dont je suis transporté ;
Et ces mains,...

LUCIE.

Ce transport qui paroît légitime,
Ne sçauroit de ma part être souffert sans crime,
En vain vous prétendez devenir mon Epoux,
Ne vous en flattez plus, je ne puis être à vous.

GERONTE.

Ah que m'avez-vous dit, trop charmante mignonne ?
Je ne puis être à vous ? Est-ce que ma personne
Vous déplaist ?

LUCIE.

Non, Monsieur ; mais toutes mes ardeurs
Se bornent au plaisir ...

GERONTE.

Ah vous aimez ailleurs,
Traîtresse ; & d'un Galant la flâme sera cause....

LUCIE.

Non, un Galant n'est pas ce que je vous oppose,
Un obstacle plus fort m'oblige à refuser
Un honneur....

GERONTE.

Vous voulez me voir agonizer :

Ce refus coloré me cache une autre flâme ;
Mais peut-on le ſçavoir cet obſtacle, Madame ?

LUCIE.

Oüy, Monſieur, je vous croy galant Homme, & diſcret ;
Vôtre embarras me touche ; & comme ce ſecret,
S'il étoit divulgé, pourroit bien me commettre,
Je vous en feray part, ſi vous voulez promettre
De faire aveulement ce qu'on exigera
De vos ſoins.

GERONTE.

Je feray tout ce qu'il vous plaira.

LUCIE.

Mon cœur n'oſe expoſer ſur ſi peu d'aſſurance....

GERONTE.

Faut-il par des ſermens vaincre ſa défiance !

LUCIE.

Il m'importe beaucoup de n'en pouvoir douter.

GERONTE.

Si quoy-que de ma part vous puiſſiez ſouhaiter,
Je balance un moment à vous rendre ſervice,
Qu'à mon premier refus tout l'Enfer me puniſſe ;
Que la foudre à vos yeux m'écraſe, ſi je mens.

LUCIE.

Il ſuffit, je veux bien en croire vos ſermens.
Celuy qui vous a dit que j'étois ſa Couſine,
Et qui vous fait ſa Cour du cœur qu'il vous deſtine,
Qui ſemble me porter à répondre à vos feux,
Ce même Homme qui vient de nous quitter tous deux,
Vous le diray-je....

GERONTE.

Hé bien, ce même Homme, Madame...?

LUCIE.

Eſt mon Mary, Monſieur, & vous voyez ſa Femme.

GERONTE.

Vous, ſa Femme ?

LUCIE.

Moy-même.

GERONTE.

Ah Ciel....Mais non, sur quoy
Pourrois-je à ce discours ajoûter quelque foy ?
Il est de mes Amis ; Depuis dix ans, Madame,
Je sçay bien qu'il est Veuf, & j'ay connu sa Femme ;
Et ce détour pour moy n'est pas bien concerté.

LUCIE.

Ah que de vôtre erreur vous êtes entêté !
Il l'entretient, vous dis-je, aprés l'avoir causée :
Il m'a prés d'Orleans en secret épousée ;
Et depuis quatre mois, pour des raisons qu'il a,
Il cache cet Hymen clandestin.

GERONTE.

Tout cela
N'est qu'un conte à plaisir, une défaite honnête ;
Pour détourner l'Hymen où mon amour s'apprête ;
Ma personne vous choque, & je voy clairement
Que vous vous mitonnez un Epoux plus charmant.

LUCIE.

Non, vous-dis-je.

GERONTE.

Sifait, friponne de mon ame :
Par pitié pour mes jours recevez mieux ma flâme :
Croyez que vous pourrez, sans que j'en dise un mot,
Disposer de mon bien, & regler vôtre dot,
Et que je vous en veux donner pour hypoteque
Tous les *Duplicata* de ma Biblioteque.
Quant aux plaisirs divers que vous pourriez avoir,
Que je veux que l'effet surpasse vôtre espoir,
Et que je vous répons, vous livrant ma personne,
Des ardeurs d'un Blondin sous un poil qui grisonne,
Mille tendres soûpirs poussez de temps en temps,
Viendront cautionner mes regards languissans,

Sans cesse ces soûpirs cherchant à se confondre....

LUCIE.

Ces offres sont fort beaux, mais je n'y puis répondre ;
Et la douleur que j'ay de vous avoir connu,
Est moindre que l'ennuy de vous voir prévenu :
Mais lors que vous sçaurez.... Vous avez des oreilles,
Cachez-vous, vous allez entendre des merveilles ;
Tous mes discours vous ont paru mysterieux ;
Mais mon Mary qui vient, vous en convaicra mieux ;
Ecoutez seulement, prêtez-nous grand silence,
Et ne vous montrez point.

GERONTE.

Hé bien, soit.

LUCIE.

Il avance ;

SCENE IX.

TRIGAUDIN, LUCIE ;
GERONTE *caché*.

TRIGAUDIN.

QU'est devenu Geronte ?

LUCIE.

Il est sorty.

TRIGAUDIN.

Fort-bien.
Craignans que l'embarras d'un premier entretien
Ne trahît un secret dont je fais grand mystere,
J'ay pour quelques momens differé mon affaire,
Et pressé mon retour ; outre que....

LUCIE.

Je vous croy

Content de mon début.

TRIGAUDIN.

Tres-content ; & je voy
Que cet Oyson, ſuivant ma premiere pensée,
A dedans nos panneaux donné tête baiſſée.

LUCIE.

Et qui n'y donneroit ? Les Gens de bonne-foy
Sont aiſez....

TRIGAUDIN.

C'eſt un Homme à berner, croyez-moy,
Et dont l'eſprit n'eſt pas capable de reforme ;
La matiere chez luy fait honneur à la forme,
Et ne préſente aux yeux dans tout cet Animal,
Qu'un corps d'Homme, animé de l'ame d'un Cheval.

GERONTE *caché.*

Il débute aſſez bien.

TRIGAUDIN.

Mais ce que je propoſe....

LUCIE.

Quoy, voulez-vous plus loin, Mõſieur, porter la choſe ?

TRIGAUDIN.

Je croy m'être avec vous expliqué ſans détour.

LUCIE.

Comment, ſans écouter la raiſon, ny l'amour,
Avec un Inconnu marier vôtre Femme ?
Contraindre ſa tendreſſe à ce commerce infâme ?
Contre un de vos Amis écouter ce tranſport,
Pour vous faire heritier de ſon bien par ſa mort ?

GERONTE *caché.*

Comment diable ?

LUCIE.

Et ſans voir que mon honneur s'expoſe....

TRIGAUDIN.

Vous vous éfarouchez toûjours de peu de choſe,
Avecque vôtre honneur. Je ſçay que comme Epoux,

J'y dois prendre toûjours même interêt que vous ;
Aussi vous ay-je dit, qu'épousant nôtre Dupe,
Il faut qu'absolument vôtre adresse s'occupe
A faire la Malade, afin que ce moyen
Assûre en même temps vôtre honneur & le mien ;
Tandis que de ma part je sçaurois le résoudre
A luy faire avaler douze grains d'une Poudre
Qui fera tout l'effet que je m'en suis promis.

GERONTE *caché.*

Le Traître !

LUCIE.

Et vous pourrez consentir qu'à ce prix...

TRIGAUDIN.

Finissons : ces discours d'une ame trop commune
Rendroient vôtre Morale à la fin importune :
Vous sçavez mon dessein, ne le combattez plus,
Ou craignez ... Je n'ay rien à dire là-dessus ;
Je veux, quelque embarras que le Sort nous destine,
Que vous passiez toûjours icy pour ma Cousine,
Qu'à ce nom vôtre amour s'efforce à se borner ;
Que pour quelque raison qu'on puisse imaginer,
Quelque coup imprévû qui pût troubler vôtre ame,
Vous ne disiez jamais que vous êtes ma Femme,
Et ne me nommiez pas même dans le Païs
Vôtre Mary, que quand je vous l'auray permis.
Entendez vous ? N'étant plus icy necessaire,
Je retourne à loisir terminer mon affaire ;
Préparez-vous sur tout à vous abandonner
Aux ordres absolus que j'ay sçû vous donner ;
J'iray tantôt trouver Géronte à sa demeure ;
Et pour l'Hymen qu'il veut, prendre le jour & l'heure.



SCENE X.

GERONTE, LUCIE.

LUCIE.

Croyez-vous à present que ce soit tout de bon ?

GERONTE.

Voilà, je vous l'avouë, un dangereux Fripon !
Non, je ne veux jamais le voir ; sa perfidie....

LUCIE.

Il faut dissimuler, Monsieur, je vous en prie ;
Appaisez, s'il se peut, ce transport indiscret.
S'il sçavoit que ma bouche eût trahy son sercet ;
Il me perdoit ; Je puis, sans attirer sa plainte,
Tirer avecque vous quelque fruit de ma feinte ;
J'ay besoin de secours, vous m'en avez promis,
Je ne vous ay fait part du secret qu'à ce prix :
Je voy bien qu'il prétend faire toûjours mistere
De l'Hymen clandestin qu'il m'obligea de faire ;
Et j'appréhende enfin, sur ce que je prévoy,
Les bruits qu'un tel secret peut semer contre moy ;
Outre que nôtre Hymen concerté m'embarasse ;
Et je puis par un tour que je veux qu'on luy fasse,
Le forcer, sans qu'il ose ou puisse s'en fâcher,
A déclarer l'Hymen qu'il s'obstine à cacher ;
Et l'embarras enfin où je le prétens mettre,
Peut nous vanger tous deux de luy sans nous cõmettre.

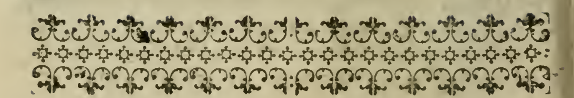
GERONTE.

Et si pendant ce temps il m'assaisonne un Plat
De sa Poudre ? Ecoutez, c'est un grand Scelerat ;
Il faut pourtant sçavoir, avant que s'en défendre,
Quel est ce tour.

LUCIE.

Venez, je m'en vay vous l'apprendre.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, JULIE.

GERONTE.

OUy Valere, oüy ma Niéce, ils n'ont que trop parlé,
C'eſt un ſecret qui vient de m'être révelé,
Et j'en ay pour témoins mes fidelles oreilles,
Qui m'ont fait ſur ce point entendre des merveilles:
Sans le ſecret aveu que ſa Femme m'a fait,
Trigaudin, pour venir au point qu'il ſe promet,
M'auroit vû dans deux jours le Mary de ſa Femme;
Il me prêtoit ſon corps aux dépens de mon ame,
Et m'euſſent régalé tous deux à frais communs,
De dix grains d'une Poudre à faire des Défunts.
Ah le Scélerat! Non, je ne puis m'en remettre.

JULIE.

Puis que vous voulez bien, mon Oncle me permettre
Que ſur un tel ſujet je parle en liberté;
Vous avez bien ſouvent trop de facilité:
Pour le premier venu, ce cœur plein de franchiſe,
Doute, en ſe montrant tout, qu'un autre ſe déguiſe;
Et croit aveuglement ſur la foy du dehors,
Qu'un vray zele par tout regle mêmes tranſports.
La bonne-foy ſied bien; on peut être ſincere;

Mais enfin avec choix un Amy se doit faire.
Nôtre Siecle est fertile en Amis contrefaits,
Dont la bouche & le cœur ne s'accordent jamais;
On ne trouve par tout sous ce dehors fantasque,
Que des Gens dont le cœur ne va jamais sans masque,
Dont le plus grand chagrin seroit qu'on les connût,
Et dont chaque grimace a toûjours quelque but.

VALERE.

Vous le voyez, Monsieur, cet Amy dont le zele....

GERONTE.

Il n'est que trop constant, & je l'échappe belle:
Mais, comme vous sçavez, sa Femme attend de nous
Un remede aux transports de Monsieur son Epoux;
Son Valet qui s'apprête à servir sa Maîtresse,
A besoin que nos soins secondent son adresse,
Pour conduire le tour qu'il s'est imaginé:
Il doit venir chez nous, & je suis étonné....
Mais je le vois: Hé bien, est-il temps, l'Industrie?

SCENE II.

GERONTE, VALERE, JULIE, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

Il faut se dépêcher, Monsieur, je vous en prie,
Le tems presse. Avez-vous fait chercher les habits...?

GERONTE.

Oüy, mon Valet est prest, qui t'attend au Logis;
Tu ne peux mieux choisir pour un semblable piége;
Il perdit quelque temps autrefois au College,
Et fut méme depuis Clerc chez un Procureur:
Il s'est fait sa leçon, qu'il sçait tantôt par cœur;

Et comme il n'est point sot, on peut sur ma parole
Esperer que tantôt il joüera bien son rôle.

L'INDUSTRIE.

Voilà bien nôtre fait. Où m'attend-il ? chez vous.
Mais il nous faut encor quelqu'un : Où prendrons-nous
Un Aigrefin bien dru, dont la mine soûtienne
Ce que nous prétendons....

VALERE.

Te voilà bien en peine ?
Nous prenons la Forest.

L'INDUSTRIE.

Qu'est-ce que la Forest ?

VALERE.

C'est mon Valet de Chambre ; il est déja tout prest ;
Et son humeur folâtre a dequoy satisfaire.

GERONTE.

D'accord ; mais avec eux voyez ce qu'il faut faire ;
Ce que leur soin demande ou du vôtre, ou du mien ;
Et si pour ce projet ils n'ont besoin de rien ?

VALERE.

Puis-je de quelque espoir flater....

GERONTE.

Allez, vous dis-je ;
Je sçay ce que de moy vôtre tendresse exige :
Mais comme il faut songer à ce qu'on veut de nous ;
Rentrez, & soyez seûr que ma Niéce est à vous.

❧

SCENE III.

GERONTE, JULIE.

GERONTE,

OUy, ma Niéce, je veux que l'Hymen vous unisse,
Et qu avec mes refus vôtre peine finisse,
Et que tous deux (pourvû qu'il te plaise s'entend)
Car si....

JULIE.

Tout m'en plaira, quand vous serez content.

GERONTE.

C'est, en s'expliquant bien, répondre avec adresse :
Mais je voy Trigaudin tout rêveur, qu'on nous laisse.

SCENE IV.

TRIGAUDIN, GERONTE.

TRIGAUDIN.

HE' bien vous avez vû ma Cousine ?

GERONTE.

Oüy.

TRIGAUDIN.

Comment
La trouvez-vous ?

GERONTE.

Comment ? Belle admirablement ;

L'œil modeste, l'air grand ; L'Hymen qui nous doit joindre....

TRIGAUDIN.

Sa beauté n'est pour vous que ce qu'elle a de moindre.

GERONTE.

Non, son esprit m'enchante, & j'en suis tres-content.

TRIGAUDIN.

Sa tendresse est pour vous un point plus important ;
Elle vous aime.

GERONTE.

Moy ?

TRIGAUDIN.

De l'amour le plus tendre
Qu'un cœur.. Avec le tems vous le pourrez apprendre.

GERONTE.

A quoy l'avez-vous vû ?

TRIGAUDIN.

Depuis vôtre entretien,
Elle resve toûjours, sans s'occuper à rien ;
Mille petits soûpirs dont elle se console,
Prononçant vôtre nom, luy coupent la parole :
Tantôt s'appercevant que je puis l'observer,
Elle parle de vous, en cessant de resver,
Me vante vôtre esprit.

GERONTE.

Mon esprit ?

TRIGAUDIN.

Vôtre mine.

GERONTE.

Ma mine ?

TRIGAUDIN.

Et d'un soûpir l'entretien se termine,
Disant, Ah qu'il est doux d'avoir un tel Epoux !

GERONTE.

Un tel Epoux ? Le Fourbe ! *à part.*

TRIGAUDIN.

En luy parlant de vous,
J'exagere avec ſoin, avant qu'elle me quitte,
Ce qu'en vous la Nature aſſemble de mérite.
Enfin je n'obmets point à dire ce qu'il faut,
Pour croître....

GERONTE *à part.*

Je le crois. Ah l'effronté maraut!

TRIGAUDIN.

Sûr d'un cœur qui n'a rien que le vôtre n'obtienne,
Je croy que vôtre ardeur répond fort à la ſienne.

GERONTE.

Oüy; mais l'amour qui joint l'eſprit devant les corps;
N'ayant rien de ſi doux que ſes premiers tranſports,
Que ces momens lardez de fréquens tête-à-tête,
Ces tendres avantgoûts d'un Hymen qui s'apprête,
Je me trouve d'humeur, pour mieux m'y diſpoſer,
De faire un peu l'amour avant que d'épouſer,
Ces préludes galants font lors que l'on s'engage,
Que ſe connoiſſant mieux, on s'aime davantage;
Et le feu dont je voy l'exemple avec plaiſir,
Doit, pour durer long-temps s'allumer à loiſir.
Ainſi je ſuis d'avis de prendre une quinzaine
Pour mettre doucement ma tendreſſe en haleine:
Cela fait....

TRIGAUDIN.

Ces plaiſirs dont on eſt aveuglé,
Sont des échantillons d'un feu trop déreglé,
Monſieur, & c'eſt vouloir dans le libertinage
Epuiſer les douceurs qu'on trouve au Mariage.
Le plaiſir ne ſe peut jamais juſtifier,
Si l'Hymen ne prend ſoin de le purifier;
Et tous ces avantgoûts où l'honneur ſe hazarde,
Sont des tentations dont il faut qu'on ſe garde.
Que ſi pour des raiſons vous voulez quelque temps.

Différer vôtre Hymen, differez, j'y consens :
Mais pour ne point nourir une flâme indécente,
Dispensez-vous de voir jusque-là ma Parente.
La vertu n'admet point de semblable complot.

GERONTE.

Ah qu'il seroit penaut, s'il étoit pris au mot !
Non, si de ce delay vôtre vertu s'offence,
Concluons cet Hymen, & faisons diligence :
Vos avis sont des loix que je veux m'imposer,
Et dans deux ou trois jours je la veux épouser.

TRIGAUDIN.

Hé bien soit ; pour régler une union si belle,
Je vous attens ce soir à souper avec elle :
Rendez-vous de bonne heure, & je prendray le soin....

GERONTE.

Fy, cecy sent la Poudre, & j'évente de loin ;
Je ne sçaurois....

TRIGAUDIN.

Pourquoy l'amour qui vous possede....

GERONTE.

Je veux prendre demain certain petit Remede,
Et par précaution me coucher sans manger.

TRIGAUDIN.

D'accord ; mais n'allez pas demain vous engager,
J'auray soin du Dîner.

GERONTE.

Il seroit inutile ;
Demain je suis prié d'aller dîner en Ville,
Et cela ne se peut.

TRIGAUDIN.

Si je ne puis vous voir,
Je feray préparer le Soupé pour le soir,
Et nous vous attendrons....

GERONTE.

N'en prenez pas la peine ;

Je fais Collation trois jours de la Semaine,
Et demain en est un. Ah l'effronté pendard !
Je tiens sa Poudre un mets où j'aurois bonne part.

TRIGAUDIN.

Mais il faudroit...

GERONTE.

Cessez de vous en mettre en peine,
Je me charge du soin qu'il est besoin qu'on prenne,
Et je vay de ce pas donner ordre aux Habits,
Au Festin.

TRIGAUDIN.

C'est bien dit. Moy, je rentre au Logis
Apprendre à ma Cousine une telle nouvelle.

GERONTE.

Adieu, dans peu de temps je me rendray prés d'elle.

SCENE V.

TRIGAUDIN *seul.*

QU'il est duppe ! allons voir....Mais ma Femme paroît.

SCENE VI.

TRIGAUDIN, LUCIE.

TRIGAUDIN.

Qu'avez-vous ?

LUCIE.

Du chagrin.

TRIGAUDIN.

D'où vient-il, s'il vous plaît ?

LUCIE.

On m'écrit d'Orleans....

TRIGAUDIN.

Qu'a-t'on pû vous apprendre ?

LUCIE.

Que dans deux ou trois jours mon Frere s'y doit rendre.

TRIGAUDIN.

Hé bien, qu'avez-vous tant à craindre sur ce point ?

LUCIE.

Je dois appréhender que ne m'y trouvant point,
Ignorant nôtre Hymen, un peu de défiance
Ne le fasse pas bien juger de mon absence.

TRIGAUDIN.

Qu'un semblable chagrin ne vous trouble jamais ;
Je sçay bien le secret de faire vôtre paix ;
Et nôtre affaire enfin en ce lieu terminée,
Il pourra s'appaiser, sçachant nôtre hymenée.
Oubliez pour un temps ce chagrin mal fondé,
Pour sçavoir le détail de tout mon procedé ;
Tout flate nos desseins ; le Destin les seconde,
Et nôtre affaire prend le meilleur train du monde.
Ce Géronte charmé de l'éclat de vos yeux,
Prétend vous épouser dedans un jour ou deux ;
Et tant de joye enfin flate son espérance,
Qu'il se charge du soin de toute la dépense
Des Habits, du Festin ; & sa crédulité
Nous répond à tous deux de nôtre sûreté.

LUCIE.

Enfin c'est sans retour ; & sur vos entreprises,
Sans consulter que vous, vos mesures sont prises,
Monsieur, & ma priere enfin est un secours
Que je m'efforce en vain de prêter à vos jours :
Vôtre esprit à ce nœud veut me voir résoluë,

Vous me le commandez de puissance absoluë,
Et toûjours entêté du titre d'Heritier,
Vous en prenez sur vous le risque tout entier.

TRIGAUDIN.

Oüy, je prens tout sur moy, vous dis je, & vous dispense
Du soin de m'expliquer quelle en est l'importance :
Ce dessein sans péril se peut exécuter,
L'occasion nous rit, il en faut profiter ;
Et puis que c'est pour vous un moyen de me plaire....

LUCIE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, il faut vous satisfaire ;
Puis que ce sont pour moy des ordres absolus,
Me voilà prête à tout, je ne resiste plus.

TRIGAUDIN.

Ah que je suis content de vous voir disposée....

LUCIE.

Il faudra, l'Hymen fait, me feindre indisposée.

TRIGAUDIN.

Oüy, de peur que son feu n'eût, devenant trop promt,
Des suites qui pourroient incommoder mon front....

LUCIE.

Mais si dans les transports d'une ardeur violente,
Il exige. ..

TRIGAUDIN.

Feignez que vôtre mal augmente :
Mais ce point au Logis pourroit être agité
Avec plus de loisir & plus de liberté,
Entrons pour y songer, car je me persuade....

SCENE VII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE *dans une Entrée.*
La Foreſt, le voilà, va luy donner l'aubade.
LA FOREST.
Ma Sœur, vous dans Paris!
LUCIE.
Ah mon Frere!
TRIGAUDIN.
Sa Sœur!
LA FOREST *bas.*
Secondez comme il faut ma feinte. Quel bonheur!
TRIGAUDIN.
Pour me faire enrager, d'où diable ſort ce Frere?
LA FOREST.
Vous trouver dans Paris! que venez-vous y faire?
LUCIE.
La curioſité de voir ce beau Séjour,
Me preſſoit dés long-temps d'y venir faire un tour.
Quelques Amis communs qui ſçavoient cette envie,
M'avoient, pour y venir, miſe d'une partie;
Et pour m'accompagner, Monſieur même eſt venu,
C'eſt un de nos Couſins qui vous eſt inconnu,
Galant, ſpirituel, ſur tout civil aux Dames.
LA FOREST.
Couſin de quel côté?
TRIGAUDIN.
C'eſt du côté des Femmes.

LA FOREST.

De quelque endroit que vienne un Parent tel que vous,
Monsieur, assurément c'est un honneur pour nous,
Qui nous sera bien cher : Mais, mon Cousin, je pense
Que comme entre Parens on se fait confidence,
Je puis à cœur ouvert, touchant nôtre bonheur,
Faire part devant vous d'un secret à ma Sœur.

TRIGAUDIN.

Si suspect....

LA FOREST.

Non, pour faire au Païs une Nôce,
Je viens de retenir deux places au Carosse.

TRIGAUDIN.

Bon, le Beaufrere va nous quitter le terrain.

LA FOREST.

Mais puis que vous voilà, je change de dessein,
Je ne pars plus.

LUCIE.

Comment ?

LA FOREST.

Ce même Personnage
Qui vous fit demander, quand je fis mon voyage,
Plus que jamais épris du feu qu'il sent pour vous,
M'a prié de souffrir qu'il devint vôtre Epoux.
J'ay donné ma parole, & nous partions ensemble
Pour aller terminer cet Hymen.

TRIGAUDIN.

Ah je tremble.

LA FOREST.

J'allois le retrouver ; mais sans aller plus loin,
Puis que nous voicy tous, on peut prendre le soin...

TRIGAUDIN.

Comment vous prétendez marier ma Cousine ?

LA FOREST.

Oüy, je vais, si l'Hymen à mon choix se termine,

La voir Femme demain, ſans attendre plûtard,
D'un fameux Avocat nommé Monſieur Braillart;
Monſieur Braillart *autem* a la mine engageante,
Son nom fait ſon éloge, & ſon métier ſa rente.

TRIGAUDIN.

Je ne le connois point, & c'eſt à mon égard....

LA FOREST.

Vous ne connoiſſez point Maître Martin Braillart;
Fils de Thibaut Braillart, ce torrent d'éloquence,
Dont la voix faiſoit peur aux Gens à l'Audiance,
Dont les doctes Ayeuls connus de toutes parts
Donnerent au Barreau tant d'Illuſtres Braillarts?

TRIGAUDIN.

Non. Où ſe ſont-ils vûs? ſur quelles aſſurances....

LA FOREST.

Venant dans Orleans pour prendre ſes Licences,
Maître Martin Braillart prit chez nous tant d'amour,
Qu'il promit d'épouſer ma Sœur à ſon retour.

TRIGAUDIN.

Il faut ſonger, avant que l'Hymen ſe conſomme....

LA FOREST.

Maître Martin Braillart, Monſieur, eſt bien ſon Hōme.

TRIGAUDIN.

Mais pour faire un tel choix, il faut prendre du temps.

LA FOREST.

Comment? je ne pourrois mieux choiſir en cent ans.

TRIGAUDIN.

Un Avocat eſt il un ſi grand avantage,
Qu'on doive tellement hâter ce Mariage?
Ma Couſine eſt bien-faite, elle a de la beauté;
Il faudroit à loiſir, s'étant bien conſulté,
Joignant à ſes appas quelque legere ſomme,
Luy chercher pour Mary, Couſin, quelque honnête Homme,
Qui....

LA FOREST.

Comment donc, Cousin, est-ce qu'un Avocat
N'est pas un honnête Homme?

TRIGAUDIN.

Oüy, mais un tel Etat
N'est point, selon mon sens...

LA FOREST.

Pourroit-il vous déplaire?

TRIGAUDIN.

Si j'ose m'expliquer en Parent bien sincere,
A vous dire le vray, ce choix ne me plaît pas,
Cousin; & la plûpart de tous ces Avocats
Sont des Gens, entre nous, dont toûjours l'alliance
Laisse quelque scrupule aux Gens de conscience;
Des causeurs qui sans cesse, outre la liberté
Qu'ils prennent de tout dire avec impunité,
Font commerce au Barreau, comme en une Boutique,
Du pétulent babil dont chacun d'eux trafique;
Et font chercher au Juge, yvre de leurs dictons,
Comme la verité, la justice à tâtons.
Le desordre public grossit chez eux la presse,
Ce sont des nourrissons que la Discorde engraisse,
De qui le plus fameux & l'Esprit le plus net,
Doit aux débats d'autruy sa Robe & son Bonnet.

LA FOREST.

C'est à trop de mépris joindre trop de franchise,
Ce sont d'honnêtes Gens, Cousin, quoy qu'on en dise;
Je m'en vay l'avertir, & je suis assuré...
Ah que vous allez voir un Homme bien timbré!
Vous en serez surpris, & vous pourrez connoître,
Cousin, si dans ce choix mon bon goût sçait paroître,
Maître Martin Braillart est proche de ce lieu,
Chez certain Magistrat, pour y faire un adieu,
Mais en habit décent, & je luy cours apprendre
Un bonheur imprévû qui pourra le surprendre

Et que je n'ay pas dû ſi long-temps luy cacher;
Où demeurez-vous ?

LUCIE.

Là.

LA FOREST.

Je m'en vay le chercher:
Mais je le voy qui vient, ma courſe ſeroit vaine.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, LA RIVIERE.

LA RIVIERE *en Robe & en Soutane.*

Je vay changer d'habit

LA FOREST.

N'en prenez pas la peine;
Ma Sœur qui dans Paris ſe rencontre au beſoin,
Nous ôte l'embarras de la chercher plus loin;
Nôtre voyage eſt fait, la voilà.

LA RIVIERE

Quelle joye !
Madame, le Cheval qu'on fit entrer dans Troye,
Eſt un don qui figure intelligiblement
La ſuite de nos feux, & leur commencement:
Cette crédulité qui l'admit dans la Ville,
Figure à vous aimer combien je fus facile;
Et les Gens qui ſortoient de ſes flancs tenébreux,
Figurent les Braillarts qui naîtront de nous deux:
Le deſordre où la nuit cette Ville fut miſe,
Figure nettement mon trouble & ma ſurpriſe;
Et le feu qui brûla ce Cheval plein de coups,

Figure les ardeurs dont je brûle pour vous.

LUCIE.

Ce début de ma part demanderoit des ſuites ;
Mais tant d'eſprit paroît en tout ce que vous dites,
Qu'un diſcours ſi galant & ſi bien figuré,
Doit n'être interrompu, que pour être admiré.

LA RIVIERE.

Je ſuis ravy de voir qu'il ait dequoy vous plaire,
Mais je ſens qu'il me faut préparer à me taire.
Madame, vôtre eſprit étonné de cecy,
N'en voit peut-être pas la raiſon, la voicy.
Comme les divers temps ont diverſes maximes ;
Les Anciens ôtoient la langue des Victimes,
Que la bonté du Ciel, que leurs vœux imploroient ;
Leur faiſoit immoler aux Dieux qu'ils adoroient :
L'Amour ſuivant pour moy cette mode ancienne,
En m'immolant à vous, ſemble m'ôter la mienne ;
Et vous ne verrez plus, le Sacrifice fait,
Dedans Martin Braillart, qu'un Avocat muet.

LA FOREST.

Hé bien, Couſin ?

LA RIVIERE.

Couſin !

LA FOREST.

Oüy.

LA RIVIERE.

J'ay honte, Beaufrere,
De l'incivilité que vous me voulez faire,
Et vous deviez plûtôt, me l'avoir dit, Monſieur.
Si de vous ſalüer je n'ay pas eu l'honneur,
Du moins en bon Parent, faites-moy la juſtice,
De croire en ma faveur, qu'aux offres de ſervice
Que mon zele vous fait, je prétens joindre encor
Tout le reſpect pour vous, qu'on eut pour le Veau d'or.

TRIGAUDIN *à part.*

Ma foy, Martin Braillart n'eſt qu'un Sot, une Beſte,
Que je garantis tel des pieds juſqu'à la teſte.

LA RIVIERE.

C'eſt dequoy vous pouvez vous tenir aſſuré.
Pour prendre mon diſcours où j'en ſuis demeuré,
Je fais voir clairement, qu'on doit (ſauf revérence)
Adjuger vôtre main à mon impatience,
Et par proviſion établir mon repos,
Et ce par deux moyens que j'explique en deux mots.
Le premier eſt l'aveu de Monſieur vôtre Frere,
Cy preſent, qui bien loin d'être à mes vœux contraire,
S'oblige à garantir l'eſpoir qu'il m'a permis :
Il peut s'inſcrire en faux contre ce que je dis,
Si j'impoſe ; La Loy naturelle & civile,
Rendroit ſans ſon aveu vôtre choix inutile ;
La diſpoſition de la Loy *Nuptiæ*
Décide ſur ce fait, *paragrapho neque* ;
En cela ſon ſuffrage eſt neceſſaire au vôtre.
Ce moyen eſt aſſez prouvé, je paſſe à l'autre.
L'eſpoir dont vôtre amour a ſçû flater le mien,
Madame, en quatre mots, fait mon ſecond moyen ;
On ne ſçauroit nier, quoy qu'ait promis ce Frere,
Que vôtre aveu pour moy n'ait été volontaire ;
Et je ne puis douter des ſuites qu'il aura,
Sur ce que, *volenti non fit injuria.*
Entre les Gens d'honneur, ſans qu'il ſoit beſoin d'Acte,
La parole devient une eſpece de pacte ;
Mes ſoins à le prouver deviendroient ſuperflus,
On le ſçait : c'eſt pourquoy je finis, & conclus,
A ce que faiſant droit d'abord ſur ma demande,
Vous direz à l'inſtant, ſi haut qu'on vous entende,
Que ſans avoir égard aux vœux d'aucuns Galans,
Vous me prendrez demain pour Epoux, ſans dépens.

TRIGAUDIN.

Belle conclusion !

LUCIE.

Une pareille affaire
Dedans un autre lieu veut qu'on en délibere.
Nous pourrons là-dedans en parler à loisir.

LA FOREST.

Entrons, elle a raison ; je me fais un plaisir....

LA RIVIERE.

Mais....

LUCIE.

Je vous suis.

LA RIVIERE *à Trigaudin.*

Allons, Monsieur, je vous en prie.

LA FOREST.

Entrons, nôtre Cousin est sans cerémonie.

SCENE IX.

LUCIE, TRIGAUDIN.

LUCIE.

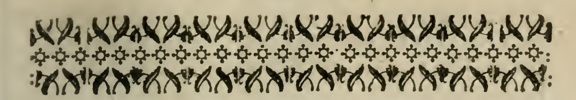
Vous voyez l'embarras où vous vous êtes mis,
Et vous pouvez juger de la peine où je suis :
Mais ne pouvant qu'à vous en imputer la cause,
C'est à vous à songer à quoy cecy m'expose,
Car je ne pense pas que vous soyez d'avis
Que je sois aujourd'huy Femme de trois Maris.
Voyez par quel moyen il sera necessaire
De me tirer du pas que vous m'avez fait faire ;
Et pour vous épargner des conseils superflus,
J'entre, & j'attens chez nous vos ordres là-dessus.

SCENE X.

TRIGAUDIN *seul.*

SUr tout cet embarras que faut-il que je fasse ?
Je tombe de mon haut, & tout cecy me passe.
Quoy, lors qu'en mes desseins tout semble prendre part,
Il faut qu'à point-nommé Maître Martin Braillart
Escorté par un Frere, & plein d'amour dans l'ame,
Se prépare à se voir le Mary de ma Femme ?
Quel party faut-il prendre? Ah Ciel! tout me fait peur;
Declarer nôtre Hymen, c'est me perdre d'honneur;
Passer pour Scélerat dans l'esprit de Géronte,
Ne le point déclarer, c'est me couvrir de honte;
Car ce Frere obstiné, peut-être dés demain,
Fera prendre à sa Sœur un Epoux de sa main.
Cet obstacle imprévû trouble tout le mystere:
J'enrage; tout m'allarme, & tout me desespere.
Que résoudre ? que faire ? Entrons pour y rêver,
Et voyons quel remede on y pourra trouver.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TRIGAUDIN, LUCIE.

LUCIE.

Jusqu'où doivent aller vos belles entreprises ?
Vos résolutions, Monsieur, sont-elles prises ?
Mon sort est en vos mains. Quand vous en ordonnez,
Peut-on sçavoir à quoy vous vous déterminez ?

TRIGAUDIN.

Oüy, vous l'allez sçavoir, il faut vous satisfaire ;
Je prétens voir jusqu'où peut aller cette affaire ;
Sans trahir mon secret, je veux voir jusqu'au bout ;
Et faire à petit bruit guerre à l'œil ; mais sur tout,
Mettez-vous dans l'esprit, que de vôtre silence,
Dépend tout le succés de nôtre intelligence ;
Et qu'il faut préparer, secondant mes transports,
Vôtre discretion à de nouveaux efforts.

LUCIE.

Attendray-je à parler, trahissant vôtre flâme,
Que de Monsieur Braillart l'Hymen me rende Femme?
Et trouvez-vous enfin bien de la sûreté
A pousser ma tendresse à cette extrémité ?

TRIGAUDIN.

Non. Si dans l'embarras que ſon amour nous cauſe,
Sa perte à nos deſſeins ſervoit de quelque choſe,
Ou que l'on vous forçât à répondre à ſes feux,
Je crois avoir aſſez de poudre pour eux deux.
Telles Gens à l'Etat ſont ſi peu neceſſaires,
Qu'un millier, plus ou moins, ne l'affoibliroit guéres;
Et le Barreau, qui doit ſa gloire à d'autres ſoins,
N'en iroit pas plus mal, pour un Braillart de moins.
C'eſt de quel œil je voy de pareils Perſonnages;
Mais ce n'eſt pas mon but; & tous les Mariages
Où l'on voit tous les jours les Parens diſpoſez,
Ne s'accompliſſent pas, pour être propoſez;
Outre que je prétens ou détourner ce Frere,
Ou dégoûter Braillart de l'Hymen qu'il veut faire.
Vous pourrez librement, vous expliquant tantôt;
Dire qu'un tel Party n'eſt point ce qui vous faut,
Et combattre ſes feux d'aſſez de répugnance,
Pour les faire douter de vôtre obéïſſance.
Je ſçauray de ma part ménager le ſurplus;
Allez-y travailler.

LUCIE.

Mais....

TRIGAUDIN.

Ne repliquez plus.

LUCIE.

Si vôtre amour du mien veut encor cet épreuve,
Je veux bien eſſuyer cette derniere épreuve;
Vos ordres ſont des loix que je veux m'impoſer.
Mais prenez garde à quoy vous m'allez expoſer;
Car enfin ſi malgré toute vôtre conduite
A recevoir ſa main je me voyois réduite,
Je ne vous répons pas que contre vôtre eſpoir
Ma flâme & ma vertu ne fiſſent leur devoir.
Et quoy que de ma part vous puſſiez vous promettre...

TRIGAUDIN.

C'est à quoy j'auray soin de ne vous pas commettre :
Vôtre Frere est tout seul ; quoy qui puisse arriver,
Gardez-bien le secret, & l'allez retrouver.

SCENE II.

TRIGAUDIN *seul.*

POur peu qu'à différer son refus les engage,
Je feray de ce temps un assez bon usage :
Tandis qu'elle se va charger de ce soucy,
Allons voir si Géronte est chez luy. Le voicy.

SCENE III.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

HE' bien, conclurons-nous l'Hymen que je propose ?

TRIGAUDIN.

Avez-vous meûrement réfléchy sur la chose ?
Et sur un choix qu'on doit avoir examiné,
Vous sentez-vous, Monsieur, la.... bien déterminé ?

GERONTE.

Si-fort, que je voudrois l'épouser tout à l'heure ;
Je ne souhaite point de fortune meilleure ;
Et je borne mes vœux, charmé de tant d'appas,
Au plaisir de la voir aujourd'huy dans mes bras.

TRIGAUDIN.

S'il est ainsi, je puis établir vôtre joye ;

Mais cependant, Monſieur, je n'en ſçay qu'une voye;
Si pour la poſſeder ce cœur ne ſe réſout....

GERONTE.

Parlez; pour l'obtenir, je vous répons de tout;

TRIGAUDIN.

Pour rendre ſur ce choix vôtre ame ſatisfaite,
Il faut tenir d'abord la choſe un peu ſecrette;
Et donnant vôtre main en recevant ſa foy,
Cacher pour quelque temps cet Hymen.

GERONTE.

Et pourquoy?
L'épouſer en ſecret? Eſt-ce....

TRIGAUDIN.

C'eſt un myſtere
Que je ne me ſuis pas attendu de vous taire:
Mais comme il ſe fait tard, & qu'il faudroit du temps,
Il faut, pour en parler, prendre d'autres momens.
Afin que ſans éclat la choſe ſe termine,
Je meneray chez vous, ſur le ſoir, ma Couſine:
Donnez, en achevant cet Hymen au plûtôt,
Pour le tenir ſecret, tous les ordres qu'il faut.

GERONTE.

Oüy, oüy, je vay ſonger à regler cette affaire.
à part. Le Fourbe juſqu'au bout ſoûtient ſon caractere.

SCENE IV.

TRIGAUDIN *ſeul.*

CE deſſein eſt hardy, mais bien imaginé;
Et cet Hymen enfin une fois terminé,
Quoy que puiſſe entreprendre ou Braillart, ou le Frere,
Je ſçay bien le moyen de me tirer d'affaire.

Je vay les diſpoſer tous deux adroitement
A différer d'un jour cet Hymen ſeulement,
Tandis que je ſçauray.... Mais le Beaufrere avance.

SCENE V.

TRIGAUDIN, LA FOREST.

LA FOREST *feignant d'être en colere.*
OUy, je me mocqueray de vôtre reſiſtance,
Et vous l'épouſerez.
TRIGAUDIN.
Il paroît en courroux.
LA FOREST.
Je vous feray bien voir....
TRIGAUDIN.
Mon Couſin, qu'avez-vous?
LA FOREST.
Je parlois à ma Sœur.
TRIGAUDIN.
L'affaire eſt importante,
Puis qu'un ſi grand courroux. ..
LA FOREST.
C'eſt une Impertinente.
TRIGAUDIN.
Eh, Parent, doucement.
LA FOREST.
L'Impudente, là-haut,
M'a dit qu'un tel Party n'eſt point ce qu'il luy faut.
TRIGAUDIN.
Comment, de ce courroux ſa répugnance eſt cauſe?
LA FOREST.
Oüy.

TRIGAUDIN.

J'ay crû que c'étoit, Cousin, toute autre chose.

LA FOREST.

Comment donc, ce motif n'est-il pas assez fort ?

TRIGAUDIN.

Oüy, mais je ne voy pas qu'elle ait eu tout le tort...

LA FOREST.

Vous prenez contre moy son party ?

TRIGAUDIN.

Je n'ay garde :
Mais si par cet Hymen son bonheur se hazarde,
Voulez-vous la forcer de prendre cet Epoux ?

LA FOREST.

Et que luy manque-t'il ?

TRIGAUDIN.

Ecoutez, entre nous,
Vôtre Martin Braillart, Cousin, est d'un modelle
A ne pas allumer bien de l'amour en elle :
Le cœur de vôtre Sœur peut être prévenu,
Et vous devez enfin vous être souvenu,
Qu'un cœur....

LA FOREST.

Je me souviens que j'ay donné parole;
Ma Sœur avecque vous étoit en bonne école :
Mais avec moy, Cousin, il faut changer de ton,
Elle l'épousera, j'en suis sûr.

TRIGAUDIN.

Que sçait-on ?

LA FOREST.

Que sçait-on ? Contre moy prendre party pour elle ?
Vous en pourrez sçavoir dans peu quelque nouvelle,
C'est un point que je vay décider de ce pas.

SCENE VI.

TRIGAUDIN *seul.*

TOut cet emportement ne m'épouvante pas :
Mais j'apperçois Braillart qui paroît plein de flâme,
Je veux le dégoûter de l'Hymen de ma Femme ;
Mon discours peut avoir l'effet que j'en prévoy.
Un mot, Monsieur Braillart ?

SCENE VII.

TRIGAUDIN, LA RIVIERE.

LA RIVIERE.

Que voulez vous de moy ?

TRIGAUDIN.

Quoy que je doive au Sort l'hõneur de vous connoître,
Le mérite qu'en vous tant d'esprit fait paroître,
Me force à vous montrer par ma sincerité
Combien à vous servir je me trouvay porté.
Cela n'est point produit par un zele ordinaire ;
J'étois intime Amy de Monsieur vôtre Pere,
C'étoit un Avocat fameux, dont les Ecrits....

LA RIVIERE *à part.*

Il faisoit des Souliers mieux qu'Homme de Paris,
Tres-fameux.

TRIGAUDIN.

C'est pourquoy, Monsieur, la conjoncture
D'un Hymen que demain vous prétendez conclure,
Me contraint à vous dire un mot sur vos amours,
Qui peut être important au bonheur de vos jours.

LA RIVIERE.

Comme il est à propos qu'à son tour on s'explique,
Je demande, Monsieur, quatre mots de replique,
Pour opposer, afin de n'être point surpris,
Et pares aquilas & pila minantia pilis.

TRIGAUDIN

J'y consens.

LA RIVIERE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites,

TRIGAUDIN.

Et pour vous parler franc du Métier dont vous êtes,
Quand un Homme n'est point sur un pied d'étourdy,
Monsieur, prendre une Femme, est un coup bien hardy,
Les soins d'un Avocat, ses fréquentes absences,
Font qu'une Femme prend quelquefois ses licences;
Et tandis qu'un Mary tourmenté d'un Procés,
Malgré tous ses efforts, perd sa Cause au Palais,
Pour peu que sa Moitié souffre qu'on l'entretienne,
Le Galant au Logis gagne souvent la sienne,
Et contre l'Avocat venant d'abord au fait,
Met des Cornes dessous, comme sur son bonnet:
Outre que cette affaire est assez d'importance,
Ma Cousine a l'esprit fort coquet, & je pense,
Si vous en échappiez, que vous seriez bien fin.
Elle aime à cajoler le soir & le matin;
Et s'il arrive un jour que par quelque caprice,
Au pouvoir d'un Epoux elle s'assujettisse,
Je doute que celuy qui l'aura souhaité,
Y trouve pour son front bien de la sûreté;
Et je ne pense pas qu'un jour, à ne rien taire,

Vous fussiez bon Marchand d'un pareille affaire.
Songez-y mûrement, Monsieur, c'est entre nous,
(Ce que je ne dirois à nul autre qu'à vous)
On cache entre Parens ce qu'on a de foiblesse :
Mais pour vous cependant mon zele s'intéresse ;
Et je ne puis souffrir qu'on vous trompe.

LA RIVIERE.

Monsieur ;
Comme *novissimè* vous m'avez fait l'honneur
De m'avoir concedé quatre mots de replique,
Par un raisonnement succint & juridique,
Je prouve que malgré ce discours plein d'aigreur ;
Un Avocat doit prendre une Femme. Monsieur,
Outre qu'avec les Loix, la Nature & l'usage,
Ont parmy les Mortels admis le Mariage,
Qu'il est de tous les temps, & que cette union
Etablit icy-bas la Propagation,
C'est pour un Avocat un nœud si necessaire,
Que qui peut l'éviter, dément son caractere
Et son devoir. *Primò*, l'on sçait qu'un Avocat
Est un Homme en tout temps necessaire à l'Etat ;
Que de peur qu'on en mâque, il doit quoyqu'il se fasse,
Avoir soin de laisser au Barreau de sa Race :
De plus, qu'étant contraint d'être souvent dehors ;
La Femme doit *intus* seconder ses efforts,
Conserver au Logis par son œconomie
Le fruit de ses travaux, comme de son génie :
C'est pourquoy l'Avocat se doit plûtôt que tard
Indispensablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, que si l'on vous veut croire,
De l'Hymen parmy nous devient un accessoire,
Et pour répondre même au peu de sûreté,
Que vous trouvez pour moy dans l'Hymen concerté ;
Je replique, Il est vray, c'est un abus qu'en France
N'approuverent jamais les Loix, ny l'Ordonnance ;

L'usage des Galants dont on est entêté,
Ne trouve dans le Code aucune autorité :
Mais enfin sans vouloir feüilleter de Volume,
Il est autorisé, Monsieur, par la Coûtume :
C'est dans un Avocat, dont le cœur s'est fixé,
A la Profession un malheur annexé.
Si la Belle, malgré toute ma prévoyance,
Me destine à porter du bois à l'Audiance,
Comme il n'est pas toûjours à propos d'éclater,
Je me consoleray de pouvoir me flater
Du plaisir de me voir, par des Loix necessaires,
Semblable à quantité de Messieurs mes Confreres ;
Et je ne pense pas, parlant de bonne-foy,
Puis qu'ils en portent bien, qu'ils se moquent de moy.

TRIGAUDIN

Quoy, vous pouriez malgré tant de sujets de craindre,

LA RIVIERE.

Ce mal est parmy nous trop cõmun, pour s'enplaindre.

TRIGAUDIN.

Mais l'affront....

LA RIVIERE.

Pour la voir, je retourne au Logis.
Je vous suis cependant obligé de l'avis :
Mais de grace, Monsieur, n'en parlez point à d'autre;
Mon honneur en cecy se trouve joint au vôtre ;
Car la Belle ne peut offenser son Epoux,
Sans qu'un pareil affront se répande sur vous.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN *seul.*

MAître Martin Braillart dit plus vray qu'il ne pense,

Son front d'un pareil nœud craint peu la consequence,
Et je voy que malgré tout mon raisonnement,
Il traite tout cecy fort cavalierement :
Je voy qu'il faut bien-tôt changer de batterie,
Pour ne pas m'exposer... Mais je voy l'Industrie.

SCENE IX.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.

ECoute, va chez nous promptement de ma part ;
Dire à ma Femme. Il faut la tirer à l'écart,
Et sans être entendu, t'éforcer de luy dire,
Que je l'attens icy.

L'INDUSTRIE.

Je m'en vay l'en instruire.

SCENE X.

TRIGAUDIN *seul.*

IL faut agir ; Cecy me semble un peu gaillart,
Et sur ce que je voy, Maître Martin Braillart
Pourroit m'inquiéter, & je veux tout-à-l heure
Voir Géronte, & mener ma Femme à sa demeure;
Il conclûra d'abord. Mais c'est luy que je voy,
Il faut....

SCENE XI.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

Ah lâche Amy, sans honneur & sans foy,

TRIGAUDIN *à part.*

Qu'auroit-il ?

GERONTE.

Fourbe !

TRIGAUDIN.

Helas il sçait toute l'affaire!

Qu'avez-vous ?

GERONTE.

Ce que j'ay, traître ? Puis-je le taire ?
Quoy, quand de bonne-foy je m'attens dépouser
Vôtre Cousine.....

TRIGAUDIN.

Hé bien ?

GERONTE.

On peut me mépriser,
Jusques à luy donner celuy qu'on me préfere,
Et lors que tout est prest, on me dit qu'un sien Frere
L'est allé marier en secret quelque part
Avec un Avocat nommé Martin Braillart.

TRIGAUDIN.

La marier ? Qui peut vous avoir fait entendre.....

GERONTE.

C'est de vôtre Valet que je le viens d'apprendre.



SCENE XII.

TRIGAUDIN, GERONTE, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.

L'Induſtrie, eſt-il vray qu'ils ſont....

L'INDUSTRIE.

Ils ſont partis.
Le Laquais de Braillart, Monſieur, m'a tout appris;
C'en eſt fait; & de l'air qu'il m'a conté l'affaire,
S'ils ne ſont mariez, il ne s'en faudra guére.

TRIGAUDIN.

Il ſeroient mariez? Ah Ciel, quel embarras!
Mais parle, en quel endroit?

L'INDUSTRIE.

C'eſt ce qu'on ne ſçait pas.

TRIGAUDIN.

Ma Femme mariée? Ah funeſte journée!
Maudite ſoit la Poudre, & qui me l'a donnée.
Ah que ſi je me puis tirer d'un pareil pas,
Je me garderay bien d'un ſemblable embarras:
Mais c'eſt à mon inſçu, Monſieur, qu'on ſe propoſe....
Son Frere vient, & va nous éclaircir la choſe.

SCENE XIII.

TRIGAUDIN, GERONTE, LUCIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

LA FOREST.

En vain vôtre refus s'obſtine à me fâcher;
C'eſt differer la choſe, & non pas l'empêcher.

TRIGAUDIN.

Qu'eſt-ce, Couſin, a-t'on marié ma Couſine ?

LA FOREST.

Prête à prendre l'Epoux que mon choix luy deſtine,
Elle a pour l'éviter trouvé, mais vainement,
Un prétexte qui veut un éclairciſſement :
Mais à ſa honte icy ce ſecret va paroître,
Et ce qu'elle nous dit enfin ne peut pas être ;
Perſonne ne m'en peut éclaircir mieux que vous.

TRIGAUDIN.

Que vous a-t'elle dit ?

LA FOREST.

Se jettant à genoux,
Et feignant de ſentir un grand trouble dans l'ame,
Elle nous a juré....

TRIGAUDIN.

Quoy ?

LA FOREST.

Qu'elle eſt vôtre Femme.

LUCIE.

Oüy, Monſieur, me voyant en cette extrémité,
Je n'ay pû me réſoudre à cette indignité :
Un Hymen clandeſtin nous a joints l'un à l'autre,
Si mon ſilence a ſçû mal ſeconder le vôtre ;
Si j'ay trahy malgré les ordres d'un Epoux,
Un ſecret dont j'étois conveuuë avec vous,
Avec le mouvement qu'a produit ma tendreſſe,
Accuſez-en, Monſieur, mon trouble & ma foibleſſe ;
Pardonnez-m'en la faute, & croyez qu'à regret
Mon cœur s'eſt vû réduit à trahir ce ſecret.

GERONTE *à part.*

Qu'il eſt confus ! le ſang au viſage luy monte.

LA FOREST.

Vous êtes donc, Monſieur, ſon Epoux à ce compte ?

TRIGAUDIN.

Oüy, Monſieur.

GERONTE.

Scelérat ! vous êtes ſon Epoux ?
Et quand de bonne-foy j'agiſſois avec vous,
Vous vouliez en ſecret me la donner pour Femme ?

TRIGAUDIN.

Croyez....

GERONTE.

Ah nous ſçavons le ſecret de vôtre ame,
Fourbe, & que ſi plûtard l'on m'en eût fait l'aveu,
Vôtre Poudre chez nous auroit joüé beau jeu.

TRIGAUDIN *à Lucie.*

Auriez-vous....

LUCIE.

Oüy, craignant un pareil Mariage,
Pour vous ouvrir les yeux, j'ay tout mis en uſage;
J'appréhendois pour vous, & vôtre aveuglement
Vous cachant le péril de cet engagement,
J'ay tout dit, & j'ay crû que dans cette occurrence
Mon adreſſe feroit plus que ma réſiſtance;
Que pour vous empêcher de faire un mauvais pas,
Vous me pardonneriez ce petit embarras,
Et que je me pouvois ſervir d un ſtratagême,
Puis qu'on doit tout riſquer pour ſauverce qu'on aime.

LA FOREST.

Vous voyez dans vos jours ce qu'on a pris de part.

TRIGAUDIN.

A ce compte, Meſſieurs, Maître Martin Braillart
N'eſt qu'un Homme apoſté ?

GERONTE.

Juſtement.

TRIGAUDIN.

Et ce Frere ?

SCENE DERNIERE.

TRIGAUDIN, GERONTE, LUCIE, VALERE, JULIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE, TOINETTE.

VALERE.
Est mon Valet de Chambre.

GERONTE.
Approchez-vous, Valere;

TRIGAUDIN.
Quelque trouble où je sois, je dois vous avoüer,
Que loin de vous blâmer, je vous en dois loüer:
Me tirer d'un péril où me mit mon caprice,
C'est avoir sçû me rendre un signalé service;
Et je veux oublier ce tour dés cet instant,
Pourvû qu'en ma faveur Géronte en fasse autant.

GERONTE.
D'accord; je suis sans fiel, & veux vous satisfaire;
Mais je vay marier ma Niéce avec Valere.

VALERE.
Ah de trop de bontez c'est combler mon espoir.

GERONTE.
Ne songeons qu'à la joye. Et pour vous faire voir
Qu'à tout mettre en oubly je veux bien me résoudre;
Vous serez du Festin; mais sur tout point de Poudre.

FIN.

L'ECOLE

L'ECOLE DES FILLES
COMEDIE.

Représentée sur le Theatre Royal de l'Hôtel de Bourgogne.

PAR M. DE MONTFLEURY.



A PARIS,
Chez CHRISTOPHE DAVID, Quay des Augustins, à l'Image S. Christophe.

M. DCCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR,

MONSIEUR

DREUX,

CONSEILLER DU ROY EN TOUS SES CONSEILS, & ſon Avocat General en ſa Chambre des Comptes.



ONSIEUR,

Je ſuis preſque aßûré que tous ceux qui verront icy vôtre Nom, diront que je devois rendre cet Ouvrage plus parfait, ou le preſenter

à une Personne moins éclairée; que je ne devois pas joindre cette faute à celles dont j'ay remply cette Piece, & que le soin de cacher mes défauts devoit m'être plus cher que l'empressement de vous donner de si foibles marques de mon Zele. Mais quoy que j'aye prévû ce reproche, je n'ay pû m'empêcher de m'y exposer, & la passion que j'avois de vous donner quelques marques de ma reconnoissance, m'a fait passer pardessus toutes sortes de considerations. Oüy, MONSIEUR, j'avouë que vôtre Generosité, dont vous m'avez donné de si obligeantes marques, m'a picqué de ressentiment, & que l'envie de répondre à des bontez si peu meritées, m'a fait vaincre le scrupule de vous faire un Present si peu considerable; Car enfin, je sçavois avec toute la France, que vous avez une connoissance si parfaite de toutes choses, & que vous en faites un discernement si judicieux & si sain, que les fautes les plus legeres ne peuvent se cacher à vos yeux; Que vous êtes tous les jours dans des occupations si serieuses & si relevées, que c'est signaler son imprudence que de vous offrir une Piece qui l'est si peu, & que la dignité d'une Charge dont vous vous acquittez avec tant d'honneur & de gloire, ne vous laisse point de momens à donner à ces sortes de bagatelles: Mais la permission que vous m'avez si ge-

nereusement accordée de vous presenter celle-cy, m'a fait esperer qu'elle pourroit vous divertir sans vous déplaire, & que vous la regarderiez comme une marque du respect & de la passion avec laquelle je veux être,

MONSIEUR,

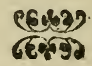
Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur,
MONTFLEURY.



ACTEURS.

DOM JOUAN, Amant de Leonor.
LEONOR, Sœur de D. Maurice.
DOM MAURICE.
DOM CARLOS, Amant de Leonor.
ISABELLE.
FABIAN, Valet de D. Joüan
HELENE, ſuivante de Leonor.

La Scene eſt à Tolede.





L'ECOLE DES FILLES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOM JOUAN, FABIAN.

FABIAN *courant aprés son Maître.*



MONSIEUR, Monsieur.

DOM JOUAN.

Hé bien ? ta sottise est extrême !

FABIAN.

Nous chercherons bien loin, marchant toûjours de même ;
Depuis le point du jour si je m'en souviens bien,
Vous marchez comme un Basque, & moy las comme un chien ;
Je cours tout de mon mieux, le grand trot pour vous suivre,

Et vous ſçaurez de plus que j'aime fort à vivre,
Et que s'il faut mourir, Monſieur j'ay fait ſerment
De mourir à mon aiſe, & non pas en courant.

DOM JOUAN.

Hé bien préſentement tu peux reprendre haleine.

FABIAN.

Qui peut vous obliger à prendre tant de peine?
Auriez-vous en ce lieu quelque aſſignation?
Vous-y venez vous battre? ou vous promener?

D. JOUAN.

Non.

FABIAN.

Ah! Monſieur, je voudrois que ce fût pour vous battre;
Car dans l'occaſion je fais le diable à quatre,
Tel que vous me voyez, Monſieur, aſſûrement,
Je ſçais ſans me vanter dégainer vertement;
Quand il eſt queſtion de faire un coup d'épée....

D. JOUAN.

Je le crois. Mais enfin, ta créance eſt trompée,
Et je viens en ces lieux pour un employ plus doux.

FABIAN.

Lors que j'ay vû venir D. Fernant droit à vous,
Que vous l'avez ſuivy juſques à ſa demeure,
Allant aſſez bon train, je croyois ou je meure,
Que vous aviez querelle & vouliez en ſecret....

D. JOUAN.

Non, non, il me vouloit faire voir ſon portrait,
Je ne ſçay qui l'a fait; mais ce quon en peut dire,
C'eſt qu'enfin l'ouvrier merite qu'on l'admire,
D. Fernant le connoît ſi bien, qu'il m'a promis
Que je pourrois l'avoir étant de ſes amis,
Qu'il fera mon portrait, il l'en priera luy-même.
Ah! ſi j'avois celuy de la Beauté que j'aime!
Ce ſeroit à mes maux un remede bien doux.

FABIAN.

C'eſt ce qui vous forçoit à ſortir de chez-vous,
Lors que devant le jour....

D. JOUAN.

Non, une autre pensée
Tenoit avec plaiſir mon ame embaraſſée,
Et je ne ſuis ſorty dés que j'ay vû le jour
Que pour voir en ce lieu l'objet de mon amour.

FABIAN.

L'objet de vôtre amour ! comment donc Iſabelle
Eſt-elle de retour ?

D. JOUAN.

Helas ! ce n'eſt pas elle,
Sous de plus douces loix mon cœur eſt engagé,
J'aime ailleurs en un mot, & mon cœur eſt changé.

FABIAN.

C'eſt fort bien fait à vous, & vôtre mariage ?
Ne ſçavez-vous pas bien que l'honneur vous engage..?

D JOUAN.

Oüy, je ſçay qu'Iſabelle arrivera demain,
Et que l'on me deſtine à luy donner la main :
Mais, quoy, ces unions que l'interêt fait faire,
Si l'amour ne s'en mêle, ont de la peine à plaire,
Et d'un tourment égal l'on ſe plaint tour à tour,
Quand l'interêt nous joint en dépit de l'amour.

FABIAN.

Ma foy c'eſt un abus, & de plus Iſabelle
Outre qu'elle a du bien, eſt paſſablement belle ;
Epouſez-là, Monſieur, quand on eſt indigent,
L'amour nous vient toûjours plûtôt que de l'argent.
La maxime du temps ſur ce point eſt commode,
L'on épouſe le bien, & l'on vit à ſa mode.

D. JOUAN.

L'eſpoir d'avoir du bien a de charmans appas ;
Mais l'horreur d'être joint à ce qu'on n'aime pas,

Se jettant dans un cœur, n'y laisse rien de tendre,
Se marier ainsi, Fabian, c'est se vendre ;
Qu'en dis-tu ?

FABIAN.

Moy qui suis assez peu scrupuleux,
Je me vendrois, Monsieur, plûtôt que d'être gueux ;
N'avoir que de l'amour, ce n'est pas dequoy rire,
Et de plus entre nous, quoy que vous puissiez dire,
Pour vingt mille Ducats, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé ;
Du moins c'est mon avis, & si vôtre Isabelle
S'apperçoit une fois de l'état qu'on fait d'elle,
Et qu'à vôtre mépris elle oppose le sien,
Vous n'êtes pas trop sûr de vous vendre aussi bien.

D. JOUAN.

Quoy qu'il en soit, l'amour est trop fort sur mon ame,
Je sens pour Leonor une secrette flâme,
Comme elle ignore encore cet hymen concerté,
Elle souffre mes soins avec quelque bonté ;
Mais helas ! que je craius le retour d'Isabelle.

FABIAN.

Quoy c'est pour Leonor ? la peste qu'elle est belle !
Mais a-t'elle du bien ?

D. JOUAN.

Qu'importe.

FABIAN.

Il vous en faut,
Vous sçavez bien que c'est vôtre plus grand défaut,
Le pere d'Isabelle aime vôtre famille,
Et pour vout agrandir, vous destine sa fille ;
Et quant à Leonor....

D. JOUAN.

Mais enfin j'aime mieux
Avoir moins de richesse, & me voir plus heureux,

Je ne ſçay pas encor quels biens elle poſſede ;
Mais depuis quatre mois qu'on la voit à Tolede,
Elle a vêcu toûjours avec aſſez d'éclat,
Son Frere, dont j'ignore & le bien & l'état,
Eſt venu s'établir dans ces lieux avec elle,
Elle a bien des appas ; mais outre qu'elle eſt belle,
Elle a l'eſprit ſi vif, ſi ſubtil, ſi preſent,
Si prête à ſe tirer d'un pas embarraſſant,
Que ſon adreſſe enfin me ſemble incomparable.

FABIAN.

La belle qualité d'être matoiſe en diable !

D. JOUAN.

Leonor bien ſouvent a dequoy l'occuper,
Son Frere ne croit pas qu'on le puiſſe tromper,
Sans rien approfondir il croit que l'apparence
Luy peut donner de tout l'entiere connoiſſance ;
Et croit en décidant de tout ce qu'il réſout,
Qu'on ne trompe que ceux qui raffinent ſur tout,
Qu'il faut de bonne foy juger de chaque choſe,
Que ceux qui ſont trompez bien ſouvent en ſont cauſe,
Et dit quoy que ſouvent il ſe faſſe dupper,
Qu'il faut être bien fin pour pouvoir l'attraper.
Enfin ſi quelquefois ſon Frere l'embarraſſe,
Elle ſçait s'en tirer de la meilleure grace....

FABIAN.

Vous aurez vôtre tour, & vous pourrez ſçavoir....

D. JOUAN.

Je le crains peu. Je dois dedans ce lieu la voir.

FABIAN.

Monſieur, j'entens du bruit, je crois ...

D. JOUAN.

C'eſt elle-même.

SCENE II.

D. JOUAN, FABIAN, LEONOR, HELENE.

LEONOR.

J'Apperçois Dom Joüan....

D. JOUAN.

Mon bon-heur est extrême !
Puisque je puis parler à l'objet de mes vœux.

LEONOR.

Dom Joüan est exact.

D. JOUAN.

Il est plus amoureux,
Madame, & vous voyez dans ce qu'il fait paroître
Le moindre effet d'un feu que vous avez fait naître,
Sa flamme....

LEONOR.

Il n'est plus temps de rien dissimuler,
Ma douleur est un mal qu'en vain je veux celer;
Je vous ay souvent dit qu'à Seville mon Frere,
Avoit rendu ses soins à ma flâme contraire,
Et qu'avant qu'il se fût étably dans ces lieux,
Il vouloit me donner un Epoux odieux;
J'avois en le quittant conçû quelque espérance,
Et croyois qu'il pourroit guerir par mon absence;
Mais il est à Tolede, & mon Frere aujourd'huy,
Dit qu'il s'est engagé de me donner à luy;
Que de sur sa parole il a donné la sienne;
Que sur sa volonté je dois regler la mienne,
En vain je luy résiste, il veut que dés demain
J'obéïsse à son ordre & luy donne la main;

Jugez donc de l'excés du mal qui me possede,
Si contre cet Hymen l'amour est sans remede?

D. JOUAN.

O Dieux, quel est son nom!

LEONOR.

Son nom est Dom Carlos.

D. JOUAN.

Je ne le connois point, mais enfin son repos
Luy coûtera bien cher, si son amour aspire....

LEONOR

Cherchez d'autres moyens pour finir mon martyre,
Songez qu'on me marie, & qu'enfin mon soucy,

FABIAN *bas à D. Joüan.*

Que ne luy dites vous qu'on vous marie aussi.

D. JOUAN

Tais-toy Puis-je songer à ce malheur extrême,
Sans mourir de douleur en perdant ce que j'aime,
Helas! si vous m'aimiez on tâcheroit en vain
De donner vôtre cœur en offrant vôtre main.
L'Amour ne permet pas jaloux de sa puissance,
Qu'un cœur qu'il a soûmis souffre de violence,
Madame, & le pouvoir d'un Frere est trop borné,
Pour disposer d'un cœur que l'amour a donné.

LEONOR.

Non, non, j'ay sur ce point quelque mesure à prendre.

D. JOUAN.

Qui peut vous obliger....

LEONOR.

Je m'en vais vous l'apprendre.
La fortune à son gré disposant de ses biens,
En fut depuis long-temps avare pour les miens,
Mon Frere s'est acquis du bien par son adresse,
Et je sçais que le moindre effort de sa tendresse,
Sera de les vouloir partager avec moy,
Si je prends ses avis pour engager ma foy,

Son âge, & cet eſpoir que ſans ceſſe il m'inſpire,
Deſſus mes volontez luy donne quelque empire,
Il me croit ſe flatant d'un pouvoir abſolu,
Prête d'executer ce qu'il a réſolu,
Et ſur un peu d'eſpoir reglant ma complaiſance,
Je l'ay toûjours flaté de cette déférence.

D. JOUAN.

Faut-il que l'interêt ſur des feux innocens ..

LEONOR.

Laiſſez-moy ménager ſon eſprit & le temps,
Et ſouffrez que mon cœur qui renonce à tout autre,
Songe à mes interêts ſans negliger le vôtre;
Que's que ſoient ſes projets, nous en viendront à bout,
Ne vous allarmez point, je vous répond de tout,
Mon Frere qui de tout ne prend que l'apparence,
Ne ſoupçonne nos cœurs d'aucune intelligence,
Et c'eſt dedans nos maux quelque choſe de doux,
Que ſa bizarre humeur ne craigne rien de nous.

D JOUAN.

Souvenez-vous du moins....

LEONOR

O Dieux; Je ſuis perduë;
J'apperçois Dom Carlos, il m'aura reconnuë.
Adieu pour me tirer d'un ſi grand ambarras,
Tâchez de l'empêcher qu'il ne ſuive mes pas.

SCENE III.

D. JOUAN, LEONOR, D. CARLOS, FABIAN, HELENE.

D. CARLOS.

ME trompez-vous mes yeux ?

LEONOR.

La crainte me transporte.

D. JOUAN.

Demeurez....

LEONOR.

Non, je vais r'entrer par l'autre porte.

D. JOUAN.

Feignons pour l'arrêter....

FABIAN.

Que veut-il faire encor ?

Observons-le de loin.. ..

Il se retire dans une entrée.

D. CARLOS.

Oüy, oüy, c'est Leonor ;

Suivons-là, je verray si j'ay pû me méprendre.

D. JOUAN *méttant l'épée à la main.*

A moy, mon Cavalier, c'est bien vous faire attendre.

D. CARLOS.

Moy, faire attendre ?

D. JOUAN.

Vous ! vous faites le surpris,

FABIAN *dans une entrée.*

Que luy va-t'il conter ?

D. CARLOS.

Sans doute je le suis;
Mais vôtre esprit s'égare, ou vôtre ame est trompée.

D. JOUAN.

En vain vous esquivez, il faut tirer l'épée.

D, CARLOS.

D'accord; mais que je sçache au moins quel different.

D. JOUAN.

Il vous sied assez mal de faire l'ignorant,
Vous sçavez que je suis amoureux d'Isabelle,
Que je dois l'épouser, que je brûle pour elle,
Et cependant j'ay sçû que souvent en secret,
Vous luy rendez visite en Amant fort discret;
Avant que de m'ôter cet objet de ma flâme,
Quoy qu'il puisse arriver, il faut m'arracher l'ame,
Par trois diverses fois je vous l'ay fait sçavoir,
Et que ce n'étoit pas m'obliger que la voir;
Je vous ay déja fait porter deux fois parole,
Et vous m'avez manqué, mais ce qui m'en console,
C'est que ce même jour ce fer me vangera.

FABIAN.

Où Diable a-t'il pêché tout ce qu'il luy dis là?

D. CARLOS.

L'étrange opinion! si j'ay vû de ma vie....

D. JOUAN.

Vous me croyez encor payer de raillerie?
Défendez-vous, vous dis-je, ou mes ressentimens...;

D. CARLOS *tirant l'épée.*

Puis qu'à vous détromper je perds icy le temps....

FABIAN.

De peur de les troubler je vais les laisser battre.



SCENE IV.

D. JOUAN, D. CARLOS, D. MAURICE.

D. MAURICE.

N'Eſt-ce pas Dom Carlos qui fait le Diable à quatre !
Je ne me trompe point. Hola, Meſſieurs, hola.
Quoy vous homicidez, quel déſordre eſt cela ?

D. CARLOS.

Je luy veux faire voir . .

D. MAURICE.

Vous vous battez beau-frere ?
Comme ſi vous n'aviez rien autre choſe à faire,
Recommencer encor, quel deſordre eſt cecy ?

D. JOUAN *bas.*

Leonor eſt chez elle, & tout a réüſſi

D. MAURICE.

Ne ſçauroit-on ſçavoir beau-frere preſque nôtre,
Quels ſont vos differens ?

D. CARLOS.

Il m'a pris pour un autre;
Et m'a voulu forcer de me battre avec luy.

D. MAURICE.

Voyez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ay jamais vû qu'aujourd'huy,
Et cependant il veut qu'auprés d'une Iſabelle
Je détruiſe ſes feux, & ſois amoureux d'elle.

D. MAURICE *en riant.*

Bon..

D. JOUAN.

Ce n'eſt donc pas vous, & je me ſuis mépris;
L'on ne vous nomme pas Dom Lope de Solis?

D. MAURICE.

Dom Lope de Solis!

D. JOUAN.

Oüy.

D. MAURICE.

Tréve de colere;
Diable quel *qui pro quo* vous avez pensé faire!
Son nom eſt Dom Carlos, & c'eſt l'Epoux futur
De ma Sœur.

D. JOUAN.

Luy Carlos....

D. MAURICE.

Il n'eſt rien de ſi ſûr.

D. JOUAN.

Non, non, par ce moyen vous croyez me diſtraire;
Mais....

D. MAURICE.

Vous verrez encore qu'il n'en voudra rien croire.

D. JOUAN

Quoy donc, c'eſt luy qui doit épouſer vôtre Sœur?

D. MAURICE.

Oüy, c'eſt luy-même, luy.

D. JOUAN.

Pardonnez à l'erreur
Qui m'a fait attaquer avec trop d'imprudence,
Un bras dont je voudrois avoir pris la défenſe;
J'ay du regret de voir qu'aprés m'être mépris....

D MAURICE.

Allez, embraſſez-vous, & ſoyez bons Amis,
Soyez une autre fois plus prudens que vous n'êtes,
Dom Joüan, & ſur-tout, mettez mieux vos lunettes.

D. JOUAN.

A vous dire le vray, je suis au desespoir....

D. JOUAN.

Hé bien, n'en parlons plus....

D. JOUAN.

Adieu.

D. MAURICE.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

D. CARLOS, MAURICE.

D. CARLOS *à part.*

OUy, sans doute, c'étoit l'effet d'un tour d'adresse,
Ah ! c'étoit Leonor !

D. MAURICE.

Quelle douleur vous presse.

D. CARLOS *bas.*

Oüy, c'étoit elle-même, il n'en faut plus douter ;
Ce Dom Joüan n'a feint que pour mieux m'arrêter.

D. MAURICE.

Que dites-vous tout bas ?

D. CARLOS.

Que sa feinte colere,
Sous un jeu concerté, marque quelque mystere,
Et que par mon abord son esprit interdit....

D. MAURICE.

Hé point, il s'est mépris, ne vous l'a-t'il pas dit ?
J'en répond corps pour corps, rien n'est si veritable,
Vous êtes quelquefois soupçonneux comme un Diable,
Beau-frere, & vous avez en vous cela de mal,

D. CARLOS.

Mon courroux, s'il a feint, luy peut être fatal.

D. MAURICE.

Quels sont donc vos soupçons? dites de quel mystere
L'accusez-vous?

D. CARLOS.

Etant presque vôtre Beau-frere,
Je vous puis librement rendre compte de tout.

D. MAURICE.

Oüy, je vais écouter de l'un à l'autre bout.

D. CARLOS.

Sçachez qu'à mon abord une Dame voilée
Qu'il avoit prés de luy s'en est soudain allée,
J'ay crû la reconnoître, & ne me trompe pas,
Et pour m'en éclaircir j'allois suivre ses pas,
Lors qu'il m'a fierement contraint de me défendre.

D. MAURICE.

Dequoy vous mêliez-vous? vous pouviez vous méprendre;
C'est être à mon avis un peu trop curieux,
Et vous avez grand tort....

D. CARLOS.

Mais enfin à mes yeux,
Je sçais quelle est la Dame, & la chose me touche.

D. MAURICE.

Hé bien, peut-on sçavoir son nom de vôtre bouche?

D. CARLOS *bas.*

Dois-je luy découvrir....

D. MAURICE.

Vous parlez bas encor.

D. CARLOS.

Si je ne suis trompé c'étoit....

D MAURICE.

Qui?

D. CARLOS.

Leonor;

Comme mon interêt se trouve joint au vôtre,
Si la choie est ainsi....

D. MAURICE.

Bon, en voicy d'une autre.

D. CARLOS.

Vous en riez, au lieu de me donner les mains.

D. MAURICE.

Ma foy les plus grands foux ne sont pas les plus fins;
La pauvre enfant bien loin d'y chercher d'artifice,
En matiere d'amour elle est tellement novice,
Que personne que vous n'auroit de ces soupçons,
Ne prendrez-vous jamis un peu de nos leçons?
Et ne devez-vous pas étant mal en cervelle,
D'un cerveau plus meurri vous faire un bon modele;
D'une bizarre humeur le dangereux poison
Fait chez vous si souvent éclipser la raison,
Que cela va quasi jusqu'à l'extravagance.

D. CARLOS.

C'est l'ordinaire effet d'un feu qui prend naissance,
Si j'avois moins d'amour un semblable soupçon.....

D. MAURICE.

Il faut le détremper dans un peu de raison,
Se soûmettre soy-méme aux regles qu'elle impose;
Prendre sans rafiner le bon de chaque chose,
Et se laissant conduire à sa sincerité,
Regarder les objets toûjours du bon côté;
Car quoy qu'à rafiner tout vôtre soin s'occupe,
Vous faites tant le fin que vous en étes duppe,
Et vous feriez bien mieux d'en user comme moy.

D. CARLOS.

Comme vous? Vous avez ...

D MAURICE.

Quoy?

D. CARLOS.

Trop de bonne-foy.

Croyez-moy, quoy qu'à tout vôtre humeur s'accommode,
Les gens de bonne-foy ne sont plus à la mode,
Et vous en avez tant, que la plûpart du temps
On vous en fait accroire....

D. MAURICE.

Il est vray, je consens
A passér pour un sot, si jamais on s'en picque;
Mais ces grands rafineurs, ces chercheurs de mystique;
Qui pour glozer sur tout se croyent destinez,
Ces esprits du bel air, ces lourdauts rafinez,
Qui ne pensent rien moins que ce qu'ils font paroître,
Qui prennent garde à tout, & font les fins sans l'être,
Qui pour la verité se font des yeux d'Argus,
Qui pour la découvrir sont toûjours à l'affus,
La voulant consulter sur tout ce qui les touche,
Loin de l'apprivoiser, la rendent plus farouche,
Et sans tirer du fruit de leur bizarre soin,
Plus ils s'en croyent prés, & plus ils en sont loin.
Vous en riez, pour moy suivant tout le contraire,
Par ma façon d'agir je suis fin sans le faire,
Le soin de dissiper avec ma bonne foy
Les vapeurs que la fourbe éleve contre moy,
Fait que la verité se montrant toute nuë,
A ma sincerité d'abord se prostituë,
Et que par tout où j'ay quelque peu d'interest,
Elle me montre au doigt la chose comme elle est.

D. CARLOS.

On ne trompe donc point ceux qui sur l'apparence...

D. MAURICE.

Loin de s'en défier on en fait conscience,
Pour vous en éclaircir, je veux que nôtre erreur
Cesse de vous troubler en voyant nôtre Sœur.
Hola.

SCENE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LEONOR.

LEONOR.
Que vous plaiſt-il ?
D. MAURICE.
Hé bien que vous en ſemble?
C'étoit elle ? je veux vous voir tous deux enſemble.
à Leonor.
Dom Carlos que voilà vouloit me ſoûtenir,
Qu'il a vû Dom Joüan tantôt t'entretenir,
Que lors qu'il a paru, de peur d'être connuë,
Tu t'es fort promptement dérobée à ſa vûë.
LEONOR.
Moy ?
D. MAURICE.
Oüy. N'en rougis point, je ſçais qu'il s'eſt trompé,
Ma foy ſi tu ſçavois comme je l'ay duppé.
LEONOR.
Quoy, ſa bizarre humeur pour me faire une injure,
Prés de vous contre moy fait agir l'impoſture,
Et par un tel ſoupçon Carlos a donc oſé....
D. MAURICE.
Tout doux, il ne l'a plus, il eſt deſabusé.
LEONOR.
Non, non, je connois bien que ſon humeur ſevére
Sur tout ce qu'elle voit veut trouver un myſtere.
D. CARLOS.
Que ne luy cachiez-vous un ſemblable ſoupçon ?
D. MAURICE.
Pourquoy faire ? entre nous, je croy qu'elle a raiſon.

D. CARLOS.

Mais un courroux si prompt a droit de me surprendre.
Quand on a de l'amour, ne peut-on se méprendre ?
Madame, & quand un cœur a long-temps soûpiré....

D. MAURICE.

Il n'en vaudra que mieux pour être un peu bouré.

LEONOR.

Osez-vous me parler ? avez-vous l'insolence ?
De choquer ma vertu sans craindre ma vengeance,
Imposteur.

D. MAURICE.

Bon cela.

LEONOR.

Quoy, vous voulez tâcher
A m'ôter l'amitié d'un Frere qui m'est cher ?
Hé bien, si mon malheur seconde vôtre adresse,
Et que vôtre imposture altere sa tendresse ;
Oüy, s'il faut que son cœur juge aussi mal du mien ;
Sçachez que mon courroux...

D. MAURICE.

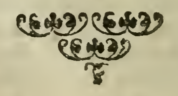
Va, cela n'y fait rien ;
Je te l'ay déja dit.

D. CARLOS.

Si l'amour qui m'engage...

LEONOR.

Ah ! c'est trop écouter un homme qui m'outrage ;
Et je ne pense pas qu'on puisse me forcer
A vouloir excuser qui tâche à m'offencer.



SCENE VII.

SCENE VII.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.
Mon malheur eſt bien grand !
D. MAURICE.
Dites vôtre imprudence,
Il faut ſonger deux fois aux choſes qu'on avance ;
Car l'honneur d'une fille eſt un point chatoüilleux.
D. CARLOS.
Je veux bien condamner le rapport de mes yeux ;
Mais de quelque ſoupçon que ma flâme vous bleſſe,
Sçachant pour vôtre Sœur juſqu'où va ma tendreſſe.
D. MAURICE.
Ne vous allarmez point, je feray vôtre paix.
D. CARLOS.
Me le promettez-vous ?
D. MAURICE.
Oüy, je vous le promets,
Serviteur.
D. CARLOS.
J'oubliois à vous dire une choſe,
Il faut ſans differer que je vous la propoſe ;
Hier m'étant rencontré chez un de mes Amis,
Qui me fit voir chez luy des Tableaux de grand prix,
Aprés un entretien trop long à vous déduire,
En parlant de Tableaux s'aviſa de me dire,
Qu'il veut ſe faire peindre, & que pour ſon portrait
Il n'épargneroit rien, pourvû qu'il fût bien-fait,
Qu'il voit avec regret ſon deſſein inutile.
Pour ne connoître point de Peintre fort habile,

Et qu'il n'en trouve point à son gré dans ces lieux.
Comme vous excellez dans cet Art merveilleux,
J'ay dit sans vous nommer que je sçavois un homme,
Qui réüssiroit mieux que les Peintres de Rome,
Et promis de vous voir & de vous en parler...

D. MAURICE.

Hé, morbleu, dequoy Diable allez vous vous mêler?

D. CARLOS.

Comment?

D. MAURICE.

Il sçait fort bien que j'ay quitté Seville,
Pour vivre avec plaisir, & libre en cette Ville,
Qu'ayant gagné du bien à faire des portraits,
Du fruit de mes travaux je veux joüir en paix,
Qu'inconnu dans ces lieux avecque bien séance,
De ce que je faisois enfin je me dispense,
Que passablement riche & craignant l'embarras,
Je veux vivre en repos, & que je ne veux pas
Etre connu pour Peintre, & sa sotte harangue
Veut que je sois connu. Mogrébleu de la langue!

D. CARLOS.

Hé pour être connu? sans vouloir vous flatter,
Vous êtes de naissance à ne rien redouter;
Et ceux qui du côté du sang n'ont rien à craindre,
Ne dégenerent pas pour se mêler de peindre;
Outre que vous avez violé ce serment,
Ayant fait le portrait....

D. MAURICE.

De qui?

D. CARLOS.

De Dom Fernant,

D. MAURICE.

Il est vray, j'ay voulu le faire à sa priere,
Je luy suis obligé d'une telle maniere,
Que quoy que de mes soins il voulût exiger,

Je m'en acquiterois afin de l'obliger ;
Quand même il me voudroit employer pour quelqu'autre ,
S'il étoit ſon Amy ; Mais enfin pour le vôtre
Vous m'en diſpenſerez.

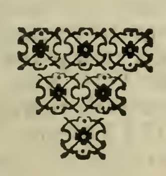
D. CARLOS.

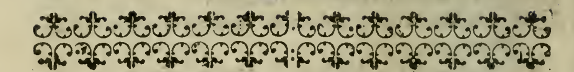
Hé bien , n'en parlons plus ,
Je feray deſormais mon compte là deſſus ,
Je vais me dégager , de peur de vous déplaire
De ce que j'ay promis.

D. MAURICE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM JOUAN, HELENE.

DOM JOUAN.

Je te trouve à propos; hé bien ma chere Helene;
Ne ſçaurois-je trouver de remede à ma peine!
Verray-je ta Maîtreſſe? & pourray-je en ce jour.....

HELENE.

Oüy, ſon Frere eſt ſorty, qui n'eſt pas de retour,
Vous la verrez bien-tôt, & devant qu'il revienne,
Vous pourrez ſoulager vôtre peine & la ſienne.

D. JOUAN.

Helene, en verité tu m'es cher à tel point....

HELENE.

Vous le dites toûjours, mais il n'y paroît point.
La voicy.



SCENE II.

LEONOR, D. JOUAN, HELENE.

D. JOUAN.

SCavez-vous la maniere galante
Dont j'ay duppé Carlos ?

LEONOR.

Non.

D. JOUAN.

Elle est fort plaisante,
Car je crois l'avoir mis dans un grand embarras,

LEONOR.

Qu'elle est-elle ?

D. JOUAN.

De peur qu'il ne suivît vos pas,
Je l'ay persuadé qu'auprés d'une Isabelle,
Il nuisoit à mes feux, & qu'il brûloit pour elle,
Il m'a dit bonnement me croyant courroucé,
Qu'il ne la connoît point ; mais je l'ay tant pressé,
Qu'il a tiré l'épée ; enfin sans vôtre Frere
Je me serois vangé d'un rival si contraire,
Il nous a separez....

LEONOR.

Vous en riez.

D. JOUAN.

Je ris.
De ce que Carlos croit que je me suis mépris.

LEONOR.

Détrompez vous, Carlos s'est douté du mystere,
Et l'a, comme j'ay sçû découvert à mon Frere,
Qui vouloit aussi-tôt être desabusé,

Mais me voyant sortir, Carlos n'a pas osé
Soutenir qu'il m'eût vûë, outre qu'ayant sçû feindre,
Ma colere l'a fait moins soupçonner que craindre.

D. JOUAN.

O Dieux ! que ferons-nous ? s'il viennent à sçavoir....

LEONOR.

Il faut absolument ne nous voir que le soir,
Et vous pourrez venir prés de cette fenêtre,
Sur la brune, de peur de vous faire connoître,
Et que quelque soupçon ne fît précipiter
Un Hymen que le temps me peut faire éviter.

SCENE III.

D. JOUAN, LEONOR, HELENE.

HELENE.

Madame....

LEONOR.

Qu'avez vous ?

HELENE.

Carlos est à la porte.

LEONOR.

O Dieux ! à ce seul nom la colere m'emporte,
Il faut le faire entrer.

D. JOUAN.

Le cruel contre-temps !

LEONOR.

De peur d'être apperçû, cachez-vous là dedans,
Cependant que je vais tâcher à m'en défaire.

Elle le meine dans un Cabinet.

SCENE IV.

D. CARLOS, LEONOR.

LEONOR.

SAns doute D. Carlos que vous cherchez, mon frere,
Avez-vous quelque avis encor à luy donner ?

D. CARLOS.

Non, Madame, à vos pieds je viens me condamner.

LEONOR.

Vous luy direz tantôt, si je ne suis déçûë,
Qu'avecque Dom Joüan vous m'avez encor vûë ?
Ou qu'un peu devant vous il étoit seul icy ?
Du moins vous le devez.

D. CARLOS.

Je suis mieux éclaircy
De ce que j'en dois croire, & mon cœur se propose....

LEONOR.

Que sçait-on, il pourroit en être quelque chose,
Et quand vous luy diriez, vous ne feriez que bien.

D. CARLOS.

Ah ! ne m'insultez point, je sçais qu'il n'en est rien.
Il est vray que tantôt j'ay crû vous reconnoître
Auprés de Dom Joüan, Madame, & disparoître
En m'approchant de luy, mais enfin m'abusant....

LEONOR.

Il étoit aussi vray tantôt comme à present.

D. CARLOS.

S'il étoit aussi vray du moins à l'apparence,
Tout autre eût comme moy choqué vôtre innocence ;
Dans cet heureux moment j'ay lieu de me flater
De n'avoir sur ce point aucun lieu de douter ;

Mais tantôt le rapport d'habit semblable au vôtre...

LEONOR.

Je vous répons que l'un est aussi vray que l'autre,
Et si vous l'avez crû, qu'il faut le croire encor.

D. CARLOS.

N'en blâmez que mon cœur, charmante Leonor,
De tant d'amour pour vous mon ame est possedée,
Qu'en tous lieux & toûjours je crois voir vôtre idée,
Et l'ardeur que je sens pour vos divins appas,
Fait que je crois vous voir même où vous n'êtes pas.

LEONOR.

Toûjours fort galamment vous vous tirez d'affaire.

SCENE V.

LEONOR, D. CARLOS, HELENE.

HELENE.

Ah! Madame, je viens de voir....

LEONOR.

Qui?

HELENE.

Vôtre Frere.
Il est encore loin, mais il vient droit icy.

LEONOR *bas.*

O Dieux! Mais il faut feindre & le tromper aussi.

à Carlos.

Hé bien si cet amour est si fort sur vôtre ame,
Il m'en faut une preuve.

D. CARLOS.

Ah! commandez Madame,
Il n'est rien que pour vous, mon cœur....

LEONOR.

Assûrément
Vous ferez tout pour moy ?

D. CARLOS.

N'en doutez nullement.

LEONOR.

Mon Frere va venir, si vous voulez me plaire,
D'abord qu'il paroîtra mettez-vous en colere,
Et l'épée à la main, emportez-vous toûjours,
Comme si l'on avoit attenté sur vos jours,
Peut être qu'il voudra vous obliger à dire
D'où viendra ce courroux, & quel sujet l'attire,
Mais pour bien m'obliger, s'il veut vous arrêter,
Malgré tous ses efforts, sortez sans l'éouter.

D. CARLOS.

Un pareil procedé marque quelque mystere,
Je sçauray ce que c'est

LEONOR.

Le temps me force à taire.

D CARLOS

Lors que vous commandez je n'examine rien.

LEONOR.

Il vient, si vous m'aimez, souvenez vous-en bien.

SCENE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. CARLOS.

AH ! je m'en vengeray. par vos yeux que j'adore.

D MAURICE.

Je crois que c'est Carlos, que Diable a-t'il encor ?

D. CARLOS.

Ah ! je ne suis pas homme à souffrir....

D. MAURICE.

Qu'avez-vous ?

D. CARLOS.

Si je n'en ay raison....

D. MAURICE.

D'où vient donc ce courroux ?
Ne peut-on le sçavoir ?

D. CARLOS.

La rage me surmonte,
Je suis trop transporté pour vous en rendre compte ;
Mais j'atteste les Dieux que l'effort de ma main....

D. MAURICE.

Ma foy vous direz....

D. CARLOS.

Non, vous m'arêtez en vain.

SCENE VII.

LEONOR, HELENE.

HELENE.

Que prétendez vous donc ? ma foy cette saillie
Malgré tout vôtre esprit tient bien de la folie ;
Et je ne comprens pas quel est vôtre dessein.

LEONOR.

Ne t'en mets point en peine, il ne sera pas vain,
Dom Joüan m'embarrasse, & mon soin ne s'occupe
Qu'à le tirer d'icy

HELENE.

Mais Carlos n'est pas duppe,
Et par cette saillie il pourra se douter....

LEONOR.

Tais-toy, mon Frere vient.

SCENE VIII.

D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. MAURICE.

Je n'ay pû l'arrêter.
D'où vient donc le courroux que Carlos fait paroître ?
Vous étes interdite ?

LEONOR.

Ah ! j'ay bien lieu de l'être,
Mon Frere, & sans un tour qui m'a bien réüssi,
Il seroit arrivé quelque desordre icy.

D. MAURICE.

Comment !

LEONOR.

Prête à sortir, & presque dans la rüë
J'ay vû venir Carlos l'épée toute nuë
Pressant un Cavalier, qui paroissant surpris,
Disoit, je vous ay dit, que je m'étois mépris,
Cessez de me presser, mais l'ame toute émüë,
Carlos luy répondoit, il faut que je vous tuë,
Et le pressoit toûjours les yeux étincellans,
Je m'en suis approchée à peu prés dans ce temps,
Et retenant son bras au point de sa vengeance,
J'ay détourné ce coup.

D. MAURICE.

Voyez quelle prudence ?
Ainsi ce Cavalier s'est sauvé de ses coups.

LEONOR.

Oüy, mais il n'eût jamais évité son courroux,

Si dedans le logis favorisant sa fuite,
Je n'eusse de Carlos empéché la poursuite,
C'est par ce seul moyen que je l'ay garenty,
C'est dequoy Dom Carlos alors qu'il est sorty
Etoit si transporté, n'osant par bien-séance
Passer outre.

D. MAURICE.

Voyez quel surcroît de prudence ?
Un Homme est en peril ; & sa dexterité
Le sauvant du danger, le met en sûreté.
Va, de sur ce sujet je n'en puis assez dire,
Une telle action merite qu'on t'admire,
Et je vois clairement si tout n'eût réüssi,
Qu'il seroit arrivé quelque desordre icy.

LEONOR.

Ce Cavalier est là

D. MAURICE.

Qu'il sorte sans contrainte.

LEONOR *bas.*

Je vois qu'heureusement tout secorde ma feinte;

D. MAURICE.

Carlos doit être loin & l'autre peut sortir.

LEONOR

Attendez un moment, je vais l'en avertir,
Et luy faire sçavoir qu'une entreprise heureuse. ...

D. MAURICE

Va, je ne vis jamais fille plus genereuse,
Quoy qu'un tel accident cause un peu d'embarras,
C'est toûjours fort bien-fait qu'empêcher un trépas ;
Bon sang ne peut mentir: & la Sœur d'un tel Frere :
Dans un danger pareil ne pouvoit pas moins faire.

SCENE IX.

D. MAURICE, D. JOUAN, LEONOR.

LEONOR *à Don Joüan bas.*

Sortez, songez à feindre, ou bien tout est perdu,
Dites....

D. JOUAN.

J'en sçais assez, & j'ay tout entendu.

D. MAURICE.

De voir ce Cavalier j'ay de l'impatience,
Oyons son compliment, le voicy qui s'avance.

D. JOUAN.

Ah! je vous dois la vie, & sans vôtre secours....

D. MAURICE.

Dom Joüan! comment donc vous vous battrez toûjours?
Quoy, voulez-vous vous faire une guerre éternelle:
Faudra-il ayant crû finir vôtre querelle,
Que Dom Carlos & vous par un second transport,
Me donniez l'embarras de vous mettre d'acccord?

D. JOUAN.

Monsieur, je n'ay rien fait que ce que j'ay dû faire,
Dom Carlos sans sujet montroit tant de colere,
Son courroux m'a surpris, & je crois sur ma foy,
Qu'il a fait le méchant sans avoir sçû pourquoy.

D. MAURICE.

Comme l'esprit se perd quand on a de la crainte,
C'étoit quelque gageure, ou du moins quelque feinte.

D. JOUAN.

Je ne sçais, mais voulant éviter un malheur,
J'ay pû me retirer sans blesser mon honneur,

Vous voyez que je suis moins à blâmer qu'à plaindre ;
Puisque craignant un mal que j'avois lieu de craindre,
J'ay tâché pour pouvoir en détourner l'effet
De me sauver ceans.

D. MAURICE.

Ah ! vous avez bien fait.

bas.

Peste du Fanfaron, pour n'en vouloir rien faire,
Une si longue épée étoit fort necessaire ;
Diroit-on luy voyant une épée au côté,
Qu'il iroit se cacher ? ha ! quelle lâcheté.

D. JOUAN

Ce n'est donc pas ma faute, & je suis excusable.

D. MAURICE.

Il est vray que Carlos est bourru comme un Diable.

D, JOUAN.

Il s'emporte de rien, & de plus vous sçaurez....

D. MAURICE.

Hé, mon Dieu, j'en sçais plus que vous ne m'en direz ;
Ecoutez, il est brave, & pour ne vous rien feindre,
Quand il est en colere, on dit qu'il est craindre,
Prenez-y garde au moins, je vous en avertis.

D. JOUAN.

Alors qu'il s'agira de montrer qui je suis,
S'il a de la valeur, vous verrez que la mienne
N'a peut-être pas lieu de redouter la sienne,
Et que de mes desseins étant bien averty....

D. MAURICE.

Fort bien, il est bien temps lors que l'autre est sorty.

D. JOUAN

Quand à le faire voir il ira de ma gloire,
Vous pourrez remarquer....

D. MAURICE.

Hé bien je le veux croire ;
C'est faire sur ce point des discours superflus ;

Mais pour l'amour de moy ne vous querellez plus,
Vivez bien desormais, faites-moy cette grace.

D. JOUAN.

Ah! Monsieur, il n'est rien que pour vous je ne fasse.

D. MAURICE.

Vous m'obligerez fort, & même à Dom Carlos
Dés que je le verray, j'en veux dire deux mots.

D. JOUAN.

Ah! gardez-vous-en bien, il auroit lieu de croire
Que je le craindrois fort, il y va de ma gloire,
Et c'est me faire tort en croyant m'obliger.

D MAURICE.

Je n'en diray donc rien, mais il faut s'engager
A fuïr tous les moyens d'avoir jamais querelle,
Et de n'en plus chercher d'occasion nouvelle,
Vous me le promettez; & me le tiendrez bien?

D. JOUAN.

Monsieur, je vous dois trop pour vous refuser rien.

D MAURICE.

Je sçais que sans ma Sœur vous étiez fort en peine.

D. JOUAN.

Sans elle il est certain mon adresse étoit vaine;
Mais je puis m'en aller sans craindre le courroux.

D. MAURICE.

Allons.

D. JOUAN.

Où donc?

D. MAURICE.

Je veux vous conduire chez vous.

D. JOUAN.

Il n'en est pas besoin.

D. MAURICE.

Il faut que je vous suive,
Quelquefois un malheur en un moment arrive.

D. JOUAN.
Non, c'est porter trop loin vôtre civilité.

D. MAURICE.
Quand je vous auray mis chez vous en sûreté
Je seray satisfait.

D. JOUAN.
Retenez vôtre Frere,
Madame, vous sçavez....

LEONOR.
Non, non, laissez le faire;
Vous laisser aller seul ce seroit vous trahir.

D. MAURICE.
Allons.

D. JOUAN.
J'en suis confus, mais il faut obéïr.

LEONOR.
Quoy, le mener par là ! que prétendez-vous faire ?

D. MAURICE.
Pourquoy-non ?

LEONOR.
Dom Carlos transporté de colere,
Peut l'attendre au passage, il est sorty par-là,
Et vous avez en main un remede à cela.

D. MAURICE.
Quel remede? comment ? crois tu que je consente....

LEONOR.
Sortez par l'autre porte, & trompez son attente,
Peut-être malgré vous hors de vôtre maison
Il pourroit l'insulter.

D. MAURICE.
Elle a morbl. u raison,
Sortons par le jardin, s'il est là dans la ruë
Il y pourra long-temps faire le pied de gruë.

SCENE X.

LEONOR, HELENE,

LEONOR.

QU'en dis-tu ? s'ils étoient ſortis de ce côté,
Carlos eût pû ſçavoir ce que j'ay concerté ;
Mais de cette façon....

HELENE.

Quoy, vous êtes ſi fine !
Eh qui ſe défieroit de vous à vôtre mine ?
Vous avez ſi bien fait, qu'ils ſont tous trois contens,
Vous m'avez aſſez bien inſtruite en peu de temps :
Diantre qu'auprés de vous on eſt en bonne école,
La crainte m'a quaſi fait perdre la parole,
La préſence d'eſprit a bien joüé ſon jeu ;
Mais ne craigniez-vous point ?

LEONOR.

Oüy, je craignois un peu ;
Mais la credulité dont mon Frere fait gloire,
A r'aſſuré mes ſens, s'offrant à ma memoire,
Me voyant en peril, & n'eſperant plus rien,
Je me ſuis hazardée à tenter ce moyen,
Pour ſauver Dom Joüan, je voulois ſi bien feindre,
Qu'en les trompant tous deux je n'euſſe rien à craindre,
Et les faire ſervir à le tirer d'icy,
Heureuſement pour moy la feinte a réüſſi,
Sans cela leurs deſſeins détruiſoient tous les nôtres ;
Tu ris.

HELENE.

Ah ! par ma foy vous en ſçavez bien d'autres,
Et vous avez fort bien employé vôtre temps,

Les Hommes ont grand tort d'être si méfians,
Et de craindre si fort de sur certain chapitre,
Dites de bonne foy, je vous en fais Arbitre;
C'est dequoy vous devez vous plaindre desormais:
Car ils trompent toûjours, & les Femmes jamais.

LEONOR.

Crois-tu que quand pour nous leur feinte ardeur étale?

HELENE.

Ma foy je crois du moins la chose fort égale,
Et sans vous offenser, quoy que l'on dise d'eux,
Je crois que but à but vous en jouëriez bien deux;
Je crains pour Dom Joüan.

LEONOR.

Ta crainte est inutile.

HELENE

Qui peut en tromper deux, en pourroit tromper mille
Avecque tant d'esprit je craindrois qu'à mon tour ...

LEONOR.

L'esprit dans les Amans agit moins que l'amour,
Quand on aime, & qu'enfin nôtre ardeur nous hazarde,
Il prend nos interêts & nos cœurs en sa garde,
Et devient au moment que son bras nous soûmet,
Le garant des perils où sa flâme nous met,
Il veut nôtre repos, s'il est troublé par d'autres,
Ce sont ses interêts, ce ne sont plus les nôtres,
C'est en vain qu'à luy plaire on prendroit tant de soin,
Si pour nous son pouvoir n'agissoit au besoin,
Il doit par le secours d'un tour ou d'un mensonge,
Nous tirer des perils où son ardeur nous plonge,
Et lors qu'heureusement la feinte réüssit,
C'est l'effet de l'amour, & non pas de l'esprit.

HELENE.

C'est ce qu'il vous plaira, ma peur peut être vaine,
Mais si vous vous trouvez jamais en même peine,

Et que l'évenement s'en trouve different,
Je crains que vous n'ayez un fort mauvais garant.

LEONOR.

Je ne ſçais, mais enfin ſi mon Frere s'obſtine,
A me vouloir donner l'Epoux qu'il me deſtine,
Aprés avoir caché ma flâme juſqu'icy,
Il n'eſt point de moyens....

HELENE.

Taiſez-vous, le voicy.

SCENE XI.

D. MAURICE *ſort en riant*, LEONOR, HELENE.

HELENE.

IL rit, mais c'eſt ſon tour, nous avons eu le nôtre.

LEONOR.

Quoy! ſorty d'un côté, vous revenez par l'autre.

D. MAURICE *en riant.*

Qu'il eſt duppé, ma foy j'en veux rire à loiſir.

LEONOR.

Dequoy riez-vous donc?

D. MAURICE.

J'ay bien eu du plaiſir
En quittant Dom Joüan, il m'a pris fantaiſie
De r'entrer par icy.

LEONOR.

D'où vient donc cette envie?

D. MAURICE.

Pour voir ſi Dom Carlos qui l'avoit attaqué,
L'attendroit en ſortant, je ne l'ay pas manqué.

LEONOR.

Comment il l'attendoit ?

D. MAURICE.

Auprés de la rüelle,
Nôtre Amy Dom Carlos étoit en sentinelle,
Nous nous sommes tous deux rencontrez bec à bec;
Maugrébleu de la duppe, & de la duppe avec.

LEONOR.

N'avez-voũs point parlé, ny rien dit qui hazarde
Les jours de Dom Joüan ?

D. MAURICE

Diable je n'avois garde.
Dans un petit discours je voulois l'engager;
Ah morbleu, m'a-t'il dit, je sçauray m'en vanger,
Ensuite il m'a quitté sans me vouloir rien dire,
Et moy jusques icy je n'ay rien fait que rire.

LEONOR.

Dom Joüan est chez luy ?

D. MAURICE.

Oüy, je crois que sans toy
Ce brave Dom Joüan eût eu plus peur que moy.

LEONOR.

Son ame s'est d'abord au trouble abandonnée,
Moy-même en le voyant je m'en suis étonnée,
Car je ne croyois pas qu'un rencontre imprévû....

D. MAURICE.

A qui dis-tu cela, ne l'ay je pas bien vû ?
D'abord qu'il a parlé, son début m'a fait rire,
Il étoit si troublé, qu'il ne sçavoit que dire,
Plus il vouloit qu'on crût qu'il parloit de sang froit,
Et plus par ses discours sa frayeur se montroit,
Je croy qu'il n'eût jamais tant de peur de sa vie.
Mais je ne conçois pas par quelle fantaisie,
Dom Joüan va chercher à troubler son repos,
Il a fait ce matin insulte à Dom Carlos,

Et dans le même jour, s'étant laissé surprendre,
La peur le fait cacher au lieu de se défendre.

Ils rient tous.

Bon, il merite bien qu'on rie à ses dépens.

LEONOR.

Vous rendez ce sujet si risible à mon sens,
Que j'en ris malgré moy.

D. MAURICE.

Qui pourroit n'en pas rire ?
Il s'enfuit & se cache, & puis il nous vient dire
Que quand il s'agira de montrer sa valeur,
On verra quel il est. J'en ay ry de bon cœur.

LEONOR.

Et moy j'en ris encor.

D. MAURICE.

Ma foy c'est l'ordinaire,
Tel fait bien le méchant, qui souvent ne l'est guere,
Et sur tout ces muguets, se tirent toûjours mieux
D'un mystere galant que d'un combat douteux :
Quand il est question de faire avec adresse
Quelque intrigue amoureuse avec une Maîtresse,
Il semble que l'amour les ait fait faire exprés,
Mais quand il faut se battre ils ne sont jamais prêts,
Je croy que Dom Joüan feroit mieux l'un que l'autre.

LEONOR.

Mon jugement se doit regler de sur le vôtre,
Mais vous le condamnez sans l'avoir écouté,
Croyez-vous bien sçavoir quel dessein l'a porté ?

D. MAURICE

Je veux être berné tout le temps de ma vie,
Si je veux le sçavoir, ny si j'en ay d'envie ;
Mais rentrons, sur ce point c'est trop s'entretenir,
Il est tard, & de plus j'entens quelqu'un venir.

SCENE XII.

D. JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

Est-il bien vray, Monsieur?

D. JOUAN.

Ce récit est sincere;
Leonor a si bien conduit tout le mystere,
Que son Frere abusé d'un récit concerté,
M'a voulu remener par un autre côté,
De peur de rencontrer Dom Carlos au passage.

FABIAN.

Malpeste qu'elle est sçavante pour son âge,
Leonor en sçait trop, Monsieur, à mon avis;
Mais qui vous meine icy?

D. JOUAN.

Leonor m'a promis,
Que je pourrois les soirs la voir à sa fenêtre,
De crainte que le jour ne me fît reconnoître.

FABIAN.

Vous croyez luy parler?

D. JOUAN.

Dans peu je le sçauray,
Je l'espere, & tandis que je luy parleray,
Tiens-toy sans faire bruit auprés de cette porte,
Si tu la vois ouvrir, & que son Frere en sorte,
Viens m'avertir.

FABIAN.

Comment obeïr sur ce point;
Il est tard, & de plus je ne le connois point.

D. JOUAN.

De peur qu'à mon dessein ta presence ne nuise,
Tiens-toy vers l'autre porte, & si quelque surprise
Pouvoit me donner lieu de craindre où je seray....

FABIAN.

C'est assez dit, Monsieur, je vous avertiray.

D. JOUAN.

Je meurs d'impatience, & ne vois rien paroître,
Cependant Leonor sçait bien que sa fenêtre
Est le lieu qu'elle même a marqué pour nous voir,
Auroit-elle oublié que je devois ce soir....
Mais Dieux ! quel bruit confus a frappé mon oreille ?

HELENE *chez D. Maurice.*

Au feu.

D. JOUAN.

Qu'entens-je ?

HELENE.

Au feu.

D. JOUAN.

Ma crainte est sans pareille;

HELENE.

Au feu chez Leonor.

D. JOUAN.

Chez Leonor, ô Dieux ?
Courons à son secours, & mourons à ses yeux,
Avant que dans ce lieu la flâme soit plus forte.

FABIAN.

Monsieur, un homme vient d'entrer par l'autre porte;

D. JOUAN.

Un homme ! & quel est-il ?

SCENE XIII.

D. MAURICE *tenant sa Sœur dans ses bras*, D JOUAN, FABIAN.

D. MAURICE.

QUi va là?

FABIAN *à D. Joüan.*

C'est Carlos.

D. MAURICE.

Bon, je ne pouvois pas vous voir plus à propos,
Tenez voilà ma Sœur, elle est évanoüie,
La peur l'a fait pâmer, croyant perdre la vie,
Employez tous vos soins pour la remettre un peu,
Et cependant je vais faire éteindre le feu.

FABIAN.

Qu'en dites-vous, Monsieur? il ne peut pas mieux faire,

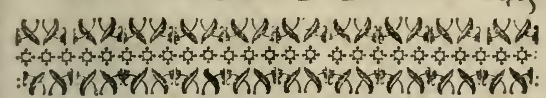
D. JOUAN.

Que le sort m'est ensemble & propice & contraire!
Mais dedans mon logis transportons là sans bruit,
Je pourray l'y servir avecque plus de fruit,
Et puis que l'amour m'offre un pareil avantage,
Profitons-en, suis moy.

FABIAN.

Je vous suis, bon voyage.

Fin du second Acte.

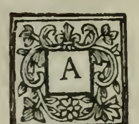


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JOUAN, LEONOR, FABIAN.

LEONOR.



A Peine puis-je encor rappeller mes esprits;
Quoy donc lors que le feu chez mon frere s'est mis,
Et qu'un excés de peur a causé ma surprise,
Dans vos bras, dites-vous, luy-même il m'a remise ?

D. JOUAN.

Oüy, Madame, il croyoit que ce fût Dom Carlos,
J'ay voulu loin du feu vous voir plus en repos,
Et d'un trésor si cher me chargeant avec joye,
Profiter d'un bonheur que l'amour seul m'envoye.

LEONOR.

Mais comment se peut-il ?

D. JOUAN.

Je m'étois sur le soir
Rendu prés de chez vous à dessein de vous voir,
Lors que j'entens crier au feu chez Dom Maurice,
Je m'apprête d'entrer pour offrir mon service,
Quand vôtre Frere sort vous tenant dans ses bras,
Fabian par mon ordre étoit à quelques pas,
Qui lors qu'avec l'amour la crainte me transporte,
Me vient dire Carlos entre par l'autre porte;

Vôtre Frere étoit là : sur ce nom de Carlos,
Je ne pouvois, dit-il, *vous voir plus à propos,*
Tenez, voilà ma Sœur, elle est évanoüie,
La peur l'a fait pâmer, croyant perdre la vie,
Employez tous vos soins pour la remettre un peu,
Et cependant je vais faire éteindre le feu.
Pour lors tout transporté d'amour & de tristesse,
Et surpris de vous voir avec tant de foiblesse,
Aprés avoir en vain employé tous mes soins,
Je vous transporte icy ; si je vous aimois moins,
Je n'aurois pas osé de peur de vous déplaire,
M'exposer au hazard de vous voir en colere ;
Avecque moins d'amour j'aurois pû m'empêcher....

LEONOR.

Ne me faites point voir que je dois m'en fâcher,
Je crains en condamnant un semblable service,
Que mon cœur avec vous n'en devienne complice :
Je veux croire que c'est meriter son malheur,
Que de blâmer les soins de son liberateur,
Et l'amour dans son cœur soûmis à sa puissance,
Fait ceder le courroux à la reconnoissance.
Mais mon Frere pourroit être en peine aujourd'huy,
Et je veux l'en tirer, & retourner chez luy.

D. JOUAN.

Quoy donc si promptement je vous perdrois, Madame?
Donnez du moins encor quelque temps à ma flâme,
A peine le Soleil commence-t'il son tour.
Ah ! c'est trop tôt vouloir allarmer mon amour.

LEONOR

Mon devoir me l'ordonne, & je sens qu'il m'accuse....

D. JOUAN.

L'état où vous étiez peut vous servir d'excuse,
Tout est calme chez vous, l'on vous croit chez Carlos,
Je viens de le sçavoir, soyez donc en repos,
Ne me dérobez pas si-tôt vôtre présence.

LEONOR.

Quoy que vous me disiez, je dois par bienséance
Retourner chez mon Frere.

D. JOUAN.

Il sçaura tôt ou tard
Qu'icy vôtre retraite est un coup du hazard,
Et la chose pour vous n'est-elle pas égale ?

LEONOR.

Non, malgré ces raisons que vôtre amour étale,
Il faut que mon devoir l'emporte sur l'amour,
Je ne puis me résoudre à differer un jour.
Ce n'est pas qu'au moment que je seray sortie...

D. JOUAN.

Hé bien accordez-m'en du moins une partie,
Mais quoy vous soûpirez....

LEONOR.

C'est de voir qu'en secret
Mon cœur à ce départ ne consent qu'à regret.

D. JOUAN.

Ah ! si vous l'en croyez, que ma joye est extrême.

LEONOR.

Helas ! que l'on sçait mal refuser quand on aime,
Que la raison est foible, & qu'un Amant est fort,
Alors qu'avecque luy nôtre cœur est d'accord.

D. JOUAN.

Pourriez-vous me combler d'une faveur si grande,
Madame, & m'accorder....

FABIAN.

Oüyda, belle demande !

D. JOUAN.

Ces précieux momens que mon amour....

LEONOR.

Hé bien
J'y consens, mais aprés ne demandez plus rien.

D. JOUAN.

Nous pouvons faire encor un tour de promenade
Dans ce jardin.

LEONOR.

Allons.

SCENE II.

FABIAN *seul.*

PEste qu'elle est malade !
Hé bien y paroît-il, diroit-on à la voir
Qu'elle étoit à deux doigts de la mort hier au soir.
Je n'ay jamais été si surpris de ma vie ;
Mais mon Maître revient, quelle est donc son envie ?

SCENE III.

DOM JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

COurs jusques chez Fernant, Fabian, & luy dis,
Que s'il me tient encor au rang de ses Amis,
J'en attens une preuve avec impatience,
Qui m'importe, & que c'est pour chose d'importance
Que je le fais prier, sans croire être indiscret,
De m'envoyer celuy qui luy fit son Portrait,
Que c'est pour en faire un, que la chose est pressée.

FABIAN.

D'où vous vient donc, Monsieur, cette belle pensée ?

D. JOUAN.

Pour avoir le portrait de Leonor....

FABIAN.

Le sien ?

D. JOUAN.

Mon importunité m'a procuré ce bien,
En luy représentant que mon inquiétude,
Rendroit par ce moyen son absence moins rude,
Leonor a promis ce remede à mon mal.

FABIAN.

Fort bien, en attendant toûjours l'Original.

D. JOUAN.

Ne perds donc plus de temps, va cours en diligence,
Et songe que j'attens avec impatience
Que mon bonheur dépend de cet heureux moment.

FABIAN *seul.*

Je m'y rends de ce pas, & reviens promptement.
N'est-ce pas Dom Carlos que le hazard me montre ?
Oüy, courons chez Fernant, & fuïons sa rencontre.

SCENE IV.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.

D'Où venoit donc ce feu ? qui gagnant le degré...;

D. MAURICE.

Un coquin de Valet qui s'étoit enyvré,
N'ayant pas eu le soin d'éteindre sa lumiere,
Avoit mis en dormant le feu dans la litiere.
Vous voyez bien qu'un autre auroit eu peur à moins ;
Mais enfin Dom Carlos je dois tout à vos soins.

D. CARLOS.

Vous ne me devez rien, & mon devoir m'impose....

D. MAURICE.

Ma foy quand vous auriez sçû deviner la chose,
Je ne vous aurois pas trouvé plus à propos,
Ma Sœur s'évanoüit, qui va là ? c'est Carlos.
A point nommé je fais cette heureuse rencontre,
Je rentre, & le premier que le hazard me montre,
C'est Carlos, & malgré la flâme & nôtre effroy,
Il est dans le logis tout aussi-tôt que moy.

D. CARLOS.

Avec peu de sujet vôtre bonté me louë.

D. MAURICE.

Allez, vous vallez trop, il faut que je l'avouë;
Car je ne puis nier qu'alors que je vous vis,
Autant comme du feu je m'en trouvay surpris.

D. CARLOS.

Vous pouvez bien juger que l'amour ...

D. MAURICE.

Je vous jure
Je croyois qu'un Demon eût pris vôtre figure.

D. CARLOS.

Leonor est au lit ?

D MAURICE.

Ah ! je m'en doute bien,
Elle est en trop bon lieu pour y manquer de rien.

D. CARLOS.

Si l'on la pouvoit voir, je dirois ....

D. MAURICE.

Rien ne presse,
Quand elle n'aura plus ny crainte ny foiblesse
Nous la visiterons.

D. CARLOS.

On pourroit bien oser,
Si vous vouliez....

D. MAURICE.

Non, non, laissons-là reposer,
Elle est bien, & de plus je sors pour quelque affaire.

D. CARLOS.

Peut-être en attendant l'on pourroit....

D. MAURICE.

Point beau-frere.

D. CARLOS.

Mais enfin Leonor pourroit avoir besoin....

D. MAURICE.

Mon Dieu je sçay fort bien qu'on en aura grand soin,
Je sçay que vous l'aimez, cela me doit suffire.

D. CARLOS *bas.*

Quel caprice!

D. MAURICE.

D'abord elle voudroit nous dire,
Qu'elle vous doit la vie, & que vôtre secours,
Nous sauvant du peril a conservé ses jours,
A force de jazer quelque grand mal de tête,
Avec un peu de fiévre iroit troubler la fête;
J'aurois, je le sens bien, peine à m'en consoler,
Et nous enragerions de l'avoir fait parler.

D, CARLOS.

Je mourrois de regret si mon impatience
Avoit mis Leonor en peril....

D. MAURICE.

Je le pense.

D. CARLOS.

Mais pour luy dire un mot, le mal qu'elle ressent....

D. MAURICE.

Nous la verrons tantôt, que vous êtes pressant.

D. CARLOS.

Hé bien nous attendrons qu'un peu de tems luy rende...

D. MAURICE.

Oüy, oüy, beau-frere, allez, je vous la recommande.

D. CARLOS.

A moy! vous vous mocquez. Pour mon propre interêt..;

D. MAURICE.

Hé bien, bon, il vaut mieux la laisser comme elle est,
Personne à mon avis n'y peut trouver a dire,
Si je le trouve bon....

D. CARLOS.

D'accord, je me retire.

SCENE V.

D. MAURICE *seul*.

ADieu; comme Carlos doit épouser ma Sœur,
Je luy puis bien laisser sans blesser nôtre honneur;
Et puisqu'elle est chez luy, je le puis bien permettre,
Du moins jusqu'à tantôt afin de la remettre.

SCENE VI.

D. MAURICE, FABIAN.

FABIAN.

DEmandons sa maison sans perdre plus de temps;
Où loge D. Maurice?

D. MAURICE.

Il longe là dedans.

FABIAN.

Où dites-vous, Monsieur?

D. MAURICE.

Peste soit de la bête.

Le voilà tout depuis les pieds jusqu'à la tête.

FABIAN.

Quoy ! c'est vous ?

D. MAURICE.

Tu l'as dit.

FABIAN.

J'avois assez bon nez,
Tenez donc, & si vous sçavez lire, lisez. *Luy donnant un Billet.*

D. MAURICE *lit.*

Je prie instamment D. Maurice
D'aller dans un Logis où l'on le conduira,
Où j'espere qu'il se rendra,
Puisqu'enfin il n'est rien que pour luy je ne fisse;
Il s'agit de faire un portrait
Chez un de mes amis, quoy qu'il vous fasse peindre,
Je sçais qu'il sera fort discret,
Ainsi vous n'avez rien à craindre, D. FERNANT.

D. MAURICE.

Ma foy je suis ravy que cette occasion
Luy puisse témoigner toute la passion
Que j'aurois....

FABIAN.

Le temps presse, & quoy que la demeure
Ne soit pas loin....

D MAURICE.

Mon cher nous irons tout à l'heure,
Je vais seulement prendre & palette & pinceaux,
Et reviens vous trouver....

FABIAN.

Quel remede à nos maux ?
Mon Maître ne me peut donner assez de gages,
Toûjours heureusement je fais tous ses messages,
Et quoy qu'il me commande, ou qu'il ait concerté,
Aussi-tôt qu'il l'a dit, il est executé;
Par exemple aujourd'huy pour le tirer de peine,

Je vais chercher un Peintre, il faut que je l'ameine,
Mon bonheur est si grand, que sortant de chez soy,
Je rencontre le Peintre & l'ameine avec moy.
Ah ! que je vais donner de plaisir à mon Maître
Alors qu'il le verra : mais je le vois paroître.

D. MAURICE.

Allons me voicy prest.

FABIAN.

Hé bien sans compliment,
Je m'en vais vous mener, suivez-moy seulement.

SCENE VII.

LEONOR, D. JOUAN.

LEONOR.

DOm Joüan, ce dessein me donne trop à craindre,
Et vous sçavez qu'il faut trop de temps pour me peindre,
Que je dois m'en aller, & qu'enfin un portrait
Ne se fait pas....

D. JOUAN.

Madame il sera bien-tôt fait,
Ne dût-on qu'ébaucher les traits de ce visage,
Je les conserveray comme un précieux gage
Du feu que vôtre cœur a jetté dans le mien.
L'amour veille pour nous, n'en appréhendez rien,
Il produit des effets dont il cache les causes,
Et deux heures de temps avancent bien des choses,
Ne m'en blâmez donc plus....

LEONOR.

Mais c'est trop m'exposer.

D. JOUAN.

Dites que je vous geherne, & que c'est trop oser,
Mon cœur quoy qu allarmé d'un semblable reproche
Ne peut....Mais Fabian est de retour, approche.

SCENE VIII.

LEONOR, D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

As-tu trouvé Fernant?

FABIAN.

Oüy, Monsieur.

D. JOUAN.

Qu'a-t'il dit?

FABIAN.

A ce Peintre pour vous il a d'abord écrit,
Et m'a dessus le champ fait porteur d'une lettre.

D. JOUAN.

Acheve promptement, que m'en dois-je promettre?

FABIAN.

Vous vous en promettrez tout ce qu'il vous plaira,
Puisque je l'ay portée, & que le Peintre est là.

D. JOUAN.

Est il possible, ô Dieux! que ma joye est extrême!
Qu'il entre promptement, puisque l'objet que j'aime
Permet à mon amour ce glorieux espoir.

LEONOR.

Puisque vous le voulez, il faut bien le vouloir.



SCENE IX.

LEONOR, DOM MAURICE, D. JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

VOilà le Peintre.

D. JOUAN.

O Dieux ! Dom Maurice ?

LEONOR.

Mon Frere !

D. MAURICE.

Comment Diable, ma Sœur ?

LEONOR *bas.*

Que le ſort m'eſt contraire!

D. MAURICE.

Peut-on bien ſans paroître avoir trop de ſoucy,
Vous demander d'où vient que vous êtes icy ?
Comment & depuis quand, & par quel tour d'adreſſe
Vous vous portez ſi bien, malgré vôtre foibleſſe ?
Et ſi c'eſt pour chercher des remedes meilleurs,
Que je vous trouve icy quand je vous crois ailleurs ?

LEONOR.

Vous le ſçaurez bientôt....

D. JOUAN *bas.*

Ah ! la cruelle atteinte.

LEONOR.

bas. Ne vous allarmez point, & ſecondez ma feinte ;
Mais quand vous le ſçaurez, vous en ſerez ſurpris.
Apprenez que tantôt vous vous êtes mépris,
La peur m'ayant d'abord ôté la connoiſſance,
Vous vouliez loin du feu me mettre en aſſûrance,

Et me porter dehors pour conſerver mes jours.

D. MAURICE.

Il eſt vray.

LEONOR.

Dom Joüan qui courut au ſecours,
S'étant dans ce moment trouvé prés de la porte,
Il me reçût de vous, & c'eſt de cette ſorte....

D. MAURICE.

Eſt-il bien vray!

D. JOUAN.

Voilà la choſe en peu de mots.

D. MAURICE.

Malpeſte j'ay crû que c'étoit Dom Carlos!

LEONOR.

Non, c'étoit Dom Joüan.

D. MAURICE.

Ce coup eſt favorable.

LEONOR.

Mais le ſoin qu'il a pris n'eſt pas imaginable;
Nous luy ſommes tous deux obligez, & ſans luy
Vous n'auriez pas revû vôtre Sœur aujourd'huy;
Il a pris tant de peine, & de ſi bonne grace....

D. MAURICE.

Ah! ma Sœur le brave homme, il faut que je l'embraſſe.

D. JOUAN.

Vous ne me devez rien, & ſans moy vôtre eſpoir....

D. MAURICE.

Ah! Dom Joüan la choſe eſt trop facile à voir,
Que veut-on de mon art....

D. JOUAN.

Comment?

D. MAURICE.

Je viens d'apprendre,
Par un petit billet que l'on vient de me rendre,
Que pour faire un portrait on vouloit me parler,

D. JOUAN *bas.*

Que luy diray je ? ô Dieux ! il faut dissimuler.

D. MAURICE.

Et même ce Valet étant tout hors d'haleine. ..

LEONOR.

Il est vray, je croyois que vous seriez en peine,
Et d'un heureux succés nos soins étant suivis,
J'ay voulu sans tarder vous en donner avis.

D. MAURICE.

Sans parler de portraits la chose étoit facile.

LEONOR.

Ce prétexte à mon sens n'étoit pas inutile,
D'abord je voulois bien que l'on n'en parlât point ;
Mais aprés j'ay changé de dessein sur ce point,
De peur d'être blâmée, & que vôtre bévûë
N'apprêtât trop à rire ayant été connuë,
J'ay crû devoir chercher un prétexte apparent,
De peur qu'un tel succés ne fît un bruit trop grand,
Et comme D. Fernant peut beaucoup sur vôtre ame,
Je l'ay fait pour le mieux, & s'il faut qu'on m'en blâme...

D. MAURICE.

Mais pourquoy sur ce point faire agir D. Fernant,
Il faloit envoyer à moy directement,
Sans parler de portraits, on n'avoit qu'à m'instruire.

LEONOR.

Ah ! j'avois des raisons que je m'en vais vous dire.
J'ay dit que Dom Carlos pouvoit être avec vous,
Qu'il vous obligeroit à vous mettre en courroux,
Que D. Fernant étoit de vos Amis intimes,
Et craignant que Carlos & ses sottes maximes
Ne fissent prés de vous quelque mauvais effet,
J'ay choisi D. Fernant...

D. MAURICE.

Peste qu'elle a bien fait !

D. JOUAN.

Je m'en ſuis bien douté ; car enfin ſa préſence....

D. MAURICE.

Nôtre Sœur a ma foy plus d'eſprit qu'on ne penſe ,
A ſa place j'aurois causé quelque embarras ,
Cette raiſon eſt bonne , & je n'y ſongeois pas ;
Si Carlos l'avoit ſçû , quoy que l'on eût pû faire ,
Il auroit ſur le champ trouvé quelque myſtere ,
Et n'eût pris tout cecy que pour quelque détour ;
Il m'eût dit pour ma Sœur que vous brûlez d'amour ,
Que pour faire avorter toute ſon eſperance ,
Vous êtes contre luy tous deux d'intelligence ,
Et qu'enfin vôtre amour détruiroit tout le ſien.

D. JOUAN.

Ah ! j'honore fort...

D. MAURICE.

Bon , ne le ſçais-je pas bien ,
Et ſi vous aviez eu quelque amitié pour elle ,
M'auriez-vous fait ſi tôt ſçavoir cette nouvelle ?
Voyez-vous , j'ay bon nez , & ne me trompe point ;
Quand il eſt queſtion de décider un point ,
Je réve quelque temps , pour voir ſi l'apparence ,
Peut faire une union avec la vray-ſemblance ;
Quand , par exemple icy , cela parle de ſoy ,
Et qu'il ne manque rien qu'un peu de bonne foy ,
Je dis en même temps que j'ay ſçû le connoître ,
Si cela n'eſt ainſi , c'eſt ainſi qu'il doit être ;
Voilà le vray moyen , du moins à nôtre ſens ,
De ne paſſer jamais pour la duppe des gens ,
Voyez , la pauvre Enfant eſt encore toute émuë ;
Hé bien de la frayeur es-tu bien revenuë ?

LEONOR.

Les ſoins de D. Joüan m'ont remiſe , & ſans luy....

D. MAURICE *l'embraſſant.*

Pauvre bouchon, ma foy je ſerois mort d'ennuy

S'il t'étoit arrivé quelque triste avanture,
Ce sont des mouvemens que donne la nature.
Je l'aime fort, & c'est avec raison aussi ;
Car enfin, ce n'est pas parce qu'elle est icy ;
Mais il n'est pas au monde une fille semblable,
Elle a l'esprit accord, simple, doux raisonnable,
Sans avoir de penchant aux mysteres galans,
Et ne ressemble point aux Belles de ce temps.
Qui mêlent pour conduire une galanterie,
Avec deux grains d'amour trois de coqueterie,
Qui ne gardant jamais la vertu qu'à regret,
La font au badinage en dépit qu'elle en ait,
Et dont le sot esprit avide de sornettes,
Ainsi que du nectar engloutit les fleurettes.

D. JOUAN.

Je connois son merite, & je n'ignore rien
De ce que....

D. MAURICE.

L'on ne peut le connoître assez bien ;
Car enfin D. Joüan, il faut que je vous die....

LEONOR.

Vous me ferez rougir.

D. MAURICE.

Voyez sa modestie ;
Hé bien, qu'en dites-vous ? Va, va, n'en rougis plus,
Laissons sur ce sujet les discours superflus,
Aussi bien il est temps que nous fassions retraite,
Il faut que vous teniez la chose un peu secrette,
Sur tout à D. Carlos ...

D. JOUAN.

J'en sçauray bien user,
Et c'est en vain....

D. MAURICE.

De moy vous pouvez disposer,
Et vous verrez combien pour vous je m'interesse,

Outre que si jamais vous êtes en foiblesse,
Je vous offre chez moy du vinaigre & de l'eau;
Touchez-là, bon. Je suis à vous jusqu'au tombeau,

D. JOUAN.

Je vais vous remener.

D. MAURICE.

Il n'est pas necessaire,
Si nous allions trouver nôtre futur beau-Frere,
Ce seroit tout gâter.

D. JOUAN,

Il faut vous obeïr.

D. MAURICE.

Serviteur.

SCENE X.

D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

QUoy! je sers moy même à me trahir?
Et je perds tout espoir; Mais c'est ta faute, traître,
Il faut...

FABIAN.

Suis-je obligé, Monsieur, de le connoître?

D. JOUAN.

Hélas! que ce malheur a troublé mes esprits,
Il faut absolument que tu te sois mépris,
Et que quelque bévûë ait causé ma tristesse,
Tu portois un billet, quelle en étoit l'adresse?

FABIAN.

A Dom Maurice.

D. JOUAN.

O Dieux! qu'as-tu dit à Fernant?

FABIAN.

Que vous le conjuriez d'envoyer promptement
Le Peintre qui l'a peint.

D. JOUAN.

La cruelle avanture !

FABIAN.

Et que c'étoit de plus pour faire une peinture.

D. JOUAN

Tout cecy me confond, Leonor d'hier au soir ;
Par un coup du hazard est mise en mon pouvoir,
Je tâche à profiter d'une telle avanture ;
Je la porte à souffrir que j'aye sa peinture,
Je fais chercher un Peintre, & je veux en secret
M'assûrer de quelqu'un qui fasse son portrait,
Et mon meilleur amy me devenant contraire,
Pour peindre Leonor me fait vénir son Frere ;
Un pareil contre-temps arriva-t'il jamais ?

FABIAN *à part.*

C'est bien fait, voyez-vous, il luy faut des portraits ;
A propos....

D. JOUAN.

Qu'est-ce encor ?

FABIAN.

Venez, vous sçaurez pour nouvelle
Monsieur, que vous pourrez bien-tôt voir Isabelle,
Que dans une heure au plus elle doit arriver.

D. JOUAN.

Est-il possible ? ô Dieux !

FABIAN *bas.*

Voilà pour l'achever.

D. JOUAN.

Peut-on jamais avoir le destin plus contraire ?
Qui te l'a dit ?

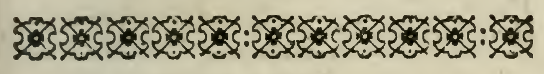
FABIAN.

Gusman qui sert encor son Frere.

D. JOUAN.

Quoy ! la rigueur du sort me poursuivra toûjours ?
Mais c'est trop perdre icy de temps en vains discours.
Allons, allons tâcher d'entretenir Helene,
Et songeons aux moyens de nous tirer de peine.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, HELENE.

LEONOR.

NON, si pour D. Joüan j'eus le cœur attendry,
Apprens que sur ce point j'ay l'esprit bien guery.

HELENE.

D'où vient ce changement ?

LEONOR.

Dom Joüan est un traître;
Depuis une heure ou deux on me l'a fait connoître,
Il avoit pour ses feux un autre objet que moy,
J'ay sçû qu'il s'est promis, qu'il a donné sa foy.

HELENE.

Madame, assûrément D. Joüan n'est pas Homme...
Mais quel est cet objet ?

LEONOR.

Cette Beauté se nomme

Isabelle.

HELENE.

Isabelle ?

LEONOR.

Oüy.

HELENE.

La connoissez-vous ?

LEONOR.

Elle étoit à Seville, à tous momens chez nous,
Ne t'en souvient-il plus ?

HELENE.

Quoy, celle dont le pere
Est depuis si long-temps amy de vôtre Frere.

LEONOR.

C'est d'elle que j'ay sçû que je perds tout espoir,
Mon Frere m'a tantôt ordonné de la voir,
Aussi-tôt qu'il a sçû qu'elle étoit à Tolede,
Et sa vûë a rendu ma douleur sans remede,
Isabelle m'a dit que Dom Joüan demain,
Doit recevoir ensemble & luy donner la main,
Que ce perfide Amant méprisant ma tendresse,
N'a que pour me trahir fait agir son adresse,
Qu'elle doit l'épouser par un ordre absolu,
Que depuis quatre mois l'Hymen est résolu.

HELENE.

Quoy ! Madame ?

LEONOR.

Tay-toy, j'apperçois Isabelle.

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, HELENE.

ISABELLE.

HE' bien, avez-vous vû cet Amant infidelle ?
Vôtre esprit sur son crime est-il bien éclaircy ?

LEONOR.

Non, sortant de chez vous je suis venuë icy,
Je prétens toutesfois le voir, non pour m'en plaindre
Ny pour luy reprocher l'ardeur qu'il a sçû feindre ;
Mais je veux luy parler une derniere fois,
Pour le feliciter d'avoir fait un tel choix.

ISABELLE.

Parlons plus franchement.

LEONOR.

Avecque bien-séance,
Je ne puis devant vous l'accuser d'inconstance,
Sans doute vous l'aimez ?

ISABELLE.

Le connoissant fort peu
Mon cœur pour D. Joüan n'a pas pris tant de feu,
Mon pere ayant sans moy sçû conclure la chose,
Je ne suis que la loy que mon devoir m'impose ;
Mais j'ay sçû que Carlos sentoit pour vous des feux.

LEONOR.

Ah Dieux ! je le hais trop.

ISABELLE.

Il est bien malheureux.

LEONOR.

Le connoissez-vous ?

ISABELLE.

Peu, je l'ay vû dans Seville,
Son humeur m'a paru complaisante, civile,
Son esprit fort charmant, & propre à découvrir....

LEONOR

Je voudrois qu'il vous plût, afin de vous l'offrir...

ISABELLE.

D'esprit & de beauté, je suis trop dépourvûë,
Pour oser y prétendre, & puis qu'il vous a vûë,
Je dois apprehender...

HELENE.

Madame il vous est hoc,
Laissez-luy Dom Joüan, & changez troc pour troc;
Si Dom Carlos vous plaît, avoüez-le sans honte,
Chacune de vous deux y trouvera son compte.

LEONOR.

Helas! c'est me flater d'un inutile espoir.

ISABELLE.

Vous aimez Dom Joüan à ce que je puis voir?

LEONOR.

Je vous ay déja dit que depuis qu'il m'a vûë,
Il m'a de son amour toûjours entretenuë,
Pour me rendre des soins qu'il n'a rien negligé,
Sans m'avoir jamais dit qu'il étoit engagé.

ISABELLE.

Pour l'une de nous deux dépendant, c'est un traître.

LEONOR.

Il faut s'en éclaircir & tâcher de connoître,
A laquelle de nous il veut manquer de foy,
Et cela vous importe, enfin, autant qu'à moy,
Qui peut bien me tromper en peut tromper une autre;
A prendre un inconstant, il y va trop du vôtre,
Et je veux vous donner ce divertissement.

ISABELLE.

Je verray de bon cœur cet éclaircissement;

Mais comment nous pouvoir eclaircir de la chose ?
Il faudroit....

LEONOR.

Ecoutez ce que je vous propose,
Pour nous en éclaircir, & nous tirer d'ennuy,
Il faut que toutes deux nous nous rendions chez luy,
Et qu'un voile baissé....Mais, Dieux, j'entens mon Frere,
Venez, & me laissez conduire ce mystere.

SCENE III.

D. MAURICED, D. CARLOS.

D. MAURICE.

IL faut donc que toûjours vôtre mauvaise humeur,
S'attache sans raison à nôtre pauvre Sœur,
Et que tous vos soupçons contre elle faisant ligue,
L'accuse sottement toûjours de quelque intrigue.

D CARLOS.

Dites si vous voulez qu'assez mal à propos,
J'ay cherché des moyens pour troubler mon repos,
Que je n'ay pas eu lieu de croire bien des choses,
Mais sans en rechercher les effets ny les causes,
Si je connois un jour que contre moy leurs feux,
Pour nuire à mon amour, les ait unis tous deux,
Ne trouvez pas mauvais, si contre ma parole,
Je m'efforce à trouver quelqu'un qui m'en console,
Et quant à Dom Joüan....

D. MAURICE.

C'est parler de bon sens ;
Mais je veux, s'il se peut, vous voir tous deux contens,

Je veux voir D. Joüan, luy parler ſans colere,
Et vous ſerez preſent.

D. CARLOS.

Moy preſent?

D. MAURICE.

Vous, beau-Frere;
Je veux mettre aujourd'huy vôtre eſprit en repos,
Et lors qu'à D. Joüan j'auray dit quatre mots,
Sur ce qu'il répondra vous prendrez vos meſures.

D. CARLOS.

Un mot ne ſuffit pas pour de telles injures,
Je ne veux point le voir, ſa flâme & mon courroux....

D. MAURICE.

Mais enfin, tout cecy m'importe autant qu'à vous,
Quelquesfois tout dépend d'un moment qu'on neglige,
J'entens quelqu'un, venez.

D. CARLOS.

Mais...

D. MAURICE.

Mais venez, vous dis-je.

SCENE IV.

D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

Tout trahit mon amour.

FABIAN.

Hé bien, Monſieur?

D. JOUAN.

Hé bien,
Fernant m'a tout appris, je n'eſpere plus rien,
Enfin de mon malheur je ſuis la ſeule cauſe,

Et

Et le Frere & le Peintre est une même chose.

FABIAN.

J'en étois bien certain, & j'en aurois juré.

D. JOUAN.

Helas ! pour mon malheur je l'avois ignoré.

FABIAN

Mais trop facilement vous vous laissez abbattre.

D. JOUAN.

Ah ! j'ay d'autres ennuis, Fabian, à combattre,
Le sort en ma faveur ne peut être adoucy,
Et je viens de sçavoir qu'Isabelle est icy.
J'entens quelqu'un ceans, va voir qui ce peut être,
Cachons nôtre douleur sans la faire connoître ;
Et quoy que le malheur m'accable, qu'est-ce encor ?

FABIAN.

Allegresse, Monsieur.

D. JOUAN.

Comment ?

FABIAN.

C'est Leonor.

SCENE V.

D. JOUAN, LEONOR, ISABELLE.

D. JOUAN.

Leonor, justes Dieux ! quel bonheur pour ma flâme,
D'où me vient le plaisir de vous revoir, Madame ?

ISABELLE

Pour les mieux écouter
Retirons-nous icy.

LEONOR.

Je ne dois pas douter

Que vôtre cœur pour moy ne soit sans artifice,
Et que vôtre amour....

D. JOUAN.

Non, sans me faire injustice,
L'éclat de vos beaux yeux dont les miens sont charmez
A dû vous assûrer....

LEONOR.

Mais enfin vous m'aimez ?

D. JOUAN.

Quoy, pouvez-vous douter d'une si belle flâme ?
Ay-je si mal dépeint les transports de mon ame,
Que vous puissiez....

LEONOR.

Hé bien je m'en rapporte à vous,
Et veux bien avoüer que cet espoir m'est doux,
Mais enfin, s'il n'est rien que vos feux ne surmontent...

FABIAN.

D. Maurice & Carlos, Monsieur....

D. JOUAN.

Hé bien ?

FABIAN.

Ils montent
Malgré moy.

D. JOUAN.

Va dis-leur....

FABIAN.

Taisez-vous les voicy.

LEONOR.

O Dieux ?

D. JOUAN.

Baissez le voile, & demeurez icy.

SCENE VI.

LEONOR, D. JOUAN, D. MAURICE, D. CARLOS, ISABELLE.

D. JOUAN.

Que voulez-vous de moy ?

D. MAURICE.

Vous voulez bien qu'on ſçache...?

D. CARLOS.

O Dieux ! je croy que c'eſt Leonor qui ſe cache.

D. MAURICE.

Ma Sœur ?

D. CARLOS.

C'eſt elle-même.

D. MAURICE.

Hé, morbleu taiſez-vous,
Quoy, voulez-vous paſſer par tout pour un jaloux ?
Ne ſçavez-vous pas bien que ce ne peut pas l'être ?
Et qu'elle eſt au logis ? Je la dois bien connoître.

D CARLOS.

Ce l'eſt, ou je conſens à paſſer pour un fou.

D MAURICE.

Si c'eſt elle, je veux qu'on me couppe le cou.

D. CARLOS.

Si ce ne l'eſt, je veux que devant que je ſorte....

D. MAURICE.

Moy, ſi ce l'eſt, je veux que le Diable m'emporte,
Peſte de l'étourdy qui me fait à tous coups
Faire nouveaux ſermens

D. JOUAN.

Sur quoy querellez-vous ?

D. MAURICE.

En dût-il enrager, je vous en rendray compte,
Je veux vous en instruire, & qu'il en ait la honte,
Il dit que c'est ma Sœur que nous voyons là-bas.

D. JOUAN.

Vous en pouvez juger.

D. MAURICE.

Hé ne le vois-je pas.

D. CARLOS.

Elle se cache en vain.

D. MAURICE.

Beau-frere, hé je vous prie,
Soyez sage une fois au moins en vôtre vie;
Morbleu, pour vôtre honneur, taisez-vous une fois,
J'avois bien peu d'esprit quand je fis un tel choix.

D. JOUAN.

Feignons. Vous la blâmez sans raison, cette Belle
M'est promise, & de plus son nom est Isabelle.

D. CARLOS.

Vous croyez m'abuser par ce discours en l'air;
Mais enfin, apprenez que l'amour voit trop clair,
Et que malgré vos soins à cacher ce mystere,
Si nous étions dehors...

D. JOUAN.

Vous êtes en colere.

D. MAURICE.

Voulez-vous quereller les gens dans leur maison?
Je meurs pour vous de honte & de confusion.

D. JOUAN.

Vous voyez son erreur, je vous en fais arbitre.

D. MAURICE.

Hé de grace, bourrez-le un peu sur ce chapitre.

D. CARLOS.

Ne devriez-vous pas pour la justifier...

D. MAURICE.

Je pense qu'à la fin il le faudra lier.
Ah ! que je haïs les foux.

D. CARLOS.

Puisque ce n'est pas elle,
Qu'il souffre qu'un moment nous voyions cette Belle;
Cette civilité ne luy coûtera rien.

D. MAURICE.

Si Dom Joüan le veut, ma foy je le veux bien,
Je vais luy demander; Faites-nous une grace,
Voûs connoissez Carlos, de rien il s'embarrasse,
Pour le berner un peu d'avoir été si prompt,
Que la Belle se montre, & qu'il en ait l'affront.

D. JOUAN.

Jamais il ne s'est fait une telle demande,
Et l'incivilité, Monsieur, seroit trop grande
De vouloir l'en prier : & je suis étonné ...

D. MAURICE.

Vous verrez cela fait, comme il sera berné,
Mettons-le dans son tort, & puis laissez-moy faire.

D. JOUAN.

Je voudrois sur ce point pouvoir voûs satisfaire;
Quoy, faut-il qu'une Dame afin de l'obliger....

D. MAURICE.

Je n'attens que cela pour le faire enrager,
Donnons-nous ce plaisir.

D. JOUAN.

Non, non, sa défiance
N'a pas dû me porter à tant de complaisance,
Outre qu'enfin la Fille étant de qualité,
La chose ne se peut sans incivilité.

D. MAURICE.

Madame, si jamais sa flâme vous fût chere....

LEONOR *bas*.

Tâchons adroitement de nous tirer d'affaire,

Une sotte mourroit dans un tel embarras ;
Mais je luy garde encor un tour qu'il n'attend pas,
Je vais dans un moment les mettre fort en peine.

Leonor se cache, & fait sortir Isabelle à sa place.

ISABELLE.

Je conçois son dessein, leur entreprise est vaine.
Enfin, vous voulez donc absolument nous voir ?

D. MAURICE.

Oüy, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Hé bien il faut donc le vouloir.

D. JOUAN.

Justes Dieux ! Isabelle ?

FABIAN *bas.*

Ah ! la plaisante aubade,
Par où Diable a passé cette autre Mascarade ?

D. CARLOS.

Que vois-je ?

D. JOUAN.

Qu'est cecy ? ....Le cruel embarras !

D. MAURICE.

Hé bien ? je sçavois bien que ce ne l'étoit pas.

ISABELLE.

Faut-il que malgré moy les soupçons de vôtre ame
Me fassent découvrir ce que je sens de flâme ?
Que l'indiscretion se joignant au transport.
M'ait contrainte...

D. MAURICE.

Avoüez que vous avez grand tort.

D. JOUAN.

Madame....

ISABELLE.

Nous pourrons parler dans l'autre salle.

D. MAURICE.

Dans un logis d'honneur avoir fait du scandale,

Et blâmé D. Joüan ; avoir mal à propos
Allarmez deux Amans, & troublé leur repos
Sans raison, & sans être éclaircy de la chose....

D. CARLOS.

Mais....

D. MAURICE.

Hé bien, mais.... Voyez dequoy vous êtes cause ?

D. CARLOS.

Quant à moy je croyois....

D. MAURICE.

Et moy j'aurois juré
Que ce ne l'étoit pas : il n'est pas bien timbré,
Et vous le connoissez ; il est mal en cervelle.

D. CARLOS.

Pourquoy tant resister, si ce n'étoit pas elle ?
Et souffrir si long-temps que tous deux obstinez....

D. MAURICE.

Ne vous falloit-t'il point montrer la Belle au nez ?
Dom Joüan quoy qu'il vît vôtre ame fort émûë,
Est trop discret pour faire une telle bévûë,
Il fait tout prudemment, non pas en éventé,
Et je luy sçais bon gré d'avoir tant resisté.

D. CARLOS.

O Dieux ! qu'elle a d'appas, la charmante merveille,
Que contre Leonor une beauté pareille
Pourroit facilement s'emparer de mon cœur.

D. MAURICE.

Voyez-vous, de sa faute il a de la douleur ?

ISABELLE.

Qu'il est embarrassé !

D. JOUAN.

Que mon ame est confuse !

D. MAURICE

Dom Joüan pour Carlos je vous demande excuse.

DOM JOUAN.

Vous ſçavez que pour vous ...

D. MAURICE.

Laiſſons cet entretien,
C'eſt vous incommoder, nous ſortons auſſi bien,
Etant prés d'épouſer la charmante Iſabelle,
Il faut en liberté vous laiſſer avec elle.

D. JOUAN.

Dites bien à Carlos au moins qu'un tel défaut.. ..

D. MAURICE.

Ah ! je luy laveray la tête comme il faut.

D. JOUAN.

Vous voulez bien ſouffrir qu'étant en compagnie
Je n'aille pas plus loin.

D. MAURICE.

Bien plus, je vous en prie,
Divertiſſez-vous bien, je connois les Amans,
Adieu, demeurez ſeuls, & profitez du temps.

SCENE VII.

D. JOUAN, ISABELLE, LEONOR, FABIAN.

ISABELLE.

HE' bien connoiſſez-vous les traits de ce viſage ?
Voyez pour vous ſervir juſques où je m'engage.

D. JOUAN.

Madame par quel heur puis-je vous voir icy ?

ISABELLE.

Il faut que Leonor, dites, mais la voicy.

LEONOR.

Perfide, vôtre cœur devroit bien vous l'apprendre ;

Laquelle de nous deux avez-vous crû surprendre ?

ISABELLE.

A laquelle de nous avez-vous prétendu ?
Qui vouliez vous tromper ?

FABIAN *bas.*

Toutes deux s'il eût pû.

D JOUAN.

A vous voir dans ce lieu, que ma surprise est grande !
Quel bonheur !

LEONOR.

Ce n'est pas ce que l'on vous demande.

ISABELLE.

Répondez, répondez, sans chercher de détour.

LEONOR.

Vous devez l'épouser, & me parlez d'amour ?

D. JOUAN.

Vous sçavez qu'on vouloit me donner Isabelle.

LEONOR.

Il est vray.

D. JOUAN.

Vous sçavez que je brûle pour elle ?

ISABELLE.

Oüy, méchant, & c'est là d'où vient nôtre courroux.

D. JOUAN.

Puisque vous le sçavez, que me demandez-vous ?

LEONOR.

Chacune de nous deux étant interessée,
A te faire expliquer & sçavoir ta pensée,
Nous avons bien voulu venir jusques chez toy,
Te reprocher ton crime & ton manque de foy ;
Mon Frere survenant, j'ay quitté la partie,
De l'endroit où j'étois Isabelle est sortie,
Pour me tirer de peine, & les tromper tous deux ;
Ingrat, voilà comment tu nous vois en ces lieux,
Les soins de ces Argus abusez par les nôtres.

FABIAN.

Et trois, avec le temps nous en verrons bien d'autres.

D. JOUAN.

De grace, expliquez mieux.

LEONOR.

Je t'ay trop écouté,
Et la confusion qui suit ta lâcheté,
Me fait voir à la fois ta foiblesse & la nôtre,
Adieu, sois si tu veux moins fourbe pour quelqu'autre.

SCENE VIII.

D. JOUAN, ISABELLE, FABIAN.

D. JOUAN.

HElas elle s'enfuit sans vouloir m'écouter.

ISABELLE.

Mon courroux contre vous pourroit bien éclater,
Mais vous seriez trop vain, si pour me satisfaire,
Vôtre amour me coûtoit un moment de colere,
Outre que cette ardeur seconde mes souhaits,
Et que je vous hais trop pour m'en fâcher jamais.



SCENE IX.

DOM JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

ENfin elles s'en vont, & vous en voilà quitte.

D. JOUAN.

Tais-toy, ne railles plus, un tel discours m'irrite.

FABIAN.

Alors que Leonor s'est offerte à vos yeux,
Vous aviez fort bien vû....

D. JOUAN.

Quoy?

FABIAN.

Qu'elles étoient deux.

D. JOUAN.

Sans doute, mais j'ay crû que l'autre étoit Helene.

FABIAN.

Pourquoy disiez-vous donc...

D. JOUAN.

C'est ce qui fait ma peine,
Oüy, j'ay dit avec eux, craignant de m'expliquer,
Que c'étoit Isabelle, & croyois me mocquer,
Et me défaire d'eux, c'étoit mon espérance;
Mais....

FABIAN.

On dit quelquefois plus vray que l'on ne pense

D. JOUAN.

Il faut par un Billet instruire Leonor....

FABIAN.

Oüy, Monsieur, il luy faut mander qu'elle a grand tort.

D. JOUAN.

Non,mais de quelle ardeur mon cœur brûle pour elle ;
Ce que ce même cœur ressent pour Isabelle ,
Et la prier , enfin , de daigner m'écouter
Avant....

FABIAN.

En vain , Monsieur , vous luy ferez porter ;
Car pour le recevoir elle est trop en colere.

D JOUAN.

Helene luy pourroit donner sans luy déplaire ,
Si tu pouvois la voir.

FABIAN.

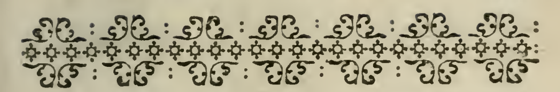
C'est assez raisonner.
L'avez-vous là ?

D. JOUAN.

Suis-moy , je vais te le donner.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, HELENE.

LEONOR.

NE m'en parle jamais, je suis trop irritée,
Puisque d'un vain espoir mon ame s'est flattée,
De ce perfide Amant je dois avec raison,
M'efforcer d'oublier, s'il se peut, jusqu'au nom

HELENE.

Mais, vous le condamnez avant que de l'entendre,
Peut-être il n'a pas tort, vous pouvez vous méprendre;

LEONOR.

Je sçais qu'il me trahit, & qu'enfin mon courroux....

HELENE.

Moy, Madame, je sçais qu'il meurt d'amour pour vous,
Et que présentement vous enragez dans l'ame,
Pourquoy dissimuler ?

LEONOR.

Il est vray que ma flâme
S'est fait un grand effort; mais mes feux méprisez
M'obligent....

HELENE.

Vous l'aimez plus que vous ne pensez,
Son Valet de sa part m'a conté son martyre,
Et ce Billet....

LEONOR.

Comment il ose encor m'écrire ?
Ne me le donne point, je le déchireray.

HELENE.

Si vous ne le prenez, ma foy je luy rendray.

LEONOR.

Je ne veux point le voir, sa trahison m'oblige
A refuser....

HELENE.

Ma foy je luy rendray, vous dis-je ?

LEONOR.

Que m'importe, rends luy.

HELENE.

J'y vais donc de ce pas.

LEONOR.

Dis-moy ce qu'il contient ? & puis tu luy rendras.

HELENE.

Voyez-vous, qui pourroit l'écouter sans en rire,
Depuis quand, s'il vous plaît, ne sçavez-vous plus lire?

LEONOR.

Helas ! que sur les cœurs l'amour est absolu.

HELENE.

Lisez.

LEONOR.

Mais dis luy bien que je ne l'ay point lû,
Que j'ay sur ce sujet refusé de l'entendre,
Et que je t'ay de plus commandé de luy rendre.

HELENE.

Tenez à cela prés, & tréve de courroux.

SCENE II.

D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. MAURICE.

NE vois-je pas ma Sœur qui tient un Billet doux ?
Je vais fondre ſur vous cõme un Oyſeau de proye.

LEONOR.

O Dieux, mon Frere vient ! quel obſtacle à ma joye ?

D. MAURICE.

Gardez de le bleſſer, là, mettez-le en repos.

LEONOR.

Quoy donc ?

D. MAURICE.

Cet innocent qui n'eſt pas bien éclos,
Ce poulet autrement en termes de Coquettes,
Aſſaiſonné d'Amour & lardé de fleurettes,
Que j'ay vû dans vos mains, ne ſçauroit-on le voir ?

LEONOR.

Quoy, vous me croyez donc d'humeur à recevoir....

D MAURICE.

Je crois ce qui me plaît, mais voyons je vous prie....
Cet avorton d'amour & de galanterie ?

LEONOR.

Dequoy m'accuſez-vous, enfin, & qu'ay-je fait ?

D. MAURICE.

Donnez, c'eſt à mon ſens trop couver le poulet.

HELENE *bas.*

Je vous tient bien adroite, ou du moins bienheureuſe
Si vous vous en tirez.

LEONOR *bas.*

Cette atteinte eſt fâcheuſe ;

Mais dedans un moment tu verras que l'amour
Me ſuggere à propos un fort plaiſant détour.

HELENE *bas.*

Jamais je ne vous vis ſi prés de vôtre perte.

D. MAURICE *lit.*

D. Joüan.... A la fin la mêche eſt découverte,
Comment vous vous mêlez du commerce ſecret ?
Vous à qui je croyois....mais voyons ce billet.

Il lit.

Ne m'accuſez point ſans m'entendre,
Dom Maurice venant chez moy,
M'avoit trop étonné pour pouvoir vous apprendre,
Que je ſuis trop à vous pour vous manquer de foy,
Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne,
Pour mettre fin à mon ennuy,
Je pourray ſur le ſoir en me rendant chez luy
Finir vôtre peine & la mienne.

D. JOUAN.

Le Porteur a reçû réponce au rendez-vous ;
Comment vous en donnez , & les donnez chez nous ?

Il relit.

Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne
Pour mettre fin à mon ennuy.
Je pourray ſur le ſoir en me rendant chez luy.
Finir vôtre peine & la mienne.

LEONOR.

Quoy donc, vous m'accuſez d'un tel déreglement ?

D. MAURICE.

Dites donc, ce Billet parle-t'il Allemant ?

LEONOR.

Quel ſujet avez-vous de blâmer ma conduite ?
M'a-t'on vû de Carlos rejetter la pourſuite ?
Et quand il s'eſt agy d'obeïr promptement,
M'avez vous vû jamais differer un moment ?

Qu'avez-vous remarqué dans ma façon de vivre ?
M'avez-vous rien prescrit que l'on ne m'ait vû suivre ?
Si la bizarre humeur d'un homme trop jaloux
Pour me calomnier....

D. MAURICE.

J'ay tort d'être en courroux ;
Ce Billet n'est donc pas un témoin bien fidelle,
Il est de Dom Joüan.

LEONOR.

Oüy, mais pour Isabelle,
Il m'a fait supplier de luy rendre aujourd'huy,
Il meurt d'amour pour elle ; elle n'aime que luy,
Et sçachant que l'Hymen les doit unir ensemble,
Sans crime j'ay bien pû le prendre, ce me semble ;
Mais de ce que je dis tout est hors de saison,
Et vous voulez....

D. MAURICE.

Ma foy je crois qu'elle a raison ; *Il relit.*
Voyez-vous comme il faut que tout se considere ?
Il est pour Isabelle, & la chose est bien claire,
Il parle de tantôt quand nous étions chez luy.

LEONOR.

Ah ! quoy que vous fassiez pour me combler d'ennuy,
Je crois que j'ay toûjours vêcu d'une maniere....

D. MAURICE.

Il est vray.

HELENE *bas.*

Voyez-vous comme elle fait la fiere ?

LEONOR.

Vous m'accusez toûjours sur le moindre soupçon.

D. MAURICE.

Pardon, va je vois bien que je n'ay pas raison ;
J'ay grand tort, je l'avouë, & vois ton innocence.
Hé bien ne pleure plus, du moins en ma presence,
Tu me perces le cœur.

LEONOR.

Vous croyez que je sois...

D. MAURICE.

Va Bouchon, ce sera pour la derniere fois,
C'est la bizarre humeur de Carlos qui m'engage
A t'accuser ; C'est luy qui te fait cet outrage.

LEONOR.

Vous le connoissez bien, & pour me tourmenter...

D. MAURICE.

Hé bien je te promets de ne plus l'écouter,
Ne t'afflige donc plus, Carlos seul je te jure,
Est cause qu'à regret je t'ay fait cette injure.

LEONOR.

Carlos ne croit-t'il point que tantôt c'étoit moy ?

D. MAURICE.

Non, Mignone, va, va, je te donne ma foy,
Que nous sommes tous deux éclaircis de la chose,
Sur mes soins desormais que ton cœur se repose,
R'entre & ne pleure plus, & je te cheriray.

LEONOR.

Donnez-moy ce Billet.

D. MAURICE.

Va, va, je le rendray.

LEONOR.

Comme je l'avois pris...

D. MAURICE.

Il est pour Isabelle,
Il n'a point de dessus.

LEONOR.

Il est vray, c'est pour elle ;
Mais enfin....

D. MAURICE.

Mais je vais le rendre de ce pas,
Et je veux t'épargner ce petit embarras.

LEONOR.

Encor qu'apparemment vôtre peine m'oblige,
Si vous vouliez souffrir.....

D. MAURICE

Je le rendray, te dis-je.

LEONOR.

Peut-être qu'Isabelle, enfin, en le voyant
Ne le recevra pas de vous si librement,
Je crois que sa pudeur pour sauver l'apparence,
Pourra bien témoigner un peu de répugnance.

D. MAURICE.

Point.

LEONOR.

Puisque vous voulez avoir cet embarras,
De son premier refus ne vous rebutez pas.

D. MAURICE

Non, non, de plus cecy regarde ma personne,
Et comme enfin chez moy le rendez-vous se donne;
Je vais l'en avertir moy-même, & pour raison,
Je veux faire en amy l'honneur de ma maison.

D. MAURICE *seul.*

C'est bien avec raison qu'on tâche à nous apprendre,
Qu'il ne faut condamner personne sans l'entendre.
Mon cœur assûrément est bien content du sien,
Je vois qu'aveuglément elle se porte au bien,
J'en rends grace au Ciel; car lors que je contemple
Ce que sont à present les Filles; par exemple,
La Nimphe au Billet doux que j'ay vûë aujourd'huy,
Pour voir son Adonis aller jusques chez luy,
Qu'à peine en même jour sont-ils sortis d'ensemble,
Qu'un autre rendez-vous aussi-tôt les rassemble;
Je dis en m'écriant que je suis bien-heureux,
De ce que par bonheur ma Sœur n'est pas comme eux,
Sans perdre plus de temps, allons chez Isabelle;
Mais j'entens quelque bruit, & je crois que c'est elle.

SCENE III.

D. MAURICE, ISABELLE.

D. MAURICE.
ARrêtez un moment.

ISABELLE.
J'allois chez vous.

D. MAURICE.
Chez nous ?
Comment Diable, elle ſçait déja le rendez-vous ?
Vous le ſçavez donc ?

ISABELLE.
Quoy ?

D. MAURICE.
Là.

ISABELLE.
Que voulez-vous dire ?

D. MAURICE
Ah ! nous ſçavons la carte, & cela doit ſuffire,
Il eſt de mes Amis, & je ſçais ſur ce point....

ISABELLE.
On ne ſçauroit répondre à ce qu'on n'entend point,

D. MAURICE.
Ah ! tréve de diſcours.

ISABELLE.
Je n'entens rien aux vôtres.

D. MAURICE.
Vous allez chez nous ?

ISABELLE.
Oüy, voir Leonor.

D. MAURICE.
A d'autres,

ISABELLE.

Par quel autre motif ay-je donc entrepris
De me rendre chez vous ?

D. MAURICE.

Fort bien à vôtre avis,
Peut-être vous croyez que cela me déplaise.

ISABELLE.

Moy je crois....

D. MAURICE.

Tant s'en faut ; & j'en feray fort aise,
Venez, je vous promets le secret, suivez-nous,
Je vais vous y mener.

ISABELLE.

Où donc ?

D. MAURICE.

Au rendez-vous.

ISABELLE.

Comment, quel rendez-vous ? quel motif vous oblige ?

D. MAURICE.

Ah ! nous sçavons la carte, encor un coup, vous dis-je,
Pourquoy tant de façon ? vous sçavez qu'aujourd'hui...

ISABELLE.

Hé bien ?

D. MAURICE.

Que je vous ay rencontrée avec luy.
Dom Joüan.

ISABELLE.

Ah ! j'entens, il est vray pour apprendre....

D. MAURICE.

Hé là donc, c'est cela qu'on veut vous faire entendre,
Peut-être vous croyez que je parle par cœur,
Tenez, car je suis las de passer pour menteur.

Luy donnant le Billet.

ISABELLE.

Je ne veux point voir.

D. MAURICE.

Mais tout cecy m'importe,
Et vous verrez pourquoy ?

ISABELLE.

Cette raiſon eſt forte,
Je ne reſiſte plus aprés un tel aveu.

D. MAURICE.

Entrez dans cette ſale, & m'attendez un peu.

ISABELLE.

Quoy, ſeule & ſans lumiere ? ah ! je ne puis comprendre....

D. MAURICE.

Peut-être D. Joüan pourroit vous faire attendre,
Et je vais promptement l'avertir de cecy,
Juſques à mon retour, ne ſortez pas d'icy,
Vous allez voir combien pour vous je m'intereſſe.
Demeurez un moment.

ISABELLE *en entrant.*

Dieux ! que j'ay de foibleſſe.

SCENE IV.

D. MAURICE *ſeul.*

JE fais pour deux Amans un aſſez bel employ,
Mais chacun a ſes fins, & je ſçais bien pourquoy ;
Pourray-je rencontrer Dom Joüan à cette heure ;
Nôtre logis n'eſt pas bien loin de ſa demeure,
Je vais bien enrager, ſi je cherche ſans fruit.

SCENE V.

D. MAURICE, D. JOUAN.

D. JOUAN.

JUsques chez Leonor tâchons d'entrer sans bruit,
Qui va là ? justes Dieux !

D. MAURICE.

Et qui va là vous-même ?
N'est-ce pas Dom Joüan.

D. JOUAN.

Oüy.

D. MAURICE.

Ma joye est extrême !

D. JOUAN.

Dom Maurice ?

D. MAURICE.

Luy-même ; où courrez-vous si tart ?

D. JOUAN.

Je me rendois chez moy.

D. MAURICE.

Là, parlez moy sans fart ?

D. JOUAN.

Je vous le dis.

D. MAURICE.

Fort bien.

D. JOUAN.

Et je puis vous promettre....

D. MAURICE.

Et vôtre rendez-vous ?

D. JOUAN.

Dieux, il a vû ma Lettre ?

Feignons. Quel rendez-vous ? quoy, toûjours vos
soupçons ?

D. MAURICE.

Peste que les Amans font de sottes façons,
Ne m'accusez point sans m'entendre,
Dom Maurice venant chez moy,
J'étois trop étonné pour pouvoir vous apprendre,
Que je suis trop à vous pour vous manquer de foy.

D. JOUAN.

Vousçavez mon amour ? & je vois qu'à le taire
Je ne puis....

D. MAURICE.

Hé là donc, voilà comme il faut faire,
Non pas mal à propos faire tant le discret,
J'ay fort fidellement rendu vôtre Billet,
J'aurois voulu pour vous faire encor davantage,

D. JOUAN.

O Dieux !

D. MAURICE.

Et pour l'oyseau nous l'avons mis en cage.

D. JOUAN.

Helas ! si vous sçaviez ce que sent un Amant,
Pour l'objet que son cœur....

D. MAURICE.

Je le crois bonnement.

D. JOUAN.

Ah ! quoy qu'à vôtre égard l'apparence m'accuse,
Vous devez m'excuser ...

D. MAURICE.

Ma foy je vous excuse,
Cõment donc pour donner un rendez-vous chez moy,
Je pourrois me fâcher ? moy, voilà bien dequoy,
Avecque ses Amis c'est ainsi qu'on en use.

D. JOUAN,

Non, non, c'est à l'amour à me servir d'excuse,

Elle

Elle a reçû mon cœur en me donnant le ſien,
Et promis que l'Hymen....

D. MAURICE.

Et oüy, je le ſçais bien.

D. JOUAN.

Qui luy peut avoir dit, que le ſort m'eſt contraire!

D. MAURICE.

On vous attend.

D. JOUAN.

Moy?

D. MAURICE.

Vous, pour vous parler d'affaire.

D. JOUAN.

Quel ſeroit ſon deſſein?

D. MAURICE.

Vous faites l'interdit,
Venez....

D. JOUAN.

Ne raillons point, je vous en ay trop dit.

D. MAURICE.

Voyez, que veut-il dire avec ſa raillerie?
Hé bien, conduiſez donc vôtre galanterie.
Venez ſi vous voulez, auſſi bien je ſuis las
Pour de ſi ſottes gens d'avoir tant d'embarras.

D. JOUAN *l'arrétant.*

Hé bien, que dites-vous? que dois-je me promettre?

D. MAURICE.

Je vous dis qu'Iſabelle a reçû vôtre Lettre,
Qu'elle eſt déja ceans, hé bien ſçavons-nous tout?
Pouſſez, faites le fin avec moy juſqu'au bout.

D. JOUAN *bas.*

D'un pas ſi dangereux quelque erreur me délivre.
Ah Monſieur....

D. MAURICE.

Hé bien ah....

D. JOUAN.

Je suis prest de vous suivre,
Ce que vous m'apprenez r'assûre mon espoir.

D. MAURICE.

La peste que l'on a de peine à vous avoir.

SCENE VI.

DOM MAURICE, LEONOR, DOM JOUAN.

LEONOR.

DOm Joüan est ceans, & je viens de l'entendre.
Avant que de sortir d'icy je veux apprendre
Qui l'oblige à s'y rendre, & sçavoir quel effet
Touchant le rendez-vous son Billet aura fait.

D. JOUAN.

Que vous me surprenez !

D. MAURICE.

La chose est bien certaine,
Isabelle est icy dans la chambre prochaine.

D. JOUAN.

Un semblable succés a dequoy m'étonner,

D. MAURICE.

Attendez un moment je vais vous l'amener.

LEONOR.

Mon Frere vient, fuyons, de peur que son reproche...

D. MAURICE.

Elle a l'oreille au guet, je l'entens qui s'approche,
St, St.

LEONOR.

Je ne crois pas qu'il vienne icy dedans.

D. MAURICE.

Ah ! je vous tiens, venez.

LEONOR.

O Dieux quel contre-temps!

D. MAURICE.

Dom Joüan eſt venu, ſon amour vous l'envoye,
Chacun de vous pourra s'en donner au cœur joye.

LEONOR.

Helas ! je ſuis perduë, & ces cruels ſoupçons....

D. MAURICE.

A l'autre, il eſt bien temps de faire ces façons.
Venez, vous dis-je.

LEONOR.

O Dieux ! que je ſuis mal-heureuſe.

D. MAURICE.

Venez, voilà ſa main, elle eſt un peu honteuſe,
Mais étant avec vous à même de jazer,
Il ne faut qu'un moment pour la dépaïſer ;
Jaſez tout vôtre ſaoul, ſi je vous en empêche
Que l'on me berne. Il faut qu'icy je me dépêche ;
Car ce n'eſt pas aſſez, chaque jour Dom Carlos
Se mêle d'accuſer ma Sœur mal à propos,
Il croit que je l'excuſe à cauſe que je l'aime ;
Mais par ma foy je veux qu'il en juge luy-même,
Et je vais tout exprés le chercher de ce pas.

SCENE VII.

DOM JOUAN, LEONOR.

D. JOUAN.
Est-il possible ? ô Dieux ! le plaisant embarras.
LEONOR.
Oüy, réduite à donner vôtre Lettre à mon Frere,
J'ay fait ce que je dis pour me tirer d'affaire,
Il m'a cruë, & luy-même a voulu la porter,
Sans cela son courroux alloit bien éclater....
D. JOUAN.
Mais en me rencontrant il m'a dit qu'Isabelle
Etoit déja ceans.
LEONOR.
Peut-être y sera-t'elle ?
D. JOUAN.
Mais je ne comprens point, Madame, quel bonheur,
Pour celle qu'il m'a dit me fait trouver sa Sœur.
LEONOR.
Vous en serez surpris, je m'en vais vous l'apprendre;
Jusques icy sans bruit j'avois voulu me rendre,
Pour pouvoir m'éclaircir, croyant que ce Billet
Feroit, comme il a fait, quelque bizarre effet,
Mon Frere qui sans doute appelloit Isabelle....
D. JOUAN.
Il alloit la chercher.
LEONOR.
Il m'a prise pour elle,
Et m'a conduite icy; mais pour vôtre interêt....
D. JOUAN.
Que mon bonheur est grand, si mon amour vous plaît !

LEONOR.

Cependant vous devez épouser Isabelle ?

D. JOUAN.

On m'a bien proposé cet Hymen avec elle,
Mais je n'aime que vous, & je crains tellement....

SCENE VIII.

D. JOUAN, D. MAURICE, D. CARLOS, LEONOR.

D. MAURICE *bas.*

OUy, les voilà tous deux, écoutez seulement.
Je veux que vous soyez éclaircy de la chose ?

D. JOUAN

De l'amour que je sens sa beauté n'est point cause,
Mon cœur a dû se rendre à des attraits plus doux,
Madame à tant d'ardeur, que me répondez-vous ?

LEONOR.

Si vous me dites vray, que ma joye est extrême !

D. MAURICE.

Hé bien, dites encor que c'est ma Sœur qu'il aime ?

D. JOUAN.

Il est vray qu'on a crû que j'en étois charmé,
Dom Maurice & Carlos m'en croyent fort aimé ;
Mais helas sur ce point que leur erreur est grande !

D. MAURICE.

Bon, voilà justement le mot que je demande.

D. JOUAN.

Madame, je n'ay point d'yeux que pour vos appas ;
Ne me reprochez plus ce que je ne sens pas,
Le plaisir d'être à vous fait ma plus forte envie,

Luy seul peut faire enfin le bonheur de ma vie,
Jusqu'au dernier soûpir mon amour durera.

D. MAURICE.

Hé bien, soyez jaloux, beau-Frere, aprés cela.

D. CARLOS.

J'aurois tort, je l'avoüë, & mes soins par les vôtres...

D. MAURICE.

Ecoutez, vous allez en entendre bien d'autres.

D. JOUAN.

Ne m'accusez donc plus de vous manquer de foy,
Expliquez mieux ma flâme, & jugez mieux de moy;
Vous ne répondez rien?

LEONOR.

Helas! quand on soûpire.

D. CARLOS.

Dieux!

D. MAURICE.

Personne à cela ne peut trouver à dire,
Je rends graces au Ciel de tout ce que j'ay fait,
Rien ne m'a sur ma foy jamais tant satisfait.

D. CARLOS.

Ecoutez.

D. JOUAN.

Souffrez donc qu'aprés un tel hommage,
Mon cœur de tant d'amour laisse ma foy pour gage.

LEONOR.

Hé bien je la reçois, & l'espoir d'être à vous,
Va faire desormais mes souhaits les plus doux,
Mon cœur sur ce sujet se regle sur le vôtre.

D. MAURICE.

Encor mieux, nous voilà fort contens l'un & l'autre.

D. CARLOS

Je reconnois sa voix.

D. MAURICE.

Hem!

D. CARLOS.

Je crains qu'une erreur....

D. MAURICE.

Ne me direz-vous point encor que c'est ma Sœur ?

D. CARLOS.

Oüy, dûssay-je toûjours passer pour incredule,
A vous dire le vray, j'en ay quelque scrupule,
C'est sa voix, & je crois que dans vôtre maison....

D. MAURICE.

Fort bien, vous me prenez je crois pour un oyson....

D. CARLOS.

On peut vous abuser, & peut-étre....

D. MAURICE.

Il me semble,
Que je dois le sçavoir, je les ay mis ensemble.

D. JOUAN.

Madame, en vous quittant, cet espoir m'est bien doux,
Et l'ardeur que je sens....

LEONOR.

Adieu, retirez vous.

D. JOUAN.

Si Dom Maurice sçait ...

LEONOR.

Allez, laissez-moy faire,
Je me charge du soin d'appaiser sa colere.

D. CARLOS.

Il n'en faut plus douter, c'est elle, & mon soucy.....

D. MAURICE.

Parbleu vous en serez tout du long éclaircy,
Et pour vous en donner la honte toute entiere,
Je m'en vais de ce pas chercher de la lumiere

D. JOUAN.

Puique vous sçavez l'art d'appaiser son courroux,
C'est me priver trop tôt d'un entretien si doux,

Souffrez quelques momens qu'une flâme si belle...

LEONOR

O Dieux, mon Frere vient avec de la chandelle!

D. MAURICE.

Venez le bel Esprit.

D. JOUAN.

Que ne suis-je sorty!

D. MAURICE.

Venez, vous en aurez ma foy le dementy,
Montrez un peu le nez

D. JOUAN.

Ma peine est infinie!

D. CARLOS.

Hé bien?

D. MAURICE.

Comment ma Sœur; eh! sans ceremonie,
Il n'est pas à present question de cela.

LEONOR.

Je ne vous entends point.

D. MAURICE.

O l'impudence extrême!
Qui vous a mise là, répondez donc?

LEONOR.

Vous-même.

D. CARLOS.

Ne vous ay-je pas dit que vôtre bonne foy....

D. MAURICE.

Vous en avez menty, bouche, ce n'est pas moy.

D. JOUAN.

Il n'est rien de si vray, sçachez que c'étoit elle
Que vous avez conduite.

D. MAURICE.

Ah! c'étoit Isabelle.
De grace, finissez ce discours ennuyeux;

Car je ne ſuis pas duppe, & j'ay de fort bons yeux ;

D. CARLOS.

Le ſang en ſa faveur a ſéduit vôtre vûë.

D. MAURICE.

Encor faut-il ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë,
Attendez un moment, j'en veux être éclaircy.



SCENE DERNIERE.

DOM MAURICE, D. JOUAN, LEONOR, ISABELLE.

ISABELLE.

EſSt-ce pour me joüer que l'on m'ameine icy ?
Et que ſeul en ce lieu...

D. MAURICE.

Dites moy, je vous prie,
N'en avez-vous bougé ?

ISABELLE.

Tréve de raillerie,
A la fin j'en ſuis laſſe, & je ne penſe pas
Que je doive ſouffrir...

D. MAURICE.

Maudit ſoit l'embarras,
Je veux être berné ſi j'y puis rien comprendre.

LEONOR.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre,
Je vois qu'il n'eſt plus temps de rien diſſimuler ;
Il eſt vray j'aime, en vain je voudrois le celer,
Pour ne pas expoſer mon repos & ma gloire,
Et ſauver Dom Joüan. Dés hier je vous fis croire,

Que des coups de Carlos je l'avois garenty,
Quoy que sans l'avoir vû, D. Carlos fût sorty,
Depuis chez luy tantôt j'ay quitté la partie,
De l'endroit où j'étois Isabelle est sortie,
Pour me tirer de peine, & de plus son Billet
Ne s'adressoit qu'à moy, j'en redoutois l'effet,
Et pour m'en éclaircir je venois vous entendre,
Lors que dedans ce lieu vous m'êtes venu prendre.
Ne me contraignez plus en disposant de moy,
Il m'a donné son cœur en recevant ma foy,
Et puisque Dom Joüan....

D. MAURICE.

Voilà sur ma parole
Pour les Filles du temps une fort bonne Ecole,
Nous verrons si Carlos qui vous a fait l'honneur....

D. CARLOS.

Je renonce au plaisir de partager un cœur,
Je vous l'ay dit, & puis qu'enfin ma flâme
Avec tant de respects n'a pû toucher son ame,
J'aime trop mon repos pour m'en mettre en courroux,
Et ne me plaindray point ny d'elle ny de vous.

D. MAURICE.

Il faut que de leurs feux un autre objet vous vange,
Tenez, voicy dequoy ne perdre rien au change,
Isabelle a du bien, & je ne pense pas....

D. CARLOS.

Helas! je suis déja touché de tant d'appas,
L'éclat de ses beaux yeux dont mon ame est éprise,
Auroit déja fait naître une telle entréprise,
Si l'offre de mon cœur & celle de ma main....

ISABELLE.

Vous pourrez le sçavoir, mon Pere vient demain.

D. JOUAN.

Pourrez-vous consentir à l'Hymen où j'aspire?

D. MAURICE.

Il faut sçavoir devant si je m'en puis dédire,
Dequoy me servira de vous dire que non.

D. JOUAN.

Il faut que vôtre aveu....

D. MAURICE.

Concluons sans façon,
Nous en sommes contens, & demain la journée
Pourra se terminer par un double Hymenée.

FIN.



LE MARIAGE DE RIEN.

COMEDIE.

PAR M. DE MONTFLEURY.



A PARIS,

Chez CHRISTOPHE DAVID, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Chriſtophe.

M. DCCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MESSIRE CHARLES TESTU,

CONSEILLER DU ROY en ſon Conſeil d'Etat, Maître d'Hôtel ordinaire de Sa Majeſté, Chevalier & Capitaine du Guet de Paris.



ONSIEUR,

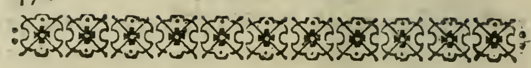
L'approbation que vous avez donnée au Rien que je vous préſente, me donne lieu d'eſperer que vous le recevrez avec autant de bonté que ſi

c'étoit quelque chose, & que la lecture que vous en ferez, ne détruira pas l'estime que la représentation vous en a fait concevoir. Ce n'est pas, MONSIEUR, que faisant réflexion sur la parfaite connoissance que vous avez de toutes sortes d'Ouvrages, je n'eusse perdu l'envie de vous consacrer mon coup d'essay, si je n'avois consideré en même temps, que vous n'avez pas moins d'indulgence, pour en excuser les défauts, que de facilité à les connoître, & que m'obstinant à vouloir vous offrir quelque chose digne de vous, je me mettois au hazard de ne donner jamais de preuves de mon respect. Si toute la France n'étoit persuadée que la netteté de vôtre esprit égale l'éclat de vôtre illustre naissance, & que la prudence que vous avez toûjours fait remarquer dans l'administration d'une Charge aussi glorieuse pour vous, qu'utile pour le public, ne peut recevoir de comparaison sans perdre de son lustre; je m'efforcerois d'en instruire ceux qui en pourroient douter, exagerant les rares qualitez dont vous êtes avantageusement pourvû; mais comme il n'est pas necessaire d'avoir tous ces avantages, qui sont connus de tout le monde, pour meriter un Ouvrage qui vaut si peu, il me seroit inutile & même dangereux de l'entreprendre, je

paſſeray donc ces choſes ſous ſilence, pour vous proteſter que j'eſtimeray mon bonheur ſans pareil, ſi vous êtes aſſez prodigue d'eſtime pour en donner à RIEN, & ſi ce RIEN que je vous offre avec toute ſorte de reſpect, me peut faire obtenir la grace de me dire,

MONSIEVR,

ô tre tres-humble & tres-
obéïſſant Serviteur.
DE MONTFLEURY.



ACTEURS.

LE DOCTEUR.

ISABELLE, fille du Docteur.

LISANDRE.	Amans d'Isabelle.
LE POETE.	
LE PEINTRE.	
LE MUSICIEN.	
LE CAPITAN.	
L'ASTROLOGUE.	
LE MEDECIN.	

BEATRIX, ſuivante d'Iſabelle.





LE MARIAGE DE RIEN.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISANDRE *seul.*



JE vois déja briller l'Aurore,
Et je n'apperçois point encore,
Celle qui doit bien-tôt icy
Finir, ou croître mon soucy,
Cette paresseuse Suivante
A mon humeur impatiente
Fait souffrir un rude tourment,
Elle me doit dans ce moment,
Instruire de ce qu'il faut faire,
Pour me faire agréer du Pere,
De celle de qui les tresors,

Me charment bien plus que le corps ;
Puis qu'en épousant cette fille,
Unique dedans sa famille
Je deviens riche d'indigent.
Car enfin, il faut de l'argent,
Dans ce maudit siecle où nous sommes
Pour être bien venu des hommes,
Et qui n'en a point n'est qu'un sot.
Mais Beatrix paroît.

SCENE II.

LISANDRE, BEATRIX,

LISANDRE.

Un mot,
Et bien, vois tu quelque apparence,
A nôtre future alliance ?
Et pourray-je par ton moyen....

BEATRIX.

Ma foy, je n'y connois plus rien,
Ma Maîtresse se desespere,
Parce que le Docteur son Pere
Trouve des défauts en tous ceux
Qui luy font offre de leurs feux ;
De fous, d'ignorans il les traite,
Je crois que c'est une défaite,
Et que même tant qu'il vivra,
Jamais il ne la mariera.
De peur de dégarnir sa bource,
Que c'est l'origine & la source
De tout le mépris qu'il fait d'eux.

LISANDRE.

Helas ! que je ſuis malheureux,
Ne ſçaurois-je par quelque adreſſe,
Gagner le cœur de ta Maîtreſſe.

BEATRIX.

Croyez-moy, je le ſçais fort bien,
Cela ne ſerviroit de rien,
Vous n'avez autre choſe à faire
Qu'à tâcher de plaire à ſon Pere,
Et lors qu'il y conſentira
Je ſçay bien qu'elle le voudra,
Car je crois s'il n'y remedie,
Si bien-tôt il ne la marie,
Qu'on la verra mourir d'ennuis ;
Elle pleure toutes les nuits,
Et craint ſi fort de mourir fille
Et de voir manquer ſa famille,
Que cette crainte, de ſes jours
Pourroit bien avancer le cours,
Mais il faut que je me retire,
Le Docteur vient.

LISANDRE.

Quoy, ſans m'inſtruire ?
Un mot de converſation.

BEATRIX.

Songez à quelque invention,
Quelque ruſe, quelque artifice,
Pour paroître à ſes yeux ſans vice ;
Si vous trouvez, comme il le faut,
Un art ſans tache & ſans défaut,
S'il n'y trouve rien à reprendre,
Soyez certain d'être ſon gendre.

LISANDRE.

Je vais de ce pas y ſonger,
Tâche toûjours à m'obliger.

SCENE III.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

Enfin vous voulez donc mon pere,
Voir toûjours durer ma misere ?
Et jamais ne me marier ?

LE DOCTEUR.

C'est que je veux bien m'allier.

ISABELLE.

Qui que ce soit qui se présente,
Vôtre humeur n'est jamais contente.

LE DOCTEUR.

Mais toy de qui la passion
Appete la conjonction.
Et le lien du mariage,
Sçais-tu bien quel en est l'ouvrage ?
Connois-tu quel en est le fruit ?
Sçais-tu quels enfans il produit ?
Apprens que les haines mortelles,
Les contentions, les querelles,
Les débats, la dissension,
Le mépris, & l'aversion,
En sont les effets & la suite,
Les hommes grands & de conduite
Tels que fut autrefois Platon,
Lactance, Epicure, Ariston,
Quintilien, Anaxagore,
Draco, Lucresse, Pitagore
Etant sur ce point en débat,
Ont tous loüé le Celibat,

Socrate homme sçavantissime,
Consulté sur cette maxime,
A dit, que qui se marira
Tôt ou tard s'en repentira.

ISABELLE.

Mais il en est de qui les charmes,
Loin de nous causer des allarmes,
Des plaintes, des soûpirs, des pleurs,
Sont remplis de mille douceurs.

LE DOCTEUR.

Faire aux sçavans un tel outrage
Des douceurs dans le mariage !
Avec qui donc cette douceur ?

ISABELLE.

Le Soldat seroit ?

LE DOCTEUR.

Querelleur.

ISABELLE.

Le Noble ?

LE DOCTEUR.

Plein de fourberies.

ISABELLE.

L'Historien ?

LE DOCTEUR.

De menteries.

ISABELLE.

Le Juge ?

LE DOCTEUR.

De séverité.

ISABELLE.

L'interprete ?

LE DOCTEUR.

D'obscurité,
Les Devins De sorcelleries,
Le Poëte, Plein de resveries,

Le Rhethoricien Flateur,
L'Homme d'Affaire Grand Parleur,
Le Legiſlateur Sans conduite,
Le Particulier Hypocrite,
L'Aſtronome Sera trompeur,
L'Apoticaire Empoiſonneur,
Le Philoſophe Sophiſtique,
Et l'Alchimiſte, Chimerique,
L'Aſtrologue Sera ſorcier,
Le Marchand, Trompeur, uſurier,
Le Chaſſeur Sera ſanguinaire,
Le Notaire Sera fauſſaire,
Et le Medecin Meurtrier.

ISABELLE.

A qui doncques me marier ?
Le vieux ?

LE DOCTEUR.

Sera fâcheux, avare,
Incommode, jaloux bizarre,

ISABELLE.

Le jeune étant plein de ſanté ?

LE DOCTEUR.

Ce ne ſera qu'un éventé,
Bref quel que ſoit ce futur gendre.
J'y trouve toûjours à reprendre.

ISABELLE.

Mais s'il s'en trouve un comme il faut,
Et que vous trouviez ſans défaut,
Le refuſerez-vous encore ?

LE DOCTEUR

Par les ſciences que j'adore,
Par les manes des grands Docteurs
Qui furent des arts inventeurs,
Par le pere de la doctrine,
Dont j'ay tiré mon origine :

S'il

S'il s'en trouve un tel, aujourd'huy
Tu seras conjointe avec luy,
Pour multiplier ma famille.

SCENE IV.

LE POETE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE POETE.

CHarmé des yeux de vôtre Fille,
Ausquels on ne peut resister,
Je viens icy me présenter
Pour voir si j'oserois prétendre,
A l'honneur d'être vôtre Gendre.

LE DOCTEUR *à sa Fille.*

Ma Fille, voicy bien ton fait.

ISABELLE..

Cet Homme n'est pas trop bien-fait,
Mais de peur d'en être frustrée,
Et de n'être point mariée,
Je n'oserois dire que non.

LE DOCTEUR.

Quelle est vôtre vacation ?

LE POETE.

Ah ! si l'on peut par cette voye,
Joüir d'une si belle proye,
Je suis assûré d'être heureux.

LE DOCTEUR.

Enfin; dites-moy....

LE POETE.

Je le veux,
Elle est si noble & si sçavante,
Si parfaite, & si fort charmante,

Si digne de gloire ny d'honneur,
Si pleine d'une noble ardeur.
Qu'aucune ne peut avec elle
Entrer jamais en Paralelle.

LE DOCTEUR.

Mais enfin, ſçachons donc ſon nom.

LE POETE.

Sçachez que l'occupation,
Qui plaît ſeul à ma fantaiſie,
Eſt la charmante Poëſie.
Pour vous en faire concevoir,
Et l'excellence, & le pouvoir,
Je pourrois dire que les Princes,
Dans les plus fameuſes Provinces,
Ont ſouvent fait bâtir des lieux,
Magnifiques, induſtrieux,
Des theâtres, des édifices,
Faits avec beaucoup d'artifices.
Pour voir les effets merveilleux,
De cet Art deſcendu des Cieux.
Que jamais la Philoſophie,
La Muſique, l'Aſtrologie,
Les Medecins, les Harangueurs,
N'ont joüy de tous ces honneurs.
Que dedans le milieu des ruës,
Les Poëtes ont eu des ſtatuës.
Que les Oracles ſe ſervoient,
De ce bel Art qu'ils approuvoient.
Que cet Art eſt fort ordinaire,
Au blond Phœbus qui nous éclaire,
Auſſi-bien qu'au reſte des Dieux.
Que les neuf Muſes en tous lieux,
De tous temps furent réverées,
Et par les doctes adorées.
Mais comme vous n'ignorez pas,
Sa puiſſance & ſes appas,

J'employe en vain mon éloquence,
A vous en dire l'excellence,
Et crois que dés c e même jour.
Vous approuverez mon amour

LE DOCTEUR.

Donc parce que vous êtes Poëte,
Vous tenez cette affaire faite?
Sans considerer que ces mots,
Delectant carmina stultos,
Sortis de la bouche de Poëtes,
Plus veritables que vous n'êtes,
Blâment vôtre témerité.

LE POETE.

Cet Art....

I DOCTEUR.

Cet Art fut inventé,
Plus pour tromper, & pour séduire,
Les mortels que pour les instruire,
Et c'est le plus pernicieux,
Qu'on ait inventé sous les Cieux,
A cause de l'effronterie,
Dont il déduit sa menterie.

LE POETE.

Sçachez....

LE DOCTEUR.

C'est aussi de tous temps,
Que les Poëtes sont partisans,
Des grands mensonges que vous faites;
Ce qui fait que l'on dit des Poëtes,
Qui furent jadis & qui sont,
Semper mendacia fingunt.

LE POETE.

Mais permettez que je vous die....

LE DOCTEUR.

C'est à cause de leur folie,

Qu'on dit que tout leur eſt permis,
Pictoribus, atque Poëtis,
Qualibet audiendi, ſemper fuit equa poteſtas.

LE POETE.

Mais,

LE DOCTEUR.

Les Lacedemoniens
Ainſi que les Atheniens,
Banniſſoient ces maudites peſtes,
Comme à tous les états funeſtes,
Allegans que la probité,
L'innocence, & la verité,
Ne pouvant être avec le vice,
Doivent être ſans artifice,
Par ces mots on nous l'a coté,
Verum non indiget Arte.

LE POETE.

Quoy, vous ne voulez point m'entendre?

LE DOCTEUR

Je ne veux point de fou pour Gendre.

LE POETE.

Cet Homme pour juger ſi mal,
D'un Art qui n'eut jamais d'égal,
Eſt pour ſon trop peu de lumiere,
Indigne d'être mon Beaupere.

LE DOCTEUR *à ſa fille.*

Et bien?

ISABELLE.

Helas! j'aurois juré,
Qu'il devoit être rambarré,
Ah! que ſi vous pouviez comprendre,
Combien en refuſant ce Gendre,
Vous perdez plus que je ne perds;
Il auroit fait pour vous des Vers,
Sonnets, Madrigaux, Epigrammes;

Poëmes épiques, Anagrames,
Sixains, Quatrains, Stances, Dixains,
Mais ce qui choque mes desseins,
Et qui touche le plus mon ame,
Il eût fait nôtre Epitalame.

LE DOCTEUR.

Va, ne t'afflige plus ainsi,
Un autre s'approche d'icy,
Ce sera pour toy, je le jure.

ISABELLE.

Gardez-vous bien d'être parjure.

SCENE V.

LE PEINTRE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE PEINTRE.

SErois-je bien assez heureux,
Pour obtenir selon mes vœux,
L'honneur d'épouser vôtre Fille,
Et d'entrer dans vôtre Famille ?

LE DOCTEUR.

Peut-être, qu'êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Je suis,
L'Auteur des Ouvrages finis,
Et le singe de la nature,
J'excelle dedans la Peinture,
Et si je pouvois animer,
Tous les corps que je sçais former,
Je suis certain que la Peinture,
L'emporteroit sur la Nature.

LE DOCTEUR.

Je crois cela facilement,
Puis qu'on pourroit fort aisément,
Supposant un si, sans merveille,
Vous mettre dans une bouteille.

LE PEINTRE.

De tous les Ouvrages divers,
Il n'en est point dans l'Univers,
Que je ne vous fasse paroître,
Par ce bel Art où je suis Maître,
Je sçais, d'un seul coup de pinceau,
Former un visage plus beau,
Que tous ceux qu'on voit sur la terre,
Je sçais dépeindre le tonnerre,
Le foudre, le jour, les éclairs,
Les bestes, les plantes, les airs,
Le Soleil levant, les nuages,
Les embrazemens, les ravages,
Les hommes, l'entre-jour & nuit,
Les herbes, les fleurs, & le fruit,
Les triomphes, la paix, la guerre,
L'eau, le feu, le Ciel, & la Terre,
Bref, pour achever mon portrait,
Et le rendre encore plus parfait,
Sçachez, qu'Alcidor l'on m'appelle,
Que je suis descendu d'Appelle,
Celuy qu'Alexandre le Grand,
Eleva dans un si haut rang,
A cause de son excellence,
Ainsi mon Art, & ma naissance,
Loin de me faire rebuter,
Vous obligent de m'accepter.

LE DOCTEUR.

Sçachez, Monsieur, que l'on appelle,
Alcidor descendu d'Appelle,

Que je tiens pour fort ignorant.
Que je ſuis Docteur doctorant,
Que les Sciences de mes Peres,
Sont dans nôtre race ordinaires,
Et de tous temps de nôtre eſtoc,
Que le doctorat nous eſt hoc,
Dés le ventre de nôtre mere,
Puiſqu'il nous eſt hereditaire.
Et que je dois, ayant l'honneur,
D'être, *per naturam*, Docteur,
Rechercher avec ſoin un Gendre,
Sur qui l'on n'ait rien à reprendre,
Qu'on me mettroit au rang des fous,
Si je m'abaiſſois juſqu'à vous,
Car qui dit Peintre, dit fantaſque,
De quelque air que vôtre Art ſe maſque;
Qui dit Peintre, dit glorieux,
Gueux, yvrogne, capricieux,
Atqui cette belle alliance,
Outre un yvrogne d'importance,
Me donneroit de plus un gueux,
Un arrogant, un glorieux,
Un homme remply de caprices,
Qui n'excelle que dans les vices,
Ergo, je conclus & promets,
Propter iſtas rationes,
Que vous ne ſerez point mon Gendre...

LE PEINTRE.

Mais.

LE DOCTEUR.

Mais allez vous faire pendre.

LE PEINTRE.

Cet homme eſt ſans doute inſensé,
Il ſort.
Bien plus que je n'avois pensé.

LE DOCTEUR.
Un Peintre dedans ma Famille ?
ISABELLE.
Il faut donc que je meure fille ?
Qui voudra plus se présenter ?
Ah ! par ma foy j'en veux tâter.
LE DOCTEUR.
Ma fille tenir ce langage ?
ISABELLE.
Je veux dire du mariage,
Quand mon pere y consentira.
LE DOCTEUR.
Bien-tôt un autre s'offrira.
ISABELLE.
Vous obstinant d'être sans Gendre,
La veilliesse viendroit me prendre,
Et l'on ne voudroit plus de moy.
LE DOCTEUR.
Va, celuy-cy sera pour toy.

SCENE VI.

LE MUSICIEN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE MUSICIEN.
POurriez-vous refuser de prendre,
L'Arion du siecle pour Gendre ?
ISABELLE *à part.*
Cet Homme parle de bon sens,
LE MUSICIEN.
Je suis l'Orphée de ce temps,

Je charme les ſens, j'extaſie,
Avec bien plus de melodie,
Que Polimneſtre, qu'Argien,
Enfin, je ſuis Muſicien,
Non pas Muſicien vulgaire,
Puiſque celuy qui nous éclaire,
Me cede l'honneur aujourd'huy
De mieux ſymphoniſer que luy,
Et que je ſuis par mon adreſſe
Unique dedans mon eſpece;
Je ſçais bien rendre les raiſons
Des intervalles & des ſons,
De leurs genres, & des parties
Qui compoſent les ſymphonies.
Entre ceux qu'on oyoit ſouvent,
Se mêler de cet Art ſçavant,
On pourroit nommer Thimotée,
Neron, Auguſte, Ptolomée,
Mais tous ces gens-là ſur ma foy,
Ne ſont que des ſots prés de moy,
Et pour en donner aſſûrance,
Pour bannir vôtre défiance,
Et vous le bien certifier,
Je veux d'un plat de mon metier,
Regaler icy vos oreilles.
Vous allez oüir des merveilles.

LE DOCTEUR.

Les gens de ce maudit métier,
Se font d'ordinaire prier,
Par ceux qui les veulent entendre,
Deux heures avant que ſe rendre,
Et ne ceſſent d'importuner,
Ceux qui voudroient ſouvent donner
De l'argent pour les faire taire.

LE MUSICIEN.

C'est un air que je viens de faire.
Il chante, & poursuit aprés avoir chanté.
Et bien Docteur, que vous en semble ?
A-t'on jamais conjoint ensemble
Si bien, si methodiquement,
La voix avecque l'instrument ?
Si vous aimez la symphonie,
Vôtre ame doit être ravie.
Comment donc, vous ne dites rien,
Estes vous sourd, ah je vois bien,
Que cette douce melodie,
Vous transporte, & vous extasie,
Mais vous ôtant comme je vois,
Jusqu'à l'usage de la voix,
Je la supprime tout à l'heure,
Pour dire qu'il faut que je meure,
Si vous ne guerissez mon mal,
Par le nœud matrimonial.
Quoy donc, vous changez de visage ?

LE DOCTEUR.

C'est moins de plaisir que de rage,
De voir qu'un homme de néant,
Prétend si témerairement;
Avoir ma Fille en Mariage.

LE MUSICIEN.

Vous ne sçavez pas l'avantage....

LE DOCTEUR.

Je sçay que tous les Musiciens
Sont des faineants, des vauriens,
Des effeminez inhabiles,
A toutes les choses utiles,
Que de tous temps chez les Persans,
Ils étoient au rang des plaisans ?
Des discurs de bouffonneries,

De Fables, & de menteries,
Des Boufons, & des Bâteleurs.
Outre qu'ils ont eu ces honneurs,
Je sçay qu'en chaque Republique,
Les inventeurs de la Musique,
N'approchoient point des gens bien nez,
Parce que ces efféminez,
Corrompoient toute leur jeunesse,
Par leur chant, & par leur mollesse;
Et que l'illustre Orphée est mort,
Pour avoir transporté si fort,
Les esprits des hommes de Trace,
Qu'il avoit rendus tout de glace;
Que les Femmes de ce Pays,
Par l'extase de leurs Maris,
Ne pouvant plus trouver leur conte;
Ardentes d'amour & de honte,
Tuerent de leurs propres mains
Ce grand enchanteur des humains,
Et que rien n'est plus inutile
Que la Musique en une Ville,
Suivez donc des conseils meilleurs,
Et cherchez des partis ailleurs.

LE MUSICIEN.

Quoy, refuser mon Alliance?

LE DOCTEUR.

Allez, sortez de ma presence.

LE MUSICIEN.

Je vais sur ce sujet bouffon,
De ce pas faire une Chanson.

ISABELLE.

Helas! que ce refus me pique,
Il m'auroit montré la Musique.
J'aurois appris en même temps
A bien toucher des instrumens,

J'aurois connu la tablature,
J'aurois sçû battre la mesure,
Mais pour mon malheur je vois bien
Que je ne sçauray jamais rien.

LE DOCTEUR.

Dans le dessein que j'ay de prendre,
Un honnête Homme pour mon Gendre ;
Je le veux bien examiner,
Avant que de te le donner.

ISABELLE.

Moy, j'ay toûjours entendu dire,
Que qui choisit tant prend le pire.

LE DOCTEUR.

Ma fille a raison, sur ma Foy,
Le premier sera donc pour toy.

ISABELLE.

Comme les autres.

LE DOCTEUR.

Sois certaine....

SCENE VII.

LE CAPITAN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE CAPITAN.

DOcteur, sçavez-vous qui m'ameine ?

LE DOCTEUR.

Non.

LE CAPITAN.

Sçachez que c'est à dessein,
D'être vôtre Gendre demain,

Que l'Amour en ce lieu m'envoye,
Pourvû que cet excés de joye,
Ne cause pas vôtre trépas;
Car enfin, je ne voudrois pas
Que l'honneur que je vous veux faire,
Coûtât la vie à mon beau-pere.

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous?

LE CAPITAN.

Ventre qui je suis?
Docteur r'assemblez vos esprits
Pour tâcher à le bien comprendre.

LE DOCTEUR *à sa Fille.*

Autre fou:

ISABELLE.

Mais, il faut l'entendre,
Avant que de juger de luy.

LE CAPITAN.

Je suis du desordre l'appuy,
Je suis Partisan du carnage,
Et quand je veux par mon courage
Je finis des mortels le sort,
Et suis substitut de la mort.
Rien ne m'ose faire la guerre,
Et si l'on voit loin de la Terre
Le Ciel, c'est Docteur, de l'effroy
Que ses Habitans ont de moy.
Le grand Jupin dés mon enfance,
Redoutant déja ma puissance,
Me joüa d'un fort mauvais tour,
Qu'il me payera quelque jour;
Ce fut le maquereau celeste,
Qui fut le ministre du reste,
En sommeillant je fus jetté,

Au milieu du fleuve Lethé,
C'étoit afin que ma memoire,
Ne parût jamais dans l'Histoire ;
A ce que du depuis je ſçûs,
Je m'en tiray comme je pus,
Et par des efforts incroyables
Je fis enrager tous les Diables.
Je donnay cent coups à Pluton,
Je rompis la Barque à Carron,
Je mis en fuite Radamante,
Et dans mon humeur fulminante
Tout l'enfer fut par moy vaincu,
Je fis même Pluton cocu.
Enſuite je revins au monde
Montrer ma valeur ſans ſeconde,
Où j'ay ſeul par mes grands efforts,
Remply l'enfer de plus de morts,
Que les trois Parques étonnées,
N'ont pû trancher de deſtinées.
Et ſi leurs rigoureux efforts,
L'avoient remply de plus de morts,
Des Parques mêmes étonnées,
J'aurois tranché les deſtinées,
Je ſuis vainqueur le plus ſouvent,
Sans expoſer flamberge au vent,
Car, d'un regard je mets ſans doute
Une armée entiere en déroute.
Tous les Livres que l'on a faits ;
Ne parlent que de mes haut-faits,
Mais ſous des noms qu'on a dû feindre,
Les Auteurs ont ſçû les dépeindre,
De peur qu'étans trop valeureux,
Ils ne paruſſent fabuleux,
Je ſuis Hector dans la Troade,
Achile dedans l'Iliade,

Dans Seneque je suis Jason
Qui fut conquester la Toyson.
Je suis Jupiter dans la Fable,
Le Heros dans Robert le Diable,
Dedans Daviti, Tamerlan,
Dedans l'Arioste, Rolan,
Dans le Titelive, Romule,
Dans l'Image des Dieux, Hercule,
Dans Rabelais Gargantua,
Et Belzebut, dans Agrippa.
Tout ce que l'on met dans leur vie,
Est de la mienne une partie,
L'effroy de mon nom glorieux,
S'est semé jusques dans les Cieux,
Les Dieux tremblent en ma présence,
Et si l'amour a l'assurance
De ne pas m'éviter comme eux,
C'est à cause qu'il n'a point d'yeux.
Quoy que tout cede à mon courage,
J'use peu de cet avantage;
Je laisse les Palais aux Rois,
Les autres maisons aux Bourgeois,
Je laisse aux Bergers les chaumieres.
Les spelonques aux fieres
Car j'ay, l'on ne le peut nier,
L'Enfer pour Cave, & pour Grenier,
Le Ciel environné d'étoiles;
La Terre pour lit, & les voiles
Que la nuit répand sur les eaux,
En sont le Ciel & les rideaux,
Leurs piliers les Poles du monde,
Et les creux abîmes de l'Onde
Me servent de pot à pisser.

LE DOCTEUR.

J'en répons, s'il vient à casser,

LE CAPITAN.

J'ay pour chevet la pointe aiguë,
Des Rochers qui touchent la nuë,
Les feüilles me ſervent de draps,
L'herbe me ſert de matelas,
La Lune me ſert de chandelle,
Vous en riez, belle Iſabelle;
Ce diſcours vous plaît que je croy,
Docteur dépêchez, dites-moy,
Me recevez-vous pas pour Gendre ?

LE DOCTEUR.

Je ſerois aſſez fou pour prendre,
Pour mon Gendre le Roy des fous ?

LE CAPITAN.

Par le ventre que dites-vous ?

à Iſabelle.

Si vous n'êtes pas ma Maîtreſſe,
Fuſſiez vous autant que Lucreſſe,
Je ſçay bien ce que je feray.

ISABELLE.

Quoy donc ?

LE CAPITAN.

Je vous Tarquineray,
Docteur, ſi je n'ay vôtre Fille,
Si je n'entre en vôtre Famille,
Encore une fois je feray
Ventre !....

LE DOCTEUR.

Quoy ?

LE CAPITAN.

Je m'en paſſeray;

LE DOCTEUR.

Je crains bien que vôtre impudence,
Ne mette à bout ma patience,

LE CAPITAN.
Quoy, vous me refusez aussi ?
LE DOCTEUR.
Si vous ne délogez d'icy....
LE CAPITAN.
Par-bieu ce bon-homme est colere,
Et bien il ne m'importe guere.
Car malgré tout vôtre courroux
Ma foy je me mocquois de vous.

Il sort.

ISABELLE.
C'est en vain que chacun s'empresse,
De vouloir finir ma tristesse,
Puisque vous les rebutez tous
LE DOCTEUR.
Veux-tu que j'accepte des foux ?
ISABELLE.
Ils sont tous fous à vôtre compte,
Vôtre humeur est un peu trop prompte,
Si vous n'aviez point rebuté
Ce dernier qui s'est presenté.
Il vous eût fait cherir des Princes,
Il vous eût conquis des Provinces,
Il vous auroit fait respecter.
LE DOCTEUR.
Mais je voulois le rebuter.
ISABELLE.
Mais quand seray-je mariée ?
LE DOCTEUR.
Ce sera dés cette journée,
Un autre s'approche d'icy.
ISABELLE.
Vous l'allez rebuter aussi.
LE DOCTEUR.
C'est celuy cy que je veux prendre.

ISABELLE.

Puis qu'il doit être vôtre Gendre,
Accomplissez donc son desir.
Qu'il m'épouse, à vôtre loisir
Vous l'examinerez ensuite.

LE DOCTEUR.

Je veux connoître son merite
Avant qu'en faire ton Epoux.

ISABELLE.

Il le va mettre au rang des fous;
Mais écoutons leur dialogue.

SCENE VIII.

L'ASTROLOGUE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

L'ASTROLOGUE.

VOudriez-vous d'un Astrologue
Pour l'appuy de vôtre maison,
Si vous ne marquez de raison,
Je suis sûr d'être vôtre Gendre,
Quand je vous auray fait comprendre
Que mon Art est si merveilleux
Qu'il n'a pour objet que les Cieux.
Pour lire dans les destinées
Les évenemens des années
Je ne consulte que les Cieux,
Les Astres épars sont mes Dieux,
Et j'ay la celeste influence,
Pour principe de ma science.

LE DOCTEUR.

Oüy, l'Astrologie en effet,
Est un art divin & parfait,

Et dedans le siecle où nous sommes,
Il se rencontre si peu d'hommes,
Qui sçachent en bien discourir,
Qu'on doit extrêmement cherir,
Ceux à qui la toute-puissance,
En a donné la connoissance.

ISABELLE.

Faut-il toucher dedans la main?
Quand m'épousera-t'il?

LE DOCTEUR.

Demain.

ISABELLE.

Pourquoy differer davantage?
Concluez nôtre mariage,
Le plûtôt vaut toûjours le mieux.

L'ASTROLOGUE.

J'ay par cet Art industrieux
Du sort des mortels connoissance,
Je prédis aux uns, leur naissance,
Leurs contentemens, leurs santez,
Leurs bonheurs, & leur dignitez,
Leurs biens, la longueur de leur vie,
La douceur dont elle est suivie
Leurs victoires, & leurs honneurs,
Aux autres, leur mort, leurs malheurs,
Leurs déplaisirs, leurs maladies,
Leurs affronts, leurs ignominies,
La perte des biens, des honneurs,
Des enfans, leurs maux, leurs langueurs,
Bref, le plaisir ou le desastre,
Selon l'ascendant de chaque Astre.
Je ne diray point que Crassus,
Cesar, Neron, Dejoratus,
Julien l'Apostat, Décie,
Ont tous aimé l'Astrologie;

Qu'ils portoient honneur ſingulier
A ceux de ce ſçavant métier,
Puis qu'enfin, il eſt trop illuſtre,
Pour vouloir tirer d'eux ſon luſtre,
Et que l'éclat que j'aurois d'eux,
Ne pouroit pas me rendre heureux.

LE DOCTEUR.

Puiſque vous ſçavez chaque choſe,
Permettez que je vous propoſe,
Quatre mots, afin de bien voir
Juſqu'où s'étend vôtre ſçavoir.

L'ASTROLOGUE.

Dites, c'eſt ce que je demande,
Plus la queſtion ſera grande,
Plus elle aura d'obſcurité;
Et plus par ma ſubtilité,
Je vous feray voir & comprendre,
Quel homme vous aurez pour Gendre
Lors que vous m'aurez accepté.

LE DOCTEUR.

Elle a fort peu d'obſcurité,
Mais puiſque vôtre complaiſance,
Me veut donner cette aſſurance,
Je voudrois, mais aſſûrement,
Sçavoir ſi dedans ce moment
Vous pourrez avoir l'avantage,
D'avoir ma fille en mariage.

L'ASTROLOGUE.

La belle propoſition,
Cette fantaſque queſtion,
Paſſe mon art & ma ſcience,
Puis qu'enfin nôtre connoiſſance
Ne va point juſqu'aux volontez.

LE DOCTEUR.

Vous ne le ſçavez pas? ſortez.

Portez ailleurs vôtre ſcience,
Vôtre art, & vôtre connoiſſance.
Vous ne meritez pas l'honneur,
D'être le Gendre d'un Docteur.

L'ASTROLOGUE.

Eſt-il au monde une ſcience,
Qui puiſſe ſçavoir ce qu'on penſe?
Certes ce ſecret merveilleux
Ne peut être commun qu'aux Dieux.

ISABELLE.

Ecoutez-le avec patience,

LE DOCTEUR.

Quelle peut être ſa ſcience?
Puis qu'il ne connoît pas ſon ſort,
En ce qui le touche ſi fort:
Il nous dit que cette ſcience,
Luy fait avoir la connoiſſance
Du ſort des mortels, de leurs maux,
De leur gloire, de leurs travaux,
Et de toutes leurs avantures;
Mais ce ſont autant d'impoſtures,
Pourroit-il faire pour autruy,
Ce qu'il ne peut faire pour luy.

L'ASTROLOGUE.

Puiſque tu refuſes de prendre
Un Aſtrologue pour ton Gendre;
Pour le prix de ta queſtion,
Ecoute ma prédiction.
Dedans l'an mil ſix cens ſoixante,
Tu mourras de mort violente.
Ta Fille dont je ne veux point,
Peut ſans ſe tromper d'un ſeul point,
Dés maintenant être aſſurée
De n'être jamais mariée.

ISABELLE.

Helas!

L'ASTROLOGUE.

Si comme on peut changer,
Elle évite un si grand danger,
Puisque tu n'as pas voulu prendre,
Quelque sçavant Homme pour Gendre,
Pour ton malheur & pour le sien
Ton Gendre sera....

LE DOCTEUR.

Quoy donc ?

L'ASTROLOGUE.

Rien.

Il sort.

LE DOCTEUR.

Que ce dernier a de folie !

ISABELLE.

Quelle funeste prophetie !

LE DOCTEUR.

Ne me diras-tu point encor,
Qu'en le refusant j'ay grand tort ?

ISABELLE.

Je dis que qui refuse muse,
Que je suis la dupe & la buse,
Et vous l'ennemy de mon bien,
Et que je n'espere plus rien;
Pourquoy faut-il que sa science
Me fasse faire penitence,
Et souffrir des maux si cuisans.
Ceux qui disent que les enfans,
Portent par des loix necessaires
Les iniquitez de leurs peres.
L'ont dit avec grande raison.

LE DOCTEUR.

Un Astrologue en ma maison ?
Ces gens sont remplis d'impostures,

ISABELLE.

Il m'eût dit ma bonne avanture.

Ah! que cette prédiction
Va croître mon affliction.

LE DOCTEUR.

C'est par hazard quand il rencontre ;
Mais un autre déja se montre.

SCENE IX.

LE MEDECIN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE MEDECIN.

Sans doute vous ne rebutez,
Tous ceux qui se sont présentez,
Que pour me faire vôtre Gendre,
J'ay peu de peine à le comprendre,
Docteur vous avez fort bien fait,
Car, *Doctor doctorem decet.*

LE DOCTEUR.

Que cet Homme a mauvaise mine !

LE MEDECIN.

Je suis Docteur en Medecine,
Et de ce bel Art sectateur
Dont Esculape fut auteur,
Tout ce que sçavoit Hypocrate,
Paraxagore, Herosistrate,
Avicenne, Serapion,
Galien, & Themision,
N'approche point de ma science
Et la parfaite connoissance,
Que j'ay de tous les vegetaux,
Fait que je gueris tous les maux.

Je ſçay guerir l'épilepſie,
La colique, la cacquectie,
L'hydropiſie, les abſcés,
Les fiévres, & tous leurs accés,
La migraine, la plureſie,
Le pourpre, la paraliſie,
L'accidentelle ſurdité,
Les douleurs de dents, de côté,
Le cancer, ainſi que l'ulcere,
Le mal de cœur, le mal de mere,
De tête, de jambes, de dos,
Nec non morbos Venereos.
Enfin....

LE DOCTEUR.

Dites, je vous ſupplie,
En avez-vous pour la folie?

LE MEDECIN.

Non, ce mal ne ſe peut guerir,

LE DOCTEUR.

Prenez donc garde d'en mourir,

LE MEDECIN.

Apprens pedenteſque critique,
De qui la ſotte politique,
T'a dû rendre qualifié,
Du nom d'homme ſtultifié,
Et qui me taxes de folie,
Qu'il n'eſt aucune maladie,
Qui ne pût abreger nos jours,
Sans cet Art & ſans ſon ſecours;
Qu'il n'eſt rien de ſi neceſſaire,
Par tout où le Soleil éclaire,
Que cet Art a toûjours été,
Omni præſtantior arte,
Que ſans l'aide des medecines,
Des herbes, des fleurs, des racines,

Syrops, bolus, émulsions,
Trochisques, miels, décoctions,
Poudres, diatris, vomitoires,
Colloquinte, masticatoires,
Camphre, cassonade, agaric,
Scamonnée, sené, mastic,
Jujubes, mane, capilaires,
Turbith, rheubarbe, électuaire,
Casse, jalap, & tamaris,
Totus succomberet orbis,
Et que....

LE DOCTEUR.

Sçachez, Docteur de bale,
Que c'est en vain que l'on m'étale
Les effets de cet Art maudit,
Que j'en sçay plus que l'on n'en dit,
Et que je tiens la medecine,
Plus à craindre que la famine,
Que la peste, le feu, ny l'eau,
Qu'elle en met plus dans le tombeau,
Que toutes ces choses ensemble,
Qu'il n'est point d'Art qui luy ressemble;
De plus, que qui dit Medecin,
Dit putrefait, dit assassin,
Sale, meurtrier, homicide,
Homme de sang humain avide,
Homme ennemy de la santé,
Amy de la mortalité,
Et qu'étant résolu de prendre,
Un Homme de bien pour mon Gendre,
Je ferois contre mon dessein
Si je prenois un Medecin.

LE MEDECIN.

Quoy donc....

LE DOCTEUR.

Allez ailleurs vous plaindre,
Ou vous apprendrez à me craindre.

LE MEDECIN.

Toy de qui le raisonnement
Méprise témerairement,
Et cet Art, & son excelleuce,
Pour punir ton extravagance,
Veüillent les Dieux qu'un Medecin
Soit dedans peu ton assassin.

LE DOCTEUR.

Pour un souhait aussi funeste,
Veüillent tous les Dieux que la peste,
Puisse secondant mon dessein
T'étoufer, & sans Medecin.

ISABELLE.

Il faut donc malgré mon envie,
Que je passe toute ma vie,
Sans avoir pû me marier ?

LE DOCTEUR.

De peur de me mes-allier,
Je souhaite, & veux, que le Gendre
Que pour toy j'ay dessein de prendre,
Soit si charmant & si parfait,
Soit si fort selon mon souhait,
Si digne que chacun l'admire,
Que sur luy l'on n'ait rien à dire.

ISABELLE.

Ah ! si vous aviez pû souffrir
Le dernier qui vient de s'offrir,
Il eût employé sa science,
Et la parfaite connoissance,
Qu'il a de tous les vegetaux,
Pour me guerir de tous mes maux ;
Mais helas !....

SCENE DERNIERE.

LISANDRE, LE DOCTEUR, ISABELLE, BEATRIX,

LE DOCTEUR.

Un autre s'avance.

ISABELLE

J'en conçois bien peu d'esperance,
Helas ! s'il prenoit cet Amant,
Que j'aurois de ravissement,
Mais c'est en vain que je l'espere.

LISANDRE.

Voudriez-vous être mon beau-pere ?

ISABELLE.

Ah Beatrix, qu'il est charmant,
S'il le refuse assûrement....

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous ?

ISABELLE.

J'en perdray la vie.

LISANDRE.

Pour satisfaire à vôtre envie,
Je ne suis ny Rhetoricien,
Ny Peintre, ny Musicien ;
Je ne suis point dialectique,
Témeraire, ny politique,
Je ne suis devin ny joüeur,
Ny Medecin ny harangueur,
Je ne suis indigent, ny riche.

Je ne ſuis liberal, ny chiche,
Ny Financier, ny Magiſtrat,
Je ne gouverne point l'Etat.
Car peut-on être quoy qu'on die,
Rhetoricien ſans flaterie ?
Poëte ſans avoir l eſprit creux ?
Peintre ſans être yvrogne ou gueux,
Peut-on être dialectique,
Sans ignorer quelque rubrique ?
Il n'eſt point de vacation,
Exempte d'imperfection.
Eſt-on Marchand, ſans tromperie ?
Eſt-il un devin, ſans magie ?
Un joüeur, ſans être blâmé ?
Eſt-il un Medecin aimé ?
Eſt-on riche, ſans fâcherie ?
Indigent ſans ignominie ?
De plus ſans prodigalité,
A-t'on la liberalité ?
Eſt-on puiſſant, ſans injuſtice ?
Econome, ſans avarice ?
Eſt-on ſans peine Magiſtrat ?
Eſt-on ſans carnage Soldat ?
Financier, ſans inquiétude ?
Aſtrologue, avec certitude ?
Ignorant ſans préſomption,
Intereſſé ſans paſſion,
Sans être ſcelerat ou traître....

LE DOCTEUR.

Que diable pouvez-vous donc être ?

LISANDRE.

Sçachez que je ſuis ſans défaut,

ISABELLE.

Ah voicy l'homme qui vous faut,
Il ne voudroit pas vous le dire

S'il n'étoit vray.

LE DOCTEUR.

Je veux m'instruire
S'il ne m'impose point. Hé bien
Qu'êtes-vous donc ?

LISANDRE.

Je ne suis rien,
Et n'étant rien, sans injustice
On ne peut m'imputer de vice,

LE DOCTEUR *à part.*

Que diable peut-on dire à rien ?

LISANDRE.

Je vous dis de moy plus de bien,
Que je ne vous en pourrois dire,
Si j'étois maître d'un Empire,
En vous disant mes faits divers,
Puisque l'Auteur de l'Univers
De rien, produisit chaque chose ;
Ainsi quoy que l'on se propose,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'est rien.

LE DOCTEUR.

Ce Rien me surprend & m'étonne.

ISABELLE.

En effet, sa raison est bonne,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'est rien,

LISANDRE.

Et pour vous le faire comprendre,
Qu'est-il de plus grand qu'Alexandre ?
Rien ; de plus sage que Caton ?
Rien ; de plus docte que Platon ?
Rien ; de plus beau que l'artifice ?
Rien ; de plus grand que la Justice ?
Rien ; de plus vaste que les Cieux ?

Rien ; de plus parfait que les Dieux ?

ISABELLE.

Rien ; de plus heureux qu'une vie,
D'un bon mariage ſuivie ?

LISANDRE

Rien ; c'eſt pourquoy vous voyez bien
Qu'il n'eſt rien plus grand que rien.

ISABELLE.

C'eſt par-là que la Prophetie
De l'Aſtrologue eſt accomplie.

LE DOCTEUR.

Moy qui croyois venir à bout
De répondre à tous, & ſur tout
Je vois que quoy que je propoſe,
Loin de répondre à chaque choſe,
Je ne ſçaurois répondre à rien.
Puis qu'il n'eſt rien, je vois fort bien
Qu'on ne luy peut ſans injuſtice,
Imputer ny défauts ny vice.
Trouverois-je bien un moyen
De dire quelque choſe à rien ?
Mais non, il ne m'eſt pas poſſible,
Cette entrepriſe eſt trop penible,
J'entreprendrois ſur les Eſprits
Dont nous liſons les beaux Ecrits,
Puis qu'il eſt certain qu'Uripide,
Sophocle, Homere, Thucidide,
Diogenes, Tertulien,
Herodote, Quintilien,
Accurſe, Balde, Theodoſe,
Ont tous parlé de quelque choſe,
Et pas un n'a parlé de Rien,
C'eſtpourquoy ce premier moyen,
Ne fournit point dequoy répondre.
Toutefois ſi pour le confondre,

Au défaut de quelqu'Ancien....
Me voilà plus ſurpris de rien
Que quatre autres de quelque choſe,
Car enfin ſur ce qu'il propoſe
Toute ma ſcience ſe perd,
Et cet homme m'a pris ſans verd,
Plus je ſonge à ce nouveau Gendre,
Moins je vois par où me défendre,
De m'acquiter de mon ſerment,
Le Ciel le veut aſſûrément,
L'Aſtrologue l'a ſçû prédire.
Rien....ſur rien je n'ay rien à dire;
Allez, je vous veux rendre heureux
Et vous aurez ſelon vos vœux,
Demain ma Fille en mariage,
Auſſi-bien mon ſerment m'engage.

LISANDRE.

à Iſabelle.

Que ne vous dois-je point; enfin
J'ay pourtant été le plus fin,
Serez-vous à mes vœux contraire,

ISABELLE.

Je veux tout ce que veut mon pere.

LE DOCTEUR.

Rentrons; vous autres ſongez bien
A ce que vous direz de Rien.

FIN.

LE PROCEZ DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

PAR M. DE MONTFLEURY.



A PARIS,
Chez CHRISTOPHE DAVID, Quay des Augustins, à l'Image S. Christophe.

M. DCCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PERSONNAGES.

ORONTE, Mary de Dorimene.

ZELAN, }
DORANTE, } Amis d'Oronte.

DORIMENE, }
LUCINDE, }
LIDIANE, }
AMARANTE, }
CELIANTE, } Dames vêtuës en Juges; qui examinent la Piece de la Femme Juge & Partie.

UN PAGE de Dorimene.





LE PROCEZ DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, ZELAN.

ZELAN.


'O ù te vient ce chagrin ; ne le peut-on
sçavoir ?

ORONTE.

Laisse-moy.

ZELAN.

Mais encor ?

ORONTE.

Je suis au desespoir :
Souffrir un tel malheur, m'est un trop grand martyre,
Pour y joindre, Zelan, celuy de te le dire.

ZELAN.

Il faut que je le sçache, ou de force, ou de gré.
Si tu ne le dis pas, je le devineray.
N'est-ce point que le Roy, d'un œil un peu severe?...

ORONTE.

Non, ce n'est point cela ; le Roy me considere.

ZELAN.

Il faut donc que l'objet, qui captive ton cœur,
Ait reçû ta tendresse avec quelque froideur ;
Ou que quelque Rival, pour traverser ta flâme....

ORONTE.

Plût au Ciel !

ZELAN.

Qu'est-ce donc qui trouble ainsi ton ame ?

ORONTE.

Non, mon mal ne se peut concevoir qu'à demy.

ZELAN.

Il est donc bien cruel ! C'est la mort d'un Amy ?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

C'est une querelle ?

ORONTE.

Ah ! pourrois-je me plaindre?...

ZELAN

Un Procés criminel, dont l'issuë est à craindre ?

ORONTE.

C'est pis.

ZELAN.

C'est pis !

ORONTE.

C'eſt pis.

ZELAN.

Je ſuis tout effrayé.

Que pourroit-ce être enfin ?

ORONTE.

Je me ſuis marié.

ZELAN.

Je ne m'étonne plus de ta mélancolie.
De quand ?

ORONTE.

Depuis huit jours, j'en ay fait la folie.

ZELAN.

C'eſt pour en être las.

ORONTE

Je créve de dépit.

ZELAN.

Ma foy, l'Hymen n'eſt doux que pendant une nuit.
Se charger d'une Femme, eſt une ſotte envie,
Qui d'un cuiſant remords ſe voit bientôt ſuivie.
Il faut pour quelques ans te réſoudre à ſouffrir.
Que veux-tu ? c'eſt un mal qui ne ſe peut guerir.

ORONTE.

Ce mal me ſeroit doux, ſi dans mon mariage
J'avois ſçû faire choix d'une Perſonne ſage.

ZELAN.

Quoy donc, admires-tu que déja ta Moitié
Se prévaut du lien ? Que tu me fais pitié !
Tu crois donc pour toy ſeul avoir pris une Femme ?
Pauvre inſensé ! Va, va, deſabuſe ton ame.
La Mode adoucira tes plus cruels tourmens,
Si tu n'as que la peur d'être un Mary du temps.
A quoy ſert un Mary, ſinon de couverture,
Pour ſe mettre à l'abry des traits de la Cenſure ?
Nulle Femme aujourd'huy ne donne là-dedans,

Que pour favoriser sûrement ses Galants:
Si ce n'étoit la peur d'être un peu trop féconde,
L'on en verroit fort peu se marier au monde;
Et la honte est l'appuy du lien conjugal.

ORONTE.

Ma Femme m'est fidelle, ah n'en jugez point mal.

ZELAN.

Quoy, ta Femme, mon Cher, dans sa galanterie,
Ne pousse pas le jeu plus fort que raillerie?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Je te plains.

ORONTE.

Pourquoy?

ZELAN.

Par quelques Billets doux
Tu ne découvres point qu'elle ait de rendez-vous?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Fort mal. Nul Blondin, armé d'un sot merite,
Ne vient point, quand tu sors, pour luy rendre visite?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Malheureux! Son cœur n'a point de passion?...

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Point d'intrigues?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Point de commerce?

ORONTE.

Non,

Enfin, ce n'est point là le sujet qui m'afflige.

ZELAN.

Tu n'es point Cocu ?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Tant-pis... Tant-pis, te dis-je;

ORONTE.

Hé pourquoy donc tant-pis ?

ZELAN.

Ah ! discours superflus,

C'est que l'on pend les Gens qui ne sont pas Cocus.

Mais ce qui te doit faire une peine infinie,

C'est que l'on te pendra seul de ta compagnie.

Garde-toy bien ainsi de dire toûjours non.

Où diable as-tu pêché cette sotte Guenon ?

Pour n'être point Coquette, il faut sur ma parole,

Ou qu'elle soit bien laide, ou qu'elle soit bien folle.

ORONTE.

Tu l'as dit, elle est folle.

ZELAN.

Oh j'en suis convaincu.

Je voudrois pour beaucoup, que tu fusses Cocu.

ORONTE.

Que t'a fait mon honneur, pour conspirer sa perte ?

ZELAN.

Tu la releguerois dans une Isle deserte.

Son nom. C'est ?

ORONTE.

Dorimene.

ZELAN.

Oh, oh ! l'on la connoît.

Qui diable te l'a fait épouser ?

ORONTE.

L'interêt.
Avide de ſon bien, ſans connoître ſon ame,
En moins de quatre jours, je l'ay priſe pour Femme.

ZELAN.

En moins de quatre jours! C'eſt dans ta paſſion
Aller bien chaudement à la concluſion.

ORONTE.

O Ciel! l'étrange effet d'un aveugle caprice!
Faut-il m'être immolé moy-même à l'avarice?
Tu ſçais donc quelle elle eſt? & qu'à chaque momens
Elle parle de Vers, & trace des Romans?
Quatre autres avec elle ont aſſez de manie,
Pour vouloir compoſer un Corps d'Academie;
Et trois fois la ſemaine, en ſuprêmes Eſprits,
Elles viennent icy peſer quelques Ecrits:
Ce jour même elles ſont ſur une Comedie.

ZELAN.

Quelle?

ORONTE.

La Femme Juge. Admire leur folie,
Si tu reſtes icy....

ZELAN.

Je n'y manqueray pas.

ORONTE.

Tu les verras tantôt venir, en Magiſtrats,
Examiner icy ſa force, & ſa foibleſſe,
Et donner un Arreſt ſanglant contre la Piece.

ZELAN.

Dans un ſi beau deſſein, je les veux ſeconder;
Je me ſens en humeur de la vouloir fronder;
Et quoy que dans le fonds je la trouve charmante,
Parce qu'on l'applaudit, & que chacun la vante,
Je tâche à la détruire, & je veux en ce jour,
Cet Arreſt à la main braver toute la Cour.

Si l'on en parloit mal, je la soûtiendrois belle ;
C'est mon style.

ORONTE.

Vrayment, ta methode est nouvelle.

ZELAN.

Qui ne contredit point, n'est pas un bel esprit.
Aussi-tôt qu'à la Cour quelqu'un loue un Ecrit,
Souvent sans l'avoir vû, sans connoissance aucune ;
Je me bande moy seul contre la voix commune ;
Je dis qu'il ne vaut rien... Il faut avoir bon sens....
Mais morbleu j'apperçois un de ses Partisans,
Nous allons quereller, il se tourmente en diable
Pour l'applaudir, & moy pour la dire effroyable.

à Dorante.

Pour croître nos débats, tu viens fort à propos.

SCENE II.

ORONTE, ZELAN, DORANTE.

DORANTE.

Sans doute vous étiez sur quelque grand propos ?
Les discours que l'on tient dans une Academie....

ZELAN.

Oüy, nous nous étendions sur ta meilleure Amie.

DORANTE.

Ne vous y joüez pas, je suis un peu jaloux,
Qui donc ?

ZELAN.

La Femme Juge.

DORANTE.

Hé bien, qu'en disiez-vous ?
Tu t'obstines toûjours à la dire méchante ?

ZELAN.

Tu t'obstines toûjours à la dire touchante ?
Approuver du Comique, est d'un Esprit rampant.
Mais quoy, si d'applaudir il te démanges tant,
Les Racines, morbleu, les Boyers, les Corneilles,
Produisent tous les jours tant de rares merveilles.
Quoy, l'on voit aujourd'huy leurs Ouvrages polis,
Bien loin d'être admirez, ramper dans leurs esprits ?
Malgré de leurs beautez & de leur excellence,
La pompe, l'énergie, & la magnificence;
Malgré des Vers, morbleu, des Vers tous transportez;
Cependant qu'un Auteur par des obscenitez
Passe aux yeux de la Cour pour un Esprit fort rare,
Fit-on pour le merite un Siecle plus barbare ?

DORANTE.

Tu t'échauffes; Les goûts ne sont-ils pas divers ?

ORONTE.

Il est vray que le Siecle est tout à fait pervers;
Et l'on voit préferer des bassesses comiques,
Aux charmes éclatans des pompes heroïques.
Peu de Gens en ce temps aiment le serieux;
Cependant voit-on rien de si beau sous les Cieux ?
Voir sans aucun péril les Heros de l'Histoire
Affronter les hazards, pour monter à la Gloire,
Et les voit, enflâmez de cette noble ardeur,
Mépriser les appas de leur vaine grandeur.
Quoy que peu fassent cas de ces beaux avantages,
Ces exemples tracez de ces grands Personnages,
Ne sont-ce pas pour nous tout autant de leçons,
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions ?
Inspirer aux Guerriers l'ardeur & la vaillance;
Inspirer aux Amans la douceur, la constance,
Assujettir ses sens aux loix de la Raison;
Rejetter de l'orgüeil le dangereux poison;
Moderer ses transports de haine & de vangeance;

Uſer de ſon triomphe avec poids & prudence ;
Enfin à la Vertu ramener tous les cœurs ,
Sont-ce pas les ſujets des veilles des Auteurs ?
Mais où donc eſt l'honneur de la Scene Françoiſe ,
Si l'on y ſouffre ainſi triompher la fadaiſe ?
Un theatre où l'on voit ſans ceſſe la Vertu
Remporter la victoire , & le Vice abbatu ;
Et ſi l'on y fait voir regner la tyrannie ,
Ce n'eſt que pour la voir à la fin mieux punie.

ZELAN.

Pour voir la Femme Juge on ſe caſſe le cou ;
Et je ne diray pas que tout Paris eſt fou ?
Et je n'auray pas droit , malgré la Politique ,
De peſter hautement contre l'erreur publique ?
Et l'on peut m'aſſurer , pour juger des Ecrits ,
Que dans un ſi ſot Siecle il eſt de beaux Eſprits ?
Un grand Prince , morbleu, dont j'adore les traces ,
Qui n'eût que du dégoût pour des choſes ſi baſſes ,
Fit bien voir qu'en luy ſeul reſide le bon ſens
Des plus profonds eſprits de tous nos Courtiſans.

DORANTE.

Dis-moy , n'eſt-il pas vray qu'on voit la Comedie
Pour divertir l'eſprit de ſa mélancolie ?
Et pour donner relâche aux grands attachemens... ;

ZELAN

Va , va , tu ne viendras jamais où tu prétens.

DORANTE.

S'il eſt ainſi , ſans trop m'ériger en Critique ,
Où trouver ce plaiſir , en voyant du tragique ?
Encor ſi ces Meſſieurs , qui font du ſerieux ,
Ne faiſoient que des Vers tendres & langoureux ,
Et rendoient plus humain leur ſuprême langage ,
L'on pourroit ſe réſoudre à voir un grand Ouvrage.
Mais ſi Monſieur l'Auteur veut étourdir les Sots ,
Faut-il me fatiguer ? entendant ces grands mots ,

Qu'il faut entrecouper, pour prendre son haleine ;
Ses Vers fumans encor des boüillons de sa veine ;
Et voir, poussant trop haut l'effort des passions,
Des Grecs impertinens, & des Romains Gascons ;
Et d'un style d'acier, écrivant à sa mode,
Me tuer tout d'un coup d'un trait de periode ?
Quoy, ne voir respirer que carnage & qu'horreur ;
Voir contre son Sujet tonner un Empereur ;
Apprendre qu'un Heros dans sa fureur extrême,
Pour prévenir sa mort, s'est immolé luy-même ;
Voir faire un grand Tableau, qui pour toutes couleurs,
N'a que du sang des morts, des cris & des malheurs ;
Et n'avoir de plaisirs dans ces douceurs ameres,
Qu'autant qu'ont peut former de lugubres chimeres ?
Dis moy, mon cher Zelan, parle de bonne foy,
Est-ce se divertir, que d'avoir de l'effroy ?
Est-ce un si grand plaisir, que de verser des larmes ?
Et la compassion peut-elle avoir des charmes ?

ZELAN.

Oüy, je le soûtiens moy.

DORANTE.

Tu trouves des appas...

ZELAN.

J'en veux trouver ; pourquoy n'en trouverois-je pas ?

DORANTE.

Mais par quelle raison....

ZELAN.

Belle demande à faire !
Par la seule raison que tu dis le contraire.

DORANTE *à Oronte.*

Ces exemples tracez, dis-tu, sont des leçons
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions ?
Oüy ; mais pour les Guerriers, & les ames hautaines,
Pour tout autre, dis-moy, ne sont-elles pas vaines ?
Pourvû qu'un Courtisan dans ses contortions,

Tourmente sa perruque, ajuste ses canons;
Qu'esclave d'un habit fait selon sa methode,
Il s'érige en Auteur d'une nouvelle mode,
Que sans cesse mouvant ses crotesques ressorts,
Il agite par art la masse de son corps,
Et que d'un faux brillant son ame soit charmée,
Qu'a-t'il besoin d'apprendre à conduire une Armée ?
Pourvû qu'un Financier sçache en son Cabinet,
Cloüé sur son Bureau, dans un calcul bien net,
Sans cesse accumuler les mille sur les mille,
Qu'a-t'il besoin d'apprendre à forcer une Ville ?

ZELAN.

Ce sçavoir ne nuit point.

DORANTE.

Pourvû qu'un bon Marchand
Sçache mentir en diable, & tromper finement,
Et qu'il fasse credit aux Gens de nôtre trempe,
Qu'a-t'il besoin des Loix qu'on garde quand on campe?
Pourvû qu'un Avocat, pourvû qu'un Procureur,
Sçachent bien gouverner la bourse du Plaideur,
Qu'un Juge adjuge à Jean les biens dûs à Guillaume,
Qu'ont-ils besoin d'apprendre à regir un Royaume ?
Dis-moy, ne sont-ce pas pures illusions ?
On n'est point affamé de ces belles leçons.
Les Officiers du Roy, quoy qu'ils en ayent affaire,
Les écoutent assez, & n'en profitent guere.
Le Comique à ton goût n'est-il pas plus charmant ?

ZELAN.

Je me pendrois plûtôt.

DORANTE.

Ah! quel aveuglement !
Chacun s'y divertit, sans avoir de fatigue.
Voir conduire à sa fin aisément une intrigue;
D'un esprit balancé par divers incidens,
Voir gloser à propos sur les vices du temps;

Et voir faire à chacun, de maniere galante,
Dans son genre d'humeur, sa peinture parlante....

ZELAN

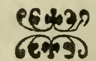
Morbleu le grand plaisir, trop fatiguant Fâcheux,
Que de voir un Sujet tiré par les cheveux,
Chamaré d'incidens choquans la vray-semblance,
Former des attentats contre la bien-séance!
Est-ce un si doux plaisir, cruel persecuteur,
Que d'entendre chanter injure à son honneur?
N'entendre pour tous Vers qu'une Prose affamée,
Pleine de quolibets, & pauvrement rimée;
Et pour rafinement, voir un Sot mal vêtu,
D'un geste ridicule, insulter la Vertu,
Et s'appliquer sans cesse à faire des grimaces
Qui sur l'honnêteté font choir mille disgraces?

DORANTE.

Cependant tout le monde admire ces beautez.

ZELAN.

Hé, c'est que tout le monde aime les salletez.
Pour peu qu'une sottise aujourd'huy soit fardée,
Bien qu'elle fasse naître une vilaine idée,
On luy voit immoler le scrupule & l'honneur.
Hé, nous verrons bien-tôt que malgré la pudeur,
Puis que l'on se plaît tant à ces pointes infames,
Il faudra des gros mots pour contenter les Dames.



SCENE III.

ORONTE, ZELAN, DORANTE, DORIMENE en robe & bonnet.

DORANTE *appercevant Dorimene.*

Est-ce Juge, Avocat, Greffier, ou Procureur ?

DORIMENE.

Je suis Juge, & de plus vôtre humble serviteur.

ZELAN *à Oronte.*

C'est ta Femme, mon Cher. Peste, qu'elle est jolie !

DORIMENE *à Zelan.*

Ah ! je vous trouve icy ! J'en ay l'ame ravie.

ZELAN.

Vous pourrois-je servir ?

DORIMENE.

Oüy, nous avions besoin,
Pour vuider un Procés, de quelque faux Témoin.
Vous nous en servirez ?

ZELAN.

Si vous daignez m'instruire,
Sans doute vous pourrez aisément me séduire.

DORIMENE.

Vous en êtes, je crois, suffisamment instruit :
Par tout la Criminelle a fait assez de bruit.

ZELAN.

Je vous entens, Madame, & je brûle d'envie
De pouvoir renverser une telle Ennemie.

DORIMENE.

Il ne faut pas agir icy par passion.
à Dorante.

Pour vous, vous luy pourrez servir de Caution ?

DORANTE

Je ne vous en ments point, j'embrasse sa défense.

DORIMENE.

Nous nous divertirons dans cette conference ;
Et sans vous nous aurions fort mal passé le temps.
Souvent, sans y penser, on a besoin des Gens ;
Le plaisir est sans charme, au moins il me le semble.
Si nos Sexes d'accord ne se mêlent ensemble.

ZELAN.

Hé, vous nous rendez bien nôtre change en douceur.
Nos plus charmans plaisirs n'ont que de la langueur,
Si nôtre Sexe aussi n'est soûtenu du vôtre.

DORANTE.

Ils ne se doivent rien sur ce point l'un à l'autre.

DORIMENE.

L'avantage nous reste, & nôtre Sexe apprend....

DORANTE.

Mais à quoy bon, Madame, un tel déguisement ?

DORIMENE.

La Femme Juge étant le sujet de l'Ouvrage,
Peut-on, pour le juger, prendre un autre équipage ?
C'est ce qui fait le Juge ; & vous pouvez sçavoir,
Que dépoüillant sa robe, il met bas son pouvoir.
Ce n'est qu'en cet habit que l'on rend la Justice,
Qu'on absout l'innocence, & qu'on punit le vice ;
Et nous nous en servons, pour la formalité,
Afin que nôtre Arrest ait plus d'autorité ;
De luy nous empruntons ce pouvoir juridique....

DORANTE.

Il est d'autres moyens pour faire une Critique ;
La voye est un peu forte, & mon avis est tel....

DORIMENE.

Non, non, nous voulons rendre un Arrest solemnel.
C'est à nous qu'appartient le soin de la vangeance,

Du

Du tort que vous a fait sa trop grande licence.
Vous appeller Cocus, Messieurs !

DORANTE.

Le grand malheur !

DORIMENE.

C'est indirectement outrager nôtre honneur.
Coupables d'un tel mal, ces reproches infâmes ;
S'adressans aux Maris, retombent sur les Femmes ;
Et c'est à nos dépens que l'on vous rend confus.

ZELAN.

Il est vray que c'est vous qui faites les Cocus.

ORONTE.

Si je ne le suis pas, quelle honte, Madame
Pour l'interest public agite ainsi vôtre ame ?
Lors que, dans le Comique, on touche sur ce fait,
L'on ne parle qu'à ceux qui le sont en effet.
Ceux qui ne le sont point, n'ont nul sujet de plainte ;
Et tous ceux qui le sont, se taisent par contrainte.
N'est-ce pas de ce mal s'avoüer convaincu,
Que de prendre pour soy l'injure de Cocu ?
N'est-on pas assez Sot, lors qu'on nous le fait être,
Sans l'être encor assez pour le faire paroître ?
Mais c'est un beau prétexte à vos attachemens.
Hé, Madame, quittez ces vains amusemens :
Ce n'est pas le talent d'une Femme galante,
De vouloir, comme vous, s'ériger en Pedante.
Appliquez vôtre Esprit à des emplois meilleurs,
Que ceux de critiquer les œuvres des Auteurs ;
Et si leur verve en feu défigure un Ouvrage,
Laissez-en la censure aux Catons de nôtre âge.
Sans vouloir offenser un Sexe si parfait,
Le bon discernement n'est point de vôtre fait :
Il faut, pour pénétrer les Arts & les Sciences,
Un esprit eclairé des belles connoissances :
Enfin, pour bien juger, il faut de sa prison

Sçavoir adroitement retirer la Raison ;
Et n'ayant d'autre but que de rendre justice,
Vaincre l'Interêt propre, & dompter le Caprice.
Mais pour vous, vous avez trop d'obstination,
Pour juger sans mêler un peu de passion.

DORANTE.

Pourquoy ne veux-tu pas qu'une Femme un peu sage,
Ait le goût assez fin pour juger d'un Ouvrage ?
Ce seroit, faisant tort à leur capacité,
Les bannir pour jamais de la Societé.
Si leur Sexe n'a pas ces grands fonds de Sciences,
Il a d'autres talens, & d'autres connoissances ;
Et la vivacité de leurs charmans Esprits,
Leur fait connoître tout, sans avoir rien appris.
Ne dispute donc plus touchant leur suffisance ;
Car souvent nous voyons, malgré leur ignorance,
Qu'avec elles des Gens, quoy que fort bien foncez,
Passent fort mal leur temps, & sont embarrassez.
à Oronte.
Où vas-tu donc ?

ORONTE.

Je sors ... Epargne-moy la peine
De voir un procedé qui m'irrite & me gêne.



SCENE DERNIERE.

ZELAN, DORANTE, DORIMENE, LUCINDE, LIDIANE, AMARANTE, CELIANTE en Juges.

ZELAN.

VEnez, beaux Senateurs. Que d'appas, & d'éclat!
Vit-on jamais dans Rome un plus galant Senat?
à Lucinde.
Serez-vous excuſable? eſt-il quelque refuge?

LUCINDE.

Oſer ainſi choquer la probité d'un Juge!

ZELAN.

C'eſt que vos Jugemens ſont en dernier reſſort;
Chaque trait de vos yeux eſt un Arreſt de mort.

LIDIANE.

Dans nôtre Parlement avez-vous quelqu'affaire?
Nous ſommes en état de vous bien ſatisfaire.

CELIANTE.

Vous n'avez qu'à parler, je vous donne ma voix,
Et la faveur ſçaura l'emporter ſur les Loix.

ZELAN *à Amarante.*

Et vous, Juge charmant, ſerez-vous corruptible?

AMARANTE.

Pour ſes meilleurs Amis eſt-il rien d'impoſſible?
Croyez-vous?....

ZELAN.

Il eſt vray que l'on fait tout pour eux.
Mais vôtre cœur eſt-il d'accord avec vos yeux?

DORIMENE *à un Page.*

Ne perdons point de temps. Si quelqu'un me demande,
Qu'on n'entre point icy, faites que l'on m'attende :
Mais si Dorinde vient, vous pourrez m'avertir.
Prenons place, & tâchons à nous bien divertir.
Quels sont vos sentimens sur nôtre Criminelle !

ZELAN.

Je la dis détestable.

DORANTE.

Et moy je la dis belle.

LUCINDE.

Je suis fort pour Dorante, & c'est l'avis de tous.

ZELAN.

Vous perdrez, Dieu me damne.

LIDIANE.

Et moy, je suis pour vous.

ZELAN *à Lucinde.*

Vous vous y connoissez ?

LUCINDE.

Oüy.

ZELAN.

Dites-moy, Madame,
Peut-on aprés trois ans méconnoître une Femme,
Dont on a découvert jusques aux moindres traits ?
De qui dans ses humeurs, au gré de ses souhaits,
Chaque jour l'on a vû les diverses figures,
Enfin qu'on a sçû voir dans toutes les postures ?
Parce qu'on ne l'a vû paroître de trois ans,
Ne reconnoître pas sa voix & ses accens,
Et vous osez vanter que cette Piece est belle ?

LIDIANE *en raillant.*

Le hale l'a changée.

ZELAN.

Hé morbleu, bagatelle.
A-t'il changé son nez, & sa bouche, & ses yeux ?

DORIMENE.

Je suis de son avis ; car il est merveilleux
Que son Mary n'en ait conservé nulle idée.

AMARANTE.

Peut-être que jamais il ne l'a regardée.

ZELAN.

Peut-on se marier sans voir ce que l'on prend ?

LUCINDE.

Il se peut excuser sur le deguisement.
Remarquez qu'il la croit, depuis trois ans, sans vie;
Qu'il n'est de la revoir frapé d'aucune envie.
Il la voit, il est vray, mais des yeux de Rival.
Peut-on examiner ceux qui nous font du mal ?
Si l'on l'avertissoit que cet Homme est sa Femme,
Pour lors si le soupçon n'agissoit dans son ame,
Vous le pourriez blâmer ...

ZELAN.

Je suis pis qu'enragé,
Lors que par elle-même il est interrogé,
Et qu'elle luy dit tout ; dans sa surprise extrême,
Ne se devroit-il pas pour lors rendre à luy-méme,
Et ne devroit-il pas de prés examiner ?....

LIDIANE.

Recherchons plus avant dequoy nous étonner.
N'est ce pas un sujet qui soit digne de blâme ;
Que quoy qu'il doute encor de la mort de sa Femme,
Et sans remords du mal qu'il a sçû luy causer,
Il recherche Constance, & la veut épouser ?

DORANTE.

Son doute sert d'excuse, & puis c'est une Beste.

DORIMENE.

Le plus seur dans un doute, est de suivre l'honnête ;
Quoy que la Scene soit le Tableau des humeurs,
On n'y doit pas ainsi choquer les bonnes mœurs.

LIDIANE.

N'est-ce pas une chose encor plus admirable,
De voir Julie aimer ce Magot effroyable ?
Sans cesse en mots couverts découvrant son ardeur,
Malgré sa perfidie, en vouloir à son cœur ?

ZELAN.

Hé ce n'est pas aprés son cœur seul qu'elle enrage.
Si vous étiez comme elle, aprés un long voyage,
Malgré sa cruauté, je crois que la fureur
Ne seroit pas chez vous la plus pressante ardeur !

LUCINDE.

Puis que c'est son Mary, qu'y trouvez-vous à dire ?
Et puis je ne vois point qu'elle ait tant de martyre.

ZELAN.

Ah je voudrois déja me voir entre vos bras.
Ce n'est pas s'expliquer en termes assez gras,
Et surcharger encor dans son incontinence ?
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

LUCINDE.

Elle luy parle en tiers ; & c'est mal à propos....

ZELAN.

Hé qu'importe qu'en tiers elle dise ces mots.
Puis que l'Auditeur voit qu'elle parle pour elle ?

DORANTE.

C'est un signe du moins qu'elle luy fût fidelle.

ZELAN.

Peut-être ; aprés trois ans, malgré sa passion,
Je ne la recevrois qu'à bonne caution.

LIDIANE.

Ah le charmant endroit ! le beau jeu de Theatre !
Quand Bernadille en feu, faisant le Diable à quatre,
Se bat à coups de poings, qu'il est divertissant !
Et qu'au lieu de s'enfuïr, il emporte l'Exempt.

DORANTE.

Hé bien, c'est un Exempt emporté par un Diable ;

La chose est fort commune.

LIDIANE.

Elle est inimitable.

Jamais Operateur fit-il mieux son devoir ?

AMARANTE.

Quand je vis cet endroit, j'étois au desespoir.

LIDIANE.

Une Femme Prevost, est-elle supportable,
Dans l'ordre du Theatre, & dans le vray-semblable ?

DORANTE.

Pourquoy ne vouloir pas qu'une Femme le soit ;

ZELAN.

Une Femme peut-elle être sçavante en Droit ?

LUCINDE.

J'en sçais une pour moy, qui fort souvent s'en pique.

ZELAN.

Hé c'est que cette Dame en aime la pratique.

LUCINDE.

C'est que, sollicitant tous les jours ses Procés,
Du matin jusqu'au soir on la voit au Palais.

LIDIANE.

Encor si ce Prevôt qui me met en colere,
Pouvoit jusqu'à la fin pousser son caractere.
Mais au lieu d'être grave, & dans un sérieux,
Alors que Bernadille est là devant ses yeux,
Interrogé par luy ce qu'il fit de sa Femme,
Qu'il luy dit les sujets des troubles de son ame ;
Excuser la beauté, le fard & le miroir,
N'est ce pas tout d'un coup aller du blanc au noir ?

ZELAN.

C'est pourtant un endroit que tout le monde admire.

DORIMENE.

Où sont donc les sujets des grands éclats de rire ?

LIDIANE.

Il ne faut pas avoir l'esprit si délicat.

Quoy, *l'Algouasil discret; l'Apprentif Magistrat,*
Et le Siege au Moulin, avec la grande bouche....

ZELAN.

Que la *Maîtresse en chambre* est un endroit qui touche?

DORIMENE.

Ah je n'en ris jamais.

ZELAN.

Il est d'un si beau tour.
Pour n'en pas rire, il faut n'être pas de la Cour.

DORIMENE.

Le Siecle est pour le goût dans une létargie....

ZELAN.

C'est que quand on y va, le bel Esprit s'oublie.
Chacun rit au hazard, lors que son voisin rit.
Les qu'importe morbleu, sont d'un beau jeu d'esprit.
Hé qu'importe, il est bon.

DORANTE.

Du moins fais nous entendre
Ce que dans ces trois mots tu trouves à reprendre.

AMARANTE.

Que je hais cet endroit qui me fait mal au cœur,
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve. Il faut être effrontée....

CELIANTE.

Vous n'êtes pas, Madame, encor trop dégoûtée,
Puis que le menton chauve a pour vous peu d'appas.

DORIMENE.

Sçavez-vous qu'aprés tout cet entretien est bas?

ZELAN.

Remettons-nous un peu sur la belle Julie.
à Dorimene.
Auriez-vous approuvé sa gaillarde folie?

DORIMENE.

Je hais son procedé.

ZELAN.

Je le dis ſans façon.
Lors que je vis baiſer, & prendre le teton,
Comme c'eſt en ce fait que l'humeur ſe diſpoſe,
Je m'apprêtois à voir prendre encor autre choſe,
Et je ne croyois pas qu'elle s'en tiendroit là.

CELIANTE.

Pourquoy ne pas vouloir qu'elle faſſe cela ?
Une Femme, je crois, peut baiſer une Femme,
Sans choquer ſa pudeur, & ſans honte, & ſans blâme.

ZELAN

Mais Conſtance la croit autrement qu'elle n'eſt;
L'erreur de ſon eſprit fait que ce jeu luy plaît.

DORIMENE.

C'eſt trop nous arrêter.

ZELAN.

Que dites-vous, Madame,
Du détour de Julie, en diſant qu'elle eſt Femme ?
Et la Nature enfin, malgré ſes mouvemens,
A ſçû donner bon ordre à mes emportemens.
Quoy, chez vous la Nature eſt-elle ſi paiſible ?
Ah ſi pour être Femme, on étoit moins ſenſible,
Malgré de nos Galants les chatoüilleux écus,
Paris ne ſeroit pas ſi peuplé de Cocus.

DORIMENE.

Il eſt vray que l'Auteur dans ſa verve inſensée,
N'a pas ſçû nettement expliquer ſa pensée.

LUCINDE.

Cependant ces deux Vers font un fort grand fracas.

ZELAN.

De grace, expliquez-moy ce galimathias.
Et vos reſſentimens ſe preſcrivans des bornes,
Vous mettez vôtre vie à l'abry de vos Cornes.
Commente ſur ce Vers.

DORANTE

Hé quoy, ton peu d'eſprit ?....

ZELAN.

J'entens ce qu'il veut dire, & non pas ce qu'il dit.

DORANTE.

Il dit par cet endroit, & c'eſt là ſon envie,
Que par le Cocuage ils conſervent leur vie.

ZELAN.

L'Auteur veut donc par là que l'on ſoit convaincu,
Que l'on ne peut pas vivre à moins qu'être Cocu ?

LUCINDE

Sa penſée eſt pourtant fort facile à comprendre.

ZELAN.

Mais puis que je le puis, je ne veux pas l'entendre ;
Je ne ſuis pas d'humeur à vouloir deviner,
Et mon Eſprit n'eſt pas un Eſprit à geſner.
N'eſt-ce pas à l'Auteur, s'il veut que l'on l'entende,
A parler clairement ?

DORANTE.

Il faut que je me rende.

ZELAN.

Avant que le Soleil demain ſoit occupé,
Nous nous verrons de prés, ou je ſuis fort trompé.
Le Soleil à ſon ſens n'a donc plus rien à faire,
Lors qu'il ne brille plus deſſus nôtre Hemiſphere ?

LUCINDE.

Trop ſevere Cenſeur, chicanner ſur un mot !
Du moins ayez égard, qu'il fait parler un Sot.

ZELAN.

Mais, Madame, ce Sot pouvoit, dans ſa folie,
Ne pas faire une erreur contre l'Aſtrologie.

AMARANTE.

J'ay fait grand fonds ſur vous, Ah quelle ſaleté ?

LUCINDE.

Pour moy, je n'en vois point, & c'eſt la verité.

AMARANTE

Quoy, vous n'en voyez point? Vous oubliez, Madame,
Sans doute, que ces mots sont dits pour une Femme.

LUCINDE.

Je m'en souviens fort bien ; mais vous pouvez sçavoir,
Qu'ayans un double sens, ils n'ont rien de si noir.
Si vous y trouvez rien contre la bien-séance,
Ce n'est que vôtre Esprit qui blesse l'innocence.
Si de deux sens divers, l'un mauvais, l'autre bon,
Vous donnez le mauvais à l'inclination.
Est-il juste aprés tout, qu'un Auteur soit complice
De vôtre turpitude, & de vôtre malice ?
J'ay fait grand fonds sur vous, est un terme gaillard ;
Mais puis que vous pouvez le prendre en bonne part,
Faut-il que vôtre Esprit ait assez peu de force,
Pour courir à l'appas d'une si foible amorce ?

AMARANTE.

Mais nos Esprits au mal ont un si grand panchant,
Qu'on ne doit devant nous rien dire de méchant.

LUCINDE.

La plûpart aujourd'huy sur ce point sont trompées.
Quand ces pointes d'Esprit sont bien envelopées,
Et que d'un double sens, on en peut prendre un bon,
Qu'on a son franc arbitre à suivre la raison,
Quoy qu'en soy l'on poussât la sottise à l'extrême,
Croyez-moy, l'on ne doit s'en prendre qu'à soy-même.
Nos discours, entre nous, tiennent du l bertin ;
Mais nous n'avons rien dit icy qui ne soit fin ;
Et si chacun le prend, comme l'on le doit prendre,
La Censure n'y peut rien trouver à reprendre ;
Et quoy que nous voulions blâmer la salleté,
Nous nous devons permettre un peu de liberté.

LIDIANE.

à Lucinde.

Qu'est ce donc qu'un Cocu, Monsieur? Parlez, Madame.

DORIMENE.

C'est là ce qu'on appelle une sottise infâme,
Puis qu'elle se découvre à nôtre entendement,
Sans pouvoir recevoir aucun déguisement.

ZELAN.

On fait simpathiser, alors qu'un tiers y trempe,
Un Mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une Femme prend un Galant à son choix,
Que d'un Lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence....
Est-ce là sans scrupule affronter l'impudence?
Répons, beau défenseur . .Suis-je victorieux?
Vous vous taisez, Madame! & vous baissez les yeux!
Vous me laissez ainsi prendre mon avantage,
Jugeons, je veux juger sans tarder davantage!
Je la condamne au feu.

LUCINDE

Tout doux, tout doux, Monsieur.
Nous ne procedons pas avec tant de rigueur.

ZELAN.

Hé quoy, cet endroit seul ?....

LUCINDE.

Cet endroit est blâmable,
Mais ce n'est pas assez pour la rendre coupable;
Ayant fait le plaisir de tant d'honnêtes Gens,
Ce seroit condamner leurs divertissemens.

LIDIANE.

Tout le monde dût-il s'opposer à sa perte,
Pour moy je la renvoye en son Isle deserte.

LUCINDE.

Et pour moy je l'absous, & je veux qu'à Paris
Elle charme les sens des plus galants Esprits.

DORANTE.

Puis qu'il faut mettre au jour le secret de mon ame,
J'opine du Bonnet, & je suis pour Madame.

ZELAN.

Et vous, belle Amarante, opinez, s'il vous plaît.

AMARANTE.

Vous l'avez condamnée, & je suis vôtre Arrest.

ZELAN.

Celiante, je crois, le suivra tout de même.

CELIANTE.

Non pas, Monsieur, non pas, vôtre erreur est extrême;
Je ne vois point par où l'on la peut condamner;
Et quoy qu'elle ait failly, je luy veux pardonner.

ZELAN.

Nous voilà mypartis, c'est à vous, Dorimene,
Ou de luy faire grace, ou d'ordonner sa peine.

DORIMENE.

Le Sort me jette icy dans un grand embarras;
Elle a bien des beautez, des graces, des appas,
Son merite éclatant sçait charmer la tristesse,
Chacun s'y divertit, l'on y rit, l'on s'y presse:
Mais pour ne rien obmettre au fait d'un tel Procés?
Doit-elle pas rougir d'un si fameux succés?
Quand par une fortune infâme & malheureuse,
Elle met en honneur la Farce scandaleuse.
Je luy pardonnerois un tel emportement,
Si je luy voyois l'art de railler finement;
Et si d'un voile adroit, l'ordure envelopée,
La pudeur se voyoit heureusement trompée:
Mais la voir surpasser sous un Sexe emprunté,
L'impudente Soubrette, & le Page effronté,
Et vouloir devant nous faire l'honnête Femme!
Ne devrions-nous pas la traiter comme infâme?
Pour avoir en public dépoüillé sa pudeur,
D'un Sexe si charmant, l'appanage & l'honneur,
Et par un feu public punir son impudence.
Mais si vous m'en croyez, panchons vers la clemence.
Ordonnons par pitié, pour raison de ses faits,

Qu'elle entre au Cabinet, & n'en sorte jamais;
Et c'est, à mon avis, le moins qu'on puisse faire.

ZELAN.

Condamnez aux dépens, j'ay gagné mon affaire.

UN PAGE.

Dorinde est arrivée.

DORIMENE.

Allons la recevoir.
Et réciproquement donnons-nous le bon-soir.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Ouvrages de Montfleury*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris le 26. Novembre 1704.

POUCHART.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT: CHRISTOPHE DAVID Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il deſireroit donner au Public la réimpreſſion d'un Livre intitulé *Les Oeuvres de Montfleury*, s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege pour ladite Ville de Paris ſeulement. Nous luy avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le vendre & faire vendre par tout nôtre Royaume pendant ledit temps de cinq années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons deffenſes à toute ſorte de perſonne d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres dans ladite Ville de Paris ſeulement, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, ſous peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers

audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en beau papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes ; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons faire jouir l'Exposant ou ses aïans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble & empêchement. Voulons que la copie qui en sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Versailles le quatriéme jour de Decembre, l'an de grace 1704. & de nôtre Regne le soixante-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. LE COMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, Page 405. N° 300. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris, ce 2. Janvier 1705.
Signé, P. EMERY, *Syndic.*



